



VALERIO  
MANFREDI

L'ARMÉE  
PERDUE

ROMAN

PLON

VALERIO MANFREDI

# L'armée perdue

Roman

*Traduit de l'italien par  
Claire Bonnefous*

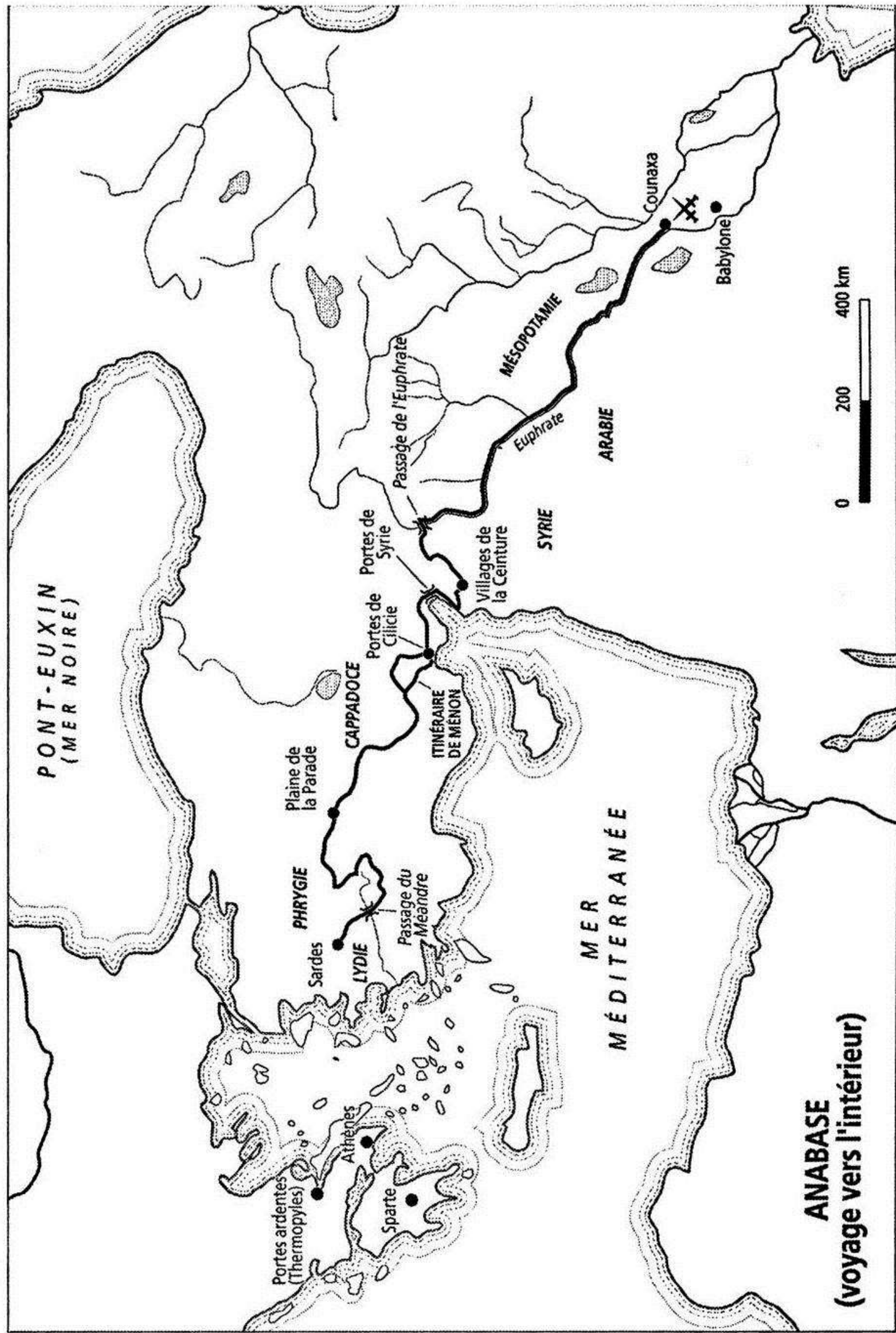


PLON

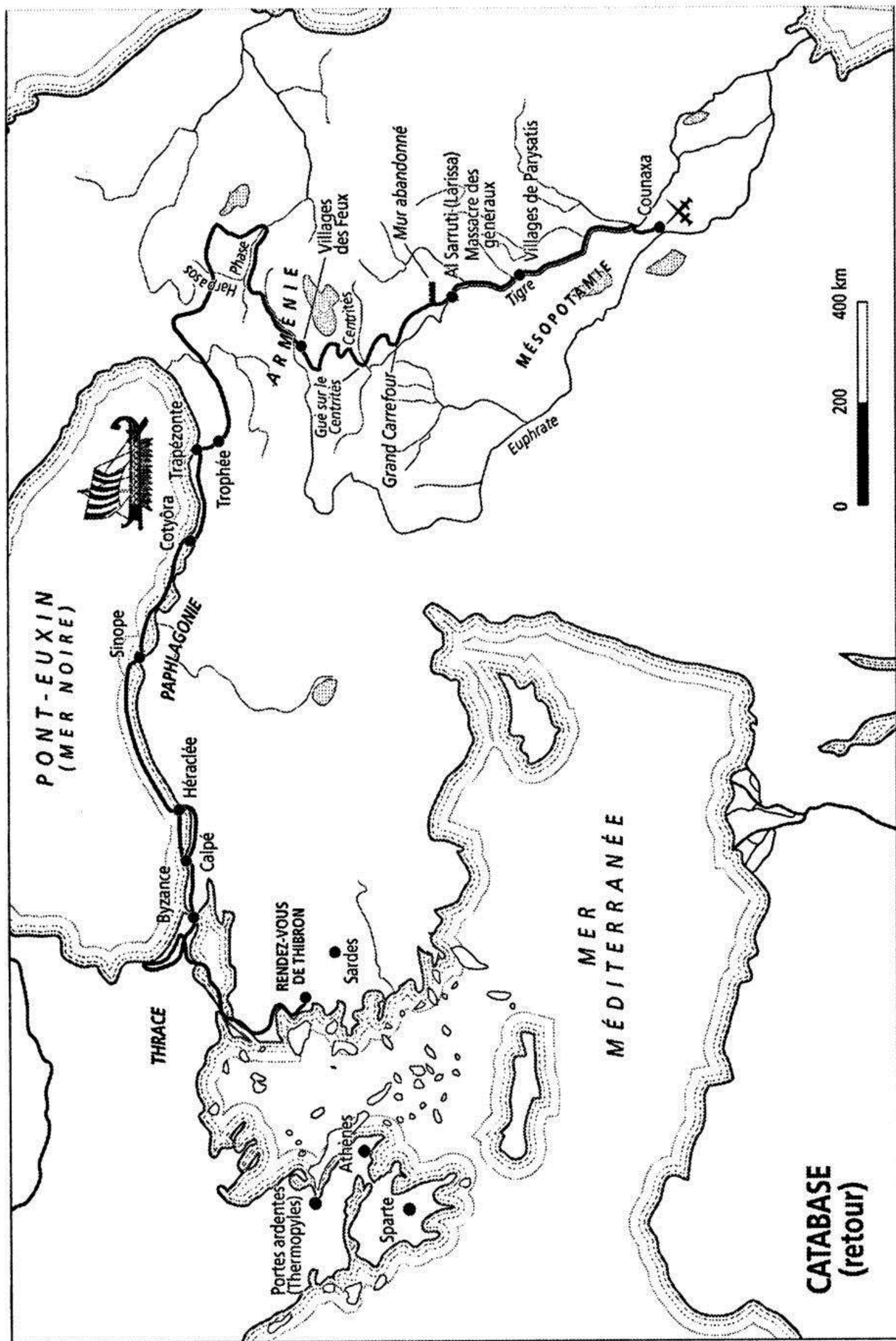
Titre original :

*L'armata perduta*

*À ma mère.*



## ANABASE (voyage vers l'intérieur)





# Personnages principaux

ABIRA est la narratrice du roman.

ABISAG, jeune fille qui secourt Abira.

AGASIAS de Stymphale, général de l'armée grecque.

AGIAS d'Arcadie, général de l'armée grecque.

AMPHICRATÈS, officier grec.

ANABIXIOS, amiral Spartiate en garnison à Byzance.

ARCHAGORAS, officier grec.

ARIÉE, chef du contingent asiatique de l'armée de Cyrus.

ARISTONYME de Méthydrion, soldat grec, un des plus valeureux de l'armée.

ARTAXERXÈS, le Grand Roi, frère de Cyrus et empereur des Perses.

CALLIMAQUE, soldat grec.

CLEANOR d'Arcadie, général de l'armée grecque.

CLEARQUE, général Spartiate du corps d'expédition des mercenaires.

CLÉONYME de Méthydrion, un des plus valeureux soldats grecs.

CTÉSIAS, médecin grec d'Artaxerxès.

CYRUS, fils cadet du roi de Perse, gouverneur de Lydie.

DÉMÉTRIOS, jeune soldat grec.

DEXIPPE, soldat grec.

DURGAT, prisonnière perse, servante de la reine Parysatis.

EUPITE, Tanagréen, lieutenant de Proxène.

EURYLOQUE de Lousi, jeune soldat grec.

GLOUS, cavalier au service d'Ariée.

LYKIOS de Syracuse, général de cavalerie avec Xéno.

LYSTRA, jeune prostituée à la suite de l'armée.

MASABATÉ, eunuque perse.

MÉLISSA, concubine de Cyrus.

MÉNON de Thessalie, général de l'armée grecque.

MERMAH, adolescente qui secourt Abira.

MITHRIDATÈS, général perse.

NÉON d'Asiné, officier du bataillon de Socrate et aide de camp de Sophos.

NÉTOS (Sophainetos) de Stymphale, officier grec.

NICARQUE d'Arcadie, jeune soldat grec.

PARYSATIS, reine de Perse, mère d'Artaxerxès et de Cyrus.

PHALINOS, messenger du Grand Roi.

PROXÈNE de Béotie, général de l'armée grecque, ami de Xéno.

SEUTHES, roi barbare de Thrace.

SOCRATE d'Achaïe, général de l'armée grecque.

SOPHOS (Cheirisophos), seul officier régulier de haut rang de l'armée Spartiate.

TIMASION de Dardanos, général de l'armée grecque.

TIRIBAZE, satrape des Arméniens et « œil du Grand Roi ».

XANTHI (Xanthiclès) d'Achaïe, général de l'armée grecque.

XÉNO (Xénophon), jeune guerrier athénien, s' enrôle dans l'armée mercenaire de Cyrus afin d'écrire le récit de l'expédition.



Afin d'éviter l'usage de termes grecs peu compréhensibles pour un public de non-spécialistes, j'ai eu recours à des expressions plus accessibles.

Les *stratèges* sont ainsi nommés « généraux », les *lochages*, « chefs de bataillon », le mot *hareem*, de matrice arabe, remplace ici « gynécée ». En revanche, j'ai conservé les unités de mesure : stade (environ soixante-dix mètres) et parasange (mesure perse équivalente à environ cinq kilomètres).

V. M.

# 1

Le vent.

Il souffle sans répit à travers les gorges du mont Amanus, comme s'il sortait de la gueule d'un dragon, et s'abat violemment sur notre plaine, desséchant l'herbe et les champs. Pendant tout l'été.

Pendant une bonne partie du printemps et de l'automne aussi.

Sans le ruisseau qui dévale les contreforts du Taurus, rien ne pousserait ici. Sinon du fourrage pour de maigres troupeaux de chèvres.

C'est la voix du vent. Tantôt, un long gémissement qui semble ne jamais devoir s'apaiser, tantôt un sifflement qui s'insinue, la nuit, dans les fissures des murs, entre les battants et les montants des portes, enveloppant toute chose d'une brume légère, vous brûlant yeux et gorge durant votre sommeil.

Parfois, c'est un grondement qui véhicule l'écho du tonnerre sur les montagnes et le claquement des tentes des nomades dans le désert. Il pénètre en vous et fait vibrer chaque particule de votre corps. Quand le vent gronde, c'est qu'un événement extraordinaire se prépare, disent les vieillards.

Il y a cinq villages sur notre terre : Naïm, Beth Qadà, Aïn Ras, Sula Him et Sheeb Mlech. Ils abritent quelques centaines d'individus et se dressent chacun sur une colline constituée des restes d'autres villages que le temps a balayés, des villages bâtis, abandonnés puis reconstruits les uns sur les autres avec la même boue séchée au soleil. Les administrateurs du Grand Roi les appellent « les villages de Parysatis », du nom de la reine mère.

Ils les appellent aussi « les villages de la Ceinture », car tout notre travail, tout ce que nous produisons et parvenons à vendre, à l'exception de ce qui nous est nécessaire pour survivre, sert chaque année à l'achat d'une précieuse ceinture

pour notre souveraine. À la fin de l'été, un Perse richement vêtu, escorté par de nombreux gardes du corps, vient recueillir ce que nos parents ont réussi à rassembler en l'espace d'une année de dur labeur. Il nous expose à la faim et à la misère afin de payer une ceinture à une femme qui en possède déjà des dizaines, et qui n'a sans doute aucun besoin d'une ceinture supplémentaire. Par surcroît, il affirme que c'est un honneur pour nous, et que nous devrions en être fiers. Il n'est pas donné à tout le monde de fournir un vêtement ou un accessoire à un membre aussi prestigieux de la maison royale.

J'ai essayé plus d'une fois d'imaginer cette maison, en vain : de trop nombreuses histoires circulent sur ce qui apparaît comme une demeure hyperbolique. Certains prétendent qu'elle se dresse à Suse, d'autres à Persépolis, d'autres encore à Pasagardes, sur le haut plateau. Peut-être se trouve-t-elle dans tous ces lieux à la fois. Ou alors à équidistance de ces villes.

J'habite une bicoque de deux pièces, l'une où l'on dort, l'autre où l'on mange. Le sol est en terre battue, et c'est sans doute la raison pour laquelle tout ce que nous avalons a un goût de poussière ; le toit est composé de troncs de palmiers et de paille. Quand nous allons puiser de l'eau au puit, mes amies et moi, nous bavardons longuement, au risque de recevoir une raclée à notre retour.

Souvent, nous rêvons tout éveillées qu'un noble et beau jeune homme nous emmène loin de ce village où chaque jour est identique au précédent. J'ai beau savoir, comme elles, que cela ne se produira jamais, cela ne m'attriste guère : je suis heureuse de vivre, de travailler, de discuter avec mes amies. Rêver ne coûte rien, cela nous permet de vivre pendant quelques instants une autre vie, celle que nous aimerions avoir et que nous n'aurons jamais.

Un jour, alors que nous nous dirigeons vers le puit, le vent nous assaillit, nous faisant vaciller, nous obligeant à nous courber pour résister à sa poussée. Nous le connaissions : c'était le vent qui gronde !

Soudain, une brume épaisse enveloppa et obscurcit toute chose. On ne distinguait plus que le disque du soleil, qui était d'un rose étrange et semblait suspendu dans le néant, au-dessus

d'une lande sans frontière ni formes définies, un pays de spectres.

Une forme qui paraissait flotter dans les airs avança vers nous.

Un fantôme.

Un de ces esprits qui surgissent des entrailles de la terre au couchant et s'enfoncent dans la nuit dès que le soleil se cache derrière l'horizon.

« Regardez », dis-je à mes amies.

Les contours de sa silhouette se précisaient, mais le visage demeurait invisible. Les bruits du soir résonnaient derrière nous : les paysans rentrant des champs, les bergers poussant les troupeaux vers les étables, les mères appelant les enfants. Puis le silence se fit. Le vent qui gronde se tut, la brume se dissipa lentement. À notre gauche surgirent les douze palmiers qui entouraient le puit ; à notre droite, la colline d'Aïn Ras.

Et elle, au milieu.

C'était une très belle jeune femme au visage encadré par de longs cheveux sombres.

« Regardez ! » répétais-je, alors que sa silhouette frêle était déjà au centre de l'attention. Elle se dirigeait vers Beth Qadà d'un pas lent, sous des regards de plus en plus lourds.

En pivotant, nous découvrîmes que de nombreux hommes s'étaient rassemblés à l'entrée du village, dressés comme pour former un mur. Certains hurlèrent des mots terribles, empreints d'une violence déconcertante. Des villageoises accoururent à leur tour. L'une d'elles s'écria : « Va-t'en ! Pars tant qu'il en est encore temps ! » Mais la jeune femme ne l'entendit pas, ou ne voulut pas l'entendre : elle poursuivit son chemin. À présent, le poids de la haine l'écrasait, il alourdissait son pas.

Un homme ramassa une pierre et la lança vers elle, ratant de peu sa cible. D'autres l'imitèrent. L'inconnue vacilla, une pierre la toucha au bras gauche, une autre au genou droit, provoquant sa chute. Elle se releva à grand-peine. On aurait dit qu'elle cherchait un visage ami dans la foule.

Je m'exclamai : « Laissez-la tranquille ! Ne lui faites pas de mal ! »

Personne ne m'écoutait. D'autres pierres volèrent. La femme tomba à genoux.

Je ne la connaissais pas, je ne savais rien d'elle, mais sa résistance m'apparaissait comme un prodige, un phénomène extraordinaire dans ce coin oublié de l'empire du Grand Roi.

La lapidation continua. Quand l'inconnue eut cessé de réagir, les hommes tournèrent les talons et regagnèrent le village. Ils ne tarderaient pas à s'asseoir, à rompre le pain pour leurs enfants et à manger la nourriture préparée par leur épouse. Tuer à coups de pierres, de loin, ne souille pas les mains.

Ma mère se trouvait parmi cette foule. Je l'entendis m'appeler : « Viens donc, imbécile, dépêche-toi ! »

J'étais tellement pétrifiée d'horreur qu'il me fallut un certain temps pour me ressaisir. Je me dirigeai alors vers ma maison. Surmontant mon dégoût, je passai près du monticule de pierres, assez près pour distinguer un filet de sang rougissant la poussière, une main et des pieds ensanglantés. Je détournai les yeux et m'éloignai en pleurs.

Deux gifles m'accueillirent, et je faillis lâcher ma cruche d'eau. Ma mère n'avait aucune raison de me frapper : peut-être épanchait-elle de la sorte l'angoisse qu'elle avait éprouvée en voyant tuer à coups de pierres un être qui n'avait fait de mal à personne.

« Qui était cette femme ? demandai-je, indifférente à la douleur.

— Je ne sais pas. Tais-toi. »

Je compris qu'elle mentait. Je gardai donc le silence et vaquai aux tâches domestiques. Je dressais la table quand mon père entra. Il mangea, la tête penchée sur sa gamelle, sans prononcer le moindre mot. Puis il alla dans l'autre pièce, et nous entendîmes bientôt sa respiration pesante. Ma mère le rejoignit dès que vint le moment d'allumer la lampe, et je lui demandai l'autorisation de veiller un instant encore dans l'obscurité. Elle ne me répondit pas.

Un long laps de temps s'écoula. La dernière lueur de la soirée mourut et la nuit tomba, une nuit de nouvelle lune. Je m'étais assise près de la fenêtre, que j'avais entrouverte afin de

contempler les étoiles. Des chiens aboyaient aux alentours : peut-être humaient-ils l'odeur du sang, ou la présence de ce corps inconnu qui gisait dehors, recouvert de cailloux. L'ensevelirait-on le lendemain ? ou le laisserait-on pourrir sous les pierres ?

Le vent, en revanche, s'était tu, comme si ce crime lui avait coupé la parole, à lui aussi. Tout le monde dormait à Beth Qadà. Sauf moi. Comment aurais-je pu céder au sommeil alors que l'esprit de cette femme, je le sentais, errait dans les rues du village assoupi, cherchant une âme pour déverser son tourment ? Incapable de supporter l'angoisse qui m'assaillait, je finis par sortir. La vue du ciel étoilé me réconforta un peu. Je poussai un grand soupir et m'assis par terre, près du mur encore tiède, en attendant, les yeux écarquillés, que les battements de mon cœur s'apaisent.

Je n'étais pas la seule à veiller : une ombre passa bientôt non loin de moi. Je reconnus la démarche unique d'une de mes amies.

Je l'appelai : « Abisag ?

— C'est toi ?... J'ai failli mourir de peur.

— Où vas-tu ?

— Je n'arrive pas à dormir.

— Moi non plus.

— Je vais voir cette femme.

— Elle est morte.

— Alors pourquoi les chiens continuent-ils d'aboyer ?

— Je ne sais pas.

— Ils sentent qu'elle est vivante et ils ont peur.

— Peut-être craignent-ils que son esprit les tourmente.

— Les chiens n'ont pas peur des morts, contrairement aux humains. Je vais voir.

— Attends. Je t'accompagne. »

Nous nous mîmes en route, même si nous savions que nos familles nous battraient si elles nous surprenaient. Ayant atteint la maison de notre amie Mermah, nous l'appelâmes tout bas en tapant doucement aux volets. Elle était éveillée : elle ouvrit aussitôt et se joignit à nous, tout comme sa sœur.

Nous rasâmes les murs jusqu'à la sortie du village et atteignîmes rapidement l'endroit où l'étrangère avait été lapidée. Un animal s'enfuit à notre approche : sans doute un chacal, attiré par l'odeur du sang. Nous nous immobilisâmes devant ce tas de pierres informe.

« Elle est morte, dis-je. Que sommes-nous venues faire ici ? »

C'est alors qu'un caillou roula sur les autres.

« Elle est en vie », déclara Abisag.

Nous entreprîmes d'ôter les pierres le plus discrètement possible. Le visage de la femme nous apparut, ou plutôt un masque tuméfié, aux cheveux collés par le sang et la poussière. La veine jugulaire palpitait, et un râle s'échappait de ses lèvres. Elle était en vie, même si j'étais persuadée qu'elle ne tarderait pas à expirer.

« Emmenons-la, dis-je.

— Où ? demanda Mermah.

— À la cabane, près du torrent, proposa Abisag. Plus personne ne l'utilise depuis longtemps.

— Et comment ? » interrogea encore Mermah.

Une idée me traversa l'esprit. « Déshabillez-vous. N'ayez crainte, personne ne nous verra. »

Devinant mon projet, les filles s'exécutèrent.

Une fois nos vêtements étalés, je les nouai les uns aux autres de façon à former une sorte de drap, que nous étendîmes sur le sol. Puis, avec toutes les précautions nécessaires, nous saisîmes la femme par les bras et la déposâmes dessus. Elle laissa échapper une plainte – à l'évidence, ses membres étaient endoloris –, et nous soulevâmes ce brancard avec le plus de délicatesse possible. Elle n'était pas lourde, et nous la transportâmes à la cabane sans grands efforts, nous arrêtant de temps à autre pour reprendre haleine.

Nous lui préparâmes une couche avec de la paille, du foin et une natte. Nous la lavâmes à l'eau fraîche et la couvrîmes d'une toile de sac. Elle n'aurait pas froid car la nuit était douce. C'était de toute façon le cadet de nos soucis : nous ignorions si nous la retrouverions en vie le lendemain. Puisque nous ne pouvions rien faire d'autre, nous décrétâmes qu'il valait mieux rentrer



avant que nos parents remarquent notre absence. Nous nettoyâmes nos vêtements dans le torrent pour en ôter les taches de sang et les enfilâmes en espérant qu'ils sécheraient pendant la nuit.

Au moment de nous séparer, nous nous promîmes de secourir notre protégée, de lui apporter de la nourriture et de l'eau jusqu'à ce qu'elle fût en mesure de veiller à sa propre subsistance. Nous jurâmes de n'en parler à personne. Ce serait notre secret, et nous ne le révélerions pour rien au monde, fût-ce au prix de notre vie.

Nous ne mesurions pas le sens de nos paroles, mais nous savions que, pour être valable, un serment doit comporter des engagements terribles. Nous nous étreignîmes longuement : nous étions fatiguées, émues, bouleversées, mais trop agitées pour fermer l'œil.

Le vent se leva de nouveau et souffla jusqu'à l'aube, quand le chant des coqs réveilla les habitants de Beth Qadà et des quatre autres villages de la Ceinture.

Alors qu'ils allaient aux champs, les hommes constatèrent que la femme lapidée avait disparu, et cette découverte les plongea dans la consternation. D'étranges racontars se répandirent bientôt parmi les villageois, plus terrifiants les uns que les autres. Ils ôtèrent à quiconque l'envie d'enquêter sur cette disparition : mieux valait oublier ce crime qui avait impliqué tout le village. Nous pûmes ainsi secrètement prendre soin de l'inconnue que nous avions sauvée d'une mort certaine.

Tout juste sorties de l'enfance, nous nous étions lancées dans une entreprise qui nous dépassait. À présent, ses conséquences nous effrayaient. Nous ignorions comment soigner la rescapée et la nourrir. Par chance, Mermah eut une idée. Une vieille Cananéenne vivait dans une espèce de tanière creusée dans le terre-plein qui endiguait le torrent les jours de crue. Elle confectionnait des onguents et des potions à base d'herbes pour soigner les brûlures, la toux et les fièvres malignes, et les échangeait contre de la nourriture et quelques chiffons pour se vêtir. On l'appelait « la muette », soit parce qu'elle ne pouvait pas parler, soit parce qu'elle n'en avait pas envie. Nous allâmes la chercher le lendemain soir et la conduisîmes à la cabane.

La jeune femme respirait encore, mais si péniblement qu'elle semblait à chaque souffle sur le point d'expirer.

Nous lui demandâmes : « Peux-tu la soigner ? » La vieillearde s'approcha, s'empara d'un sachet de cuir qui pendait à sa ceinture et en versa le contenu dans l'écuelle qui était fixée à son bâton. Puis elle se retourna brusquement et nous ordonna de partir.

Je lançai un regard hésitant à mes camarades. La Cananéenne nous menaçait maintenant de sa canne, et nous détalâmes. Nous attendîmes dehors, assises par terre. Bientôt retentit un cri qui nous glaça le sang. Puis la muette sortit et nous invita à entrer : l'inconnue dormait. Nous promîmes de revenir le lendemain munies de nourriture et nous éloignâmes à contrecœur. La vieille femme restait là : sans doute veillerait-elle la mourante pendant la nuit.

Le lendemain matin, nous étions de retour avec du lait de chèvre et un potage d'orge. La muette avait disparu. L'inconnue ouvrit ses paupières tuméfiées et posa sur nous un regard souffrant. Nous l'aidâmes à se nourrir et nous attardâmes à ses côtés après qu'elle se fut endormie.

De nombreux jours s'écoulèrent, au cours desquels nous vîmes plus d'une fois la Cananéenne entrer dans la cabane et en ressortir. Durant tout ce temps, aucun mot ne franchit la barrière de nos lèvres. Nous gardâmes notre secret et réussîmes à ne pas éveiller les soupçons de nos parents et des villageois. La femme se rétablissait lentement. Ses hématomes disparaissaient, ses bleus s'atténuaient et ses plaies cicatrisaient. Elle avait sans doute des côtes cassées, car elle respirait avec difficulté, évitant de gonfler la poitrine. Il n'y avait probablement pas un pouce de son corps qui ne la fît souffrir, qui n'eût été martyrisé par la cruelle lapidation dont elle avait été victime.

## 2

Je me trouvais avec elle quand elle ouvrit les yeux, un jour d'automne aux premières lueurs de l'aube. Je lui avais apporté un peu de potage d'orge et du jus de grenade que mes amies et moi avions préparés à son intention. Elle ne prononça qu'un seul mot : « Merci.

— Je suis contente que tu ailles mieux. Je le dirai à mes amies. Cela les réjouira, elles aussi. »

Elle soupira et tourna la tête vers la petite fenêtre à travers laquelle filtraient les rayons du soleil.

« Peux-tu parler ? demandai-je.

— Oui.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Abira et je suis originaire de ce village. Tu ne te souviens pas de moi ? »

Je secouai la tête.

« Pourquoi les villageois t'ont-ils lapidée ? Pourquoi ont-ils essayé de te tuer ?

— Parce que j'ai fait ce qu'une fille honnête ne devrait jamais faire, et ils ne l'ont pas oublié. Ils m'ont reconnue, ils m'ont condamnée, et ils ont tenté de me tuer.

— Ce que tu as fait était donc si terrible ?

— Non. Je n'ai pas eu l'impression de faire du mal à qui que ce soit, mais il existe des lois qui régissent notre vie depuis très longtemps et qu'il est interdit de transgresser. En particulier quand on est une femme. La loi est impitoyable pour nous. »

Elle était fatiguée et je n'insistai pas. Mais, voyant qu'elle reprenait des forces au fil des jours, je la priai bientôt de nous raconter son histoire.

D'étranges circonstances avaient voulu qu'Abira rencontrât des êtres de diverses provenances, en particulier un beau et mystérieux garçon semblable à l'objet de nos rêves et de nos conversations au puit, ainsi que des hommes et des femmes qui

s'étaient confiés à elle, lui rapportant ce qu'ils savaient ou ce qu'ils avaient appris au cours de leurs turbulentes existences. Elle avait ainsi recueilli de nombreux récits, et ceux-ci s'étaient fondus en une grande histoire, à l'instar des oueds qui, à la saison des pluies, se transforment en torrents et se déversent dans le fleuve, lequel enfle, rugit, sort de son lit et se répand dans la campagne en emportant tout sur son passage – maisons, individus, troupeaux.

Une aventure, une histoire d'amour et de mort qui impliquait des milliers d'individus, avait bouleversé la vie d'Abira, l'arrachant à la routine de Beth Qadà, notre village, un des cinq villages de la Ceinture. Et si cette histoire avait fini par concerner le monde entier, ou presque, elle n'impliquait au début que deux frères.

« Pourquoi les villageois ont-ils voulu te lapider ? l'interrogeai-je une nouvelle fois.

— À cause des deux frères dont tu nous as parlé ? demanda Abisag.

— À cause de mon attitude. Mais rien ne serait arrivé sans l'histoire des deux frères.

— Je ne comprends pas, dis-je.

— À l'époque, j'avais à peu près ton âge. Je travaillais dans les champs pour ma famille, je menais le troupeau au pâturage et j'allais chercher de l'eau au puit avec mes amies, exactement comme vous. La vie était toujours la même, seules changeaient les saisons. Mes parents m'avaient choisi un mari, un cousin aux cheveux filasse et au visage boutonneux, afin de conserver le modeste patrimoine de notre clan. Cela ne me chagrinerait pas. Ma mère m'avait expliqué ce qui se passerait après le mariage. Rien ne changerait, pour moi, si ce n'était que mon cousin me donnerait des enfants. À l'entendre, cela ne semblait pas terrible. De nombreuses femmes avaient vécu cette expérience avant moi. Il n'y avait donc pas de quoi s'inquiéter. Un jour où elle était de bonne humeur, ce qui était rarement le cas, ma mère me confia aussi un secret : certaines femmes éprouvaient du plaisir à faire ce que les gens appelaient l'amour, mais pas avec le mari que leur famille avait choisi. Avec d'autres hommes, qui leur plaisaient.

» Je ne comprenais pas bien le sens de ses propos, mais j'étais frappée par ses yeux qui flamboyaient et semblaient poursuivre de lointaines images.

» Je lui demandai : "Cela t'est arrivé, à toi aussi ?" Elle me répondit : "Pas à moi, mais j'en ai entendu parler. C'est, paraît-il, la plus belle chose au monde, une chose que n'importe quelle femme peut connaître. Il n'est pas besoin d'être riche, noble ou instruite pour ça, il suffit de rencontrer un homme à son goût. Un homme tellement plaisant qu'on n'éprouve aucune honte à se déshabiller devant lui et aucune répugnance à être touchée, bien au contraire. Tu désires ce qu'il désire, et son désir s'ajoute au tien, libérant une puissante énergie plus enivrante que le vin et provoquant une extase extrême qui, le temps de quelques instants, te rend semblable aux immortels et vaut des années entières d'une vie monotone et fade."

» Ma mère me disait donc que la vie d'une femme ressemble parfois, ne fût-ce que très brièvement, à celle d'une déesse. Ces paroles me remplirent d'une étrange agitation, mais aussi d'une profonde tristesse car j'étais certaine que mon cousin boutonneux ne m'offrirait aucune émotion de ce genre. Jamais. Je le supporterais, car il devait en être ainsi. Rien de plus, rien de moins.

» Le jour où je m'unirais à lui pour le restant de ma vie approchait et je me sentais de plus en plus distraite, incapable de prêter attention à mes tâches quotidiennes. Mon esprit était ailleurs, occupé par l'homme dont ma mère m'avait parlé. L'homme auquel je désirerais montrer mon corps, plutôt que de le cacher, l'homme que j'aimerais contempler à mon réveil, sur la natte, caressé par les premiers rayons de soleil.

» Il m'arrivait de pleurer sous l'effet de ce désir, que je savais irréalisable. Je balayais du regard les alentours en me disant que l'homme en question se dissimulait quelque part, qu'il comptait parmi les garçons vivant dans nos villages. Mais en étais-je certaine ? Combien de garçons les villages de la Ceinture abritaient-ils ? Cinquante ? Cent ? Pas plus de cent, certainement, et ceux que je croisais sentaient tous l'ail, avaient tous de la paille dans les cheveux. Je finis par décréter qu'il s'agissait de rêveries inventées par des femmes souhaitant une

vie différente, une vie qui ne fût pas uniquement faite de grossesses, d'accouchements, de labeur et de coups.

» C'est alors que tout se produisit.

» Un jour, au puit.

» Au petit matin.

» J'étais seule et je remontais l'amphore que j'avais descendue au bout d'une corde en m'appuyant à l'autre extrémité du balancier. Je le fixai au sol à l'aide d'une grosse pierre. Soudain le poids ne se fit plus sentir. Intriguée, je levai la tête.

» On aurait dit un dieu : jeune, très beau, la peau lisse, le corps sculpté et harmonieux, les mains à la fois fortes et délicates, le sourire enchanteur, il était aussi éblouissant que les rayons du soleil qui se levait derrière lui.

» Il but à mon amphore, et l'eau inonda sa poitrine, la rendant aussi luisante que du bronze. Il me fixa, et je soutins son regard avec la même intensité.

» Par la suite, j'appris que c'est la vie qui nous fait ressembler à des dieux ou à des bêtes, la vie et le lieu où le destin a voulu que nous naissions et que nous mourions, humiliant nos rêves et décevant nos espoirs. C'est la vie qui lisse le corps d'un homme en le soumettant à des concours athlétiques ou à des danses, la vie qui transmet à notre regard l'ardeur des rêves et de l'aventure. C'était cette lumière qui éclairait les yeux du jeune homme qui se tenait devant moi au puit de Beth Qadà, un matin d'été de ma seizième année. Mais l'énergie que je voyais briller dans son regard et la beauté resplendissante de tout son être me paraissaient constituer les caractéristiques d'une nature différente, supérieure.

» C'était l'homme que ma mère m'avait décrit, le seul que je désirerais jamais et dont je souhaiterais être désirée, touchée. En cet instant, alors que je me relevais, abandonnant le balancier, je sentis que ma vie ne serait plus la même. Une immense joie et une grande peur m'envahirent, accompagnées d'un vertige qui me coupait le souffle.

» Il s'approcha et prononça non sans difficulté quelques mots dans ma langue tout en indiquant derrière lui un cheval qui portait ses armes. C'était un guerrier, il précédait une

grande armée, qui marchait sur ses traces, à quelques heures de là.

» Nous n'échangeâmes que des regards et des gestes, mais nous comprîmes tous deux l'essentiel. Il me caressa la joue, s'attarda un peu sur mes cheveux. Il était si près que je percevais ses émotions, qui vibraient intensément à cette heure si tranquille du matin. Je lui fis comprendre qu'il fallait que je parte, et il devina sans doute à l'expression de mon visage combien je le regrettais. Il me montra alors une petite palmeraie, près du fleuve, et traça dans le sable les signes qui constituaient sa réponse : il m'attendrait là, au milieu de la nuit. J'eus aussitôt la certitude que je le rejoindrais, quoi qu'il arrivât. Avant d'accueillir dans mon intimité la plus secrète mon cousin et l'odeur d'ail qu'il dégageait, je voulais savoir ce que signifiait vraiment faire l'amour et – ne fût-ce que pour quelques instants – avoir le sentiment d'être une immortelle dans les bras d'un jeune dieu.

» L'armée se présenta à la tombée de la nuit, et cette vision plongea tous les villageois – vieillards et jeunes hommes, femmes et enfants – dans la stupeur. Toute la population des cinq villages de la Ceinture avait accouru. Jamais personne n'avait assisté à un tel spectacle. Venant du nord, des milliers de guerriers à cheval et à pied, vêtus de tuniques et de culottes, armés de sabres, de piques et d'arcs, se dirigeaient vers le midi. Chaque division était conduite par des officiers aux tenues somptueuses et aux armes scintillantes. À leur tête, entouré de gardes du corps, un jeune homme élancé, au teint olivâtre, à la barbe très noire et bien soignée. J'apprendrais par la suite de qui il s'agissait et je ne l'oublierais jamais : un des deux frères dont j'ai parlé. Des frères ennemis. Leur lutte sanglante bouleverserait le destin d'innombrables êtres humains, telles des brindilles emportées par la crue.

» Une division de cette armée me frappa particulièrement. Les hommes qui la composaient portaient une tunique courte et une cape rouge. Leur poitrine était couverte de bronze, métal dont étaient faits aussi leurs énormes boucliers. J'apprendrais par la suite qu'il n'y avait pas de meilleurs guerriers au monde, que personne ne pouvait leur tenir tête au combat, ou songer



seulement à les battre. Inlassables, ils résistaient sans peine à la faim et à la soif, à la chaleur et au froid. Ils avançaient au pas cadencé en chantant un refrain que le son des flûtes rythmait. Leurs chefs marchaient avec eux, ils se distinguaient uniquement parce qu'ils n'étaient pas dans les rangs. Les divisions continuèrent d'affluer tout au long des heures suivantes. Les dernières se dirigeaient encore vers l'étape que constituaient nos paisibles villages, quand les premières avaient déjà planté leurs tentes et mangé.

» Intrigués, les villageois refusèrent de rentrer chez eux pour le dîner et exigèrent que leurs femmes leur apportent de quoi se sustenter. Cette situation favorisa mon geste fou. Personne ne remarqua que je m'éclipsais, à l'exception peut-être de ma mère, qui ne souffla mot.

» La lune brillait ce soir-là, et le chœur des cigales résonnait de plus en plus fort au fur et à mesure que je m'éloignais des villages et de l'immense campement qui ne cessait de croître. Je dus éviter le puit, car une interminable queue d'hommes, d'ânes et de chevaux chargés d'amphores et d'outrés destinées à ravitailler toute l'armée s'y était formée. Je voyais la palmeraie ondoyer dans la brise nocturne et l'eau scintiller sous la lumière de la lune, coulant en direction du grand Euphrate, au loin, à l'est.

» Chaque pas me rapprochant du lieu de notre rendez-vous me faisait trembler d'émotion et de peur. J'éprouvais une sensation nouvelle, une appréhension qui me coupait le souffle et une mystérieuse excitation qui me transmettait une telle légèreté que je me sentais capable de m'envoler. Je parcourus au pas de course le dernier tronçon qui me séparait de la palmeraie et jetai un regard circulaire.

» L'endroit était désert.

» Peut-être avais-je tout imaginé, peut-être n'avais-je pas bien interprété ce que le jeune homme avait essayé de me dire au moyen de ses gestes, de ses signes, de ses paroles laborieusement prononcées dans une langue qui était pour lui étrangère. Peut-être voulait-il me jouer un tour, m'effrayer en jaillissant de derrière un palmier. Je fouillai les lieux du regard, en vain. Refusant de croire qu'il ne viendrait pas, je patientai.

J'ignore combien de temps je restai là. Je vis bientôt la lune descendre vers l'horizon et la constellation de la Lionne s'enfoncer derrière les dômes lointains du Taurus. Inutile de me leurrer : je m'étais trompée, et il était temps de regagner mon village.

» Je m'apprêtais à retourner sur mes pas quand j'entendis une galopade, sur ma gauche. Je pivotai et distinguai dans un nuage de poussière que transperçaient les rayons de la lune le cheval et le jeune homme qui l'éperonnait. Un instant plus tard, il était devant moi. Il tira sur les rênes et sauta à terre.

» Avait-il craint, lui aussi, de ne pas me trouver au rendez-vous ? Éprouvait-il la même impatience, le même désir, la même inquiétude que moi ? Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, nous nous embrassâmes avec une frénésie presque délirante. »

Abira s'interrompt, se rendant compte qu'elle s'adressait à des adolescentes qui n'avaient jamais connu d'homme, et baissa la tête. Quand elle la releva, elle pleurait avec abandon et tristesse, ses larmes coulaient sur ses joues, aussi grosses que des gouttes de pluie. Nul doute, elle avait aimé avec une intensité qu'il nous était impossible d'imaginer. Et souffert énormément. Soudain, elle paraissait écrasée par la pudeur et semblait hésiter à relater sa passion à des gamines dépourvues d'expérience. Nous l'observâmes un moment, interdites. Elle finit par sécher ses yeux et poursuivit :

« Cette nuit-là, je compris les paroles de ma mère et je devinai que vivre au village auprès d'un être insignifiant, indigne de mon âme passionnée, partager ses pensées et son intimité serait humiliant, intolérable. Car mon corps et mon esprit avaient vibré avec la même intensité que ceux de l'homme qui m'avait aimée, me faisant toucher le visage de la lune et le dos du torrent.

« L'armée s'attarda au campement, et nous nous aimâmes chaque nuit. Mais plus les heures passaient, plus l'angoisse de la séparation grandissait en moi. Comment allais-je vivre sans mon amant ? Comment pourrais-je me contenter des chèvres et des moutons de Beth Qadà après avoir chevauché un ardent destrier ? Comment supporterais-je la torpeur de mon village

après avoir connu le feu qui brûle la chair et enflamme les yeux ? J'aurais aimé lui parler, mais il ne comprenait pas ma langue, et lorsqu'il s'adressait à moi dans la sienne, qui était douce et harmonieuse, je n'entendais qu'une musique confuse.

« La dernière nuit.

« Couchés sous les palmiers, nous contemplions les myriades d'étoiles qui ornaient la voûte céleste. J'étais au bord des larmes : mon amant partirait et m'oublierait bien vite. Sa vie l'y obligerait : d'autres étapes l'attendaient, d'autres villages, d'autres villes, fleuves, monts, vallées, d'autres gens. C'était un guerrier, fiancé avec la mort, dont chaque jour risquait d'être le dernier. Il aimerait d'autres femmes. Mais moi ? Pendant combien de temps son souvenir me tourmenterait-il ? Pendant combien de temps me lèverais-je en nage, dans la chaleur des nuits d'été, réveillée par le vent qui siffle et pleure sur les toits de Beth Qadà ?

« Comme s'il avait lu dans mes pensées, il passa son bras autour de mes épaules et m'attira à lui. Je lui demandai comment il s'appelait afin de conserver au moins son nom, et il prononça un mot si compliqué que je ne parvins même pas à le mémoriser. Je lui dis que je me prénommiais Abira, et il répéta "Abira" sans aucune difficulté.

« Je me rappelle chaque instant de cette nuit-là, le murmure du fleuve, le bruissement des feuilles, chaque baiser et chaque caresse, car je savais que je ne connaîtrais jamais plus rien de tel.

« Je rentrai chez moi avant l'aube, avant que ma mère se réveille.

« Alors que je me glissais sous la couverture, j'entendis un étrange bruit : le piétinement de milliers de sabots sur les pavés, des soufflements et des hennissements, le roulement des chars de guerre. L'armée avait levé le camp, elle partait !

« J'entrouvris la fenêtre dans l'espoir de voir mon bien-aimé une dernière fois et observai le défilé monotone des fantassins et des cavaliers, des mules, des ânes et des chameaux. En vain.

« Je le cherchai du regard parmi les mystérieux guerriers à cape rouge, mais leur visage disparaissait sous un casque de forme étrange, grotesque, et l'on ne distinguait que leurs yeux et

leur bouche. Impossible de le reconnaître, en admettant qu'il se trouvât dans leurs rangs. Je rassemblai mon courage et sortis, m'appuyant au mur de la maison : si je ne le voyais pas, il me verrait peut-être, me parlerait, ou m'adresserait un signe de salut, et je le regarderais jusqu'à ce qu'il disparaisse de mon champ de vision.

« Ce ne fut pas le cas.

« Je retournai m'allonger sur ma natte et pleurai en silence.

« L'armée défila pendant des heures, et les villageois se disposèrent de chaque côté de la route afin de savourer ce spectacle imposant. Les vieillards le compareraient ensuite à ce qu'ils avaient vu dans leur jeunesse et les jeunes le mémoriserait avant de le raconter à leurs enfants. Pour ma part, je m'en moquais totalement : un seul de ces milliers d'hommes comptait à mes yeux, un seul était devenu vital.

« Où allait cette armée ? Où apporterait-elle mort et destruction ? Je songeais à la cruauté, à la violence et à l'esprit sanguinaire des hommes. Si différents de nous, si différents des femmes. Mais le garçon qui était devenu mon amant avait un regard doux, une voix chaude et sonore : il n'avait rien à voir avec les autres, et notre séparation me causait un terrible chagrin.

« Cela passera, me dis-je, je l'oublierai ainsi qu'il m'oubliera. Je trouverai d'autres raisons de vivre ; un jour, mes enfants me tiendront compagnie et donneront un sens à mon existence. Et peu importe qui sera leur père.

« Bientôt, le vent souleva un nuage de poussière et l'armée disparut au loin, s'évanouissant dans la brume.

« Toute la journée suivante, je sentis peser sur moi le regard de ma mère, soupçonneux et inquiet. Sans doute lui paraissais-je bizarre : mon attitude, mon aspect la troublaient. De temps à autre elle me demandait "Qu'est-ce que tu as ?", moins pour obtenir une réponse que pour étudier ma réaction.

« "Rien, répondais-je. Je n'ai rien." Mais ma voix, qui risquait à chaque instant de se briser, démentait mes propos.

« Le vent se calma en fin d'après-midi. Je m'emparai de mon amphore et allai chercher de l'eau au puit. Je m'y rendis plus tard que de coutume, car je ne voulais pas y trouver mes amies :

leurs bavardages et leurs questions m'auraient insupporté. Le soleil touchait presque l'horizon lorsque j'y arrivai. Je puisai de l'eau et m'assis sur un tronc de palmier sec. La solitude et le silence me réconfortaient un peu, apaisaient le tumulte de mon âme. Je pleurai en silence, espérant que mes larmes me libéreraient de mon chagrin. Une longue file de grues migrant vers le sud traversaient le ciel, le remplissant de leurs plaintes.

« J'aurais aimé être l'une d'elles.

« La nuit tombait. J'installai l'amphore sur ma tête et m'acheminai vers le village.

« Soudain je le vis devant moi.

« Je pensai d'abord que c'était une hallucination, une vision que j'avais moi-même créée pour échapper à ma tristesse, mais je me trompais. Il avait sauté à terre, il venait à ma rencontre.

« “Suis-moi. Maintenant”, dit-il dans ma langue.

« J'étais stupéfaite. Il avait prononcé ces mots sans la moindre hésitation, sans la moindre erreur ! Mais quand je demandai : “Où irons-nous ? Puis-je dire au revoir à ma mère ?”, il secoua la tête. Il ne comprenait pas. Il avait juste appris cette phrase pour s'assurer que je le comprendrais.

« Il la répéta. Alors que, quelques instants plus tôt, j'aurais donné n'importe quoi pour l'entendre, anéantie par son absence, je fus soudain envahie par la crainte. Devoir me décider si vite et de manière irréversible m'effrayait. Tout quitter : ma maison, ma famille, mes amies, suivre un inconnu, un soldat qui risquait de mourir au premier affrontement venu, à la première embuscade, à la première bataille. Que deviendrais-je ?

« Cette hésitation ne dura qu'un instant. La crainte de ne plus le revoir l'emporta, et je répondis : “Je te suis.” Il sourit, preuve qu'il avait également appris ces mots. Il monta à cheval, me tendit la main et me hissa sur la croupe. Il poussa l'animal et s'engagea sur un sentier en direction du sud. C'est alors que nous aperçûmes une fille du village qui se rendait au puit. Me reconnaissant, elle s'écria : “Un soldat emmène Abira ! Un soldat emmène Abira ! Venez, venez vite !”

« Des paysans qui rentraient des champs se ruèrent vers nous en agitant leurs outils. Alors mon amant éperonna son

cheval et se ménagea une brèche parmi eux. Se trouvant tout près de nous, ils purent parfaitement constater que je m'agrippais à lui. Ce n'était pas un enlèvement, c'était une fugue. »

Abira se tut une nouvelle fois et poussa un gémissement sourd. Ces souvenirs paraissaient l'accabler, et les revivre ravivait des plaies qui ne s'étaient jamais cicatrisées. Nous avions maintenant compris pourquoi elle avait été lapidée à son retour à Beth Qadà. Elle avait abandonné sa famille, ses parents, le village, son fiancé, pour suivre un inconnu auquel elle s'était offerte sans pudeur. Elle avait enfreint toutes les règles, et la punition qu'elle avait subie était censée servir de leçon aux autres filles.

Soudain, elle m'interrogea : « Mes parents vivent-ils encore ? Comment se portent-ils ? »

J'hésitai.

« Dis-moi la vérité », insista-t-elle, semblant se préparer à entendre de mauvaises nouvelles.

Il était étrange, songeai-je, qu'elle eût attendu tout ce temps-là pour s'enquérir de ses parents. Peut-être avait-elle des pressentiments et craignait-elle d'en avoir la confirmation. Quelles que fussent ses pensées, il y avait en elle quelque chose d'énigmatique, de mystérieux, lié à sa survie et au châtement dont elle avait fait l'objet. Elle avait parcouru la fine ligne de démarcation entre la vie et la mort, pensais-je, elle avait posé le regard au-delà de cette ligne et vu le monde des morts. Sa question n'était pas un pressentiment, c'était l'expression d'une vision.

« Ta mère est morte, répondit Abisag. De fièvres malignes. Peu après ton départ.

— Mon père ?

— Ton père était vivant quand tu es revenue.

— Je le sais. Je crois l'avoir vu me lancer des pierres, lui aussi. Les hommes ont l'impression d'être déshonorés.

— Il s'est éteint la nuit même de ta lapidation. De mort subite. »

À ces mots, le corps d'Abira se raidit, ses yeux devinrent fixes et vitreux. Des visions des enfers défilaient derrière ce regard opaque, j'en étais persuadée.

Abisag posa une main sur son épaule comme pour la ramener à la réalité. « Tu disais que ton aventure, ta fuite avec le soldat, le passage de la grande armée à travers les villages de la Ceinture, bref tous ces événements, avaient été engendrés par l'histoire des deux frères. Raconte-nous cette histoire, Abira. »

La femme eut un frisson et serra les pans de son manteau contre elle.

« Une autre fois, dit-elle. Une autre fois. »



### 3

Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'Abira trouvât le courage de nous parler. Nous lui avions procuré de petits travaux à effectuer en cachette pour gagner sa vie : au fil du temps, la disparition de la nourriture dans nos foyers finirait par se faire remarquer. Mais chaque fois qu'on nous envoyait aux pâturages avec les troupeaux, nous essayions d'emporter assez de provisions pour en mettre un peu de côté à son intention.

Nous l'aidâmes à consolider la cabane afin qu'elle pût y passer l'automne et l'hiver, et nous lui rendîmes visite régulièrement, après être allées puiser de l'eau. Nous apprîmes ainsi la suite de son histoire. Son amoureux au nom très compliqué l'invita à l'appeler tout simplement Xéno et tint à ce qu'elle demeurât à ses côtés tout au long de cette grande aventure. Il lui raconta l'histoire des deux frères qui changeraient le visage de notre monde. Quant aux autres informations, elles lui furent fournies par des individus rencontrés au cours de cet interminable voyage.

Abira nous confirma ce que nous avions entendu dire par nos parents durant les longues nuits d'hiver, à savoir qu'un des deux frères était un prince royal de l'Empire et qu'il menait l'armée lorsqu'elle avait traversé nos villages. Vécue par de nombreux êtres et transmise par de nombreuses bouches, cette histoire était maintenant l'unique fortune de cette femme fragile et apeurée que nous avions libérée d'un tas de pierres. À la fin de l'automne, elle entreprit de la relater aux trois gamines de quinze ans que nous étions, des gamines qui n'avaient rien vu et qui ne verraient jamais rien en dehors de leur village.

La reine mère Parysatis avait deux fils. L'aîné se nommait Artaxerxès, et le cadet Cyrus, comme le fondateur de la

dynastie. Quand le Grand Roi mourut, le trône passa au premier, selon la coutume. Mais la reine mère le regrettait, car elle chérissait davantage Cyrus : il était plus beau, plus intelligent et plus fascinant que son frère, il avait la grâce et la souplesse qui la caractérisaient dans sa jeunesse, à l'époque où elle avait épousé un homme qu'elle détestait, homme auquel ressemblait en revanche Artaxerxès. Parysatis obtint pour Cyrus le gouvernement d'une province très riche, la Lydie, située sur la rive occidentale, tout en nourrissant secrètement l'espoir de le voir prendre davantage de puissance.

Les femmes de pouvoir sont capables d'actions qu'une femme normale n'oserait même pas concevoir.

Elle savait en tout cas dissimuler ses pensées et ses projets, user de l'influence dont elle disposait pour atteindre les buts qu'elle se fixait. L'intrigue était son passe-temps favori après le jeu d'échecs, auquel elle était fort habile. Elle vouait une passion aux ceintures.

Elle en arborait chaque jour une différente, tissée et brodée, en soie, en lin, en argent et en or, ornée d'agrafes d'une merveilleuse facture, œuvre d'artisans égyptiens et syriens, anatoliens et grecs. Seul l'argent de la lointaine Ibérie l'agréait pour son inimitable couleur laiteuse, ainsi que les lapis-lazulis de Bactriane qui renfermaient un grand nombre de paillettes d'or.

Cyrus n'avait que vingt-deux ans quand il se rendit dans la province de Lydie, mais, grâce à sagacité innée et à son intelligence aiguë, il sut se comporter et se déplacer savamment sur l'échiquier compliqué de cette région où les deux plus puissantes villes de Grèce, Athènes et Sparte, se battaient depuis près de trente ans sans que l'une ou l'autre prît le dessus.

Il décida de soutenir les Spartiates pour un motif bien précis : ils étaient les meilleurs soldats du monde connu, et Cyrus aurait aimé les voir guerroyer un jour à ses côtés. Voilà donc qui étaient les guerriers aux capes rouges et aux casques semblables à d'épouvantables masques de bronze. Athènes, en revanche, régnait sur la mer, et il fallait s'armer de flottes puissantes, garnies d'archers et de frondeurs, d'équipages habiles guidés par les meilleurs chefs, pour la défaire. Unies, ces

deux villes avaient vaincu, quatre-vingts années auparavant, le Grand Roi Xerxès, qui dirigeait alors la plus grande armée de tous les temps. La stratégie de Cyrus était de les dresser l'une contre l'autre, de les pousser à user leurs forces dans un conflit exténuant, avant de faire pencher l'aiguille de la balance vers Sparte et se l'attacher dans l'entreprise qui lui offrirait ce qu'il désirait plus que tout au monde : le trône !

Grâce à son appui, Sparte gagna la guerre et Athènes dut se plier à une paix humiliante. Des milliers d'hommes des deux camps se retrouvèrent abasourdis au milieu d'une terre dévastée, incapables de reprendre pied dans cette nouvelle réalité et de s'adonner à des activités leur permettant de gagner leur vie.

Ainsi sont faits les hommes : à intervalles réguliers, ils sont saisis d'une frénésie sanguinaire, d'une ivresse violente, irrésistible. Ils s'alignent côte à côte en rase campagne et, au signal, à une sonnerie de trompette, ils chargent une formation adverse réunissant d'autres hommes qui ne leur ont fait aucun mal et se lancent à l'attaque en hurlant de toutes leurs forces. Ils crient pour surmonter la peur qui les tenaille. Juste avant la bataille, nombre d'entre eux tremblent et ont des sueurs froides, d'autres pleurent en silence, d'autres encore laissent échapper leur urine, qui coule le long de leurs jambes et mouille la terre.

Ils attendent la mort, l'invisible Chéra au manteau noir qui passe entre les rangs, posant ses orbites vides sur ceux qui tomberont tout de suite, sur ceux qui les suivront peu après, enfin sur ceux qui succomberont quelques jours plus tard à leurs blessures. Ils sentent son regard peser sur eux et frissonnent.

Cet instant est si insupportable qu'aucun chef ne le prolonge : dès que possible, on déchaîne les troupes. Les guerriers parcourent au pas de course le terrain qui les sépare de l'adversaire et se jettent sur lui, comme des lames contre la falaise. Le choc est épouvantable. Le sang coule dès le début au point que le terrain en est totalement imprégné. Les épées plongent dans la chair, les massues fracassent les crânes, les lances transpercent boucliers et cuirasses, perçant les cœurs,

ouvrant poitrines ou ventres. Impossible de résister longtemps à une telle tempête de fureur.

L'horrible massacre dure en général une heure, ou un peu plus, jusqu'à ce qu'un des deux alignements cède et commence à reculer. Souvent, la retraite se transforme en fuite désordonnée et la tuerie se transforme alors en boucherie. Les fuyards sont abattus sans pitié par les quelques vainqueurs qui en ont la force. Au couchant, les représentants des deux formations se rencontrent sur un terrain neutre et négocient une trêve, puis chacun ramasse ses morts.

Telle est la folie des hommes. Des scènes de ce genre, auxquelles j'ai assisté à de nombreuses reprises lors de mon aventure, se répétèrent à l'infini durant les trente années que dura la guerre opposant les Athéniens et les Spartiates, fauchant leur meilleure jeunesse.

Pendant des années entières, les jeunes et les hommes plus mûrs des puissances rivales n'avaient fait qu'une seule chose, la seule que les rescapés sachent faire : se battre. Parmi eux se trouvait le garçon dont je m'étais éprise alors que je puisais de l'eau au puit de Beth Qadà : Xéno.

Au moment de notre rencontre, il avait déjà parcouru plus de deux cents parasanges avec l'armée de Cyrus, il savait exactement où se dirigeait l'armée et quel était l'objectif de cette expédition. Et pourtant, il n'était pas le soldat que j'avais cru reconnaître en voyant ses armes. Tout au moins, pas au début.

La nuit où je m'enfuis avec lui, je n'ignorais pas que ma famille me répudierait et me maudirait. J'avais trahi la promesse d'un mariage, rompu le pacte entre deux familles, déshonoré mon père et ma mère, mais j'étais heureuse. Alors que nous galopions dans la plaine qu'éclairaient les dernières lueurs du couchant et la lune naissante, toutes mes pensées se concentraient sur la vie merveilleuse qu'allait m'offrir le garçon qui avait tenu à ma présence. Je savais que je ne le regretterais pas, même si cela ne devait pas durer.

L'intensité des sentiments qui m'avaient envahie au cours de ces jours-là valait mille années de torpeur et de monotonie. Je ne pensais ni aux difficultés ni à ce que je deviendrais, à l'endroit où j'irais, à la façon dont je survivrais si Xéno me

quittait. Je me disais seulement que j'étais à ses côtés, et rien d'autre n'avait plus d'importance. Certains estiment que l'amour est une maladie qui vous assaille à l'improviste. Peut-être ont-ils raison. Après tout ce que j'ai vécu, je pense, pour ma part, qu'il n'existe pas de sentiment plus élevé et plus puissant. Il vous aide à surmonter les obstacles les plus décourageants, les plus effrayants.

La nuit était tombée quand nous rejoignîmes l'armée, et les soldats s'apprêtaient à se coucher. Tout était nouveau et compliqué pour moi. Je me demandais comment je parviendrais à m'attacher un homme avec lequel je n'étais même pas en mesure de communiquer ; je me disais aussi que j'apprendrais sa langue le plus vite possible, que je lui préparerais ses repas, laverais ses vêtements, surveillerais sa tente, sans jamais me plaindre de la fatigue, de la faim ou de la soif. Le fait qu'il avait ressenti le besoin d'apprendre quelques mots de ma langue signifiait qu'il tenait à moi, qu'il n'avait pas envie de me perdre. Je savais que j'étais belle, peut-être la plus belle femme qu'il eût jamais rencontrée. Et cette pensée me réconfortait, me rassurait.

Xéno appréciait la beauté. Il lui arrivait de me contempler. Il me priait de prendre telle ou telle pose et m'observait en tournant autour de moi. Il me disait de m'allonger, de m'asseoir ou de marcher devant lui, de dénouer mes cheveux. Par gestes, au début, puis par des mots, au fur et à mesure que j'apprenais sa langue. Je me rendis compte que ces attitudes et ces poses correspondaient à des œuvres d'art qu'il avait admirées dans sa ville, sur sa terre. Des statues et des tableaux, des objets dont j'ignorais tout, car il n'en existait pas dans nos villages. En revanche, j'avais vu des enfants modeler des figurines dans de la boue et les faire sécher au soleil. Et ne fabriquions-nous pas, mes amies et moi, des poupées que nous habillions avec des bouts de tissu ? Les statues leur ressemblaient, mais elles étaient beaucoup plus grandes, aussi grandes que des êtres humains, voire plus. En pierre, en argile ou en métal, elles ornaient les villes et les sanctuaires. Xéno me confia que s'il avait été un artiste, un de ces hommes capables de créer des

images, il m'aurait représentée comme les personnages des histoires antiques qu'on racontait dans sa patrie.

Je découvris bien vite que je n'étais pas la seule femme à suivre l'armée : il y en avait beaucoup d'autres. Il s'agissait surtout de jeunes esclaves, appartenant pour la plupart à des entremetteurs syriens et anatoliens qui les louaient aux soldats. Certaines étaient très jolies. Elles étaient convenablement nourries, bien habillées et maquillées afin d'être plus attirantes, mais leur vie n'était pas facile. Elles ne pouvaient jamais se soustraire aux exigences de leurs clients, pas même lorsqu'elles étaient malades. Cela leur donnait toutefois un avantage : elles voyageaient à bord de chariots couverts, ne souffraient ni de la faim ni de la soif, ce qui n'était pas négligeable.

D'autres exerçaient le même métier mais ne fréquentaient qu'un ou plusieurs hommes, toujours des personnages importants : les chefs des divisions de l'armée, des nobles perses, mèdes, syriaques, ainsi que les officiers qui dirigeaient les guerriers à la cape rouge. Ce genre d'hommes n'aime pas boire à la tasse commune.

Les guerriers à cape rouge ne se mêlaient pas aux autres. Ils s'exprimaient dans une langue différente, ils avaient leurs habitudes, leurs dieux, leur nourriture, et ils parlaient peu. Pendant les haltes, ils astiquaient leurs armures et leurs boucliers afin qu'ils fussent toujours étincelants, et s'entraînaient au combat. C'était tout ce qu'ils semblaient capables de faire.

Xéno ne comptait pas à leur nombre. Il venait d'Athènes, la ville défaite dans la grande guerre de trente ans, et quand je fus en mesure de converser dans sa langue, j'appris aussi pourquoi il suivait cette expédition. Il fallut que je parle le grec d'Athènes pour que son histoire devînt la mienne, que le hasard et le destin qui m'avaient arrachée à mon village s'intègrent à une destinée plus vaste, le destin de milliers d'individus et de peuples entiers. Désormais, Xéno n'était plus seulement mon amant, mais aussi mon maître, l'être qui veillait à tout, à ma nourriture, à ma couche, à mes vêtements, bref, à ma vie. Pour lui, je n'étais pas uniquement une femme, j'étais une personne

qu'il pouvait instruire et dont il pouvait recevoir des enseignements.

Il me parlait rarement de sa ville, bien que ma curiosité fût évidente à ce sujet. Le jour où j'insistai pour connaître la raison de son silence, il me livra une vérité inattendue.

Après qu'Athènes fut tombée entre les mains de l'ennemi, la ville avait dû accepter qu'une garnison de Spartiates s'installât dans sa citadelle : les guerriers à cape rouge !

« S'ils ont battu ta ville, pourquoi te tiens-tu à leurs côtés ? demandai-je.

— Quand un peuple est vaincu, il se divise, les uns accusent les autres d'être la cause du désastre, car si la victoire a toujours de nombreux pères, la défaite est orpheline. Parfois cette division s'envenime au point que les deux factions en arrivent à se combattre, armes au poing. C'est ce qui se produisit à Athènes. Je m'étais aligné dans le mauvais camp, dans le camp qui eut le dessous, et il me fallut, comme tant d'autres, prendre le chemin de l'exil. »

Xéno avait donc fui sa ville, Athènes, ainsi que j'avais fui Beth Qadà.

Il avait erré sans avoir le courage de quitter la Grèce. Un jour, il reçut une lettre d'un ami qui l'invitait à le rejoindre dans une ville au bord de la mer, parce qu'il devait lui parler d'une chose importante, lui proposer d'obtenir la gloire et la richesse, mais aussi de vivre une merveilleuse aventure. Leur rencontre eut lieu une nuit, à la fin de l'hiver, dans un petit port de pêche peu fréquenté. Son ami, Proxène, l'attendait dans une maisonnette isolée, perchée sur un promontoire.

Xéno s'y présenta à pied, peu après minuit, en tenant son cheval par les rênes. Il frappa à la porte. Ne recevant pas de réponse, il attacha l'animal, dégaina son épée et entra. Il n'y avait à l'intérieur qu'une lampe reposant sur une table, et deux chaises. Proxène était assis en face de lui, dans le halo de lumière.

« Tu es entré sans y avoir été invité. C'est risqué.

— Tu m'as convoqué ici, j'ai pensé que je ne risquais rien.



— Tu as eu tort. Le danger est partout par les temps qui courent et tu es un fuyard, peut-être recherché. Ce pouvait être un piège.

— De fait, j'ai une épée à la main, rétorqua Xéno.

— Assieds-toi. Mais je n'ai rien à t'offrir.

— Peu importe. Dis-moi ce dont il s'agit.

— Sache, avant tout, que ce que je m'apprête à dire doit rester entre nous.

— Tu peux en être sûr.

— Bien. À l'heure où je te parle, dans plusieurs régions de ce pays, cinq généraux enrôlent des individus disposés à se battre.

— Cela ne me semble pas nouveau.

— Et pourtant ça l'est. Officiellement, il s'agit de réunir un corps d'expédition censé pacifier des peuples barbares d'Anatolie qui s'adonnent à des razzias et à des pillages en Cappadoce.

— Et en réalité ?

— J'ai l'impression que ces manœuvres cachent autre chose, mais c'est tout ce que l'on sait.

— Pourquoi devrait-il y avoir une raison cachée ?

— Il s'agit de lever de dix à quinze mille hommes, tous issus du Péloponnèse et, de préférence, de Laconie. Ce que l'on peut trouver de mieux sur le marché. Cela ne te semble-t-il pas excessif pour assener trois coups de bâton à des montagnards voleurs de poules ?

— En effet, c'est étrange. Quoi d'autre ?

— La solde est généreuse, et sais-tu qui paie ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Cyrus de Perse. Le frère de l'empereur Artaxerxès. Il nous attend à Sardes, en Lydie. Et le bruit court qu'il lève lui aussi des troupes : de cinquante à cent mille hommes, selon les rumeurs.

— Cela fait beaucoup d'hommes.

— Trop pour une mission de ce genre.

— C'est bien ce que je pense. Tu as une idée ?

— D'après moi, il vise plus haut. Une armée de ce genre ne peut avoir qu'une seule signification et qu'un seul but : conquérir le trône. »

Xéno garda le silence un moment, craignant d'avancer des hypothèses trop audacieuses ou inquiétantes. Il finit par interroger : « Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? »

— Rien. À moins que tu aies envie de te battre. Un tel voyage comporte de nombreuses opportunités pour un homme de ton espèce. Je sais que tu as des ennuis, que tes concitoyens voudraient t'intenter un procès. Viens avec nous, et tu entreras dans le cercle restreint des interlocuteurs de Cyrus. Il est jeune, ambitieux, intelligent, exactement comme nous. Il sait reconnaître le talent et la détermination, et donner à ceux qui les possèdent la reconnaissance qu'ils méritent.

— Si je m'enrôle dans une unité de combat, il faudra bien que j'exerce une fonction.

— Tu seras mon conseiller personnel, l'homme qui prend note des événements, qui tient un journal de bord, en somme. Réfléchis donc ! L'Orient ! Des endroits fantastiques, des villes de rêve, de belles femmes, du vin, des parfums... »

Xéno s'empara de l'épée qu'il avait posée sur la table, la rengaina et se leva. Tournant le dos à Proxène, il lança : « Et les Spartiates ? Quel rôle ont-ils dans cette histoire ? »

— Ils ignorent tout. Le gouvernement ne sait pas ou, plus probablement, ne veut pas savoir. Ce qui ne fait que renforcer mes soupçons. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas un seul officier de l'armée régulière Spartiate dans cette expédition. Il est évident qu'ils ne veulent pas qu'on les soupçonne. Voilà pourquoi il s'agit d'une affaire importante. Dans le cas contraire, cet excès de prudence ne s'expliquerait pas.

— C'est possible. Mais il paraît absurde que tout cela se produise sans qu'ils puissent maîtriser quoi que ce soit.

— Ils ont certainement trouvé le moyen de le faire. Alors, que décides-tu ?

— D'accord. Je viens.

— Excellente résolution, commenta Proxène. Je t'attends dans trois jours au môle. Après minuit. Emporte tout ce dont tu auras besoin. »

Xéno ne fut pas invité à rester pour la nuit, ce qui signifiait que Proxène ne tenait pas à se montrer en compagnie d'un exilé, d'un fuyard recherché. Ce détail conforta Xéno dans sa décision de partir. Une décision amère, quoi qu'il en soit.

Pour les Grecs, il ne semble pas y avoir d'existence possible en dehors de leurs villes, seul lieu où il vaille la peine de vivre. Si les Spartiates ont un roi, ou plutôt deux qui règnent ensemble, les autres Grecs n'en possèdent pas. Le peuple est représenté par des individus de toutes conditions : seigneurs, riches propriétaires, mais aussi des êtres plus humbles, qui exercent un métier pour vivre : médecins, armateurs, marchands, ou encore charpentiers, cordonniers. Xéno m'apprit qu'un de leurs plus grands guerriers, l'homme qui avait vaincu la flotte du Grand Roi Xerxès, était le fils d'un boutiquier qui vendait des légumes.

Cette représentation garantit la liberté. Chacun est libre d'affirmer ce qu'il souhaite, de critiquer ou d'offenser ceux qui gouvernent la cité. Et si ceux-ci gouvernent mal, ils peuvent être chassés à tout instant, voire condamnés à verser des dédommagements aux citoyens qui ont subi des pertes à cause de leur incompetence. Chacun estime que sa ville est la meilleure, la plus belle, la plus désirable, la plus ancienne et la plus illustre, et, fort de cette conviction, se croit autorisé à posséder les meilleurs terrains, les côtes les plus belles et les plus ensoleillées, à étendre son territoire au-delà des montagnes et au-delà de la mer. C'est ainsi que les guerres succèdent aux guerres, opposant les uns aux autres. Une fois qu'une coalition l'emporte, elle se scinde intérieurement, et les alliés d'hier se transforment en ennemis, s'alliant à leur tour avec ceux qu'ils avaient défaits.

Au début, j'ai eu de grandes difficultés à comprendre ce qui rendait ces villes plus désirables que nos villages de Naïm ou de Beth Qadà, mais Xéno me parla de lieux dénommés « théâtres », où les gens restent assis pendant des heures, voire des journées entières, pour regarder d'autres gens imiter des personnages qui ont disparu des siècles plus tôt, représentant leurs aventures et leurs vicissitudes avec un tel réalisme qu'elles paraissent vraies. Ces gens s'abandonnent à toutes sortes

d'émotions : ils pleurent, rient, s'indignent, poussent des cris de colère ou d'enthousiasme. Et il leur semble ainsi vivre d'autres vies, des vies qu'ils ne connaîtraient jamais ailleurs qu'au théâtre. C'est assurément une chose merveilleuse. A-t-on jamais vu un habitant des villages de la Ceinture affronter des monstres, combattre ruses et sortilèges, s'éprendre de femmes si belles qu'elles lui font perdre la tête, avaler des mets et des boissons aux parfums inconnus et aux effets inimaginables ? Les habitants de ces villages mènent tous la même vie, ils ne connaissent pas d'autres individus, d'autres odeurs, d'autres mets que ceux auxquels ils sont habitués.

Lorsqu'ils regardent ces actions se dérouler devant leurs yeux, ceux qui assistent à la représentation prennent inévitablement parti pour les bons contre les méchants, ils défendent les opprimés contre leurs oppresseurs et se révoltent avec ceux qui ont subi des injustices contre ceux qui les leur ont infligées. De cette façon, ils deviennent meilleurs et cessent de commettre les méfaits qu'ils ont vus dans le lieu qu'on appelle « théâtre ».

Ce n'est pas tout. Dans ces cités vivent des sages qui arpentent les rues et les grand-places et enseignent ce qu'ils ont étudié ou expérimenté : le sens de la vie et de la mort, de la justice et de l'injustice, de ce qui est beau et de ce qui est laid ; ils parlent de l'existence des dieux et du lieu où ils règnent, se demandent s'il est possible de vivre sans eux, si les morts sont vraiment morts ou s'ils vivent quelque part, invisibles.

On y trouve aussi des hommes appelés « artistes », qui peignent sur les murs ou sur des planches de bois des scènes merveilleuses aux couleurs splendides, et qui modèlent des matières reproduisant la forme et l'aspect de dieux, ou d'êtres humains, ou encore d'animaux : lions, chevaux, chiens, éléphants. Ces images sont exposées sur les places publiques, dans les temples ou dans les maisons privées, qu'elles embellissent et rendent agréables.

Et puis, il y a des temples : les demeures des dieux. Ce sont des constructions grandioses faites de colonnes en marbre peintes, dorées, splendides, qui soutiennent des poutres sculptées mettant en scène leurs mythes et leur histoire. Sur les

façades aussi, des images merveilleuses relatent la naissance de leur cité, ou d'autres événements extraordinaires. Le temple abrite l'image de la divinité qui protège la ville : dix fois plus grande qu'un être humain, en ivoire ou en or, elle brille sous les rayons du soleil qui l'irradient.

Quand on songe à tout cela, on parvient à comprendre combien il est dur et triste, pour un homme, d'abandonner un pareil lieu et les gens qui l'habitent, qui parlent la même langue que lui, qui partagent les mêmes dieux et aiment les mêmes choses.

Le troisième jour, Xéno quitta le môle du port de mer. Avec lui, cinq cents hommes, guerriers armés de pied en cap, venus de toutes les directions par groupes de cinquante ou de cent. Ils montèrent à bord d'embarcations semblables à des barques de pêcheurs.

Ils levèrent l'ancre de nuit, sans attendre l'aube qui les surprit au large, alors que les contours de leur terre avaient disparu à l'horizon.

Ils ignoraient qui prendrait leur tête, qui les emmènerait dans la plus grande aventure de leur vie. Une aventure au cours de laquelle ils croiseraient des lieux, des villes et des peuples dont ils n'imaginaient même pas l'existence.

D'autres groupes de guerriers s'étaient secrètement réunis dans des cachettes, pour se concentrer ensuite au même endroit, de l'autre côté de la mer, où ils rencontreraient un jeune prince en proie à la plus grande ambition qu'on puisse éprouver : devenir l'homme le plus puissant de la terre.

Pendant ce temps, l'homme qui allait commander le corps d'expédition, obéir aux ordres du prince et réaliser ses ambitions avait été préparé, entraîné et instruit à Sparte. En réalité, il obéirait aux ordres de sa cité, la cité des guerriers à cape rouge. Mais personne, à aucun prix, ne devait l'apprendre. Aux yeux du commun des mortels, c'était un exilé, un soldat en déroute, sans demeure fixe, officiellement recherché pour meurtre, un condamné à mort dont la tête était mise à prix. Il était aussi dur et tranchant que l'arme qui pendait à son côté de jour comme de nuit. On l'appelait Cléarque, mais c'était peut-être un faux nom, comme toutes ces histoires inventées qu'on

répandait sur les guerriers qui avaient vendu leur épée et leur vie pour un rêve.

## 4

La cinquantaine, Cléarque était de taille moyenne et avait des cheveux noirs veinés de gris sur les tempes, dont il prenait grand soin. Quand il ne portait pas de casque, il les retenait sur sa nuque à l'aide d'un lacet de cuir. Il était toujours armé, arborait jambières, cuirasse et épée de son lever jusqu'à son coucher, si bien que ces objets en bronze semblaient faire partie de son corps. Il parlait le moins possible et ne répétait jamais un ordre. Rares étaient les hommes, sous son commandement, qui le connaissaient.

Il avait surgi du néant.

Un matin, au début du printemps, il se présenta aux divisions alignées qui s'étaient concentrées dans la ville de Sardes, en Lydie, et bondit sur un mur de briques.

« Soldats ! commença-t-il. Vous êtes ici parce que le prince Cyrus a besoin d'une armée pour combattre les Barbares de l'intérieur. Il a voulu s'entourer des meilleurs : voilà pourquoi vous avez été recrutés en divers lieux de Grèce. Nous ne sommes pas aux ordres de nos cités ou de nos gouvernements, mais d'un prince étranger qui nous a enrôlés. Nous nous battons pour de l'argent, rien de plus. Une excellente raison, à vrai dire. Je n'en connais pas de meilleure.

« N'oubliez pas pour autant que vous pourrez agir à votre guise. Tous ceux qui enfreindront un ordre, se rendront coupables d'insubordination ou de lâcheté, seront aussitôt condamnés à mort et exécutés par mes soins. Vous me craignez bientôt plus que l'ennemi, je vous le jure. Je considérerai vos chefs comme les premiers responsables des erreurs commises dans l'exécution de mes ordres.

« Personne ne peut rivaliser avec vous en matière de courage, de résistance et de discipline. Si vous l'emportez, vous serez récompensés avec une telle générosité que vous pourrez abandonner ce métier et vivre confortablement jusqu'à la fin de

vos jours. Si vous êtes battus, il ne restera rien de vous. D'ailleurs, personne ne vous regrettera. »

Les hommes l'écoutaient sans broncher, ils ne s'éparpillèrent pas quand il eut terminé. Ils restèrent immobiles et silencieux jusqu'à ce que leurs chefs leur ordonnent de rompre les rangs.

Cléarque n'avait apparemment aucun titre pour commander l'armée, cependant tout le monde lui obéissait. Son visage creusé, souligné par une courte barbe noire, ses yeux de jais, pénétrants, son armure étincelante et la cape noire qui lui couvrait les épaules composaient l'image même du général en chef.

D'aspect excessivement dur, autoritaire, il semblait lui-même disproportionné par rapport au but affiché, conçu et taillé pour diriger des entreprises impossibles, certainement pas pour mener une action négligeable contre des tribus quelque peu turbulentes de l'intérieur.

On ne savait pas s'il avait une famille ; à l'évidence, il n'avait pas d'amis. Il n'avait même pas d'esclaves : seules deux ordonnances, qui lui servaient les repas qu'il consommait en solitaire sous sa tente. Il paraissait incapable de tout sentiment ou, en tout cas, les dissimulait parfaitement, à l'exception de la colère.

Cléarque était une machine plus qu'un être humain, une machine inventée et construite pour tuer. Au cours de cette aventure, Xéno l'approcha à plusieurs reprises et le vit en action : il frappait et abattait ses ennemis avec une énergie inlassable, sans faillir, sans montrer la moindre fatigue. La vie qu'il ôtait aux autres semblait nourrir la sienne. Il ne manifestait aucun plaisir dans l'acte de tuer : juste la satisfaction mesurée de ceux qui accomplissent leur devoir avec méthode et précision. Son aspect inspirait la terreur mais, au moment de l'affrontement, sa puissance impassible, sa force glaciale transmettaient aux soldats un sentiment de tranquillité et la certitude de la victoire. Il avait sous ses ordres les guerriers à cape rouge, les meilleurs. Personne ne pouvait les provoquer sans en payer les conséquences.



J'ignore s'ils étaient spartiates – nul ne le sut jamais – mais ils lui ressemblaient en tout et pour tout, avaient la même armure et la même façon d'agir.

Parmi les généraux, Xéno connaissait bien Proxène de Béotie. C'était un de ses amis, l'homme qui lui avait proposé de le suivre en Asie. Séduisant et ambitieux, il rêvait de conquérir de grandes richesses, l'honneur et la célébrité. Mais il démontrerait au fil du temps qu'il n'était pas taillé pour commander, et son amitié avec Xéno en pâtirait. Se promener sous les portiques d'une ville ou siroter une coupe de vin dans une taverne en parlant de politique, de chevaux ou de chiens, échanger des traits d'esprit est une chose. Affronter des marches exténuantes, souffrir de la faim ou de la peur, se battre pour sa survie en est une autre. Rares sont les amitiés qui résistent à de telles épreuves. Celle qui les liait s'affaiblit vite et se mua en indifférence et agacement, voire en antipathie.

Xéno fit la connaissance des autres généraux : l'un d'eux, en particulier, le fascina au début et le dégoûta profondément par la suite. Je crois qu'il le haïssait et souhaitait sa mort. Il lui fut bientôt si insupportable qu'il lui attribua, à mon avis, des fautes dont il n'était pas coupable et des bassesses qu'il ne commit jamais.

Cet homme s'appelait Ménon de Thessalie.

Je le rencontrai à mon tour tandis que l'armée avançait, et j'en fus impressionnée. Il était un peu plus âgé que Xéno, environ la trentaine, avait de longs cheveux blonds qui projetaient des ombres sur son visage, ne laissant transparaître que ses yeux gris-bleu, un regard si pénétrant qu'il semblait aiguisé. Il avait un corps sec et musclé qu'il aimait exhiber, des bras puissants, des mains fines, de musicien plus que de guerrier. Et pourtant, lorsque ses doigts se refermaient sur la poignée de son épée ou sur sa lance, on devinait leur terrible force.

Le soir, il n'était pas rare de le voir errer dans le campement, sa lance dans une main, une coupe de vin dans l'autre, s'offrant aux regards admiratifs des femmes aussi bien que des hommes.

Il ne portait sur son corps qu'un court manteau de toile légère, ouvert sur le côté, et laissait sur son passage un sillage de parfum oriental. Mais lorsque les combats commencèrent, il se transforma brutalement en une bête sanguinaire. Cela se produisit plusieurs mois après que l'armée se fut rassemblée à Sardes.

Souvent, je me suis demandé pourquoi Xéno nourrissait tant de haine pour Ménon. Je sais avec certitude que le jeune général thessalien ne l'affronta jamais ouvertement, qu'aucune querelle ni bagarre ne les opposèrent. J'ai fini par croire que j'avais été la cause involontaire de ce sentiment.

Un soir, alors que les soldats plantaient leur tente pour la nuit, j'allai puiser de l'eau à une rivière, une amphore sur la tête, comme lorsque je me rendais au puit de Beth Qadà. Ménon surgit sur la rive, non loin de là, et, tandis que je plongeais l'amphore dans l'eau, il dégrafa son manteau, apparaissant dans toute sa nudité. J'ignore s'il m'observait, car je baissai aussitôt la tête, cependant je sentis son regard peser sur moi. Une fois l'amphore remplie, je tournai les talons. C'est alors qu'il m'appela.

Je m'immobilisai, entendant le clapotement de l'eau dans laquelle il pénétrait, mais je me gardai de pivoter. « Déshabille-toi, dit-il. Baigne-toi avec moi. » J'hésitai quelques instants, non parce que je désirais partager son intimité : j'étais intimidée par son rang, par son prestige, je voulais au moins lui montrer que je prêtais l'oreille à ses propos.

Sans doute Xéno assista-t-il à cette scène à mon insu. Sans doute nourrit-il des soupçons. Il ne me le révéla jamais, il était trop orgueilleux pour cela. Mais je le compris à la nervosité qui s'empara de lui ce soir-là.

Non loin de là, dans un endroit séparé, campait le reste des troupes de Cyrus : des milliers d'Asiatiques venus de la côte et de l'intérieur, des fantassins et des cavaliers, une bande colorée d'individus hétéroclites qui parlaient diverses langues et obéissaient à leurs chefs tribaux. Cyrus ne leur accordait aucune attention : il ne voyait que leur chef, un géant hirsute dénommé Ariée qui arborait toujours la même tunique de cuir et dont les tresses atteignaient sa taille.

Cet homme dégageait une forte odeur et le savait sans doute : il avait coutume de s'entretenir avec Cyrus à une distance opportune.

Ménon de Thessalie le fréquentait, il se rendait souvent dans le campement des Asiatiques. Xéno prétendait que les deux hommes avaient une liaison, bref qu'ils étaient amants. « Ménon couche avec un Barbare ! s'écriait-il. Tu te rends compte ! »

Ce n'était pas le fait qu'il couchait avec un homme qui le scandalisait, mais le fait que cet homme était un Barbare. « Je suis barbare, moi aussi, m'exclamai-je, et pourtant tu couches avec moi et tu as l'air d'apprécier cela.

— Ce n'est pas la même chose. Tu es une femme ! »

Quelle incohérence ! pensais-je. Il me fallut un certain temps pour comprendre. Xéno et ses semblables trouvaient normal que deux hommes fassent l'amour. Mais ils devaient être tous deux grecs : coucher avec un Barbare était dégradant. Il accusait donc Ménon de faire l'amour avec un homme qui sentait mauvais, qui ne se lavait pas tous les jours, qui n'utilisait ni le strigile ni le rasoir. C'était, à ses yeux, une question de civilisation. Sans doute voulait-il signifier, par cette insinuation, que Ménon était la femme d'un être hirsute qui sentait le bouc. Il entendait souiller sa virilité parce qu'il devinait en lui un rival.

Bien que Ménon fût le plus bel homme que j'eusse jamais vu de toute mon existence, je n'éprouvais aucune attirance pour lui – j'étais follement éprise de Xéno –, mais il m'intriguait, me fascinait ; j'aurais aimé lui parler et lui poser des questions. Ce monde d'hommes entraînés à tuer me troublait. En fin de compte, ils se ressemblaient tous. Voilà, peut-être, pourquoi certains d'entre eux couchaient ensemble. Le fait de partager un métier aussi horrible, un métier qui consiste à donner la mort, les distinguait des autres, me disais-je parfois, les rendait uniques, si bien qu'ils ne pouvaient tolérer dans leur lit un être qui eût anéanti leurs entreprises, une femme, par exemple, une femme capable d'engendrer la vie, au lieu de la mort.

Mais ce n'était peut-être qu'une impression, le reflet de mes pensées. Tout était étrange, nouveau et différent pour moi. Et ce n'était que le début.

Il y avait d'autres généraux. L'un d'eux se nommait Socrate d'Achaïe : âgé d'environ trente-cinq ans, il était robuste, avait la barbe et les cheveux bruns ainsi que des sourcils épais. Je le vis dans les rangs chaque fois que Cléarque passait les troupes en revue. Il se tenait toujours du côté gauche. Il lui arriva de déjeuner dans notre tente, et j'eus aussi l'occasion de saisir des bribes des conversations qu'il avait avec Xéno tandis que j'apportais les plats ou les ramenais. Je crus comprendre qu'il avait une femme dont il mentionna le prénom, et des enfants en bas âge. Lorsqu'il évoquait sa famille, son regard s'emplissait de mélancolie. Socrate avait donc des sentiments. Peut-être exerçait-il ce métier parce qu'il n'avait pas le choix, ou parce qu'il avait dû obéir à un individu plus puissant que lui.

Il avait un ami, également général, Agias d'Arcadie. Il était fréquent de les voir ensemble. Ils s'étaient battus sur les mêmes fronts, dans les mêmes théâtres de guerre. Agias avait sauvé la vie de Socrate une fois, le couvrant de son bouclier alors qu'il était tombé, une flèche plantée dans la cuisse. Il l'avait traîné à l'abri sous une grêlée de dards. Les deux hommes étaient très attachés l'un à l'autre – leur façon de parler, de plaisanter et de confronter leurs expériences le prouvait. Tous deux espéraient mener à bien rapidement et sans trop de dommages la mission pour laquelle on les avait engagés, et retourner ensuite à leurs familles. Agias avait lui aussi une épouse et des enfants, un garçonnet et une fillette de cinq et sept ans qu'il avait confiés à ses parents, cultivateurs.

Je fus heureuse de constater que ces deux implacables guerriers éprouvaient des sentiments semblables à ceux des individus que j'avais connus. Je m'aperçus bientôt qu'ils n'étaient pas les seuls : il y avait là des jeunes gens qui dissimulaient sous leur cuirasse et leur casque un cœur et un visage, comme tous les adolescents que j'avais croisés dans nos villages, des garçons qui avaient peur de ce qui les attendait et qui nourrissaient en même temps l'espoir de transformer radicalement leur existence.

Pour le reste, Socrate et Agias étaient des hommes simples et assez réservés. Ils entretenaient de bonnes relations avec Xéno, mais pas de véritable amitié, car il n'appartenait pas à l'armée,

ne dépendait de personne, n'avait ni responsabilités de commandement, ni devoirs d'obéissance. Il était là parce qu'il ne pouvait être ailleurs, parce que sa ville le rejetait.

« Ta cité te manque ? lui demandai-je un jour.

— Non », me répondit-il, mais ses yeux démentaient ses propos.

Xéno accomplissait scrupuleusement sa tâche : chaque soir, au bivouac, il allumait une lampe sous sa tente et se mettait à écrire – pas beaucoup, à dire la vérité, juste assez pour occuper le temps qui m'était nécessaire à préparer le dîner. Un soir, je le priai de me lire son récit, et je fus bien déçue. Il s'agissait de notes sèches et sommaires : la distance que nous avons parcourue, notre point de départ, notre point d'arrivée, la présence d'eau, la possibilité de se ravitailler, les villes aperçues ou traversées, et rien de plus.

« Mais nous avons vu des paysages magnifiques aujourd'hui ! » lui dis-je avant de mentionner les ruisseaux, les couleurs des montagnes et des pâturages, les nuages enflammés par le couchant, les monuments de civilisations antiques corrompus par le temps, sans compter ce qu'il avait dû admirer avant de me rencontrer, dans l'immense Anatolie dont m'avait parlé un villageois.

« Ces choses-là sont bonnes pour mes souvenirs. Ce que j'écris sera transmis à la mémoire de tous.

— Quelle est la différence ?

— C'est simple. La beauté d'un paysage ou d'un monument est un point de vue subjectif. Ce qui est beau pour moi peut être négligeable pour un autre. La distance entre deux villes est une donnée valable et indiscutable pour tous. »

C'était vrai, mais cela me paraissait triste. Je ne comprenais pas que son écrit poursuivait un but particulier et excluait toute émotion. Ce journal était censé servir à ceux qui voudraient parcourir la route qu'il décrivait. L'exercice auquel il se pliait me frappait particulièrement. Dans nos villages, personne ne savait écrire. Les histoires étaient transmises oralement, et chacun les racontait à sa façon : j'étais certaine que le passage de l'armée de Cyrus et ma fuite de Beth Qadà en constituaient déjà une, et que les vieillards du village – certains d'entre eux étaient très

versés dans cet art – la relataient de différentes manières. Une habitude dans ce genre de petites communautés où il ne se passe jamais rien et où la curiosité naturelle des gens est rarement satisfaite.

Je l'observais à la dérobée plonger sa plume dans le flacon d'encre, la faire courir sur la feuille de papyrus blanche. Ces feuilles étaient précieuses, plus coûteuses que la nourriture et le vin, plus coûteuses que le fer et le bronze, c'est pourquoi Xéno écrivait en général à l'aide d'un fusain sur une tablette de pierre blanche et ne recopiait à la plume, sur le papyrus, que ce dont il était sûr. Il traçait des petits caractères serrés, de façon à occuper le moins d'espace possible, et avec une telle précision qu'ils formaient des lignes parfaitement droites. Une fois que ces caractères étaient fixés sur la feuille, ils pouvaient se transformer en paroles à tout instant, dès qu'il posait le regard dessus. C'était merveilleux. Xéno avait remarqué la fascination que l'écriture exerçait sur moi. Je savais qu'il y avait des scribes dans les temples des dieux et dans les palais des rois, mais je n'avais jamais vu un individu ordinaire pratiquer cette activité. Nombre des guerriers, pour ne pas dire la plupart, la pratiquaient aussi, et je les vis à plusieurs reprises tracer des signes sur le sable ou sur l'écorce des arbres. Leur écriture était simple, comme l'aleph-beth des Phéniciens de la côte, il semblait facile de l'apprendre, voilà pourquoi je rassemblai un jour mon courage et demandai à Xéno de me l'enseigner.

Il sourit. « Pourquoi veux-tu apprendre à écrire ? Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. L'idée que mes paroles subsistent après ma mort me plaît.

— C'est une bonne raison, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée. » Et il en resta là.

J'étais tellement envoûtée par l'art de Xéno que je me mis à tracer à mon tour des signes sur le sable, le bois, les rochers, je compris que certains seraient effacés par le vent, d'autres par l'eau, mais que d'autres encore résisteraient pendant des années, peut-être pendant des siècles.

Après avoir quitté Sardes, l'armée avait remonté le fleuve dénommé Méandre, atteint le haut plateau et fait une halte dans

un lieu magnifique où se dressait l'un des palais d'été de Cyrus. Une source coulait à l'intérieur d'une grotte, au plafond de laquelle était suspendue une peau, la peau d'une créature sauvage. Xéno me raconta à ce sujet une histoire inouïe.

La grotte en question abritait un satyre, un être à moitié homme et à moitié bouc qui répondait au nom de Marsyas. Par les chauds après-midi d'été, cette créature des bois protégeait les bergers et leurs troupeaux et jouait de la flûte, un simple instrument en roseau, assise au bord du fleuve. Elle en tirait une mélodie sublime, plus suave et plus profonde que le chant du rossignol. Un chant qui sentait l'ombre et la mousse, des sons qui évoquaient le clapotement des fontaines montagnardes, une harmonie qui se fondait avec le bruissement du vent dans les feuilles des peupliers. Marsyas s'était épris de sa musique, il estimait que personne ne pouvait l'égaler, pas même Apollon, qui est, pour les Grecs, le dieu de la musique. Apollon l'entendit et lui apparut soudain, pendant un après-midi de printemps, aussi resplendissant que le soleil.

« Tu m'as défié ? » interrogea-t-il d'une voix courroucée.

Le satyre ne recula pas. « Telle n'était pas mon intention, mais je suis fier de ma musique et ne crains aucun rival. Pas même toi, ô Resplendissant.

— On ne peut défier un dieu sans courir de grave risque, car si tu l'emportais, ta gloire serait démesurée. Mais si tu perdais, ton châtement devrait être approprié.

— Quel serait le châtement ?

— Tu serais écorché vif. Et je m'en chargerais moi-même. » Sur ces mots, il montra un poignard très pointu, fait d'un métal merveilleux, aveuglant.

« Pardonne-moi, ô Resplendissant. Mais qui me garantit l'impartialité du jugement ? Tu ne risques rien. Moi, je risque ma vie et encours une mort atroce.

— Nos juges seront les neuf Muses, les divinités suprêmes de l'harmonie, de la musique, de la danse, de la poésie, de toutes les manifestations les plus élevées des hommes et des dieux, les seules à pouvoir réunir le monde des mortels et le monde des immortels. Leur nombre est impair, leur verdict sera donc déterminant. »

Fasciné par la pensée de se mesurer à un dieu, Marsyas accepta les termes du défi. À moins que le dieu, jaloux de son habileté, ne lui ôtât toute raison.

Le concours eut lieu le lendemain, à la tombée du soir, au sommet du mont Argée encore enneigé.

Marsyas commença. Il referma les lèvres sur sa flûte en roseau et y souffla la plus suave et la plus intense des mélodies. Les oiseaux cessèrent de gazouiller, le vent tomba, un grand calme s'abattit sur les bois et les prés. Fascinées, les créatures de la forêt écoutaient le chant du satyre, la musique enchanteresse qui reproduisait leurs voix, les sons et les bruissements des arbres, le ruissellement argentin des cascades et l'écho des gouttes qui tombaient dans les grottes, le trille des alouettes et le gémissement du petit duc, la symphonie de la pluie d'avril sur les feuilles et les branches. L'écho réfléchissait ce chant, le remodelait et le multipliait sur les contreforts et dans les ravins de la grande montagne solitaire, et la mère Terre en vibrait jusque dans ses recoins les plus secrets.

La flûte de Marsyas émit un dernier son aigu qui s'infléchit en une note plus grave et plus sombre, puis en un trémolo. Enfin, le silence se fit.

Ce fut alors le tour d'Apollon. On distinguait à peine son image dans le halo flamboyant qui l'entourait, mais sa cithare apparut soudain dans sa main, ses doigts se posèrent sur les cordes et la musique se déploya.

Marsyas connaissait le son de la cithare, il savait que sa flûte possédait plus de couleurs et de tonalités, plus de pics et de profondeurs, cependant l'instrument du dieu concentrait tout cela et beaucoup plus encore en une seule corde. Il entendit se déchaîner le fracas de la mer et le claquement du tonnerre avec une puissance qui secoua l'Argée, tandis que des nuées d'oiseaux abandonnaient la chevelure des arbres dans un grand crépitement d'ailes. Lorsque ce grondement cessa, une autre corde vibra, et une autre encore, leurs vibrations se mêlèrent et se chevauchèrent en une poursuite haletante, s'unirent dans un chœur d'une netteté admirable, d'une puissance majestueuse. Les sonneries se succédaient et se fondaient de plus en plus rapidement, dans des éclaboussures iridescentes d'argent



martelé, dans de sombres échos de cors, dans des emballements lumineux d'aigus qui s'étiraient sur de solennelles étendues sonores.

Marsyas lui-même en fut envoûté, ses yeux se remplirent de larmes et d'émerveillement. Ce fut sa condamnation. Le regard du dieu avait conservé son impassibilité, alors que tout se déversait dans les yeux sombres du satyre. Les Muses n'hésitèrent pas à attribuer la victoire au dieu, à l'exception de la belle Terpsichore, maîtresse de la danse. Émue par le sort de la créature des bois, elle ne s'unit pas au vote de ses compagnes, encourageant la colère du dieu lumineux. Mais son geste n'empêcha pas la punition cruelle de l'être qui avait osé lancer un défi sacrilège.

Deux génies ailés apparurent soudain et attachèrent Marsyas à la branche d'un grand arbre, immobilisant ses pieds pour l'empêcher de fuir. En vain, il implora la pitié. Le dieu l'écorcha vif avec un détachement serein, il lui arracha sa peau d'homme et de bête, l'abandonna, défiguré et sanguinolent, aux animaux sauvages.

On ignore comment sa peau se retrouva pendue dans la grotte, au-dessus de la source du fleuve qui porte son nom. Peut-être s'agit-il d'une fausse relique, savamment fabriquée avec la peau d'un homme et celle d'un bouc. Peu importe. Cette histoire est terrible, bouleversante, et son sens ne laisse aucun doute : les dieux sont jaloux de leur perfection, de leur beauté et de leur infinie puissance. La seule pensée qu'on puisse s'approcher d'eux les remplit de colère et les conduit à d'épouvantables vengeance, ils tiennent à ce que les distances entre mortels et immortels demeurent infranchissables. Mais s'il en est ainsi, cela signifie aussi qu'ils nous craignent, que l'étincelle d'intelligence née de notre matière éphémère et périssable les effraie, les amène à croire que nous risquons un jour, un jour peut-être très lointain, de devenir comme eux.

Sur les hauts plateaux, les histoires fleurissaient avec autant de luxuriance que les pavots qui entachaient de rouge les prés et les pentes des collines ; nombre d'entre elles concernaient le roi

Midas, le roi des Phrygiens, qui avait demandé au dieu Dionysos à transformer en or tout ce qu'il touchait, et qui risqua ainsi de mourir de faim. Le dieu le débarrassa de ce don funeste et le dota d'oreilles d'âne pour lui rappeler sa bêtise. Le roi dissimulait sous un large chapeau cette difformité que seul son barbier avait vue, et dont il ne pouvait révéler l'existence sous peine d'être tué. Mais ce secret était si lourd que le pauvre homme fut contraint de le révéler : sachant qu'ainsi il serait fatalement rapporté et qu'il atteindrait bien vite les oreilles d'âne du roi, il le confia à la terre. Il creusa un trou sur les rives du fleuve, murmura à l'intérieur : « Midas a des oreilles d'âne », et le reboucha en jetant à la ronde des regards circonspects. Mais des roseaux poussèrent sur ce trou. Et quand le vent soufflait, ils murmuraient : « Midas a des oreilles d'âne », à l'infini.

Plus loin, au seuil de la Cappadoce, l'armée s'arrêta près d'une source pour s'approvisionner en eau. Là aussi, on racontait une histoire concernant Midas. Le roi de Phrygie convoitait les secrets d'un Silène doté d'une sagesse extraordinaire, qui suivait Dionysos. Sachant qu'il était un buveur de vin insatiable, Midas versa du vin dans l'eau de la fontaine. Le Silène s'enivra et, une fois attaché, raconta au roi tout ce qu'il souhaitait entendre.

Ce fut une période paisible pour l'armée : il n'y avait pas d'ennemis à l'horizon, et la solde était régulièrement payée. Les hommes avaient donc tout loisir de s'occuper de légendes fabuleuses. Mais il était impossible que cent mille hommes pussent avancer sans se faire remarquer. Bien vite, des événements inquiétants se produiraient, prouvant que cette marche avait éveillé une puissance terrible et coléreuse. Le Grand Roi, à Suse, était certainement au courant.

## 5

Je me suis souvent demandé combien d'histoires circulent dans les villages du monde, des histoires de rois et de reines, d'humbles plébéiens, de créatures mystérieuses des bois et des fleuves. Chaque groupe de maisons ou de cabanes possède la sienne, mais seules certaines enflent et se répandent au point de devenir célèbres. Xéno me raconta de nombreuses histoires de sa terre, le soir, couché contre moi, après avoir fait l'amour. Il me parla d'une guerre qui avait duré dix ans contre une ville de l'Asie appelée Ilium, ainsi que l'histoire d'un petit roi des îles occidentales dénommé « Personne », qui avait voyagé sur toutes les mers, avait vaincu des monstres, des géants, des sorcières, était descendu dans le monde des morts. Il avait enfin regagné son île et trouvé sa maison remplie de prétendants qui dévoraient ses richesses et courtoisaient sa femme. Il les avait tués tous, à une exception près : le poète.

Il avait eu raison de l'épargner : les poètes ne devraient jamais mourir, parce qu'ils nous offrent ce que personne d'autre n'est capable de donner. Ils voient au-delà de notre horizon, comme s'ils se tenaient au sommet d'une immense montagne, ils entendent des sons et des voix que nous ne percevons pas, ils vivent plusieurs vies à la fois, souffrent et jouissent autant que si ces vies étaient réelles, concrètes. Ils vivent l'amour, le chagrin, l'espoir avec une intensité que les dieux mêmes ignorent. Je suis convaincue qu'ils constituent une race à part : il y a les dieux, il y a les hommes, et il y a les poètes. Ils naissent quand le ciel et la terre sont en paix ou quand la foudre claque dans le cœur de la nuit et frappe le berceau d'un enfant sans le tuer, se contentant de lui dispenser une caresse de feu.

J'aimais l'histoire de ce roi vagabond et je priais chaque soir Xéno de m'en relater un épisode. Je m'identifiais au personnage de son épouse, une reine au nom imprononçable. Elle avait attendu son mari vingt ans, non par dévotion servile, mais parce

qu'elle ne désirait rien d'autre que ce héros à l'esprit multiforme.

« Essayez donc de fléchir cet arc, si vous en êtes capable. Je choisirai celui qui y parviendra », avait-elle dit. Mais elle s'était jetée dans les bras de son époux, à son retour, car il était le seul à connaître son secret : leur lit nuptial enchâssé dans les branches d'un olivier. Quelle merveille que ce lit perché dans un arbre, tel un nid de moineaux ! Lui seul avait été capable de concevoir pareille pensée. Comme ils avaient dû être heureux dans ce lit, jeunes princes d'une terre sereine, songeant à l'avenir de leur nouveau-né ! Et je pensais aux horreurs de la guerre qui s'était ensuivie.

J'étais certaine que le même drame nous attendait. Ce n'était qu'une question de temps.

Les premiers signes s'étaient manifestés avant notre rencontre, alors que l'armée traversait le haut plateau. Les troupes grecques et asiatiques broyaient du noir. Xéno comprit pourquoi : l'argent manquait, Cyrus ne payait plus les hommes depuis un certain temps. Il était fort étrange que cet homme richissime ne pût soutenir les frais d'une expédition contre une tribu indigène. Xéno en devinait la raison, contrairement aux soldats et à la plupart des officiers. Certains commençaient toutefois à nourrir des soupçons et à diffuser dans le campement des rumeurs propageant inquiétude et nervosité. Par chance, un événement ramena la sérénité, tout au moins pendant un certain temps.

Un jour, les soldats s'arrêtèrent sur un grand terre-plein entouré de peupliers et de saules, et virent venir un grand nombre de gardes du corps qui escortaient un chariot dont les rideaux flottaient au vent. Il abritait une femme d'une incroyable beauté. Une reine. La reine de Cilicie, la terre qui jouxte la mienne, une terre magnifique et fertile donnant sur la mer mousseuse, regorgeant d'oliviers et de vignes. Son époux, souverain de cette terre, était sans doute inquiet : bien qu'il fût indépendant, il était soumis au Grand Roi, et son royaume était situé sur la route du prince Cyrus, dont l'objectif était clair désormais. S'il résistait, Cyrus le renverserait. S'il ne résistait pas, le Grand Roi lui demanderait des comptes. Il pensa

probablement qu'il convenait d'abord de régler le problème de Cyrus. Il disposait d'une arme : la beauté de son épouse, une arme invincible, plus forte que toutes les troupes. Il décida d'envoyer à Cyrus de l'argent et de fourrer son épouse dans son lit, certain de résoudre ainsi la question. L'argent et les belles femmes déplacent les montagnes ; ensemble, ils détruisent tous les fortins du monde.

Cyrus était jeune, beau, audacieux et puissant. La reine l'était également, et elle était prête à le satisfaire en toutes choses. Elle lui remit, de la part de son mari, une grosse somme qui lui permettrait de payer les soldats, et s'offrit à lui, elle aussi. Pendant quelques jours, le monde parut s'arrêter. L'armée bivouaquait, ses tentes solidement plantées. Le pavillon royal était orné des étoffes les plus fines et des tapis les plus précieux, de bassins de bronze pour les bains de la belle. On disait que Cyrus la regardait se déshabiller et se plonger dans l'eau chaude et parfumée, se faire laver et masser par deux servantes égyptiennes vêtues d'un minuscule pagne. Assis sur un tabouret garni de pourpre, il caressait un guépard couché à ses pieds. Les formes sinueuses de la bête lui rappelaient sans doute celles de la belle qui étirait mollement ses membres dans le bassin.

Le troisième jour, il voulut lui montrer un spectacle excitant, le déploiement de sa puissance : son joyau militaire.

Il demanda à Cléarque d'aligner les guerriers à cape rouge revêtus de leurs armures étincelantes, leurs grands boucliers au poing. Au son des tambours et des flûtes, ils devaient marcher au pas cadencé devant le prince et sa sublime invitée, debout sur un char de parade. La reine était heureuse, aussi heureuse qu'une fillette assistant à un spectacle de jongleurs de rue.

Soudain, une longue sonnerie de trompette retentit. Les guerriers rouges ralentirent le pas, exécutèrent un demi-tour à droite parfait, puis, à une deuxième sonnerie, chargèrent, lances baissées, vers le campement des troupes asiatiques d'Ariée. L'attaque était si réaliste que les Asiatiques s'enfuirent de tous côtés, mortellement effrayés. Une troisième sonnerie rappela enfin les guerriers de Cléarque, qui rebroussèrent chemin en

riant et en se moquant des soldats du Barbare qui avaient si facilement cédé à la panique.

Étrangement, cette attitude plut à Cyrus : elle lui confirma l'effet dévastateur, sur les Asiatiques, d'une charge de l'infanterie lourde de capes rouges.

La reine quitta le campement une semaine plus tard, après avoir obtenu du prince l'assurance que son mari ne subirait ni dommages ni vexations. En échange, le roi n'opposerait aucune résistance au col dit des « Portes de Cilicie ». Il s'agissait d'un passage si étroit que deux chevaux harnachés ne pouvaient l'emprunter de front. Il suffisait de disposer en ces lieux quelques troupes choisies et bien entraînées pour en bloquer l'accès à l'armée la plus puissante de la terre. Mais le roi de Cilicie ne semblait guère désireux de provoquer le moindre conflit. Il convenait donc de se fier à sa parole : ceux qui tenaient « les Portes » étaient, quoi qu'il en soit, maîtres de la situation. Seuls quelques jours de marche en séparaient désormais l'armée, l'on saurait bientôt ce qu'il en était vraiment.

La reine repartit, couverte de cadeaux précieux, et il est probable que Cyrus lui donna un rendez-vous secret en Cilicie, tant il était charmé par sa beauté.

Quelques jours plus tard, l'armée passa non loin du mont Argée où, disait-on, Marsyas avait été écorché vif par Apollon. Une montagne solitaire, immense, qui dominait le haut plateau à l'instar d'un géant. D'autres légendes circulaient en grand nombre à son propos. On racontait qu'un Titan était prisonnier de ses entrailles, qu'il secouait de temps à autre ses chaînes et soufflait des flammes. De la fumée, des nuages incandescents jaillissaient de la cime, et toute la région résonnait de grondements épouvantables. Mais la plupart du temps, l'Argée était tranquille, avec ses neiges éternelles.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent sans incidents. Puis on atteignit une ville du nom de Dana, d'où l'on apercevait la puissante chaîne du Taurus. Ses pics enneigés marquaient les limites de l'Anatolie et de la Cilicie. Cyrus fit emprisonner et mettre à mort le gouverneur perse de la ville. Un autre homme, dont on ne révéla pas le nom, fut également arrêté et passé par les armes. Ni l'un ni l'autre ne méritaient pareille punition.

Xéno ne maîtrisait pas le perse. Un seul interprète suivait les échanges entre les officiers grecs et Cyrus, pour une raison évidente : on ne pouvait communiquer des informations privées à de trop nombreux individus, et, dans ce cas précis, « de trop nombreux individus » signifiait plus d'un seul.

De même, Cléarque était le seul à converser avec Cyrus. Les autres officiers supérieurs, Ménon, Agias, Socrate et Proxène, étaient parfois conviés à des banquets et aux réunions du conseil de guerre, mais dans ce cas, Cyrus parlait à l'interprète qui rapportait tout bas ses propos à Cléarque. Celui-ci transmettait ensuite ses ordres aux officiers, leur révélant sans doute ce qu'il jugeait le plus opportun.

Quiconque eût approché l'unique interprète aurait éveillé des soupçons et attiré l'attention de personnages peu recommandables. Xéno était donc contraint de recueillir des rumeurs qu'il était difficile de vérifier. Il apparaissait toutefois clairement que Cyrus entendait dissimuler sa présence dans la région, signe évident qu'il n'aurait pas dû s'y trouver. Plus personne ne croyait à l'expédition contre les montagnards qui menaçaient la Cappadoce.

Xéno était même convaincu que la nouvelle de cette marche avait atteint les capitales : Suse, peut-être, et Sparte. De fait, il apprit par la suite qu'il se produisait en Grèce des événements qui pèseraient sur notre destin.

Des hommes, à Sparte, avaient pris une décision qui risquait de bouleverser l'équilibre de notre monde, et ils ignoraient à présent comment gérer les événements qu'ils avaient déclenchés. Leur instrument n'était autre que l'armée de mercenaires qui traversait à présent l'Anatolie, mais comment la maîtriser ? Comment être spectateurs et acteurs en même temps ?

Au cœur de la nuit, un messenger réveilla les deux rois : il fallait qu'ils se précipitent à la salle du conseil où les cinq éphores, les hommes qui gouvernaient la cité, s'étaient déjà réunis.

On discuta longuement, on tenta de déterminer, avec l'aide d'informateurs, où se trouvait l'armée à cet instant précis et où il était possible de croiser sa route entre la Cilicie et la Syrie.

Désormais, tout le monde connaissait l'objectif de Cyrus, bien que personne n'en sût rien officiellement : une attaque au cœur de l'Empire pour renverser Artaxerxès.

« Contre son propre frère, conclut l'un des éphores. Difficile d'envisager une autre hypothèse. »

Le silence s'abattit sur la salle du conseil. Les deux rois échangèrent quelques mots, et les éphores aussi.

Le plus âgé d'entre eux prit la parole : « Le jour où nous avons décidé de satisfaire la demande de Cyrus, nous avons considéré la situation avec soin et prudence. Nous estimons avoir choisi pour le mieux dans l'intérêt de la cité.

« Nous pouvions refuser. Cyrus aurait alors demandé leur aide aux Athéniens ou aux Thébains, ou encore aux Macédoniens. Mieux valait ne pas rater cette occasion. Si Cyrus marche vraiment contre son frère, il nous devra le trône en cas de victoire, et notre puissance dans cette région du monde ne connaîtra pas de limites. S'il échoue, l'armée sera détruite, les rescapés passés par les armes ou vendus comme esclaves à l'étranger. Personne ne pourra donc nous accuser d'avoir ourdi le moindre complot contre le Grand Roi, d'avoir soutenu l'action d'un usurpateur, car les hommes que nous avons enrôlés ignorent totalement pourquoi ils se sont rassemblés à Sardes sous les ordres de Cyrus, à l'exception d'un seul, qui ne parlera jamais. Et il n'y a pas, parmi eux, d'officier Spartiate de l'armée régulière. »

Les deux rois songèrent sans doute que les temps avaient bien changé en l'espace de trois générations. Autrefois, Léonidas et ses trois cents hommes s'étaient battus aux Portes ardentes contre trois mille hommes, les Athéniens avaient aligné cent navires contre cinq cents, et toutes les cités grecques avaient livré bataille ensemble en rase campagne. Côte à côte, ils avaient défait l'empire le plus vaste, le plus riche et le plus puissant du monde, et sauvé la liberté de tous les Grecs. À présent, la péninsule n'était plus qu'une étendue de ruines et de désolation. Trente années de guerres intestines avaient fauché



la fleur de la jeunesse. Sparte exerçait son hégémonie sur un cimetière, sur des cités et des nations qui n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, et, pour entretenir cette larve de pouvoir, elle ne cessait de mendier auprès des Barbares, les ennemis de jadis. Cette expédition constituait un point de non-retour. On en était arrivé à lancer dans une entreprise plus qu'hasardeuse un corps d'élite de plus de dix mille guerriers, qui seraient probablement tous massacrés. Sur quelle ville régnaient-ils donc ? Et quel genre d'hommes étaient les cinq éphores qui gouvernaient ?

Voilà peut-être ce qu'ils auraient voulu crier, eux qui étaient les descendants des héros d'autrefois, mais ils s'en tinrent à un discours plus réaliste : un événement imprévu pouvait se produire, et la situation risquait de leur échapper. Il ne fallait pas exclure une troisième hypothèse.

Le chef des éphores admit que cette réflexion était fondée : de fait, ils avaient pris en compte cette éventualité. Voilà pourquoi un officier de l'armée régulière, un des meilleurs, rejoindrait les troupes avec des consignes précises, qui ne furent pas révélées. Il s'agissait d'une mission secrète, et elle devait le rester. Lorsque tout serait résolu, les rois en seraient informés.

L'homme désigné pour une mission si délicate, qui exigeait courage, intelligence et surtout une fidélité absolue aux consignes, partirait le lendemain de Gythion, à bord d'un navire. Les rois n'apprendraient son identité que six jours après son départ.

La séance fut aussitôt levée et les deux rois rentrèrent chez eux en proie à l'inquiétude.

Quelques heures plus tard, un hilote réveilla l'envoyé de Sparte et l'accompagna à son cheval, pansé et sellé. L'homme sauta en selle, y fixa son sac et s'élança. Le soleil se levait quand il atteignit les abords de Gythion. Une trière de la marine de guerre attendait à l'ancre, un étendard bleu hissé à la poupe : le signal convenu.

L'homme monta sur la passerelle en tenant son cheval par les rênes.

L'armée quitta ses quartiers de Dana à l'aube. Avant de se mouvoir, Cyrus avait demandé à Cléarque de dépêcher un détachement à un passage qui permettait de contourner Tarse, la plus grande ville de la région, capitale du royaume de Cilicie. Si les Ciliciens opposaient une résistance à son entrée, le détachement attaquerait par l'ouest et tout serait réglé.

Cléarque choisit Ménon de Thessalie et l'envoya avec son bataillon vers un col du Taurus qui le conduirait dans la plaine, à l'ouest de Tarse, tandis que le gros de l'armée affronterait les portes de Cilicie, arrivant sur la capitale par le nord.

Ménon partit le premier, à la nuit, avec un guide indigène. Cyrus se dirigea à l'aube vers les montagnes. Entre le début de l'ascension et le passage, il était impossible de bivouaquer, non seulement pour une grande armée comme la sienne, mais aussi pour une simple caravane. Il fallait donc partager le trajet en deux étapes. Après avoir campé au pied de la chaîne du Taurus, Cyrus reprit sa marche à l'aube afin d'atteindre les Portes avant le couchant. La route n'était autre qu'un sentier muletier bordé d'un précipice.

Si le roi de Cilicie voulait lui résister, il le tiendrait en échec pendant des jours et des jours, voire pendant des mois.

Il régnait une grande nervosité dans les rangs de l'armée : les soldats levaient la tête vers les pics rocheux qui les dominaient. De plus, la route, généralement encombrée par le passage de multiples caravanes qui, venues de Mésopotamie, ralliaient l'Anatolie et la mer, ou la parcouraient en sens inverse, était déserte : pas un âne, pas un chameau. Seuls quelques paysans regagnaient leur ferme, une hotte sur le dos ; d'autres s'arrêtaient au bord de la route pour observer la marche de l'interminable colonne. Nul doute, la rumeur selon laquelle le danger menaçait à cet endroit s'était répandue, et les voyageurs avaient préféré attendre que tout fût terminé pour poursuivre leur périple.

Avant de s'engager dans les fameuses Portes de Cilicie, le prince envoya des éclaireurs en reconnaissance : ceux-ci rapportèrent qu'il n'y avait personne au sommet et qu'ils n'avaient remarqué qu'un campement désert de l'autre côté de la montagne. Peut-être avait-on envisagé de résister avant

d'abandonner ce projet. Cyrus y fit halte avec ses hommes, tandis que la colonne poursuivait son ascension : lorsque le dernier eut atteint le sommet, l'heure de repartir avait déjà sonné.

Pendant ce temps, Ménon traversait l'autre col à la tête de son bataillon. Il avançait à vive allure, sans inquiétude, le guide ayant affirmé que le calme régnait.

Le passage se trouvait entre deux torrents : l'un coulait vers le haut plateau anatolien, l'autre descendait vers la mer. La route épousait une pente modérée et traversait un paysage qu'on pouvait dominer du regard. Une fois le col franchi, Ménon examina l'autre versant : une gorge raide et accidentée, bordée de hautes parois rocheuses. De fait, le débit de l'eau était beaucoup plus rapide.

Le bataillon s'y enfonça, remarquant bientôt des signes inquiétants : un vol de corbeaux s'éleva brusquement d'un bosquet, puis on entendit le bruit d'un rocher qui dégringolait dans la vallée. Alors que Ménon s'écriait : « Attention ! Protégez-vous ! Il y a du monde là-haut ! », une nuée de flèches s'abattit sur ses hommes. Trois d'entre eux furent touchés. Le tir se poursuivit avec plus d'intensité, fauchant d'autres vies.

Ménon hurla : « Vos boucliers ! Protégez-vous ! Fuyons ! Fuyons ! »

Levant leur bouclier au-dessus de leur tête, les soldats partirent à toutes jambes, mais la pente était raide et la gorge étroite. Nombre d'entre eux trébuchaient et tombaient, les derniers se pressaient sur les premiers, et tous se gênaient. Ils semaient sur leur chemin des morts et des blessés. Un instant, il sembla que la pluie mortelle avait cessé, mais ce n'était que le calme annonçant la tempête. Aussitôt après, un énorme vacarme retentit, une avalanche de pierres et de gros rochers dévala la montagne, écrasant d'autres guerriers. Quand il parvint enfin à s'abriter, Ménon compta ses hommes. Soixante-dix d'entre eux manquaient à l'appel, massacrés par les flèches et les pierres.

« Impossible de rebrousser chemin et de récupérer les corps de nos camarades, dit-il. C'est trop dangereux. Mais nous

pouvons les venger. » Tandis qu'il prononçait ces mots, ses yeux bleus brillaient d'un éclat glacial.

## 6

Ils arrivèrent à Tarse à l'improviste.

Ils n'étaient qu'un millier, mais ils envahirent la ville comme s'ils étaient cent mille, frappant, incendiant, tuant.

Leur silence était épouvantable. On ne les entendait pas crier, pester, invectiver. Ils tuaient sans répit.

Ils entraient, sortaient, laissant la mort dans leur sillage.

Ils semblaient tous identiques sous leurs casques, leurs cuirasses en bronze et leurs boucliers noirs ourlés d'argent : c'étaient les hommes de Ménon de Thessalie qui vengeaient leurs compagnons demeurés sans sépulture.

Quand ils eurent terminé, la ville était à leurs pieds, sanguinolente et défigurée. Le roi s'était enfui dans la montagne.

Cléarque se présenta le lendemain soir et constata que les portes étaient ouvertes, sans surveillance. Il parcourut la voie principale, suivi de ses hommes, et fut abasourdi par le nombre de cadavres qui gisaient çà et là, dans la rue et à l'intérieur des maisons. La Chéra de mort était passée par-là, brandissant sa faux qui n'épargne personne.

Il s'attendait à la trouver, enveloppée dans son manteau noir. Il trouva Ménon de Thessalie assis au milieu d'une place vide, drapé dans sa cape blanche.

« Tu arrives tard », dit ce dernier.

Cléarque balaya les lieux d'un regard abasourdi. Il avait l'impression d'être dans une ville morte. Pas une lumière ne brillait, pas une voix ne retentissait. Les derniers feux du couchant teintaient la scène de rouge.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— J'ai perdu soixante-dix hommes », répondit Ménon, l'air indifférent.

Cléarque écarta les bras et tourna sur lui-même, indiquant la dévastation qui régnait partout. « Et ça ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Cela signifie que ceux qui tuent les hommes de Ménon de Thessalie le paient chèrement.

— Je ne t'ai pas donné l'ordre d'attaquer la ville.

— Tu ne me l'as pas non plus interdit.

— Je devrais te punir pour insubordination. Tu es censé obéir à mes ordres, un point c'est tout.

— Me punir. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. » Tout en parlant, il se leva et planta ses yeux bleus dans ceux de Cléarque.

« Emmène tes hommes et va bivouaquer le long du fleuve, lui ordonna le général en chef. Tu y resteras tant que je ne t'aurai pas dit de lever le camp. »

Ménon traversa la place. Un instant, le silence qui pesait sur la ville meurtrie fut brisé par les pleurs d'un enfant, puis on n'entendit plus que le pas du Thessalien, amplifié par l'écho de la place déserte, tel le pas d'un géant.

Cyrus arriva le dernier, à la tombée de la nuit et s'emporta à la vue du massacre de Tarse. Mais il se calma en apprenant que cette catastrophe était le fait d'un seul bataillon, celui de Ménon. Si une seule unité était capable de tant de fureur, songea-t-il, de quoi serait capable le contingent entier une fois le moment venu de l'aligner en ordre de bataille ? Un message de la reine, qui lui donnait un rendez-vous secret, contribua à améliorer son humeur. Leur rencontre eut lieu dans une villa proche de la mer, qu'il gagna accompagné d'une importante escorte.

On ne sut pas ce que les amants se dirent, bien que Cyrus ne se séparât jamais de ses gardes du corps personnels. On apprit seulement que cette femme d'une incroyable beauté portait une robe légère et presque transparente à la mode ionienne, qu'elle était fardée à l'égyptienne et arborait une perle noire de l'Inde, enchâssée entre ses seins, ainsi que des boucles d'oreilles d'une merveilleuse facture achetées à un marchand de la lointaine Tarente.

Nul doute, Cyrus était davantage disposé, au matin, à se montrer clément avec le roi Syennésis de Cilicie qui s'était lâchement enfui dans ses montagnes.

Averti par ses messagers qu'il n'y avait plus de danger, l'homme redescendit et échangea toutes sortes d'amabilités avec le prince de l'Empire. L'honneur était, de toute évidence, la dernière chose qu'il avait à sauver.

La nuit suivante, une nuit noire, un navire de guerre sans insignes ni étendards accosta devant l'embouchure du Cydnos, risquant de s'échouer sur les bas-fonds. L'équipage fixa la passerelle au bastingage et un homme en descendit avec son cheval. Une fois à terre, il sauta sur sa monture et la poussa vers l'arrière-pays. On distinguait au loin les feux d'un grand campement, et le cavalier partit dans cette direction.

La passerelle fut remontée, et le bateau reprit le large, aussi silencieusement qu'il était venu, pour rejoindre l'escadre qui l'attendait à l'ancre, toutes lumières éteintes.

Cyrus s'attarda quelques jours et veilla à ce que les blessures de la ville fussent d'une certaine façon pansées. On avait atteint la mer. Désormais, ce n'étaient plus les Portes de Cilicie ou les habitants de Tarse qui lui posaient problème. C'étaient ses mercenaires « Iauna », ainsi qu'il les appelait : les Grecs. Il avait gardé le secret aussi longtemps que possible, mais nombre de soldats et d'officiers avaient tiré leurs propres conclusions. Gagner la mer après avoir traversé les Portes de Cilicie, laisser l'Anatolie derrière soi et se diriger vers le sud ne pouvaient avoir qu'une signification : c'était le cœur de l'Empire que le prince visait. Les racontars les plus étranges se répandirent parmi les hommes, et Xéno diffusa le plus bizarre d'entre tous en affrontant Proxène de Béotie, son ami Proxène. Non dans l'intimité de sa tente, mais ouvertement, alors qu'il dînait avec ses soldats.

Il apparut soudain dans le halo de lumière que projetait le feu du bivouac et demanda à voix haute sans même s'asseoir : « As-tu une idée de ce qui va se produire au cours des prochains jours ? »

— Quel genre de question me poses-tu là ? répondit Proxène.  
— Tu en as une idée ?  
— Je ne crois pas que cela me regarde.  
— Oh si ! Ça te regarde et ça vous regarde aussi, soldats !  
— Qui voilà ? lança alors un des lieutenants de Proxène, un dénommé Eupite, originaire de Tanagra. L'écrivain ! Par quel mystère n'es-tu pas en train de manier ta plume sous ta tente ? »

Xéno l'ignora, poursuivant son discours : « Nous allons nous jeter dans la gueule du loup ! »

Plusieurs hommes éclatèrent de rire, d'autres leur donnèrent un coup de coude, d'autres encore prirent un air sérieux.

« Hé, qu'est-ce que tu racontes là ? s'exclama Proxène, en colère.

— Je dis la vérité, et il est bon que chacun d'entre vous s'en rende compte : Cyrus nous a menti, tout comme le général Cléarque, qui est certainement au courant de ses projets. La Pisidie n'a rien à voir avec cette expédition, cela fait longtemps que nous l'avons dépassée, puisque nous sommes maintenant dans le golfe de Cilicie. Savez-vous ce qu'il y a de ce côté ? s'écria-t-il en jetant un coup d'œil derrière lui. L'Égypte. Et savez-vous ce qu'il y a au-delà de cette chaîne de montagnes ? La Syrie. Et après la Syrie, Babylone.

— Comment le sais-tu ? interrogea un des soldats.

— Je le sais, un point c'est tout. Et ce que je vous ai dit est la vérité. Nous allons dans cette direction, j'en suis certain !

— Et qui te l'a dit ? demanda un autre.

— Mon cerveau, espèce de crétin !

— Surveille ton langage !

— Toi, surveille le tien. Si tu es ignare, tais-toi et écoute ceux qui en savent plus long ! »

Eupite les arrêta avant qu'ils en viennent aux mains : « Assez ! Je veux entendre ce que l'écrivain a à dire. Parle donc, je suis tout ouïe. »

Xéno se calma et reprit : « J'ai compris depuis longtemps que l'objectif de cette mission n'est pas celui qu'on nous a annoncé, et donc que Cyrus nous a menti. Mais j'envisageais une hypothèse plausible. J'imaginai que le Grand Roi lui avait



demandé de l'aide pour conquérir des terres à l'est. Cependant, les deux frères étant à couteaux tirés, il m'a semblé étrange qu'Artaxerxès demandât justement à Cyrus de le seconder dans une entreprise aussi difficile et compliquée, dont personne, en outre, n'a jamais entendu parler. J'ai pensé ensuite que Cyrus voulait s'octroyer un domaine sur lequel régner, par exemple l'Égypte, facile à défendre, peut-être aussi facile à conquérir. Puis je me suis dit que l'enjeu devait être plus important. Cyrus est ambitieux, intelligent, habile. Il sait qu'il est supérieur à son frère et il n'acceptera jamais de lui être soumis, de vivre dans son ombre. Cyrus veut le trône de Perse. Cyrus veut nous aligner contre le Grand Roi !

— Tu es fou ! s'exclama Proxène. C'est impossible !

— Alors explique-moi ce que nous faisons ici, en Cilicie. Et pourquoi Cyrus a fait exécuter le gouverneur de Tyana et le chef de l'armée, qui n'avaient commis aucune faute. Il l'a fait parce qu'ils étaient fidèles à son frère. Ils lui ont peut-être demandé ce qui se passait, à quoi servait une armée aussi grande et où il se dirigeait. Ils avaient probablement averti le Grand Roi de cette étrange expédition. Voilà pourquoi ils ont été tués ! »

La querelle avait attiré d'autres soldats, qui se frayaient à coups de coude un chemin dans la foule. Pendant ce temps, certains criaient déjà à la trahison : « Il faut que les généraux nous disent où ils entendent nous conduire ! Nous avons le droit de savoir ! Nous voulons savoir ce qui se passe. Ils ne peuvent pas tout nous cacher ! »

Échauffés, plusieurs d'entre eux déclaraient vouloir interpeller Cléarque. C'est alors que Xéno vit un inconnu passer à cheval, au pas, derrière l'attroupement. Il était armé et portait ses cheveux tirés derrière la nuque par une agrafe, à la Spartiate. Il se dirigeait vers la tente de Cléarque.

Xéno se tourna vers les hommes qui se trouvaient autour du bivouac. « Laissez Cléarque en paix. Il a de la visite. »

Les soldats lui lancèrent un regard surpris et se calmèrent un moment. Mais la rumeur selon laquelle on marchait contre le Grand Roi, le seigneur des quatre coins du monde, se répandit vite, provoquant des éclats et des bagarres. Les généraux s'efforcèrent de ramener un semblant d'ordre dans le

campement, mais en vain. Au bout du deuxième jour, Cléarque voulut donner le signal de départ comme si de rien n'était, mais les hommes l'affrontèrent violemment. Certains lui jetèrent même des pierres. Cléarque annonça alors qu'il convoquerait une assemblée et se présenta à Cyrus.

« Prince, lui dit-il, les hommes veulent savoir où nous allons. Ils se sentent trompés et ils souhaitent rebrousser chemin. La situation est difficile.

— Voilà donc la fameuse discipline de tes troupes ? Ordonne-leur de rentrer dans les rangs et d'attendre les ordres.

— C'est impossible, prince. La discipline consiste, pour eux, à se tenir à leur poste de combat et à exécuter les ordres pendant la campagne, mais ce sont des mercenaires qui observent les règles de leur engagement. Ils ont été enrôlés pour mener à bien une expédition en Anatolie, non pour...

— Pour quoi ?

— Pour un objectif différent. Ils savent très bien qu'ils ne sont pas en Anatolie. Et le bruit court que nous allons nous battre contre ton frère, contre le Grand Roi.

— C'est la vérité. Nous allons nous battre contre mon frère. Ne dis pas que tu l'ignorais.

— C'est secondaire. J'ai pour ordre de te suivre.

— Dans ce cas persuade tes hommes.

— C'est difficile, je ne peux rien te garantir.

— Essaie. Au point où nous en sommes, nous ne pouvons pas rebrousser chemin.

— Prince, je ne peux imposer ces exigences dans l'immédiat. Il faut que je convoque une assemblée.

— Une assemblée... dans une armée ? C'est absurde !

— C'est l'usage, chez nous. Et c'est la seule façon de convaincre les hommes, en admettant que j'y parvienne. Attends que j'aie pris la parole, puis envoie-moi un messenger. Il devra m'interrompre et me dire que tu veux me voir immédiatement. Il parlera tout fort de façon à être entendu, au moins des soldats les plus proches. Je lui dirai ce qu'il en est et ce qu'il doit faire. »

Cléarque ressortit, l'air sombre, et rejoignit ses quartiers. Il appela son aide de camp : « Je vais convoquer l'armée en

assemblée. Tu iras trouver certains de mes hommes. Quand je donnerai la parole aux soldats, ils devront intervenir selon les instructions que tu leur transmettras. Écoute-moi bien, la situation est grave.

— Je t'écoute, général. »

L'aide de camp quitta la tente un peu plus tard et s'enfonça dans le campement à la recherche des hommes qu'il devait instruire. Cléarque patienta en faisant les cent pas et en élaborant tout bas son discours. Quand l'aide de camp fut de retour, il ordonna qu'on sonne le rassemblement.

Les choses s'annonçaient mal. Les visages des soldats étaient courroucés, des discussions et des altercations éclataient çà et là. Nombre d'entre eux s'écrièrent à son passage : « Tu nous as trompés ! Nous voulons rentrer chez nous ! Nous n'avons pas été enrôlés dans ce but ! » Mais lorsque Cléarque monta sur la petite tribune dressée pour son allocution, le silence s'abattit sur la foule. Tête basse, sombre, le général en chef sentait tous les regards converger vers lui, y compris celui de Xéno, qui se tenait à l'écart et observait la scène afin de la transcrire.

« Soldats ! Ce matin, quand je vous ai ordonné de marcher, vous avez refusé, vous avez désobéi, vous m'avez même jeté des pierres ! »

Un grognement parcourut les rangs.

« Vous ne voulez pas continuer. Cela signifie que je ne pourrai pas tenir la promesse que j'ai faite au prince Cyrus, à savoir que nous le suivrions dans cette expédition.

— Personne ne nous a dit que nous devrions le suivre en enfer ! s'exclama un homme.

— Je suis votre général, mais je suis aussi un mercenaire comme vous, et je ne puis donc exister sans vous. Où vous allez, j'irai aussi. En outre, je suis grec. Et si je dois choisir entre les Grecs et les Barbares, il ne fait aucun doute que je choisirai le camp des Grecs. Vous voulez repartir ? Vous ne voulez plus me suivre ? Très bien, je suis avec vous. Vous êtes mes hommes, par Zeus ! Nombre d'entre vous se sont déjà battus à mes côtés en Thrace. Et j'ai sauvé la peau de quelques-uns, n'est-ce pas ? Et deux d'entre vous, au moins, ont sauvé la mienne. Je ne vous abandonnerai jamais ! Vous m'avez bien compris ? Jamais ! »

Des applaudissements retentirent. Les hommes étaient fous de joie. On rentrait enfin. C'est alors qu'un messenger se présenta de la part de Cyrus : « Le prince veut te voir immédiatement, annonça-t-il.

— Dis-lui que je ne peux pas, répondit Cléarque tout bas. Dis-lui aussi de ne pas s'inquiéter : je résoudrai la situation. Mais qu'il continue à me dépêcher des messagers, même si je refuse d'aller le trouver. »

L'homme acquiesça, perplexe, et s'éloigna en toute hâte.

« Cet homme était un messenger de Cyrus. Je l'ai renvoyé ! »

Il y eut d'autres applaudissements.

« Nous devons maintenant organiser notre retour. Hélas ! les choses ne sont pas simples. Surtout, elles ne dépendent pas de nous. Cyrus dispose d'une armée d'Asiatiques dix fois plus importante que la nôtre.

— Ils ne nous font pas peur ! hurla un soldat.

— Je le sais, mais ils peuvent nous faire beaucoup de mal. En admettant que nous l'emportions, les pertes seraient énormes. »

L'un des hommes de Cléarque qui s'étaient disposés au milieu de l'assemblée prit alors la parole :

« Nous pourrions lui demander de nous donner sa flotte pour nous permettre de rentrer.

— Nous pourrions, répondit Cléarque. Mais je préfère m'en abstenir.

— Pourquoi ?

— Premièrement, la flotte n'est pas encore arrivée, et rien ne dit qu'elle arrivera bientôt. Deuxièmement, il est clair que Cyrus ne nous versera plus un sou. Avec quoi paierons-nous la traversée ? Aucune flotte ne nous embarquera gratuitement, même si elle rentre à vide. Comment croyez-vous que réagira Cyrus une fois que nous aurons fait échouer ses projets ? Je le connais bien. Il peut être généreux avec ceux qu'il apprécie, mais il est capable de tuer ceux qui lui désobéissent. N'oublions pas qu'il possède des soldats, de l'argent, des navires de guerre. Et que nous sommes seuls. »

Un bruissement d'effroi parcourut les rangs.

« Et, en admettant qu'il accepte, il pourrait nous abandonner en pleine mer, ou même nous envoyer couler par le fond pour effacer toute trace de cette expédition. »

Un autre homme intervint : « Alors demandons-lui un guide qui nous ramènera chez nous par voie de terre. Nous pourrions dépêcher des avant-gardes pour occuper les hauteurs, cela nous évitera d'être pris en embuscade sur le chemin du retour.

— Tu aurais confiance ? Pas moi ! Un guide pourrait nous conduire dans un piège ou sur une fausse piste avant de s'éclipser. Où échouerions-nous ? Où trouverions-nous le chemin du retour parmi des peuples qui ne nous comprennent pas ? Non. Vous voulez vous lancer dans une aventure de ce genre ? Parfait. Mais ne me demandez pas de vous guider, de guider mes hommes vers une mort certaine.

» Je peux vous assurer une chose : je suis prêt à partager votre destin, à mourir pour vous. Si vous le voulez, choisissez un autre général, et je lui obéirai. »

Ses paroles ne suscitèrent aucun soulagement. Il avait avancé ses pions, et c'était maintenant aux guerriers d'exposer des solutions pour se tirer de ce guêpier. Formidables dans la bataille, résistants à toutes les difficultés et les privations, ils s'abandonnaient facilement au découragement lorsqu'ils comprenaient qu'il n'y avait pas d'issue.

Le silence s'abattit une nouvelle fois sur l'assemblée. Les hommes se rendaient compte qu'ils n'avaient pas le choix, qu'ils étaient exposés à tous les chantages. Cléarque avait noirci le tableau, il promenait maintenant son regard sur les troupes afin de mesurer l'effet de ses paroles. Ce faisant, il vit que le personnage avec lequel il s'était entretenu se promenait à la limite du campement, en apparence indifférent à ce qui se passait. Il arborait à présent un casque qui lui couvrait le visage, une cape rouge et un grand bouclier, fixé au harnachement de son cheval. Il possédait toutes les caractéristiques d'un homme de haut rang.

Le messager de Cyrus choisit ce moment pour se présenter et murmurer quelques mots à l'oreille de Cléarque. Puis il repartit.

« Cyrus veut savoir ce que nous entendons faire. Nous n'avons plus le temps de discuter. Que dois-je lui répondre ? »

Le dernier des officiers que le général en chef avait instruits dans le but de manipuler l'assemblée déclara : « Il me semble évident que nous n'avons aucune chance de nous en sortir seuls. Nous ne pouvons envisager de défier Cyrus. Je pense qu'il faudrait lui adresser une demande claire : s'il croit pouvoir nous convaincre, qu'il vienne nous parler, et nous évaluerons sa proposition. Si nous la rejetons, nous essaierons de trouver une entente afin que chacun puisse rentrer chez soi en toute sécurité. Qu'en pensez-vous ?

— Nous sommes d'accord ! Tu as raison ! » répondirent les soldats d'un seul cri.

— Très bien. Que le général Cléarque aille trouver Cyrus et écouter ses propositions. »

Chargé de cette mission officielle, Cléarque gagna le pavillon de Cyrus.

« Que peut-on faire ? demanda le prince quand il l'eut écouté.

— Si tu leur révéles l'objectif de cette expédition, ils refuseront de te suivre. N'oublie pas qu'il est inconcevable, pour un Grec, de s'éloigner autant de la mer. Comme saisi de vertiges, il manque de s'étouffer. Le sang qui coule dans ses veines est mêlé à de l'eau de mer, crois-moi. En ce moment, la mer est devant nous. Nos hommes savent qu'ils pourraient rentrer chez eux d'une manière ou d'une autre. En revanche, l'idée de s'enfoncer sur des milliers de stades dans le corps d'un énorme empire les effraie. Ordonne-leur de se battre contre une armée dix fois plus importante que la leur, et ils ne broncheront pas. Place-les devant une immense étendue privée de villes et de routes, et ils seront pris de panique, tels des enfants dans le noir. »

Cyrus arpenta un moment sa tente, tandis que Cléarque demeurait immobile, le regard fixé droit devant lui. Puis il finit par déclarer : « Je crois avoir trouvé la solution. Tu leur diras qu'un homme m'a trahi, que le gouverneur Abrocomas a établi son campement sur l'Euphrate à douze jours de marche. Dis-leur que tel est l'objectif de l'expédition, ajoute que je leur paierai une moitié en sus de ce qu'ils touchent à présent et qu'ils

auront une récompense si nous parvenons à défaire Abrocomas. Après quoi ils seront libres d'aller où bon leur semblera.

— Je peux le faire. Mais ensuite ?

— Ensuite, ils n'auront plus le choix. Ils seront obligés de me suivre jusqu'à l'accomplissement de leur mission. Je les rassemblerai, je leur parlerai, je les persuaderai, j'en suis certain.

— C'est possible. Mais avant de me retirer, permets-moi de te rappeler une chose importante. Mes hommes sont des soldats extraordinaires, les meilleurs que tu puisses enrôler, cependant n'oublie pas : ce sont des mercenaires. Ils se battent pour de l'argent.

— Je le sais », répondit Cyrus. Cléarque se dirigea vers la sortie. « Attends ! s'écria le prince. J'ai appris que le dernier contingent a débarqué non loin d'ici. Penses-tu qu'il nous suivra ?

— Un de ses hommes est venu me saluer hier soir et il m'a semblé le voir tout à l'heure passer à cheval autour du campement. S'il est bien celui que je crois, nous n'aurons pas de problèmes. »

Cyrus fit un signe de tête et Cléarque rejoignit l'assemblée.

Les soldats se laissèrent convaincre car ils n'avaient pas le choix, mais nombre d'entre eux continuèrent de croire qu'on allait se battre contre le Grand Roi.

Certains avaient remarqué que l'inconnu qui rôdait dans le campement s'était placé de façon à dominer la scène et à compter les soldats qui se dissocieraient de leur chef. Ce ne fut pas nécessaire : personne ne quitta la masse des guerriers qui s'apprêtaient maintenant à marcher douze jours jusqu'aux rives de l'Euphrate, fleuve qui était, murmurait-on, aussi important que le Nil. D'autres avaient vu l'étrange personnage s'approcher de Cléarque et lui murmurer quelques mots à l'oreille, auxquels le général avait répondu par un hochement de tête.

Mais qui était ce nouveau venu ? Nombreux furent ceux qui se posaient la question. Xéno fut le premier à aller le trouver, alors qu'il faisait griller du pain sur la pointe de son poignard, au-dessus d'un feu, un peu à l'écart des autres. Il avait ôté son casque, dévoilant une tignasse noire et des yeux clairs.

« Qui es-tu ? » lui demanda-t-il.

L'homme lui donna son nom. Un nom si compliqué qu'il était imprononçable, pour moi, et je décidai donc de l'appeler Sophos, ce que je ferai jusqu'à la fin de mon récit.

« Une bonne lame, ajouta-t-il sans trop s'exposer. Si j'ai bien compris le discours de votre général en chef, je suis tombé au bon endroit.

— Comment se fait-il que tu connaisses Cléarque ?

— Tu es un observateur attentif. Tous ceux qui ont manié l'épée au cours des dix dernières années et qui ont survécu connaissent les chefs de leur camp et ceux du camp adverse. En ce qui me concerne, je me suis battu avec Cléarque en Thrace pendant quelques mois. Et toi ?

— Je me suis battu du mauvais côté quand les exilés démocrates ont repris le gouvernement à Athènes. Je me nomme Xénophon.

— À quelle unité appartiens-tu ?

— À aucune. Je fais partie de l'entourage du général Proxène de Béotie. Je rédige le récit de cette expédition.

— Un homme de plume ou un homme d'épée ?

— De plume, pour le moment. L'épée ne m'a pas réussi. Mais je suis pourvu du nécessaire pour le cas où cela se révélerait indispensable.

— Le contraire m'étonnerait. Me mentionneras-tu dans ton récit ?

— Le devrais-je ?

— Cela dépend. Si tu crois que cela en vaut la peine. Alors, vers quoi se dirige-t-on ?

— Vers le sud. Vers la Syrie puis, selon moi, vers la Mésopotamie. Cyrus compte affronter son frère, je n'en démords pas. Il marchera donc sur Babylone, et de là vers Suse.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas. Je l'imagine. D'ailleurs, l'Euphrate est la seule route qui mène à Babylone. »

Sophos lui offrit un morceau de pain grillé.

« Par Zeus ! s'exclama-t-il. Nous allons donc nous battre contre le Grand Roi des Perses ! Rien de moins ! Nul doute, il s'agit d'une bien belle aventure ! À propos, connais-tu l'histoire



du type qui a été capturé par les Perses et qui s'est retrouvé avec un pal dans le cul ?

— Non.

— Cela vaut mieux pour toi. Ce n'est pas une histoire drôle. »

Il se leva, étendit sa couverture au pied d'un arbre et s'allongea pour la nuit. Xéno regagna alors sa tente.

L'armée se remit en route le lendemain. Le calme semblait revenu. De nombreux soldats avaient entassé leurs armes sur des chariots et cheminaient d'un pas rapide sans leur fardeau habituel. Un groupe d'éclaireurs avançait en tête de la colonne, trois ou quatre hommes le flanquaient et deux autres fermaient la marche. Pendant plusieurs heures, ils longèrent la mer, une mer bleu vif qui se brisait sur les galets en larges bandes d'écume. Les hommes marchaient dans l'eau, certains pêchèrent des poissons à l'aide de leur lance, tant les flots en regorgeaient. Des moqueries et des cris retentissaient, évoquant davantage une promenade qu'une expédition militaire.

Cyrus gardait le silence, apparemment satisfait de ce spectacle.

Xéno remarqua que Sophos, le guerrier venu du néant, chevauchait seul en queue de colonne. Parfois, il sautait à terre et marchait en tenant son cheval par les rênes. Curieusement, bien qu'il fût arrivé avec le nouveau contingent, il n'avait intégré aucun régiment, ne s'était présenté à aucun général. Il semblait ne connaître que Cléarque.

L'armée poursuivit sa marche le long de la mer, traversa un premier fleuve, puis un second dont j'ai oublié le nom – que Xéno, en revanche, nota soigneusement – et atteignit Issos, une petite ville dotée d'un port naturel. Xéno pensait que Cyrus avait d'abord choisi Tarse et que, ne voyant pas arriver les navires, il avait continué sa route afin de gagner du temps et de les attendre au port suivant.

La flotte, commandée par un amiral égyptien, débarqua environ sept cents guerriers, qui portèrent le nombre des soldats à treize mille trois cents.

Je n'ai jamais compris pourquoi, lorsqu'ils devinrent célèbres, on les appela les « les Dix Mille ». Ils ne furent jamais dix mille, ou, en tout cas, personne ne le remarqua quand ils le furent. Peut-être parce que c'est un chiffre impressionnant. Il évoque une masse consistante et compacte, un groupe important sans être innombrable, proportionné, comme tout ce qui caractérise les Grecs.

L'armée avança jusqu'à un barrage qui bloquait l'accès aux Portes de Syrie, un passage entre mer et montagnes. Il s'agissait d'une forteresse importante, dotée de doubles remparts. Il devait être facile, pour une armée déterminée, de la tenir indéfiniment. Et pourtant, elle tomba sans coup férir. Le général perse qui l'occupait préféra se retirer, alors qu'il disposait de troupes puissantes et redoutables.

Quand Xéno me le raconta, je lui demandai pourquoi le général perse s'était comporté de la sorte : s'il était resté à son poste, s'il avait repoussé l'armée de Cyrus, ne se serait-il pas couvert de gloire aux yeux de son seigneur ?

Les individus qui détiennent de hautes responsabilités engagent leur fortune et leur destin sur une seule action, me répondit Xéno. S'ils sont vaincus, il ne leur reste plus qu'à se tuer pour éviter une terrible punition. En unissant ses forces à

celles du Grand Roi, il lui manifestait sa fidélité, et le risque retombait sur les épaules du souverain en personne. Tel était sans doute le projet du général : rejoindre son roi et se libérer d'une responsabilité trop lourde.

On arriva ainsi à une belle ville côtière, la dernière avant d'affronter le col du mont Amanus qui sépare la Cilicie de la Syrie. Dès lors, les Grecs quitteraient la mer, et il serait impossible de prévoir combien de temps s'écoulerait avant qu'ils la revoient.

La mer.

Les Égyptiens l'appellent « le Grand Vert », expression merveilleusement poétique. À l'époque de ma rencontre avec Xéno au puit de Beth Qadà, personne, parmi les habitants des cinq villages de Parysatis que je connaissais, ne l'avait vue. Certains l'avaient entendu décrire par des marchands. Xéno me la dépeignit dès que je fus capable de comprendre sa langue : une immensité liquide, infatigable, aux mille voix, aux reflets infinis, miroir du ciel et de ses nuages galopants, tombe d'audacieux navigateurs qui l'avaient défiée en partant à la recherche d'une vie meilleure, en sillonnant sa surface trompeuse, en suivant son horizon fuyant. La mer : demeure d'innombrables créatures écailleuses, de monstres, capable d'engloutir un navire entier, sujets d'une divinité mystérieuse au pouvoir infini qui vivait dans ses abysses. Une divinité également liquide, verte et transparente. Perfide.

Xéno me raconta qu'on éprouve, devant la mer, non seulement de la peur, mais aussi de l'attirance, le désir de savoir ce qu'elle cache sous son étendue, de connaître les îles et les peuples qui embrassent ses ondes, son début et sa fin, de déterminer si elle est un golfe du grand fleuve Océan qui entoure toutes les terres, au-delà duquel on ignore ce qui existe.

La nuit où nous établîmes le campement près du port, deux officiers du contingent grec désertèrent, prenant la fuite à bord d'un navire. Peut-être avaient-ils compris qu'on ne tarderait pas à dépasser le point de non-retour. Ils avaient été envahis par une angoisse irrépressible, par la seule peur capable de défaire ces soldats indomptables : la peur de l'inconnu.

Cyrus déclara qu'il avait le pouvoir de lancer à leurs trousses ses vaisseaux les plus rapides et de les débusquer là où ils chercheraient refuge, d'anéantir leurs familles qu'il tenait en otage dans une cité de la côte. Mais il ne le ferait pas : qu'ils partent donc, il n'entendait retenir personne contre sa volonté. Cependant, il n'oublierait pas ceux qui lui resteraient fidèles. Une réaction habile : elle donnait aux soldats l'illusion qu'ils disposaient d'une issue dans le cas où ils décideraient d'abandonner une aventure qui s'annonçait à chaque pas plus risquée. Ils remâchaient toujours les mêmes pensées : n'ayant aucune considération pour le contingent asiatique qui cheminait à leurs côtés, ils n'avaient confiance qu'en eux-mêmes. Mais la perspective de marcher contre le Grand Roi les amenait inmanquablement à se dire qu'ils seraient treize mille à défier le plus grand empire de la Terre.

Habituée depuis ma naissance à mon petit village, aux sentiments modestes et modérés de mon peuple – l'attente des récoltes, la peur de la sécheresse ou des gelées tardives, des épidémies qui déciment les troupeaux, les mariages, les naissances et les enterrements –, je fus intriguée, lorsque je m'unis à Xéno et à ses compagnons de voyage, par les sensations qui devaient assaillir ces hommes, contraints chaque jour à affronter la mort. Que ressentaient-ils au fond de leur cœur ? Comment supportaient-ils l'éventualité de ne plus voir le soleil du lendemain, ou de devoir agoniser lentement ?

Après avoir traversé le mont Amanus et détruit une garnison ennemie, l'armée atteignit mon groupe de villages, et c'est alors que je rencontrai Xéno au puit.

Dès lors, je fus moi aussi en proie à des sentiments extrêmes, angoisses nocturnes et brusques sursauts. Le monde des soldats devint mon monde.

Puis Cyrus se résolut à dévoiler son jeu. Les soldats s'y attendaient depuis longtemps et s'étaient donc habitués à cette idée. Il ne fut pas difficile pour le jeune et séduisant prince de les convaincre définitivement de le suivre. Il leur garantit le paiement immédiat d'une somme équivalente à la valeur de cinq bœufs, ainsi que de plus grandes richesses en cas de victoire.

Cinq bœufs. Je connaissais bien ces animaux aux grands yeux aqueux et au pas pesant. À ce prix, les soldats de Cléarque troquaient leur droit de vivre contre l'éventualité d'une mort prochaine. C'était leur métier, leur destin, ils n'avaient rien d'autre à échanger ou à mettre dans la balance.

En réalité, ils ne craignaient pas la mort : ils l'avaient toujours côtoyée. Ils redoutaient les atroces souffrances et les monstrueuses tortures qu'il leur faudrait supporter s'ils tombaient en vie aux mains de leur ennemi, l'esclavage et les mutilations.

Comment échappaient-ils à la folie ? Je me suis souvent interrogée à ce sujet. Comment pouvaient-ils faire face, sans perdre la raison, aux fantômes sanglants de leurs camarades ou des hommes qu'ils avaient massacrés, qui ressurgissaient dans leurs songes ?

En vivant ensemble. Côte à côte. En marche, en ligne de combat, près du feu du bivouac. Certaines nuits, je les entendais chanter. Un chant grave, parfois semblable à une plainte, un son solennel, choral, qui enflait au fur et à mesure que d'autres voix s'y unissaient. Puis ce chant laissait place au silence, brisé à son tour par une voix solitaire, la voix limpide de l'un d'eux, celle qui était la plus apte à traduire leur angoisse, leur courage cruel et sans espoir, leur mélancolie effarée et souffrante.

Il m'arriva de croire que cette voix appartenait à Ménon de Thessalie.

Les villages de la Ceinture, également dits « villages de Parysatis ». Quelle rencontre que la nôtre ! Au cours des jours et des mois suivants, je demandai à plusieurs reprises à Xéno comment il avait vécu ce moment, ce qui l'avait frappé en moi, ce qu'il pensait que nous ferions ensemble, en dehors de l'amour. Sa réponse me fascinait et me bouleversait chaque fois. Il n'y avait pas réfléchi, lui non plus, n'avait pas songé aux conséquences de notre fuite. Peut-être parce que j'étais une Barbare, et qu'il aurait toujours la possibilité de me vendre au premier marché d'esclaves venu, le jour où il se lasserait de moi, ou de me céder à un compagnon, ou encore – c'est ce que

j'aimais croire – parce que la passion et le désir ne lui avaient pas laissé de choix. Mais il ne l'admettait pas volontiers.

Il me fallait déchiffrer son regard, interpréter ses caresses, donner une signification à ses petits présents.

Je les prenais pour des preuves d'amour. Les Grecs ont un raisonnement complexe dans ce domaine : ils se marient et fréquentent le lit de leur épouse jusqu'à ce qu'elle mette au monde un garçon, puis ils se sentent libres de toute obligation. Voilà pourquoi je considérais comme un signe d'attachement le fait que nous faisions l'amour si souvent. Et il veillait à ce que des enfants ne naissent pas de notre union. En effet, nous avions à affronter une terrible épreuve, une épreuve qui briserait des hommes au caractère bien trempé. Il agissait selon moi par amour.

Il m'arrivait souvent de penser à mon village, à mes amies du puit, à ma mère, à ses mains durcies par un travail incessant. Mon cœur me soufflait que je ne la reverrais plus, mais je me disais, peut-être pour me leurrer, que le cœur se trompe parfois.

Au-delà des villages de Parysatis s'étendait la Syrie, mon pays, et, tout le temps que dura sa traversée, les couleurs de la terre ensoleillée, la saveur du pain, le parfum des fleurs sauvages et des herbes aromatiques me donnèrent le sentiment d'être chez moi. Avec le temps, les paysages changèrent, et je compris que nous pénétrions dans un monde différent. On commença à entrevoir des animaux sauvages : des gazelles et des autruches, qui nous lançaient des regards intrigués. Les autruches mâles, dotées de magnifiques plumes noires, surveillaient attentivement le groupe des femelles. Les Grecs appellent ces volatiles « oiseaux-chameaux » en raison de leur dos rond semblable à la bosse des chameaux. Les soldats, à l'exception de ceux d'entre eux, fort rares, qui étaient allés en Égypte, n'en avaient jamais vus, et ils marchaient en les montrant du doigt, ou s'arrêtaient pour mieux les observer.

Je découvris que la chasse était la grande passion de Xéno. À la vue des autruches, il bondit sur son cheval et, armé d'un arc et de flèches, s'approcha d'un gros mâle. Mais celui-ci s'enfuit à une vitesse telle que la monture de Xéno fut non seulement incapable de gagner du terrain, mais qu'elle se fit aussi

distancer. Les guides asiatiques affirmèrent que cet animal, en apparence timide et inoffensif, était en réalité très dangereux, qu'il pouvait enfoncer le thorax d'un homme d'un seul coup de griffe.

Xéno ne revint pas bredouille de sa chevauchée : il rapporta un œuf d'autruche aussi grand que dix œufs de poule. Je me rappelai alors qu'un marchand de la côte s'était présenté un jour dans notre village pour y vendre des étoffes et de modestes ornements : il avait étalé toutes ses merveilles par terre afin d'attirer l'attention des habitants, exposant un œuf d'autruche merveilleusement peint. Mais personne ne possédait d'objet assez prestigieux à troquer contre cet œuf aussi inutile que fascinant.

Celui que rapportait Xéno avait été pondu récemment. Salé, épicé, cuit et accompagné de pain, il constitua un dîner savoureux. Xéno en envoya une portion à Cyrus et reçut de lui des remerciements.

Le lendemain, nous rencontrâmes un petit groupe d'onagres, des ânes sauvages, que Xéno chassa également, mais sans succès. Son magnifique destrier, qui répondait au nom de Halys, rentra humilié de sa course avec ces animaux disgracieux et hirsutes.

À ses compagnons, qui se moquaient de son échec, Xéno affirma qu'il en capturerait un le lendemain. Il réclama deux ou trois volontaires à cheval. Trois hommes proposèrent leurs services, deux Achéens et un Arcadien, et Xéno leur exposa son plan. Il traçait des signes sur la poussière et plaçait des cailloux à une certaine distance les uns des autres.

Je compris le lendemain à quoi correspondaient ces cailloux : les trois cavaliers étaient censés s'échelonner, le premier commençant la poursuite de l'onagre, le deuxième le relayant quand le cheval du premier aurait épuisé son énergie, le troisième poussant l'animal vers l'endroit où Xéno attendait, à l'abri d'un bosquet de sycomores. Quand l'onagre apparut, Xéno poussa sa monture à toute allure. Il tira une première flèche, qui manqua sa cible car la bête fit un écart soudain et changea de direction. La seconde la toucha, sans l'abattre. Mais ce n'était plus qu'une question de temps.

Éreinté, blessé, l'onagre ralentit sa course et finit par s'immobiliser, à bout de souffle, la tête pendante. Ses antérieurs cédèrent.

À genoux, il attendait le coup de grâce. Xéno s'empara d'un javelot qu'il projeta avec force entre ses omoplates, lui transperçant le cœur. L'animal se renversa sur le côté, ruant quelques instants avant de se raidir. C'était un mâle.

Non loin de là, les femelles observaient la scène avec détachement, et lorsque Xéno saisit son poignard pour écorcher sa proie, elles se remirent à brouter, fouillant parmi les chaumes.

Je fus chagrinée par ce spectacle, par la victoire de la ruse humaine sur un animal généreux qui courait comme le vent en fouettant l'air de sa queue épaisse. J'aurais préféré ne pas assister à cette scène brutale.

Ayant donné une leçon publique de tactique élémentaire et prouvé qu'il était un homme d'action, Xéno devint subitement populaire parmi les soldats. Et quand, le soir, il prépara la viande rôtie de l'onagre pour un vaste cercle d'invités au nombre desquels comptaient Cléarque, Socrate d'Achaïe et Agias d'Arcadie, leurs aides de camp et leurs officiers subalternes, sa popularité crût. Ménon, qui n'avait pas été convié, évita de se montrer aux alentours, contrairement à Sophos, qui survint assez tard.

« Quel goût cette viande a-t-elle ? » demanda-t-il en jetant un regard aux restes du banquet. Puis, sans attendre la réponse, il disparut dans le noir.

Xéno affirma : « Cela ressemble au cerf. » C'était une façon de dire que cette chair avait un goût fort, mais cela n'avait rien d'étonnant, l'animal abattu étant un mâle.

Sophos était plutôt fuyant, et Xéno tentait en vain d'engager la conversation avec lui. Il le surveillait quand il le voyait s'approcher de Cléarque, et feignait de passer près d'eux par hasard, dans l'intention évidente de saisir des bribes de leur discussion – en vain, que je sache.

Pendant la nuit, nous entendîmes les chacals se disputer la carcasse. Nous repartîmes à l'aube. Ce jour-là, quelques femmes s'approchèrent, désireuses de se lier d'amitié avec moi, ou de



me connaître. Mais je ne comprenais pas ce qu'elles disaient. Pas encore.

Les collines du Nord ne cessaient de s'éloigner et l'on commençait à distinguer le vert de la végétation qui bordait l'Euphrate.

Le Grand Fleuve.

Nous établîmes le campement sur de modestes hauteurs donnant sur ses rives. Cette nuit-là, assise sur un tronc d'arbre, je contemplai ses eaux qui brillaient à la lumière de la lune. Lorsque je voyais une branche ou un tronc porté par le courant, j'essayais d'imaginer d'où il venait, la distance qu'il avait parcourue. Rares étaient ceux, dans mon village, qui avaient vu l'Euphrate – que nous appelions dans notre langue Purattu –, et ceux qui l'avaient vu en exagéraient les dimensions, prétendant qu'il était si large qu'on avait grand-peine à distinguer une rive depuis l'autre.

Le lendemain, la ville qui se dressait sur le gué apparut à la lumière du soleil. C'était le seul endroit où l'on pouvait traverser le fleuve à cette hauteur, et toutes les caravanes s'y pressaient. Il y avait aussi des bacs, mais les propriétaires de grands animaux, chevaux, mulets, ânes, chameaux, passaient à gué. Il régnait un désordre incroyable : usages, langues, couleurs, cris, bagarres et querelles produisaient une confusion bruyante et dissonante. Les hommes qui se trouvaient là avaient parcouru des montagnes et des déserts pour convoier des marchandises de toutes sortes, des pays de l'Asie intérieure jusqu'à la mer et aux villes portuaires où on les embarquerait vers d'autres destinations. La ville portait un nom qui signifiait justement « gué », elle abritait des Phéniciens qui en avaient fait leur avant-poste vers l'intérieur.

« Tu vois cette eau ? dit Xéno en s'approchant. Tu vois comme elle coule vite ? Dans deux jours au maximum, elle s'engouffrera sous les ponts de Babylone. Nous autres mettrons encore un mois pour y parvenir. L'eau ne dort pas, elle voyage aussi la nuit, elle ne craint pas les obstacles, rien ne peut l'arrêter jusqu'à ce qu'elle atteigne la mer, sa destination ultime. »

Oui, la mer. « Pourquoi tous les fleuves vont-ils à la mer ? interrogeai-je.

— C'est simple. Les fleuves naissent en hauteur, sur les montagnes, alors que la mer est en bas, dans les creux de la terre qui se remplissent ainsi.

— Il suffit donc de suivre un cours d'eau, n'importe quel cours d'eau pour arriver à la mer ?

— Oui. Il est impossible de se tromper. »

Pour une mystérieuse raison, les propos de Xéno s'ancrèrent dans mon esprit. Il est possible que certaines de nos phrases soient involontairement prophétiques, d'une façon ou d'une autre, ainsi que le sont, dit-on, les oracles.

« Xéno, puis-je te poser une autre question ?

— Oui, si c'est la dernière. Nous devons nous préparer à guérir le fleuve.

— Et la mer ? N'y en a-t-il qu'une, ou plusieurs qui communiquent entre elles à l'instar de bassins clos ?

— Elles communiquent avec le fleuve Océan qui entoure la terre.

— Toutes ?

— J'avais dit une seule question. Oui, toutes. »

J'aurais aimé lui demander comment il le savait, mais j'avais déjà posé une question de trop.

Du haut de la colline, nous assistâmes à la traversée du fleuve : il était particulièrement bas, bien qu'on fût au printemps, et l'armée n'eut aucune difficulté à atteindre la rive opposée, guidée par un groupe d'éclaireurs à cheval. Une fois encore, elle ne rencontra aucune résistance de l'autre côté. Cela me parut étrange, mais je me gardai bien d'en faire la remarque.

C'est alors qu'une voix retentit derrière nous, semblant traduire mes pensées : « Ne trouves-tu pas cela bizarre ? Pas de résistance ici non plus. Le général Abrocomas ne se bat pas, il s'évanouit. »

Xéno se retourna et se trouva nez à nez avec Sophos, survenu à l'improviste au campement près de Tarse.

« Non, je ne trouve pas cela bizarre. Abrocomas n'a pas le courage d'affronter Cyrus, voilà tout.

— Tu sais très bien que c'est faux. » Puis Sophos poussa son cheval vers la pente qui menait au gué.

Nous poursuivîmes notre voyage en direction du sud. Le passage était plat et uniforme mais, quand l'énorme sphère rouge du soleil se couchait, ce territoire vide, aride et abandonné se transformait. La steppe, qui évoquait le jour une lande brûlée et éblouissante, se parait de mille reflets précieux et changeants. Des herbes prenaient forme, et les tiges, agitées par le vent du soir, vibraient telles les cordes d'une cithare ; leurs ombres s'étendaient démesurément au fur et à mesure que le soleil se rapprochait de l'horizon, avant de disparaître en un clin d'œil.

Plus nous nous éloignions de mon groupe de villages, plus je me sentais en proie à un étrange vertige, à la peur du vide. Au cours de ces instants, je cherchais Xéno, le seul être connu au milieu des milliers et des milliers d'individus qui défilaient sous mon regard. Mais il était comme la steppe : aride et sec le jour, plus ou moins semblable aux autres. Au reste, il ne pouvait en être autrement : dans cette armée, tout Grec manifestant des attentions à l'égard d'une femme à la lumière du jour eût attiré les moqueries de ses camarades.

Cependant, lorsque le soleil se couchait, que la nuit tombait et que l'immense steppe s'animait d'ombres fuyantes, de bruissements d'ailes invisibles, quand une étrange sérénité semblait s'abattre sur le campement et que, autour des bivouacs, les hommes conversaient en des dizaines de dialectes différents, Xéno changeait, lui aussi. Il me pressait la main dans le noir, m'effleurait les cheveux d'une caresse, ou les lèvres d'un baiser léger.

Pendant ces instants-là, je ne regrettai jamais d'avoir abandonné ma famille et mes amies, les paisibles soirées d'été, les atmosphères intemporelles autour du puit de Beth Qadà.

## 8

Au cours des premières étapes sur l'Euphrate, et grâce aux talents de chasseur de Xéno, nous mangeâmes de la viande fraîche. Il y avait là des centaines d'oiseaux aussi gros que des poules, qu'il était facile de capturer. Leur vol étant court et poussif, il suffisait de les fatiguer en les poursuivant un moment ; on les attrapait ensuite à la main. Au début, je ne comprenais pas pourquoi ils ne s'envolaient pas et ne fuyaient pas le danger. Puis je m'aperçus qu'il s'agissait de femelles : en simulant ce vol disgracieux, elles éloignaient les intrus de leur nid, bref, se sacrifiaient pour sauver leurs poussins. De nombreux soldats imitèrent Xéno : jetant leurs armes à terre, ils se mirent à courir derrière ces volatiles. Les moins habiles roulaient dans la poussière, mais tous s'amusaient, riaient et chahutaient. Des cris de jubilation et des ovations saluaient chaque prise, comme à un concours de lutte ou à une course à pied. Les soldats criaient le nom du vainqueur qui brandissait son trophée afin qu'on le vît bien.

Je les observais, incrédule, ou presque. Les plus redoutables guerriers du monde connu se vautreient dans la poussière comme des enfants. D'autres tombaient dans le fleuve ou s'enfonçaient dans la vase, dont ils ressortaient crottés de la tête aux pieds.

La chair de ces oiseaux était très savoureuse. Par la suite, il fallut recourir essentiellement aux provisions emportées par chaque régiment : farine, blé et huile d'olive, ou aux denrées que l'on achetait à un prix élevé au marché qui nous suivait.

Le paysage changeait. Plus nous avançons vers le sud, plus il se faisait aride et désert. Les rives de l'Euphrate elles-mêmes étaient nues. Creusées dans un lit de grès, elles n'offraient pas d'espace et de nutriments suffisants à la végétation. Le foin et l'avoine que nous transportions permirent dans un premier temps de nourrir les bêtes de somme, mais quand nos

provisions s'épuisèrent, les animaux commencèrent à mourir. Leur chair était alors distribuée aux troupes : elle était dure et filandreuse, mais c'était tout ce dont on disposait.

Cyrus se montrait de plus en plus fréquemment, et je vis à plusieurs reprises Xéno échanger quelques mots avec lui, en compagnie de Proxène de Béotie et d'Agias d'Arcadie. En général, le prince était entouré de ses nobles et de ses gardes du corps : des jeunes gens robustes et séduisants, vêtus de splendides habits, qui arboraient des bracelets en or et des épées dont la garde et le fourreau étaient du même métal. Ils avaient sans cesse le regard tourné vers lui, guettant le moindre de ses signes. Un jour, nous approchâmes d'une vallée fertile où le fleuve décrivait une anse. Les fleurs et les plantes attirèrent les soldats, telle une promesse de fraîcheur dans cette chaleur aveuglante. Bien vite, un chariot s'embourba. Il transportait des armes de jet, des harnachements pour les chevaux et, à en juger par la grimace soudaine de Cyrus, une grande quantité d'argent. À un signe muet de sa part, les membres de son entourage sautèrent à terre et, se jetant dans la boue, s'empressèrent de pousser le véhicule, malgré leurs culottes et leurs tuniques brodées d'argent et de soie.

Les journées de marche étaient de plus en plus dures, en particulier pour les femmes. Étant la compagne de Xéno, je voyageais sur un chariot tiré par deux mulets, mais, nombre d'animaux ayant péri, esclaves et prostituées cheminaient dans la poussière derrière leurs maîtres, ce qui me plongeait dans l'embarras. Les prostituées ne bénéficiaient pas toutes du même sort. Les plus belles et les plus attirantes se déplaçaient à dos de mulet ou à bord de chariots, les autres à pied.

La nuit apportait une fraîcheur bienvenue. Le fleuve offrait le réconfort d'un bain. On allumait le feu à l'aide des buissons et des branches d'arbustes qui ponctuaient les alvéoles sèches de ses affluents, et réchauffait ainsi un maigre repas. Le ciel coiffait le campement de sa coupole noire piquetée d'infinies vibrations lumineuses, et l'on entendait monter les cris des oiseaux de nuit et le hurlement des chacals. Nos hommes n'avaient jamais vu le désert. Leur patrie était constituée de petites vallées et d'âpres montagnes, de profondes criques et de plages dorées, elle

changeait au fil des pas, des jours, des heures. Le désert, en revanche, était toujours égal, aussi vaste et plat qu'une mer calme. Il y régnait une atmosphère pour le moins inquiétante : les nuits de pleine lune, le blanc crayeux du terrain et le bleu foncé du ciel produisaient une lumière bleutée et irréaliste, merveilleuse et étrange.

Plus nous nous éloignions de la mer, plus les soldats ressentaient le besoin de chanter ou de bavarder jusque tard dans la nuit. Je ne comprenais pas la signification de leurs chants, mais je devinais le sentiment qu'ils véhiculaient. La nostalgie. Ces guerriers de bronze souffraient de l'éloignement de leurs familles, peut-être du village qu'ils espéraient regagner, riches et respectés, et où, assis autour du foyer par les soirées d'hiver, ils relateraient dans leurs vieux jours une aventure formidable pour les plus jeunes. Le murmure du fleuve, d'un côté, et le bruissement de milliers d'hommes assis autour du bivouac, de l'autre, créaient un bruit diffus et indistinct. Le premier était le résultat du frémissement d'innombrables petites ondes, et le second d'innombrables voix racontant mille histoires différentes, les histoires de ces Dix Mille qui s'enfonçaient dans une contrée où aucun être de leur race n'avait jamais osé s'aventurer.

Depuis qu'elle était partie, l'armée ne s'était pas battue une seule fois, l'incursion de Ménon à Tarse exceptée, et l'expédition ressemblait plus à un voyage, à une exploration, qu'à une entreprise militaire. Mais chaque matin, quand ils empoignaient leurs armes et se mettaient en route, les soldats scrutaient l'horizon à la recherche d'un signe de présence humaine, d'un mouvement sur ce territoire immense et monotone. Quand l'ennemi se montrerait-il ? Tout le monde savait qu'il finirait par surgir, que ce fût de jour, de nuit, à l'aube ou au couchant, prenant l'armée de revers, de front, ou s'annonçant par une attaque de la cavalerie. Mille hypothèses, mille conjectures, une seule certitude. Et pourtant, les jours s'écoulaient sans que rien se produisît. La poussière, le soleil, la chaleur étouffante, le tremblement de l'air à la surface brûlante

de la terre, les fantômes de l'après-midi constituaient le lot quotidien des troupes. Quand verrait-on l'ennemi ?

Chaque fois que je posais cette question à Xéno, une étrange impatience m'envahissait, comme si j'étais moi-même l'un de ces guerriers qui se préparaient à la plus formidable épreuve de leur existence.

Puis, un jour, des éclaireurs rapportèrent qu'ils avaient remarqué une grande quantité de crottin et des traces de chevaux dans une zone désertique voisine de Counaxa, un village peu distant de Babylone. Ils rapportèrent aussi qu'ils avaient vu passer une patrouille d'éclaireurs à travers une plantation de palmiers. S'agissait-il d'un signe ?

Cyrus ordonna aux hommes de s'armer et de se mettre en marche. Seuls leurs boucliers seraient transportés sur des chariots pour être empoignés au dernier moment.

Il régnait une grande nervosité, une attente fébrile, parmi les soldats ; des groupes de cavaliers ne cessaient d'aller et venir, apportant des informations, repartant, se croisant, échangeant quelques mots avec un officier ; d'autres adressaient des signes de loin à l'aide d'un bouclier astiqué, d'autres encore agitaient un étendard jaune.

Les hommes marchaient sans mot dire.

Xéno s'arma. Il endossa l'armure que j'avais remarquée sur le sol lorsqu'il s'était lavé au puit de Beth Qadà. Cette fois, je l'observai attentivement : la cuirasse de bronze aux épaulières de cuir peintes en rouge, les jambières également en bronze, lisses et resplendissantes ; ainsi que son épée glissée dans un fourreau ciselé, d'où dépassait sa poignée en ivoire. Une cape ocre était jetée sur ses épaules.

« Pourquoi t'armes-tu ? » lui lançai-je, non sans inquiétude.

Il s'abstint de répondre, sans doute parce que la situation lui semblait évidente, mais son silence me chagrina. Soudain, je me rendis compte qu'avant le soir nos guerriers risquaient tout aussi bien de perdre que de conquérir richesses, gloire, honneurs, terres. Cependant, en ce qui me concernait, l'enjeu était plus important. En cas de victoire, je pourrais vivre plus longtemps auprès de l'homme que j'aimais. En cas de défaite, il

n'y aurait pas de limites aux malheurs et aux souffrances que j'endurerais. Sa voix interrompit le cours de mes pensées.

« Oh ! par les dieux ! »

Il regardait vers le sud. Le soleil brillait au milieu du ciel, au-dessus de nos têtes.

Un nuage de poussière blanchâtre voilait l'horizon sur une énorme distance.

« C'est une tempête de sable, dis-je.

— Non. Ce sont eux.

— Ce n'est pas possible, le nuage est trop étendu.

— Ce sont eux, te dis-je. Regarde. »

On distinguait du noir à l'intérieur de ce nuage puis, au fur et à mesure que la distance se réduisait, l'éclat des armes, les pointes des lances, les boucliers.

Des éclairs, une tempête.

« Voilà pourquoi nous n'avons rencontré aucune résistance ni aux Portes de Cilicie, ni aux Portes de Syrie, ni sur l'Euphrate, à Thapsaque..., déclara Xéno sans détourner les yeux de l'ouragan de poussière et de fer qui s'approchait en grondant, tel le vent à Beth Qadà. Artaxerxès voulait attirer son frère à cet endroit où il avait rassemblé toutes les forces de l'armée, dans cette étendue immense privée d'abri, privée de défense, pour le broyer impitoyablement.

— C'est donc la fin », en conclus-je, baissant la tête pour dissimuler mes larmes.

Des sonneries de trompette retentirent, Cyrus passa à toute allure sur son cheval arabe, criant des ordres dans trois ou quatre langues différentes. Ariée fit sonner les cors. Cléarque hurla d'une voix incroyablement puissante : « Hommes, dans les rangs ! En ligne ! » Puis il gagna à cheval le milieu de la plaine.

Tels les membres d'un unique corps, les guerriers coururent s'aligner sur le front. Les divisions s'ajoutaient les unes aux autres, la ligne s'étirait de plus en plus, s'appuyant sur la rive gauche de l'Euphrate.

En face, l'armée ennemie comportait des guerriers issus de cent nations : Égyptiens, Arabes, Ciliciens, Cappadociens,



Mèdes, Cardouques, Colques, Chalybes, Parthes, Sogdiens, Bithyniens, Phrygiens, Mosques...

On pouvait distinguer leurs armures, la couleur de leurs tuniques, la forme de leurs armes, entendre leurs cris, atténués par le piétinement de centaines de milliers d'hommes et de dizaines de milliers de chevaux. Et, en arrière-fond, un cliquètement profond et continu, qui accompagnait et exaltait les autres sons : il venait des côtés où le nuage de poussière était le plus dense.

« Des chars ! s'écria Xéno.

— Des chars à faux... », précisa une voix.

Sophos.

Il surgissait toujours du néant. Xéno, qui s'apprêtait à bondir sur Halys, se retourna.

« ... Ils ont des faux aiguisées qui partent des essieux et d'autres sous la caisse. Inutile de se jeter sous le timon pour passer sous le char. Ces lames-là découpent en deux tout ce qu'elles rencontrent. Un système ingénieux et efficace. »

Je fus horrifiée.

Sophos était armé. Il tenait son casque sous le bras gauche. Son bouclier était pendu au harnachement de son cheval. Il poussa l'animal et se dirigea vers Cléarque.

Xéno me saisit la main. « Ne bouge pas d'ici, reste à bord du chariot. On emmène les véhicules au centre du campement avec les bagages pour les protéger. Je dois me présenter à Cléarque. Fais ce que je t'ai dit et nous nous reverrons ce soir. Sinon, tu mourras. Adieu. »

Je n'eus pas le temps de répondre. Du reste, j'étais si émue et si inquiète que je n'aurais pas réussi à articuler le moindre son. Xéno était trop loin pour m'entendre quand je parvins à crier : « Reviens ! Reviens-moi ! » Le conducteur du chariot fouetta les mulets et les conduisit à l'endroit où l'on rassemblait les bagages : une colline qui dominait la plaine et le théâtre de l'affrontement. C'était un point de vue privilégié, qui me permit par la suite de relater à Xéno les détails du terrible massacre.

Désormais, tous les régiments étaient en mouvement : les Asiatiques couvraient les trois quarts de notre alignement à partir de la gauche. Cyrus se tenait au centre, splendidement

armé et vêtu, entouré de ses troupes choisies, archers et cavaliers, enfermés dans leurs cuirasses d'or et d'argent, des hommes à l'aspect magnifique, aussi rapides que l'éclair. Chacun était pourvu d'une lance ornée d'un étendard vert. Cléarque occupait l'aile droite avec les siens et menait lui-même le premier régiment : les capes rouges.

Xéno se détacha de la multitude et se dirigea vers lui. Pendant quelques instants, il fut seul au milieu de la plaine, resplendissant sur son étalon gris. Dans quel état serait-il une fois le soir venu ? Mon cœur se serra à cette pensée. Il galopait, virevoltait, puis il immobilisa son étalon devant le général en chef.

Des images horribles défilèrent devant mes yeux, se superposant à celle de ce jeune cavalier étincelant : je l'imaginai étendu au sol, transpercé en plein cœur par une flèche, ou fuyant à pied, poursuivi par des ennemis à cheval qui finissaient par l'achever. J'aurais voulu crier, je comprenais que le point de non-retour était arrivé.

Les deux armées allaient s'affronter : c'était le moment où la Chéra de mort se faufilait entre les rangées de soldats, choisissant ses victimes.

De la hauteur où je me trouvais, on pouvait constater que l'armée ennemie dépassait de beaucoup la nôtre sur la gauche : nul doute, elle tenterait à cet endroit une manœuvre enveloppante. Où était Xéno en cet instant précis ? Où était son étalon gris ? Où était-il ? Où ? Où ?

Mon regard le cherchait en vain.

Trois cents pas séparaient désormais les deux alignements. Le centre de l'armée ennemie était au-delà de l'aile gauche des nôtres. C'était là que se tenait Artaxerxès, debout sur son char, brillant comme un astre. On distinguait l'étendard rouge qui l'accompagnait sur le champ de bataille.

Cyrus dépêcha un homme à Cléarque. Il s'ensuivit une discussion brève et animée, au terme de laquelle le messager retourna auprès du prince.

Deux cents pas.

Cyrus abandonna l'alignement et se précipita à toute allure vers Cléarque, à qui il parut donner un ordre. Puis il rebroussa chemin. À en juger par ses mouvements, il était furibond.

Voyant ce qui se passait à l'arrière de l'armée d'Artaxerxès, je me demandais pourquoi Cyrus ne se trouvait pas à ma place. De là, il aurait eu tout loisir de déplacer ses régiments, comme des pions sur un échiquier. Mais un chef doit montrer qu'il est le plus courageux, le premier à affronter le danger, je le savais.

L'escadron de chars à faux avançait dans un nuage de poussière, dissimulé par les lignes de l'aile droite et de l'aile gauche. Ils allaient se ruer sur les hommes de Cléarque, sur Xéno ! Comment résisteraient-ils à des engins aussi épouvantables ? Je criai de toutes mes forces : « Attention à droite ! » En vain : qui pouvait m'entendre ?

Cent pas.

Un vacarme.

Les lignes d'infanterie perse s'ouvrirent soudain, laissant passer les chars qui fondirent en une charge furieuse sur les capes rouges.

C'est alors que Cyrus s'élança avec ses gardes dans la direction opposée, traversant tout le champ de bataille en diagonale. Ils piquèrent au centre de l'alignement ennemi. Cyrus cherchait Artaxerxès ! Les deux frères l'un contre l'autre !

Cléarque fit sonner les trompes : les lanceurs de javelots et les attaquants thraces se précipitèrent vers les chars, projetant leurs dards sur les auriges. Transpercés, certains tombèrent, et leurs chars sans conducteurs se renversèrent en un enchevêtrement monstrueux d'éclats, de fragments métalliques, de membres humains et animaux.

D'autres attaquants bondirent sur les caisses et engagèrent des duels mortels avec les auriges et les essédaires. Les chars qui réussirent à se frayer un chemin poursuivirent leur folle course, mais les trompettes retentirent une nouvelle fois, et les rangées de l'infanterie grecque s'écartèrent devant eux. Les archers de l'arrière attendirent qu'ils eussent traversé tout l'alignement puis transpercèrent par le dos les conducteurs, dont les véhicules se perdirent dans le vide du désert.

Cinquante pas.

De nouveau Cléarque fit sonner les trompettes.

Pendant ce temps, l'escadron de Cyrus s'abattait avec une terrible violence sur la garde impériale des Immortels, les défenseurs du Grand Roi.

On entendit des flûtes du côté des capes rouges. Celles-ci s'ébranlèrent et se dirigèrent, tête baissée et en silence, vers leurs ennemis, véritable horde hurlante.

Toute l'armée marcha du même pas, que rythmaient les flûtes et les tambours.

Les Asiatiques d'Artaxerxès ralentirent, leurs rangs ondoyèrent, et Cléarque lança le cri de guerre :

Alalalai !

Personne ne pouvait résister aux capes rouges. La phalange chargea telle une avalanche, brisa en deux le front ennemi et s'enfonça dans la brèche. Elle emporta l'aile gauche des Perses, l'isola du reste de l'armée et poursuivit son chemin. La poussière les masqua et je les perdis de vue.

Mais des groupes de cavaliers perses jaillissaient de toutes parts, se rapprochant du pied de ma colline. Effrayée, je quittai mon chariot, trop exposé, et m'abritai derrière quelques palmiers.

Tant que Cyrus et ses troupes choisies se battirent, le gros des Asiatiques d'Ariée tint bon. De temps à autre, je tournai les yeux vers le soleil, qui paraissait cloué dans la blanche cavité du ciel, tel un bouclier brûlant. Le fracas de la gigantesque bataille parvenait, atténué, à mes oreilles : seuls quelques cris aigus de terreur ou de souffrance perçaient l'air saturé de poussière, de sang et de sueur. Le vent changeant m'apportait aussi les hennissements des chevaux et le ferraillement des chars.

Puis la lumière du soleil rougit et il se produisit au centre de l'alignement un événement qui m'échappa, la scène étant enveloppée dans la brume. Dès cet instant, l'armée de Cyrus commença à céder et à virer.

Je crus voir, sur la rive de l'Euphrate, un groupe de nos cavaliers et, au milieu d'eux, la cape ocre de Xéno. Je dévalai la pente. Un geste inconsidéré. Des cavaliers perses qui s'étaient

insinués dans les rangs d'Ariée me remarquèrent et dirigèrent leurs montures vers moi.

Je rebroussai aussitôt chemin et tentai de regagner le sommet de la colline, afin de m'abriter dans le cercle des chariots. Une entreprise impossible. Je me jetai au sol et me couvris la tête de mes mains.

Des instants interminables s'écoulèrent.

Soudain, un corps tomba sur moi et du sang imprégna ma tunique. Je criai de terreur et essayai de me dégager. On avait transpercé un de mes poursuivants d'un coup de javelot.

Ménon !

Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Je concentrai si fort mon regard sur sa silhouette que j'eus l'impression qu'il se soulevait de terre dans un espace distinct de ma personne et du reste du monde. Puis le charme se brisa. Il lança un autre javelot, et un second cavalier chut. Il brandit son épée. Les membres de son cheval cabré séparèrent ses adversaires, que Ménon frappa l'un après l'autre avec une précision et une puissance extraordinaires. Après quoi, il ôta son casque, m'attrapa par le bras et me hissa sur sa monture, avant de se diriger vers un bosquet de tamaris, loin du champ de bataille et du cercle des chariots. Il me déposa au sol, me sourit un instant de ses dents éclatantes de loup, un sourire moqueur, énigmatique. Puis il repartit secourir les siens, encerclés. Il se battait comme un lion enragé, mais il était isolé : où étaient les autres ? Pourquoi ne venaient-ils pas à la rescousse ?

Un seul homme se présenta, brandissant une lance dans une main, une épée dans l'autre, dirigeant sa monture à la seule force de ses jambes, puissant, massif, irrésistible : Sophos !

Il transperça d'un coup de lance le général ennemi puis se jeta dans la mêlée, telle une furie, frappant de tous côtés avec une puissance épouvantable. Alors Ménon et ses hommes contre-attaquèrent, ils balayèrent leurs adversaires et se ruèrent vers la plaine, au sud, peut-être dans le but de rejoindre l'armée de Cléarque.

Sophos resta sur place.

Il nettoya son épée dans le sable, la rengaina et s'assit sur un rocher, puis se mit à fixer le vide. Il semblait vouloir

abandonner le combat, on aurait dit que cela ne l'intéressait pas. Mais il observait la bataille qui s'achevait.

Un moment encore on entendit les cris et le vacarme, puis ils s'atténuèrent avec le couchant pour cesser définitivement.

Alors Sophos m'invita à gagner le sommet de la colline. Je le suivis. Le spectacle que nous découvrîmes me pétrifia d'horreur. Des cadavres d'hommes et de chevaux jonchaient le sol sur une immense distance. De nombreux animaux blessés ou estropiés se traînaient péniblement en soufflant de leurs naseaux ensanglantés. Au fond, on distinguait la poussière que soulevait l'armée en déroute.

Des êtres humains méconnaissables erraient en chancelant au milieu de ce carnage. Soudain, le regard de Sophos et le mien se posèrent sur un point, exactement au centre de notre champ de vision. Il y avait là une silhouette dont l'immobilité paraissait irréelle. Mon compagnon grimaça, lui qui était toujours impassible, et s'achemina aussitôt dans cette direction en tenant son cheval par les rênes. Je lui emboîtai le pas sur la terre glissante, imprégnée de sang, dans une atmosphère fétide, répugnante.

C'était Cyrus.

Son corps nu était empalé sur un pieu qui ressortait dans le dos. Sa tête, presque détachée, pendait sur sa poitrine. Je poussai un cri d'horreur et de désespoir, pensant que Xéno avait péri lui aussi, qu'il gisait parmi les innombrables cadavres.

Sophos se retourna et m'ordonna : « Tais-toi ! »

Il ne voulait pas m'humilier : il avait entendu du bruit du côté de l'Euphrate. Des hommes avançaient... en chantant !

« Ce sont les nôtres, dit-il.

— Les nôtres ? Comment est-ce possible ?

— Ils ont poursuivi l'aile gauche de l'ennemi pendant toute la journée et ils rentrent à présent. Ménon se trouvait en avant-garde. Ton cher Xénophon est sûrement parmi eux... s'il est encore en vie.

— Pourquoi chantent-ils ? »

Maintenant, on voyait un nuage rouge s'élever près du fleuve.

« Ils chantent le péan. Ils croient avoir gagné. »

Nous attendîmes sans bouger près du cadavre de Cyrus. Bientôt, les officiers qui chevauchaient en tête l'aperçurent et se précipitèrent vers nous : Cléarque, Socrate, Agias, Proxène. Xéno les rejoignit un peu plus tard, méconnaissable sous la couche de sang et de poussière qui recouvrait ses vêtements et ses armes. Je réprimai à grand-peine le désir de me jeter dans ses bras et me contentai de croiser son regard qui exprimait les mêmes sentiments que les miens. Peu après survint Ménon, à la tête de ses cavaliers thessaliens. J'ignore s'il perçut ma gratitude quand nos yeux se croisèrent.

Le visage de pierre, Cléarque interrogea : « Que s'est-il passé ? »

— Et où est Ariée ? » demanda Proxène.

Sophos indiqua une tache sombre à une demi-parasange vers le nord : « Là-bas, je crois. Avec les siens. À l'heure qu'il est, l'infâme doit certainement traiter avec Artaxerxès. »

Cléarque montra le corps de Cyrus. « Et lui ? »

Sophos lui répondit par une autre question : « Que voulait-il lorsqu'il t'a rejoint ? »

— Il voulait que j'abandonne la rive de l'Euphrate pour me lancer contre le centre des ennemis, car le Grand Roi se tenait là.

— Pourquoi as-tu refusé ?

— C'eût été un suicide. L'ennemi nous dépassait des deux tiers, au-delà de notre gauche. Si j'avais quitté l'Euphrate, il nous aurait encerclés là aussi.

— C'eût été la fin.

— Oui.

— Et comment appelles-tu ça ? répliqua Sophos d'un ton sarcastique en indiquant le champ du massacre. Cyrus savait qu'il était en infériorité numérique, une infériorité écrasante, mais il disposait d'une arme absolue, à laquelle il se fiait aveuglement : tes soldats. Si tu lui avais obéi, tu aurais enfoncé le centre et balayé le Roi. »

Vexé, Cléarque rétorqua : « Dans de telles situations, je ne prends mes ordres que de Sparte.

— C'est moi, Sparte », répondit Sophos, avant de s'éloigner.

Pendant ce temps, le chant des soldats de Cléarque mourait au fur et à mesure qu'ils approchaient et mesuraient l'amère réalité. Ils croyaient avoir gagné.

Ils avaient perdu.



## 9

Le soleil se couchait quand deux cavaliers arrivèrent au grand galop. Je les vis ce jour-là pour la première fois : plus tard, je ferais leur connaissance et, ayant appris leur langue, serais capable de prononcer leurs noms. Agasias de Stymphale et Lykios de Syracuse.

Hors d'haleine, ils sautèrent à terre et se présentèrent à Cléarque.

« Général ! s'exclama Agasias. Par chance, vous avez rebroussé chemin. Nous avons perdu vos traces. L'armée d'Artaxerxès campe à trente stades d'ici. Nous sommes restés avec Ariée, aux côtés de qui nous nous trouvions avec notre régiment. Nous avons résisté et conservé nos bagages. Des Asiatiques se sont réfugiés dans nos rangs.

— C'est vrai, confirma Lykios. Il y avait également parmi nous deux filles appartenant au harem de Cyrus. En particulier une magnifique Phocéenne. Tu aurais dû voir la scène : à l'arrivée des Perses, elle a jailli, toute nue, du pavillon du prince et s'est précipitée vers nous, suivie d'un essaim de Barbares. Nous l'avons encouragée, comme au stade. Nous avons ouvert nos rangs et l'avons accueillie parmi nous. Devant nos boucliers dressés, les Barbares sont repartis.

— Je me moque de cette fille, dit Cléarque, les sourcils froncés. Que fabrique Ariée ?

— Il a fait retraite, répondit Lykios. Il a abandonné son campement et s'est caché dans le désert. Si tu veux, nous pouvons le rejoindre demain. Je sais où il est.

— Y a-t-il des nôtres avec lui ?

— Un bataillon. Nous l'avons laissé de garde.

— Vous avez eu raison. Et le Roi ?

— Il s'en est allé. Un de ses généraux campe dans la région. Je crois qu'il s'agit de Tissapherne. Quels sont tes ordres, général ?

— Le soir approche. Nous autres allons passer la nuit ici. Vous, retournez sur vos pas avant qu'il fasse noir. Doublez les sentinelles, ouvrez bien les yeux, envoyez des cavaliers en patrouille si vous en avez. Nous vous retrouverons demain et déciderons de la marche à suivre. Surveillez Ariée. Je n'ai aucune confiance en ce Barbare.

— Très bien. Bonne chance, général ! »

Les deux hommes montèrent à cheval et disparurent en l'espace de quelques instants. Quant à nous, nous installâmes le campement pour la nuit.

En vérité, nous n'avions ni tentes, ni couchés, ni couvertures. Nous n'avions ni nourriture ni eau. Épuisés, les guerriers s'allongèrent à même le sol. Les hommes valides soignaient les blessés en leur préparant des bandages de fortune. Ils s'étaient battus pendant des heures, avaient parcouru des dizaines et des dizaines de stades, et ils ne disposaient que de leur cape et de la terre nue pour dormir.

Nous avions du blé et des olives salées dans notre chariot, mais l'obscurité m'empêcha de dénicher la clef du garde-manger et je ne pus emporter qu'une outre d'eau. Je me rappelai alors que j'avais remarqué dans les environs des plantes familières : certaines dissimulaient des tubercules sous terre, d'autres possédaient des feuilles au goût salé. Je déterrai un certain nombre de racines comestibles et cueillis des feuilles, que j'apportai à Xéno. Ce fut un bien maigre repas, mais il trompa notre faim. Puis je m'étendis sous sa cape avec lui. Nous avions beau être en proie au danger, j'étais infiniment heureuse de sentir sa présence à mes côtés. J'avais vécu toute la journée dans la crainte de trouver son cadavre à la nuit tombée, et voilà que son corps chaud reposait contre moi. C'était un miracle, un prodige, et je remerciais les dieux tout en le couvrant de baisers, en m'agrippant à lui, en caressant ses cheveux pleins de poussière.

« Je pensais ne plus te revoir, murmura-t-il à mon oreille.

— Moi non plus. Que de morts, que d'horreurs !

— C'est la guerre, Abira. C'est la guerre. Ça a toujours été comme ça, et cela le sera toujours. Et maintenant dors... dors. »

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à le croire. Dix mille hommes gisaient autour de nous, épuisés, blessés, affamés ; une armée ennemie aguerrie et nombreuse bivouaquait non loin de là ; au campement, nos compagnons couraient un danger mortel et veillaient, ne pouvant se fier à Ariée. Malgré tout, ce fut la plus belle nuit de ma vie. Je ne pensais pas au lendemain ; mieux, la pensée qu'il n'y aurait peut-être pas de lendemain me permit de vivre ces quelques heures avec une intensité que je n'avais jamais éprouvée et que je n'éprouverais peut-être jamais plus.

Cette nuit-là, je compris ce que signifie aimer de tout son être, ne faire qu'un avec l'homme qu'on chérit, unir sa chaleur à la sienne, sentir son propre cœur et le sien battre à l'unisson, n'avoir qu'un seul désir : que les instants se prolongent à l'infini. Et de fait, dans de telles conditions, le temps se dilate et chaque instant prend la valeur de plusieurs années.

Je pensai à mes amies, qui dormaient dans leurs lits chauds et propres à l'intérieur de maisons à l'odeur de chaux, mais je ne les enviais pas, pas plus que je ne les envie aujourd'hui qu'elles sont mères de famille, alors que je suis seule. Je ne les envie pas, car j'ai fait l'amour avec la terre pour couche et le ciel pour toit, et chaque baiser, chaque souffle, chaque battement de cœur m'a propulsée haut dans le ciel, au-dessus du désert, au-dessus du Grand Fleuve, loin de l'odeur de cette journée de sang.

La lumière du jour nous réveilla. Les hommes se levèrent à grand-peine, courbatus et peut-être plus fatigués que lorsqu'ils s'étaient couchés. Et pourtant, la discipline et la force d'esprit l'emportaient, et chacun endossa son armure, prit place dans les rangs. C'est ce que fit Xéno, qui se comporta dès lors comme un soldat.

Deux cavaliers survinrent alors : un Grec qui gouvernait une province perse du temps où Cyrus régnait sur l'Anatolie, ainsi qu'un certain Glous, un homme étrange aux cheveux longs, retenus sur la nuque par une barrette en or. Ariée les avait dépêchés.

« Par chance, nous vous avons trouvés, dit Glous. Où aviez-vous échoué ?

— Nous avons donné la chasse aux Perses jusqu'à la tombée de la nuit.

— Cyrus est mort », déclara le Grec.

Proxène allait lui répondre quand Cléarque l'arrêta d'un geste de la main. Il opina gravement du bonnet.

« L'armée du Grand Roi campe non loin d'ici, poursuit l'ami de Cyrus. Vous courez un grave danger.

— C'est ce que tu crois ? rétorqua le général en chef. Écoute-moi bien, mon ami. Nous les avons balayés et poursuivis pendant plusieurs heures. Nous en avons fauché une quantité et les survivants sont maintenant à bonne distance. S'ils se montrent, ils recevront ce qu'ils méritent, et peu importe leur nombre. Si tu veux savoir ce que je compte faire, eh bien je m'apprêtais à les attaquer, car ils ne s'y attendent sûrement pas. »

Glous le dévisagea ainsi qu'on dévisage un fou. « Oh ! j'en suis persuadé, car tu as vu leur nombre, n'est-ce pas ?

— Il y a quatre-vingts ans, aux Portes ardentes, nous étions un contre cent et, si nous n'avions pas été trahis, nous les aurions bloqués sur le col et renvoyés chez eux à coups de pied au cul.

— La situation est différente. Nous sommes en rase campagne et ils ont des détachements de cavalerie. Ils vous épuiseront, vous frapperont de loin, vous tueront l'un après l'autre. »

Cléarque l'interrompit d'un geste sec de la main. « Retournez auprès d'Ariée. Dites-lui que nous sommes prêts à nous mettre à son service s'il entend s'emparer du trône. Deux de mes hommes vous accompagneront, et lui exposeront mon plan... »

C'est alors que Sophos avança, sans qu'il eût été appelé. Cléarque promena le regard sur l'assemblée et croisa celui de Ménon de Thessalie. Il était couvert de sang, mais on ne lui voyait pas une seule égratignure.

« ... lui aussi », conclut-il en le désignant comme s'il déclamait tout haut la conclusion d'une pensée. L'air égaré, il poursuivit : « Quant à moi, il faut que je nourrisse mes garçons, comprenez-vous ? Je suis comme leur père. Je les punis durement lorsqu'ils commettent des erreurs, mais je veille à ce qu'ils aient à manger et à boire. Ils doivent récupérer leurs forces... Mes garçons ont besoin de manger... »

Glous secoua la tête, perplexe, et monta à cheval avec les autres. Ils s'élancèrent au galop.

« Rebroussons chemin », ordonna Cléarque qui mit sa monture au pas.

Pourquoi devions-nous retourner sur les lieux de ce carnage, sur ce champ de mort sans fin ? C'était là que se trouvait notre salut, tout au moins pour un moment. Je le comprendrais bien vite.

Cléarque enjoignit aux soldats de ramasser les flèches et les javelots qui jonchaient le sol ou qui étaient fichés dans les cadavres et, avec ce qu'il restait des chariots, d'accumuler assez de bois pour allumer un feu. On dépeça et découpa les carcasses d'une vingtaine de mulets et de chevaux, dont on cuisit la viande comme on le put.

« La viande de cheval revigore, disait le général. Mangez, vous avez besoin de reprendre des forces. » Il distribuait des morceaux aux soldats, ainsi que le fait un père avec ses enfants. Mais c'était insuffisant pour dix mille hommes. Il offrit la dernière portion à un garçon de dix-huit ans et demeura à jeun.

Socrate s'approcha : « Nous avons de la visite.

— Encore ? demanda Cléarque en se levant.

— Des individus qui parlent notre langue, répondit le général, avant de s'effacer devant deux hommes précédés d'un étendard de paix.

— Je m'appelle Phalinos, déclara le premier.

— Et moi Ctésias, dit le second.

— Ctésias ? interrogea Cléarque. Mais tu n'es pas... »

L'homme qui s'était présenté, un quinquagénaire chauve, vêtu à la perse, acquiesça. « Je suis... je suis le médecin du Grand Roi Artaxerxès.

— Ah ! Et comment se porte ton illustre patient ?

— Bien. Mais Cyrus a failli le tuer. Sa lance a transpercé la cuirasse du souverain sans toucher toutefois d'organe vital. Par chance, j'ai réussi à recoudre la plaie.

— Bon travail. J'aimerais disposer d'un médecin aussi habile que toi, mais je crains que tes gages ne soient trop élevés. Alors, quel bon vent vous amène ?

— En vérité, j'aimerais vous poser la même question », répliqua l'archiatre royal avec un sourire ironique.

Cléarque le dévisagea un moment. « À mon avis, tu le sais fort bien, Ctésias, mais j'aimerais savoir une chose : pourquoi le Grand Roi m'envoie-t-il son médecin ? Croit-il que je sois... enrhumé ? Es-tu censé me prescrire un emplâtre bouillant ? Ou une belle infusion de ciguë ?

— Nous sommes grecs, et cela lui a paru une excellente raison.

— Excellente, je l'admets. Permits-moi cependant de te rappeler deux ou trois choses. Nous avons été engagés par Cyrus. Cyrus est mort. Nous n'avons rien contre le Grand Roi...

— J'en suis persuadé, intervint Phalinos, mais cela ne change rien à la situation. Vous êtes trop nombreux et vous êtes armés. Présentez-vous à sa tente vêtus de vos seules tuniques, dans une attitude humble, et je verrai ce que je peux faire pour vous.

— Ai-je bien entendu ? s'exclama Cléarque. Dans une attitude humble ? » Il se tourna vers ses généraux. « Messieurs les officiers, elle est vraiment bonne ! Voulez-vous répondre vous-mêmes à nos invités ? Je dois m'absenter un instant. »

L'attitude de Cléarque me surprit. Pourquoi s'éloignait-il en cet instant crucial ? Les généraux se rembrunirent.

« Il faudra d'abord me tuer », répondit Cléanor d'Arcadie, un formidable guerrier à la voix aussi coupante qu'une épée.

Proxène de Béotie usa d'un ton plus conciliant, mais de mots tout aussi durs : « Vêtus de nos seules tuniques, c'est ça ? Et que nous arrivera-t-il ? Nous serons massacrés ? Empalés ? Dépecés vivants ? C'est la coutume par ici, n'est-ce pas ? Nous avons vu le traitement que le Roi a réservé à son petit frère ! »

Phalinos ne releva pas la provocation : c'était un excellent négociateur. Massif, paisible, attentif, il pesait ses mots et ne les gaspillait pas. « Premièrement, le Grand Roi sait qu'il est vainqueur, car il a battu et tué Cyrus, que vous serviez. Deuxièmement, vous vous trouvez sur son territoire, raison pour laquelle vous lui appartenez. Vous êtes encerclés, entourés de deux canaux et de deux grands fleuves infranchissables, l'un à droite et l'autre à gauche. Vous n'avez pas d'issue, et si vous décidiez de vous battre, il lancerait sur vous tant de soldats que

vous n'arriveriez jamais à les tuer, pas même s'ils se laissaient faire. »

Xéno, qui s'était frayé un chemin parmi les officiers, intervint sans y être autorisé : « Phalinos, ta demande est irraisonnable. Vous n'ignorez pas que nous avons battu les Perses qui nous faisaient face et qu'ils se sont enfuis. Vous ne pouvez donc pas nous traiter en vaincus.

— Bravo, mon garçon ! Tu t'exprimes comme un philosophe. Mais si tu crois pouvoir défier le plus grand empire de la Terre avec de bonnes résolutions, tu te trompes lourdement.

— Un instant ! s'exclama un autre officier. Pourquoi n'essayons-nous pas de trouver un accord ? Vous êtes venus négocier, n'est-ce pas ? Nous sommes d'excellents guerriers, nous avons perdu notre chef, ce qui nous rend disponibles. Vous avez des problèmes en Égypte. Nous pourrions peut-être nous en charger. Je suis certain que nous en viendrions à bout.

— Soumettre l'Égypte ? répliqua Phalinos en secouant la tête. Par les dieux, mais vous vous prenez pour... » C'est alors que Cléarque réapparut. Phalinos se tourna aussitôt vers lui. « Il règne ici une grande confusion, chacun donne son avis. Je dois parler à une seule personne, un homme capable de me répondre au nom de tous. Alors, Cléarque, vas-tu me dire ce que vous avez décidé, oui ou non ?

— Je n'ignore pas que nous sommes dans une situation de faiblesse. Mais tu es grec, bon sang, et personne ne nous épie, à l'exception du médecin, qui est également grec, n'est-ce pas ? Cesse donc de jouer le messager et donne-nous un conseil de Grec à Grec ! Si nous réussissons à nous arracher à ce merdier, nous ne l'oublierons pas. Tu auras de l'autre côté de la mer dix mille amis sur qui compter au cas où le vent changerait. On ne peut être sûr de rien en ce bas monde, tu le sais. »

Entre-temps, Xéno m'avait rejointe. Personne ne me prêtait attention, car j'avais rassemblé mes cheveux sous un couvre-chef et enfilé une cape d'homme.

« Que fait Cléarque ? demandai-je.

— À mon avis, il essaie de gagner du temps. Il attend un signal de Sophos ou de Ménon concernant la situation au campement des Asiatiques et la réponse d'Ariée.

— Silence ! nous lancèrent nos voisins. Nous voulons écouter les propositions de ce type. »

Phalinos répondit : « S'il existait une issue, je te le dirais, je te le jure, mais tu peux toi-même constater que vous êtes coincés. Il vous est impossible de rebrousser chemin et tout aussi impossible d'avancer. À moins que...

— Quoi ?

— Y a-t-il des Spartiates parmi vous ?

— Pas un. Mais les hommes que tu vois leur ressemblent beaucoup lorsqu'il s'agit de se battre. »

Phalinos garda le silence un moment, semblant suivre le fil invisible d'un raisonnement, puis il s'exclama : « Rendez-vous ! J'interviendrai en votre faveur. Toi aussi, Ctésias, n'est-ce pas ? Le roi écouterait son médecin, l'homme qui lui a sauvé la vie. »

Ctésias acquiesça avec bienveillance.

« Tu vois ? poursuivit Phalinos. Il interviendra lui aussi, vous n'avez rien à craindre. Alors, que réponds-tu ? »

Cléarque se rapprocha, et le Grec fit un pas en arrière comme s'il entendait maintenir une distance de sécurité. « Je te remercie de ton conseil, mon ami, j'apprécie vraiment mais, vois-tu, j'ai réfléchi. Nous présenter en tunique et à genoux comme des mendiants ne me paraît pas une bonne idée. Non, c'est hors de question. »

Phalinos réprima à grand-peine un geste de déception et réfléchit quelques instants. Le soleil brillait, et le bourdonnement des mouches qu'attiraient les milliers de cadavres jonchant le sol, non loin de là, était presque insupportable. Des corbeaux et de grands vautours tournoyaient dans le ciel, prêts à banqueter. Phalinos posa les yeux sur les rapaces puis sur Cléarque, alors que Ctésias, le médecin, gardait une attitude d'observateur attentif mais détaché. Il finit par dire : « S'il en est ainsi, je dois te rappeler ce qui vous attend. Tant que vous resterez ici, vous bénéficierez d'une trêve. Si vous avancez ou reculez, ce sera la guerre. Que dois-je rapporter ?

— Tu l'as dit toi-même. Si nous restons ici, il y aura trêve, et guerre si nous avançons ou reculons. »

Furieux, Phalinos se mordit la lèvre inférieure puis s'éloigna sans piper.



« Il n'imaginait pas cette issue, commenta Socrate.

— Non, je crois bien que non, dit Cléarque. Et il ne passera pas un bon moment quand il sera devant le Grand Roi, au rapport. De toute façon, nous ne pouvons pas rester ici, nous n'avons rien à manger. Et si nous perdons nos forces, nous sommes morts. »

C'est alors que se présentèrent Agasias et Sophos. « Ariée a été blessé, mais il s'en tirera. Ménon et Glous sont restés au campement.

— Que pense le Barbare de ma proposition ?

— Il dit qu'aucun Perse de haut rang n'accepterait de le reconnaître comme roi, même si nous nous emparions du trône, et que, si nous voulons nous unir à lui, il nous aidera à rebrousser chemin. Il nous demande de le rejoindre au plus vite. S'il ne nous voit pas demain matin, il partira de son côté.

— J'ai compris. N'avez-vous rien remarqué d'étrange en venant ?

— Non, répondit Glous. Tout est calme. Les Perses sont à bonne distance.

— Pour le moment, intervint Cléanor.

— Pour le moment », admit Cléarque.

Il se tourna vers le trompette et lui ordonna de sonner le rassemblement pour les officiers supérieurs. Les généraux et les chefs de bataillon accoururent quelques instants plus tard, et Cléarque tint un conseil de guerre.

Xéno venait vers moi quand il croisa Sophos qui s'éloignait dans la direction opposée à celle de l'état-major.

« Viens, dit ce dernier.

— Mais je ne suis qu'un écrivain...

— Maintenant tu en fais partie, répondit l'homme d'un ton sec. Allons-y. »

Xéno le suivit et je l'attendis, assise par terre, près de Halys, son cheval, de son domestique, de son chariot et de son bagage. Il possédait une petite fortune et mieux valait la surveiller, étant donné la situation critique.

Leur entretien se prolongea une bonne partie de l'après-midi. Je les vis revenir et s'arrêter à une vingtaine de pas de moi. Puis Sophos gagna sa tente et Xéno me rejoignit.

« Prépare-toi, dit-il. Nous devons partir à la tombée de la nuit.

— Et où allons-nous ?

— Retrouver les autres, après quoi nous verrons... Reste-t-il de quoi manger ?

— Oui, je peux préparer une fougasse, il y a des olives au sel et un peu de vin.

— Très bien. Dînons tôt, car nous partirons ensuite. »

En vérité, il y avait d'autres vivres à bord du chariot, mais si je l'avais révélé à Xéno il aurait invité à dîner Socrate, Agias ou Glous, ou les trois à la fois, et je ne voulais pas risquer de manquer de provisions, ne sachant quand il serait possible de nous ravitailler.

Ma fougasse dégageait un parfum appétissant et Xéno n'eut pas besoin de me dire de la partager : j'en offris de mon propre chef à nos voisins, des garçons de vingt ans qui s'étaient battus comme des lions.

Privé de tout appui lui permettant d'écrire, Xéno se montra plus enclin à converser, surtout après que je lui eus versé un peu de vin doux.

« Nous courons un grave danger, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il.

— Il y a une chose qui m'échappe. Le Roi possède une armée mille fois plus nombreuse que la nôtre. Pourquoi ne nous a-t-il pas attaqués ?

— Il a peur.

— De quoi ?

— Des guerriers à cape rouge. Ils sont considérés comme invincibles. Il y a quatre-vingts ans, un roi de Sparte dénommé Léonidas bloqua les Portes ardentes, un défilé en Grèce centrale, avec trois cents soldats et repoussa pendant des jours et des jours une armée perse cent fois plus nombreuse. Les hommes dont je parle appartiennent à cette lignée de guerriers. Hier, ils ont balayé l'aile gauche perse qui était cinq fois plus importante qu'eux. Ils sont une légende vivante. La seule vue de leurs armes insuffle la terreur. Cyrus était persuadé que ce petit contingent suffirait à vaincre son frère, le souverain le plus puissant de la Terre. Et il ne se trompait pas. Si Cléarque avait

attaqué au centre, ainsi qu'il le lui avait ordonné, nous serions à présent dans une situation bien différente.

— Au lieu de ça, nous sommes bien embêtés. Qu'allons-nous faire ?

— Nous allons rejoindre les autres et nous chercherons une solution. »

Je lui versai encore un peu de vin pour me faire pardonner mon insistance.

« Xéno, penses-tu qu'il existe une issue ? »

Il baissa la tête. « Je l'ignore. Nous sommes au cœur de l'empire du Grand Roi. Certes, il nous craint, mais il sait que si nous retournons chez nous le monde apprendra qu'une poignée de mercenaires est parvenue à atteindre sans coup férir sa capitale, ou presque. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Oui. Un jour, un homme pourrait avoir le courage et la capacité de réitérer cette entreprise et de la mener à terme. Conquérir l'Empire perse.

— C'est cela. Veux-tu que je te dise une chose ? Si tu étais un homme, tu pourrais devenir le conseiller d'un personnage important.

— Je n'ai pas envie de devenir le conseiller de qui que ce soit. Je veux rester auprès de toi, si tu le souhaites... tant que tu le souhaiteras.

— Tu peux en être certaine. Mais sache que tu unis ton destin à celui d'un exilé, d'un homme privé de maison, de richesses, d'avenir. Privé de tout. »

Je m'apprêtais à répondre quand les trompettes sonnèrent. Xéno bondit sur ses pieds et empoigna ses armes.

À la deuxième sonnerie, les hommes formèrent les rangs. À la troisième, ils se mirent en marche. La nuit tombait sur le désert.

## 10

Les soldats parcoururent en silence environ trente stades dans le noir, attentifs au moindre bruit suspect. Cléarque et ses officiers savaient que, en s'ébranlant, ils avaient violé la trêve et qu'ils se trouvaient donc en guerre avec le Grand Roi. Ils s'efforçaient aussi de deviner où le souverain était et les projets qu'il méditait.

Je pensais, quant à moi, qu'il était déjà reparti. Ayant remporté la bataille, ayant vaincu et tué son frère, il n'entendait sans doute pas perdre du temps à affronter un petit contingent de mercenaires coincé entre le Tigre et l'Euphrate.

Assise dans le chariot, je balayais les environs du regard, scrutais dans l'obscurité les silhouettes des soldats qui cheminaient, appesantis par leur armure et les terribles efforts qu'ils avaient affrontés au cours des deux jours précédents. Affamés, ils n'auraient certes pu résister à une attaque massive. Tout se jouait dans le bref espace qui les séparait du campement d'Ariée. Par chance, ils l'atteignirent sans encombre.

J'observais également Xéno, qui avançait à cheval non loin de moi sans manifester la moindre crainte. Il était persuadé que la légende des capes rouges suffisait à tenir nos ennemis à distance. Peut-être avait-il raison. Par la suite il me révéla une information importante : les Perses n'attaquent jamais de nuit, ils entravent leurs chevaux et leur ôtent leur harnachement jusqu'à l'aube. Sans doute l'avait-il lu dans un ouvrage et en eut-il la confirmation pendant l'expédition.

Nous arrivâmes à destination vers minuit. Nos généraux s'entretenirent aussitôt avec les officiers asiatiques. Pour la seconde fois, Xéno fut admis à cette réunion. Il se retrouva nez à nez avec Ménon de Thessalie, qui avait attendu là. Ils se saluèrent d'un signe de tête. Quant à moi, j'errai à travers le campement du bataillon d'Agasias et de Glous qui avait affronté

la bataille aux côtés des Asiatiques. Des feux s'éteignaient çà et là, tandis que quelques lampes s'allumaient.

Soudain, je remarquai un groupe de soldats dont le regard était rivé sur une tente. En m'avançant, j'en compris la raison : une lampe allumée à l'intérieur projetait sur la toile la silhouette d'une magnifique fille nue en train de se laver.

« Il n'y a rien à voir ! Allez-vous-en ! » m'exclamai-je, devinant ce qui allait se produire. Mais les guerriers ne prêtèrent pas attention à mes cris ; pis, ils s'approchèrent du petit pavillon en ricanant. Puis ils s'immobilisèrent et, après s'être consultés, se dispersèrent. Sans doute mon ton autoritaire les avait-il dissuadés de commettre une bêtise.

Je m'approchai et dis à l'intention de l'occupante du pavillon : « Si tu n'éteins pas, tu pourrais recevoir des visites indésirables et certainement désagréables.

— Qui es-tu ? Que veux-tu ? répondit une femme, apparemment inquiétée par mon accent.

— Je voulais juste t'avertir qu'on voit de l'extérieur que tu es nue. Des soldats se rassemblaient pour savourer ce spectacle. Tu peux sans doute imaginer ce qui serait arrivé sans mon intervention.

— Je m'habille tout de suite.

— Puis-je entrer ?

— Bien sûr. »

J'entrai et découvris l'une des plus belles créatures que j'eusse jamais vues, peut-être la plus belle. Blonde, elle avait les yeux de la couleur de l'ambre et le corps d'une déesse, une peau douce, sans doute nourrie par de précieux onguents et digne de caresses aristocratiques.

« Tu es certainement la fille qui s'est enfuie toute nue à l'arrivée des Perses », déclarai-je.

Elle sourit. « Comment le sais-tu ?

— Je l'ai entendu raconter, et la vue de ton ombre projetée sur la tente m'a ramené cet épisode à l'esprit.

— Et toi, qui es-tu ?

— Je m'appelle Abira. Je suis syrienne.

— Tu es une esclave ?

— Non, je suis libre, j'ai suivi de mon propre chef un membre de cette expédition.

— Tu es tombée amoureuse ? demanda la fille, l'air curieux.

— Cela te semble étrange ?

— Tu es tombée amoureuse. Assieds-toi. J'ai de quoi manger. Tu dois être affamée. »

De toute évidence, elle avait besoin de compagnie, et en particulier de compagnie féminine. Se trouver au milieu d'un campement, parmi des dizaines de milliers de jeunes gens violents dont nombre d'entre eux l'avaient vue complètement nue ne devait pas être confortable. Elle ouvrit un coffre et m'offrit un morceau de pain accompagné d'une tranche de fromage de chèvre.

Je la remerciai. « Tu es extrêmement belle. Tu devais être l'amie d'un homme important... »

Elle baissa la tête. « Tu es une bonne observatrice et tu comprends les choses.

— Peut-être même du plus important. »

La fille acquiesça.

« Cyrus ? »

Un instant, ses yeux s'embuèrent. « Quelle horreur..., dit-elle d'une voix tremblante.

— Tu étais sa compagne ?

— L'une des nombreuses femmes de son harem. Mais il m'envoyait souvent chercher. Il me traitait avec respect, avec affection, peut-être même avec amour. Il m'offrait de magnifiques cadeaux, il aimait m'écouter. Il voulait que je lui raconte des fables, des histoires... On aurait dit tantôt un enfant tantôt un être aussi dur et impénétrable que l'acier.

— Que t'est-il arrivé, hier ?

— Je me trouvais dans la tente du prince quand les soldats d'Artaxerxès y ont fait irruption. Ils étaient déchaînés, ils tuaient, brûlaient, pillaient. Ils se sont jetés sur les autres filles, m'ont saisie par la robe, mais j'ai défait agrafes et ceinture et me suis enfuie toute nue.

— Tu as alors atteint notre garnison.

— Oui, en courant plus vite que je n'avais jamais couru. Les nôtres ont contre-attaqué à la tombée du soir et ont refoulé les

Perses. On a retrouvé les corps de deux de mes camarades, violées pendant des heures jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Indisposée par ce récit atroce, je me levai et jetai un coup d'œil à l'extérieur. Tout semblait calme. Nous étions maintenant en sécurité. Au fond du campement, on distinguait la grande tente éclairée où se tenait la réunion de l'état-major. Xéno se trouvait là, lui aussi, et je me demandais pourquoi Sophos l'avait introduit dans le cercle des officiers supérieurs, alors qu'il n'était même pas un soldat. Et pourquoi il avait accepté. Sophos lui avait-il promis quelque chose ? De quoi pouvait-il s'agir ? Et que Xéno lui apportait-il en échange ? Je n'avais pas le droit de poser ces questions, mais je tenais à obtenir des réponses et j'étais prête à utiliser tous les moyens nécessaires pour parvenir à mes fins.

Je me tournai vers la splendide concubine de Cyrus. La lampe jetait des reflets dorés sur sa peau d'ivoire et donnait à son regard d'une transparence cristalline une intensité presque insoutenable. « Dans cette partie du campement aussi, tu constitues une proie désirable, et tu es, qui plus est, privée de maître. Comment pouvais-tu te baigner sans craindre d'être agressée ? Les hommes qui s'étaient rassemblés devant ta tente s'apprêtaient à...

— Et tu crois que tes cris les ont éloignés ? Jamais je ne me serais baignée si je ne m'étais pas sentie en sécurité !

— Alors, pourquoi...

— Tu n'as rien remarqué dehors ?

— Non. Il fait noir. »

La fille s'empara de sa lampe et se dirigea vers la sortie. « Viens voir. »

Je la suivis. La lumière éclaira à droite de l'entrée deux têtes plantées sur des fers de lance. On voyait dans leurs bouches des testicules. Horrifiée, je reculai.

« Voilà ce qui les éloigne.

— Par les dieux, comment as-tu...

— Tu ne crois tout de même pas que j'ai décapité et castré ces deux énergumènes ?

— Qui l'a fait dans ce cas ?

— Je venais de me réfugier par ici quand un des nôtres m’a approchée et a jeté sa cape sur moi. C’est alors que des Asiatiques d’Ariée sont venus me réclamer. D’autres les ont repoussés. On m’a conduite dans cette tente où j’ai pu enfin reprendre haleine, mais pas longtemps. Je venais de me coucher quand deux Asiatiques se sont introduits ici sans un bruit. L’un d’eux a plaqué sur ma bouche une main aussi grosse et poilue que la patte d’un ours et m’a fait sortir par l’arrière. Je pensais que je me retrouverais dans le harem d’un de ces individus hirsutes et nauséabonds, ou que je serais donnée en pâture à la soldatesque, quand j’ai remarqué une ombre qui avançait vers nous. J’ai tenté le tout pour le tout, j’ai mordu la main de mon ravisseur et crié au secours. L’ombre s’est alors immobilisée, et j’ai vu à la lumière du bivouac un guerrier plus beau et plus puissant qu’Arès en personne, dégainer son épée et se diriger vers nous d’un pas tranquille. Je ne pourrais décrire ce qui s’est passé. Mes ravisseurs sont tombés l’un après l’autre, comme des pantins en sciure. Mon sauveur s’est penché sur eux, les a décapités de deux coups d’épée et a planté leurs têtes sur des fers de lance devant ma tente. Puis il a coupé leurs testicules et les a fourrés dans leur bouche. Personne ne m’a plus ennuyée.

— Je veux bien le croire. A-t-il réapparu ensuite ?

— Hélas non. Il s’est éloigné sans mot dire.

— C’était un des nôtres ? Peux-tu me le décrire ?

— Il avait un corps d’athlète plus que de guerrier, des cheveux dorés et lisses qui couvraient une partie de son front, des yeux bleus comme le ciel et un regard de glace.

— Ménon de Thessalie.

— Qu’as-tu dit ?

— L’homme qui t’a sauvé la vie est un des généraux de l’armée grecque, un guerrier formidable, un impitoyable exterminateur.

— Mais il est beau comme un dieu et il m’a sauvé la vie. J’aimerais pouvoir mieux le connaître. Une caresse savante fait parfois surgir chez un homme des aspects cachés, insoupçonnables.

— Je te comprends. Tu as besoin d’être protégée et tu n’as pas envie de tomber entre les pattes d’un être désagréable ou



répugnant. Mais fais attention, Ménon n'est pas du genre à se laisser domestiquer. Ce sera comme si tu caressais un léopard.

— Je ferai attention.

— Bien. Je m'en vais. Comment t'appelles-tu ?

— Mélissa. Reviendras-tu me rendre visite ?

— Dès que je le pourrai. En attendant, sois prudente et sors bien couverte. Oui, même s'il fait chaud. Cela vaut mieux, crois-moi.

— D'accord. J'espère te revoir vite, Abira.

— Moi aussi. Bonne nuit. »

Je regagnai ma tente. Xéno m'y attendait.

Je l'interrogeai sur la réunion avec les chefs asiatiques. Il me répondit qu'ils avaient juré de se soutenir mutuellement. Ariée était blessé, mais pas gravement, il semblait décidé à placer les deux armées en sécurité. Il n'était pas envisageable de rebrousser chemin. Nous avions affronté à l'aller une route jonchée de périls, malgré le ravitaillement dont les troupes disposaient. Elle serait impraticable, au retour, sans provisions. Mieux valait emprunter un itinéraire plus long, traversant des lieux où il serait possible de trouver des moyens de subsistance. Le plan qui avait été arrêté prévoyait de se déplacer le plus vite possible en poussant le Grand Roi à faire des choix compliqués ou dangereux. Pour éviter de se laisser distancer, il lui faudrait marcher avec un contingent réduit, ce qui était très risqué ; en dépêchant à notre poursuite l'armée qui avait défait Cyrus, il prendrait du retard.

« C'est un plan excellent, me semble-t-il », déclarai-je. Il sourit. Le fait qu'une femme approuvât la décision du conseil de guerre n'avait guère d'importance, mais je ne pouvais m'empêcher d'exprimer mon point de vue. Avant de me coucher, je pris la lampe et rangeai nos affaires sur le chariot pour éviter de perdre du temps au moment du départ. Nous disposions du nécessaire pour nous laver, à l'intérieur de la tente. Je veillais à ce que nous ayons toujours un broc plein. Quand l'eau manquait, je lavais Xéno à l'aide d'une éponge humide, que j'utilisais ensuite pour ma propre toilette. Il nous semblait que nous dormions mieux, une fois débarrassés de la poussière de la journée. Nous oubliions aussi la faim qui nous

tenaillait de plus en plus au fil des heures et des jours. Nous économisions les provisions parce que nul ne savait quand il serait possible de nous ravitailler et parce que nous partagions le peu que nous avions avec ceux qui n'avaient rien.

Je racontai à Xéno que j'avais fait la connaissance de Mélissa, la fille qui avait jailli toute nue du pavillon de Cyrus, et lui rapportai les moyens de dissuasion que Ménon de Thessalie avait mis en œuvre devant sa tente.

Il s'abstint de tout commentaire. Il eût été incapable de dire quoi que ce soit à ce sujet.

J'ai fini par penser que son maître lui avait transmis un sentiment éthique si profond que Ménon, cet être profondément immoral, l'effrayait plus qu'il ne le répugnait.

Le lever du soleil et les sentinelles de la dernière ronde nous réveillèrent. Nous nous mîmes aussitôt en route. Le paysage avait beaucoup changé. Le terrain était verdoyant, traversé de canaux qui irriguaient les champs. Des palmeraies signalaient, au loin, l'emplacement de centres habités.

Nous marchâmes toute la journée, nous éloignant de plus en plus du champ de bataille. Le soir, nous établîmes le campement près d'un groupe de villages. Ils n'étaient pas très différents de ceux de la Ceinture : de modestes constructions en briques crues, aux toits en palmes, des enclos renfermant ânes, brebis et chèvres, quelques chameaux, et, partout, des poules et des oies.

À la tombée du soir, un groupe d'éclaireurs remarqua un grand troupeau de chevaux au pâturage. Nous en conclûmes que l'armée du Grand Roi bivouaquait non loin de là. Mais Cléarque refusa de se retirer afin que l'ennemi n'imaginât pas qu'il avait peur.

Pendant toute la nuit, on entendit des appels et assista à de fausses alertes. Au moindre bruit, au hennissement d'un cheval ou à l'abolement d'un chien, les hommes se levaient, s'armaient et s'agitaient. Affamés, affaiblis par l'effort, extrêmement tendus, ils réagissaient avec une promptitude excessive, courant

le risque d'être surpris par une attaque et de ne pas être en mesure d'y faire face.

Les conséquences qu'entraînaient la faim et le manque de sommeil préoccupaient Xéno. Nous n'avions qu'une seule protection, je m'en rendis compte alors : la légende des guerriers à cape rouge. En réalité, nos redoutables guerriers avaient peur de l'obscurité d'une nuit sans lune, en l'absence de bois pour les feux et d'huile pour les lampes. Ils avaient peur de l'inconnu.

Alignés en rase campagne, à la lumière du soleil, devant l'ennemi, ils étaient prêts à puiser dans leur courage et dans leurs forces pour affronter le danger. Seuls, dans le noir, au cœur d'un pays ennemi, ignorant d'où la mort viendrait, ils se montraient vulnérables et effrayés.

Cléarque s'en rendit compte : vers minuit, il envoya un héraut annoncer qu'un âne s'était échappé et qu'il avait semé le désordre dans le campement. Maintenant, une double rangée de sentinelles veillait, et l'on pouvait donc dormir tranquillement.

La voix du héraut était la voix du général, de l'homme qui veillait alors que les autres dormaient, de l'homme qui jeûnait, qui souffrait de la faim et des efforts, mais qui disposait toujours d'un plan de secours, d'une issue, d'une solution de réserve en mesure de chasser la panique et d'apaiser les esprits.

Le calme s'abattit bientôt sur le campement. On alluma quelques feux et nombre de soldats parvinrent à se reposer.

Je pensai à Mélissa. Où était-elle en cet instant précis ? Son défenseur l'avait-il rejointe ? Avait-il apporté une corbeille de têtes coupées et les avait-il disposées devant sa tente ? Certainement pas. Les têtes étaient restées dans le campement abandonné. Aucun désir n'avait survécu dans leur regard vitreux, et leur apparence humaine s'achevait là où Ménon de Thessalie l'avait décidé.

Où était Ménon ? Son corps impeccable devait être, lui aussi, souillé et négligé. Mélissa n'aurait pas eu de léopard à caresser.

Je sentis Xéno s'agiter dans son sommeil. Il songeait lui aussi à l'avenir, se demandait peut-être combien de temps il lui restait et à quel genre de mort il lui faudrait se préparer.

Pour ma part, je plongeai dans le sommeil et dormis, enveloppée dans sa chaleur, comme toujours. La mort ne me concernait pas et j'étais persuadée que mon amour éloignerait toute menace de l'homme qui reposait à mes côtés.

Ce n'était peut-être qu'un souhait, que la nuit sans lune et l'air stagnant de la terre humide engloutiraient. Pourtant, il se produisit un miracle au lever du soleil. Déjà armé, Xéno me réveilla et me dit, l'air incrédule : « Le Roi demande une trêve ! »

Cela semblait impossible, et pourtant c'était vrai.

« Sophos et moi proposons nos services au général en chef quand un des nôtres a annoncé une visite.

“Une visite ? a répété Cléarque.

— Oui, général. Des ambassadeurs du Grand Roi demandent à être reçus.”

» Nous nous apprêtions à répondre “Laisse-les passer”, tant nous étions surpris, quand Cléarque a répondu : “Dis-leur que je suis occupé.

— Mais tu n'es pas occupé, général, a rétorqué Sophos.

— Si, je le suis. Je réfléchis à la façon de les recevoir. Un peu d'attente ne peut que leur faire du bien. Nous ne devons pas nous montrer trop désireux de négocier, sinon ils penseront que nous sommes faibles. Mais j'ai une autre raison. Je veux que mes soldats soient parfaitement alignés et coiffés, qu'ils arborent une armure étincelante et brandissent un bouclier reflétant les éclats du soleil. Nous devons faire preuve d'une discipline et d'un moral intacts. Plus que mes paroles ou mes exigences, les ambassadeurs devront décrire au Roi l'état de ma phalange. Tout cela demande du temps. Je les recevrai quand le moment sera venu.”

» Il nous raconta alors cette histoire d'âne égaré qu'il avait fait répandre par un héraut. Nous avons tous ri, bien que nous ayons l'estomac vide. Une heure s'est écoulée depuis qu'on lui a annoncé la visite des ambassadeurs, et je suppose qu'il doit être en train de les recevoir à présent. »

Xéno n'avait pas achevé son discours qu'on sonnait le rassemblement. Les soldats se précipitèrent au centre du campement.

Cléarque apparut.

Il avait tiré ses cheveux sur la nuque et portait une armure étincelante, une lance dans la main gauche et un bâton de commandement dans la droite. « Soldats ! commença-t-il. Des messagers du Grand Roi demandent à être reçus. Je veux que vous soyez parfaitement alignés sur quatre rangées. Il faut que nos ennemis voient une armée, non un troupeau de chèvres. Avez-vous bien compris ? Et maintenant, les gardes du corps ! »

Il se mit à inspecter les rangs. Lorsqu'il voyait un homme mal aligné, il lui assenait un coup de bâton afin qu'il rectifiât sa position. Il choisit ensuite huit soldats, les plus grands, les plus musclés, qui lui tiendraient lieu de gardes du corps.

À une nouvelle sonnerie de trompette, les hommes empoignèrent leurs boucliers et serrèrent les rangs, provoquant de grands cliquètements. Alors Cléarque fit annoncer aux messagers qu'il était prêt à les recevoir.

Les trois notables se présentèrent. Non sans stupeur, ils admirèrent l'ordre des troupes, la rigueur impeccable de l'alignement, les éclats menaçants des armures. Bien que tenaillés par la faim, nos soldats bombaient le torse devant les étrangers, bien décidés à leur montrer qu'ils n'étaient pas domptés, qu'ils ne les craignaient pas, mieux, qu'ils étaient redoutables. Je vis Socrate d'Achaïe, tête nue, au centre de son régiment, Agias d'Arcadie appuyé à sa pique, telle la statue d'Arès, je vis Ménon de Thessalie, aussi étincelant que l'étoile d'Orion qui porte malheur, arborant une cape incroyablement blanche. Je vis Agasias de Stymphale, Lykios de Syracuse et Glous.

Ils se tenaient en première ligne, à dix pas d'intervalle les uns des autres, aussi bien disposés que des pions sur un échiquier. Seul Sophos était absent. Il ne se montrait jamais dans ce genre d'occasion. Il s'évanouissait dans les airs, comme un mirage.

Les messagers annoncèrent que le roi était prêt à décréter la trêve, à condition que Cléarque s'engageât à interdire tout pillage ou toute offensive. Le général en chef répondit qu'avant de promettre quoi que ce soit il entendait nourrir ses hommes, et les nourrir immédiatement. Faute de quoi, il attaquerait.

Tout en prononçant ses mots, il regardait ses troupes afin que les messagers sachent qu'il ne plaisantait pas et qu'il pouvait déchaîner à tout instant les capes rouges.

Sans doute s'était-il entendu avec ses officiers, qui se tournèrent à leur tour vers leurs hommes. Alors se produisit un miracle : les guerriers inclinèrent leur bouclier l'un après l'autre afin de refléter les rayons du soleil. Ce mouvement fut si rapide qu'on eût dit que la foudre incendiait la phalange alignée.

Abasourdis, les Perses sautèrent sur leurs chevaux et disparurent.

Ils ressurgirent bientôt, prouvant que le Grand Roi, ou tout du moins l'homme qui était chargé des négociations, bivouaquait non loin de là.

Ils répondirent à Cléarque que sa demande était acceptée. Avant le soir, des guides conduiraient les troupes vers un groupe de villages regorgeant de vivres.

Nous étions sauvés.

Le trajet n'était pas aisé. Nous rencontrions des canaux remplis d'eau qu'il était impossible de traverser. Mais Cléarque donnait chaque fois l'exemple, saisissant une hache et abattant des palmiers pour fabriquer des passerelles destinées aux hommes, aux chariots, aux chevaux. Lorsqu'elles n'étaient pas assez larges par manque de matériaux, il ordonnait de démonter les véhicules, dont les roues étaient poussées à la main et le plancher tiré sur l'eau à l'aide de cordes, à l'instar de radeaux.

En voyant le général en chef s'activer de la sorte, les plus jeunes se mirent à la besogne, rassemblant toutes les forces qui leur restaient pour écourter le délai qui les séparait de leur destination.

Une fois encore, j'avais l'impression d'assister à un prodige : ces hommes épuisés arrachaient à leurs corps la moindre étincelle d'énergie. Je commençais à croire à la légende des capes rouges et me persuadais que chacun de ces guerriers valait dix Asiatiques.

Nous atteignîmes, à la tombée du soir, un groupe de villages éparpillés dans une plaine fertile. Il y avait là des centaines de palmiers chargés de dattes, des dizaines de greniers de forme ovale regorgeant de blé, d'orge, d'épeautre et de vin de palme. Les officiers distribuèrent des ordres sévères pour éviter que les hommes ne se jettent sur les vivres et ne tombent malades. On établit des rations modestes, et pourtant nombre de soldats furent pris de vomissements ou de violents maux de tête.

Les médecins en attribuèrent la faute au vin, auquel ils n'étaient pas habitués, ainsi qu'aux cœurs de palmier, si durs et si fibreux qu'ils étaient difficiles à digérer. Mais hormis ces quelques incidents, les guerriers purent se rassasier et retrouvèrent leurs forces.

Plus d'une fois je me suis demandé pourquoi le Grand Roi avait commis pareille erreur. Il suffisait d'attendre, de

tergiverser, de semer le trouble : la faim et l'épuisement seraient venus à bout de ses ennemis. Pourquoi agissait-il de la sorte ? Je ne voyais qu'une explication : il estimait que la résistance des capes rouges ne connaissait pas de limites, que rien ne les plierait. De même qu'il s'abstint d'empoisonner vivres et eau parce qu'il admirait leur valeur et leur courage, jugeant qu'elles ne méritaient pas une mort aussi indigne.

Voilà ce que pensait Xéno. Peut-être était-il dans le vrai. Quoi qu'il en fût, une ambassade se présenta le lendemain, une délégation prestigieuse qui comptait parmi ses membres le beau-frère du Grand Roi ainsi que Tissapherne, l'un de ses généraux les plus brillants, qui s'était distingué dans la bataille contre Cyrus et avait été nommé à la tête de la Lydie, province que gouvernait auparavant le prince défunt. Ils étaient somptueusement vêtus de culottes en gaze fine et montés sur de magnifiques chevaux aux harnachements d'or et d'argent ; des cavaliers des steppes coiffés de casques en cuir, munis de longs arcs en bandoulière, les escortaient.

L'entretien fut cordial, me raconta Xéno. Tissapherne et ses deux accompagnateurs serrèrent la main de Cléarque et des officiers supérieurs. Après quoi, on aborda les négociations. Tissapherne déclara que le Grand Roi était bien disposé à l'égard des Dix Mille, qu'il était prêt à les laisser partir en dépit de l'avis contraire d'un certain nombre de ses conseillers, lesquels craignaient que cette décision constituât un dangereux précédent. Ils devraient toutefois accepter ses conditions.

Cléarque répondit alors : « Nous ignorions le véritable but de l'expédition de Cyrus... » En prononçant ces mots, il mentait et disait la vérité en même temps. Il mentait parce qu'il avait toujours connu le dessein de Cyrus, il disait la vérité car la plupart des soldats ne savaient pas pourquoi ils avaient été enrôlés. « Mais lorsque nous l'apprîmes, il nous parut lâche d'abandonner l'homme qui nous avait engagés et nourris. Voilà pourquoi nous nous sommes battus loyalement sous ses ordres et avons remporté la victoire là où nous étions alignés. Maintenant que Cyrus est mort, nous sommes déliés de tout engagement et redevenons nos seuls maîtres. Nous n'avons qu'un seul désir : rentrer chez nous. Le reste ne nous intéresse



pas. Si vous ne vous mettez pas en travers de notre chemin, tout se passera bien. Si vous tentez de nous barrer la route, nous nous battons jusqu'au bout de nos forces. Et vous savez ce que j'entends par là. »

Les messagers se dévisagèrent tandis que l'interprète traduisait. Puis Tissapherne déclara : « Je vous l'ai dit, nous acceptons que vous rentriez chez vous à condition que vous ne vous livriez ni au pillage ni aux abus. Vous achèterez votre nourriture dans les marchés.

— Et s'il n'y a pas de marchés ?

— Vous pourrez prendre des vivres sur place, mais seulement le strict nécessaire, et sous notre surveillance. Que répondez-vous ? »

Cléarque et ses officiers se retirèrent pour délibérer. En réalité, leur décision était déjà prise, étant donné que les conditions des Perses étaient raisonnables. Leur réponse fut donc :

« Nous acceptons.

— Fort bien, dit Tissapherne. Nous allons rejoindre le Roi afin de ratifier ce traité. Dès que nous aurons recueilli son autorisation, nous reviendrons. Vous pourrez entamer alors votre voyage de retour. Je vous accompagnerai car je dois gagner moi-même ma province. En attendant, ne quittez pas ce campement, sinon notre accord sera caduc.

— J'espère que vous ne succomberez pas à la tentation de nous tendre un piège, lança Cléarque d'un ton menaçant. Ce serait une mauvaise affaire pour chacun d'entre nous. »

Tissapherne sourit, dévoilant des dents éclatantes sous sa moustache noire : « Il serait bon de nous faire confiance mutuellement avant d'entreprendre ensemble un voyage aussi long, tu ne crois pas ? »

Sur ces mots, il monta à cheval et disparut.

Cléarque se tourna vers ses hommes et leur demanda : « Qu'en pensez-vous ? » Xéno répondit qu'il approuvait ce plan, d'autant plus qu'ils n'avaient pas le choix, mais qu'il s'en remettait à la décision des officiers. L'un après l'autre, ceux-ci se déclarèrent prêts à accepter les conditions de Tissapherne.

« Alors attendons, dit le général en chef.

— Nous pouvons bien attendre, répliqua Ménon de Thessalie, mais pas trop. » Et il s'en alla.

Trois jours s'écoulèrent. Comme Tissapherne ne réapparaissait pas, des inquiétudes commencèrent à naître parmi les soldats. Lorsque j'allais puiser de l'eau, Xéno m'accompagnait, parce qu'il redoutait une attaque. La confiance qu'il avait dans les bonnes intentions des Perses vacillait peu à peu. Plus le temps passait, plus les craintes se multipliaient.

Je rendis visite à Mélissa, que je n'avais pas vue depuis plusieurs jours : elle était bien installée dans sa tente, servie par deux esclaves.

« Tu as trouvé un nouvel ami ? demandai-je.

— J'ai trouvé celui que je cherchais.

— Ménon ? »

Elle acquiesça avec un sourire.

« Incroyable ! Quand cela est-il arrivé ?

— Le soir où les messagers se sont présentés. Après le conseil d'état-major, il est passé devant ma tente en regagnant ses quartiers. Je l'ai invité à entrer et lui ai offert une boisson fraîche. Une invitation difficile à décliner, avec cette chaleur... Du vin de palme allongé et aromatisé à la menthe. J'ai trouvé au campement une amphore poreuse, grâce à laquelle j'obtiens une température glaciale, ou presque.

— Comment t'y prends-tu ?

— C'est simple. Ces amphores sont fabriquées avec une pâte grossière et cuites à haute température. Il suffit de les exposer au courant d'air et de les mouiller sans cesse. Cela refroidit leur contenu.

— Je croyais que tu le séduirais avec d'autres armes...

— Avec ça ? interrogea-t-elle en touchant son pubis. Après... après qu'il s'est assis et détendu, après qu'il a goûté cette boisson extraordinairement fraîche et désaltérante. Après que je l'ai lavé avec une éponge douce et séché dans un drap de lin fin sentant la lavande...

— Je ne crois pas qu'il existe d'homme capable de te résister. Tu conquerrais le Grand Roi en personne.

— J'ai une certaine expérience... Ménon a cédé quand j'ai commencé à le caresser, mais il ne s'est jamais abandonné

totalemment. Il est incroyablement soupçonueux et méfiant. Son passé dissimule sans doute de terribles événements.

— Il a dormi avec toi ?

— Une seule nuit. Nu, mais l'épée à son côté. Il l'a pointée contre ma gorge quand je me suis levée pour boire. Tu avais raison, on dirait un léopard. Il est évident qu'il pourrait tuer aussi facilement que boire un verre d'eau. Tuer n'importe qui, sans la moindre distinction.

— Fais attention.

— Et pourtant il a quelque chose de mystérieux qui me fascine. Sa férocité glaciale et soudaine. Il a développé une agressivité sans limites qui est, à l'évidence, la conséquence de souffrances et de peurs tout aussi illimitées. Cette nuit-là, je l'ai entendu crier dans son sommeil, peu avant l'aube, au moment où l'on fait ces rêves dont on se souvient au réveil. Un cri inhumain. »

En cet instant précis, Mélissa me parut une femme admirable : elle était non seulement dotée d'un corps et d'un visage parfaits, mais aussi de sentiments riches et d'un esprit vif. Elle comptait au nombre de ces personnes qu'il importe de connaître, une de ces personnes que je n'aurais jamais rencontrées si j'étais restée à Beth Qadà.

« Sais-tu ce qui nous attend ? interrogea-t-elle. Ménon ne m'à rien dit et je n'ose pas le questionner.

— Xéno est inquiet car les jours passent sans que rien ne se produise. D'après les éclaireurs, nous sommes coincés entre le Tigre et un canal. Cléarque refuse de se déplacer, de crainte de violer la trêve et d'offrir à Ariée le prétexte qu'il attend pour nous abandonner à notre destin. »

Mélissa me versa une coupe de sa boisson magique et, l'air bienveillant, me regarda la boire. « As-tu pensé à ce que tu feras si les choses tournent mal ?

— À quoi fais-tu allusion ?

— Imagine que l'armée soit anéantie par les Perses et que ton Xéno soit tué.

— Je ne sais pas. Je crois que j'aurai du mal à lui survivre.

— Ne dis pas de bêtises. Nous autres femmes devons survivre quoi qu'il en soit. Tu es désirable et tu auras toujours

moyen de te faire apprécier. Il suffit de savoir repérer le mâle le plus puissant, le dominateur. Un roi, un prince ou un général pourrait te protéger et te donner ce que tu mérites en échange de tes faveurs.

— Je ne crois pas que je serais très habile dans ce genre de situations. Peut-être vaudrait-il mieux que tu agisses, toi, et que tu me protèges. Je suis trop stupide, Mélissa, je suis une de ces femmes qui tombent amoureuses. Pour la vie. Toi, tu as déjà atteint le rang de mythe, tu es la beauté qui a couru, nue, du campement d'Ariée jusqu'aux lignes des Grecs, sous les ovations et les cris d'encouragement. Ménon aux yeux de glace lui-même n'a pas résisté à ton charme. »

Mélissa soupira. « Ménon... Je crains qu'il ne soit le plus fort. Tu sais, je ne me suis jamais éprise d'aucun homme, mais ce garçon sans cœur me fait trembler... »

Je vis une ombre d'incertitude voiler ses yeux ambrés et m'éloignai pour éviter de répondre à la question qu'elle risquait de me poser après ces aveux.

Vingt jours s'écoulèrent avant le retour des messagers, et je crois que cette attente fut une folie. Pour une mystérieuse raison, aucun incident ne se produisit. Le Grand Roi ayant accepté nos requêtes, notre voyage de retour put commencer. Cette nuit-là, Xéno et moi fîmes l'amour : la peur d'une catastrophe imminente s'était évanouie, et la nuit chaude, tranquille, ainsi que l'odeur du foin nous poussaient dans les bras l'un de l'autre. Nous contemplâmes ensuite le ciel étoilé, assis devant la tente. On entendait le bruissement du campement, les conversations des soldats, l'aboiement des chiens errants, mais pas de chants. L'incertitude et l'oppression dominaient, en effet, les esprits : l'immense armée qu'ils avaient affrontée à Counaxa avait donné aux guerriers une idée de l'étendue de l'Empire qui s'étendait autour d'eux et des innombrables obstacles qu'il leur faudrait affronter.

« Tu crois que nous rentrerons par la même route ? demandai-je à Xéno. Tu penses que nous repasserons par mon village ? » Je sentais une profonde angoisse me gagner. Si nous

rebroussions chemin à travers les villages de la Ceinture, la boucle se bouclerait, et je devrais laisser Xéno reprendre le fil de la vie qu'il avait interrompue et à laquelle il souhaitait sans doute retourner.

« Je l'ignore, répondit-il. Doutes et incertitudes me tourmentent, quelle que soit l'hypothèse que j'envisage. Il nous faut suivre les Perses qui nous surveillent et nous détestent. Nous constituons un corps étranger à l'intérieur de leur pays. Ils ont peur de nous affronter, mais ils savent qu'il convient, d'une façon ou d'une autre, de nous anéantir.

— Et pourquoi donc ? Le Grand Roi a accepté de négocier, il a consenti à nous laisser partir en posant des conditions auxquelles vous avez souscrit.

— C'est vrai, mais leur attitude n'obéit à aucune logique. Si nous racontons un jour qu'il nous a été facile d'arriver non loin de leur capitale, d'autres pourraient être tentés de répéter notre entreprise. C'est un risque qu'ils ne peuvent pas courir, même si, bien entendu, les voies du destin sont parfois impénétrables.

— Si tes craintes ne sont pas confirmées, qu'est-ce qui nous attend à partir de demain ?

— Tissapherne a été nommé gouverneur de la Lydie à la place de Cyrus. Il doit donc gagner sa province. Nous marcherons ensemble, puisque nous allons au même endroit, celui dont nous sommes partis. Les Perses pourront ainsi nous surveiller. Nous remonterons le Tigre jusqu'au pied des montagnes du Taurus. Nous nous dirigerons ensuite vers les Portes de Cilicie, à l'ouest, le passage qui relie la Syrie et l'Anatolie, et nous passerons à quatre ou cinq parasanges de tes villages, une journée de marche vers le sud.

— Tu pourrais donc me ramener facilement à Beth Qadà, où nous nous sommes rencontrés.

— Non, tu me manquerais trop, beaucoup trop... Chez nous, on raconte de nombreuses histoires de héros qui regagnent leur demeure au terme de longs voyages en compagnie d'une Barbare...

— Et comment se terminent ces histoires ?

— Cela n’a pas d’importance... » Xéno se tut brusquement. Je suivis son regard et aperçus un cavalier qui passait sans un bruit au milieu des chaumes.

Sophos.

Nous repartîmes à l’aube. Au bout de deux jours de marche, nous franchîmes un mur de briques crues assemblées au moyen de bitume et, deux jours plus tard, atteignîmes la rive du Tigre, que nous traversâmes sur un pont de bateaux. Xéno consignait sur ses tablettes les distances et les noms des lieux, et je vis qu’il tentait de tracer notre itinéraire sur la cire en observant la direction du soleil. Il y avait, de l’autre côté du fleuve, une grande ville ceinte d’une muraille de briques crues identiques à celles que nous utilisions pour construire nos maisons à Beth Qadà. Pour la première fois, nous nous rendîmes au marché. En cette occasion et au cours des suivantes, les hommes attelèrent les mules aux chariots et nous allâmes acheter de quoi nourrir l’armée. Je mesurai ainsi la quantité d’aliments nécessaire à dix mille hommes : une quantité énorme. Mais la marchandise variait peu car on achetait ce qu’on trouvait, blé, orge, raves et légumes, poissons d’eau douce ou viande de mouton et de chèvre, volailles pour certains officiers, tels que Proxène, Ménon, Agasias et Glous. Cléarque et les siens absorbaient la même nourriture que leurs soldats. Quant à la boisson, le vin de palme, elle était destinée à ceux qui avaient les moyens d’en acheter.

Je constatai que chaque régiment disposait d’une sorte de caisse commune : elle était confiée à un homme sûr, qui se chargeait des achats et établissait ensuite un compte rendu des dépenses. Lorsqu’elle était vide, on procédait à une nouvelle contribution collective. Les officiers, à l’exception de Cléarque et des siens, dépêchaient leurs aides de camp. Xéno n’avait pas perdu sa passion pour la chasse. Quand il en avait le loisir, il partait à cheval, muni de flèches et de javelots, et revenait toujours avec un trophée : un lapin sauvage, des canards, une petite gazelle qui fixait sur moi ses grands yeux vitreux.

Ariée, qui se prétendait notre allié, s’était uni à Tissapherne : leurs deux armées campaient ensemble. Les nôtres se tenaient,

en revanche, à bonne distance, une parasange, voire plus. Sans la fumée de leurs bivouacs, nous ne les aurions même pas vus.

Ce fut un nouveau motif d'inquiétude : les hommes se demandaient ce qu'ils méditaient, quelles embuscades ou tromperies ils préparaient. Que pouvait-on attendre de bon de ces Barbares réunis ?

Le même genre de discours circulait probablement dans l'autre campement, et ce voyage de deux corps d'armée en direction de la mer se transforma bientôt en guerre latente : les uns et les autres ne cessaient de se surveiller, de jour comme de nuit.

Par chance, nos hommes étaient assez sensés pour éviter un contact direct qui aurait inévitablement débouché sur un affrontement. Mais le hasard en voulut autrement. Plus d'une fois, des groupes d'auxiliaires partis ramasser du foin s'étaient heurtés à des détachements perses occupés à la même besogne, et des bagarres furibondes, voire de véritables combats causant des morts et des blessés, s'étaient ensuivis. Il avait fallu toute l'autorité de Cléarque pour empêcher certains officiers d'aller laver l'offense et venger leurs hommes.

Plus on avançait vers le nord, le long de la rive gauche du Tigre, plus les relations se tendaient, car les lieux où l'on pouvait acheter des vivres se raréfiaient et la compétition se faisait plus âpre à chaque pas. Xéno avait été l'un des rares à s'en inquiéter, alors que les choses étaient encore faciles, et voilà que les faits lui donnaient raison. Que se passerait-il le jour où la tension deviendrait intolérable ? Je voyais Cléarque patrouiller, la nuit, entouré de sa garde, se hasardant non loin des avant-postes perses. Les feux de leurs bivouacs s'étendaient sur une surface immense, témoignant du fossé qui séparait les deux armées. Plus personne n'entretenait la moindre illusion sur le compte d'Ariée : en cas d'affrontement, ses hommes et lui s'aligneraient contre nous.

Une nuit, à l'heure de la seconde ronde, j'entendis une violente altercation : Ménon de Thessalie était décidé à mener une incursion nocturne dans le camp perse. Il prétendait qu'il ferait un massacre et qu'il jetterait l'armée adverse dans la

panique. Après quoi, une attaque en force du reste des troupes parachèverait son œuvre.

« Laisse-moi y aller ! hurlait-il. Ils ne s’y attendent pas, je les ai entendus plaisanter, ils sont à moitié soûls, je les égorgerai comme des moutons. Ils ont tué deux de mes hommes aujourd’hui. Ceux qui touchent aux hommes de Ménon sont morts, le comprends-tu ? »

On aurait dit une bête féroce ayant senti l’odeur du sang. Cléarque eut grand-peine à le retenir, et je suis convaincue que, s’il l’avait déchaîné contre nos ennemis, Ménon aurait tenu ses promesses, et plus encore. Je craignis qu’il ne pointât son épée contre le général en chef. Mais, cette fois encore, Cléarque eut raison de sa fureur.

Je me rendis compte que Sophos observait la scène non loin de là. À ses côtés se trouvait un officier du bataillon de Socrate, un homme relativement jeune et peu loquace, qui avait la réputation d’être un guerrier infatigable. Il venait d’une ville du sud, m’apprit Xénon, et se nommait Néon. Sophos et lui semblaient n’avoir en commun que leur tempérament taciturne.

Nous traversâmes un autre fleuve et aperçûmes une ville où il nous fut possible de nous ravitailler, puis nous nous enfonçâmes dans un territoire désert dont la maigre végétation était identique à celle qui poussait sur les rives du Tigre. Bien que nous fussions en automne, il faisait chaud, et les longues marches sous le soleil brûlant mettaient à dure épreuve les hommes et les bêtes de somme. De nombreux jours s’étaient écoulés depuis que Cléarque avait reçu Tissapherne et ratifié la trêve : plus aucun contact n’avait eu lieu depuis.

Une fois seulement, nous vîmes surgir un messager perse. Nous nous trouvions à proximité d’un groupe de villages qui me rappelaient ceux où j’étais née et que j’avais quittés depuis longtemps. Un cavalier perse apparut, à l’aube, et attendit, immobile sur sa monture, que Cléarque le rejoignît. Il lui dit dans un mauvais grec que Tissapherne l’autorisait, en signe de bienveillance, à prendre dans ces villages ce dont son armée avait besoin.

Xéno et les autres pensèrent aussitôt qu’il s’agissait d’un piège, d’une invitation au pillage destinée à diviser l’armée, à la



perdre parmi les maisons et les ruelles pour l'attaquer ensuite et la frapper impitoyablement. Mais Agasias de Stymphale, qui était parti en reconnaissance, rapporta qu'il n'y avait pas un seul Perse dans un rayon de deux parasanges : c'était la preuve qu'ils n'entendaient pas nous assaillir.

Cléarque posta alors des éclaireurs à une certaine distance de l'ennemi et envoya les autres piller les villages. Au soir, il ne restait plus grand-chose de ces humbles communautés de paysans et de bergers, dont les habitants seraient exposés à la famine pendant l'hiver. Ils avaient perdu leurs récoltes, leurs bêtes de somme et de trait, ainsi que leurs animaux de basse-cour. Les pillers ne se demandèrent pas pourquoi nos ennemis se montraient aussi condescendants. Moi oui. Je découvris que ces villages s'appelaient, comme les miens, « villages de Parysatis ». Cette action constituait donc une insulte directe à l'adresse de Sa Majesté.

Tandis que les nôtres profitaient de cette opportunité, je me heurtai à un groupe de prisonniers perses. Tout juste capturés par un détachement de Socrate d'Achaïe, ils étaient attachés à une souche de sycomore. Parmi eux se trouvait une jeune fille qui parlait ma langue et qui avait servi la reine Parysatis. Je demandai à Xéno l'autorisation de la prendre sous mon aile : elle me permettrait de recueillir des renseignements intéressants. De fait, j'appris de sa bouche une terrible histoire. L'histoire des deux fils de Parysatis, qui se vouaient une haine implacable, et celle de leur mère, animée par une terrible soif de vengeance, ayant été privée d'une façon atroce de son préféré. Le prince Cyrus.

## 12

« Comment est-elle ? » Telle fut la première question que je posai, émerveillée à l'idée de m'entretenir avec un être qui avait côtoyé la reine, qui l'avait touchée, coiffée...

« Qui ?

— La reine mère. Décris-la-moi. »

La fille qui parlait ma langue s'appelait Durgat. Quelques jours plus tôt elle comptait encore parmi les domestiques de Parysatis qui la servaient dans sa résidence d'été, sur les hauteurs situées à l'ouest du moyen Tigre.

« Elle est grande et mince. Elle a des yeux sombres et profonds qui vous font trembler quand elle vous fixe. De très longs cheveux tirés sur la nuque. Des doigts fins qui évoquent des serres. Elle est... crochue... coupante... Son sourire la rend encore plus effrayante, car tout le monde sait que ce qu'elle préfère au monde est la souffrance d'autrui. Malgré tout, ceux qui la servent lui sont fidèles et dévoués. La terreur qu'elle insuffle est si grande que le moindre petit cadeau de sa part, la moindre attention, suscite une immense gratitude.

— Pourquoi s'est-elle installée sur ces territoires ?

— Elle n'était pas venue se distraire ici, mais se rapprocher du lieu de l'affrontement, du duel des deux frères.

— Et toi, que faisais-tu dans ces villages ?

— L'eunuque en chef du palais m'avait chargée, tout comme un certain nombre de servantes et de gardes, d'aller y chercher des denrées alimentaires pour la Cour. C'est là que les tiens nous ont capturés.

— Je le sais. Et tu aurais sans doute échoué sous la tente d'un soldat si je n'étais pas intervenue. Je suis l'amie d'un homme important. Raconte-moi ce que tu sais et tu bénéficieras de notre protection. »

Elle acquiesça, rassurée. Le fait que je parlais sa langue maternelle lui inspirait confiance. Elle me relata ce qu'elle avait

entendu dans les appartements des dames de compagnie de la reine et me rapporta les confidences des eunuques. Un long récit, qui se prolongea au cours des jours suivants et fut interrompu par les vicissitudes de notre marche, pour reprendre un peu plus tard.

« Cyrus ne se considérait pas comme un usurpateur, il était persuadé que le trône lui revenait. Certes, il était plus jeune que son frère, mais son père régnait à sa naissance, alors qu'il était encore un homme ordinaire quand naquit Artaxerxès. Il estimait donc qu'il était le seul prince royal. Il circule au palais une histoire que je ne peux te raconter, car si la reine mère l'apprenait elle me ferait couper la langue.

— Qu'a-t-elle donc de si terrible ?

— C'est un motif de honte pour le prince Cyrus. Eh bien, voilà... on prétend que, le jour de l'investiture royale, Cyrus s'était caché dans une petite chapelle du sanctuaire du Feu, afin d'attenter à la vie d'Artaxerxès. Mais les gardes du corps veillaient, à moins qu'ils n'eussent été informés. Ils fouillèrent les lieux.

« Ils débusquèrent le prince, armé d'un poignard, et le traînèrent au centre de la salle du couronnement pour le tuer sous les yeux du Grand Roi. La reine mère se jeta sur lui en criant au moment où le cimeterre allait lui trancher la tête, elle le protégea de son corps, le couvrit de son manteau, invoquant la pitié de son fils aîné. Personne n'osa le toucher.

« Les courtisans pensaient qu'Artaxerxès se vengerait un jour ou l'autre, mais, à force d'amabilités et d'égards, Parysatis gagna sa confiance et le persuada de confier à Cyrus le gouvernement de la province située le plus à l'ouest de l'Empire, la Lydie, sous prétexte de l'éloigner. »

Cette histoire m'émouvait : l'empereur du monde, le roi des rois, l'homme le plus puissant de la terre, n'était donc qu'un enfant devant sa mère et lui obéissait sans hésiter ! Mais, me demandais-je, quel genre de femme était Parysatis ? Un « utérus de bronze », comme on le disait dans ma région ?

Quand l'armée d'Artaxerxès s'était mise en route pour affronter Cyrus, la reine s'était elle aussi déplacée avec sa suite, sa garde-robe et ses servantes : elle voulait être proche du

champ de bataille et connaître au plus vite l'issue du combat. N'importe quelle femme eût été accablée à l'idée de perdre un de ses fils, peu importât lequel ; elle, elle espérait que Cyrus l'emporterait et, par conséquent, que son frère serait tué.

« Tu as raison, affirma Durgat. Elle méritait un châtiment, et elle l'eut. Cyrus périt, et on lui annonça la nouvelle sans lui cacher le moindre détail de l'horrible massacre. En réalité, personne n'est en mesure de dire qui avait frappé le prince à mort. Selon certains témoins, les deux frères s'étaient affrontés en s'infligeant de profondes blessures, mais il est impossible d'établir à quel moment et de quelle main Cyrus mourut.

— Les nôtres n'étaient pas sur le champ de bataille quand cela s'est produit. Ils poursuivaient l'aile gauche de l'ennemi qu'ils avaient mis en fuite, ne cessant de s'éloigner de la mêlée.

— Une chose est certaine : un fer de lance avait blessé le roi Artaxerxès à la poitrine, perforant sa cuirasse et s'enfonçant dans sa chair. Le médecin grec qui est ensuite venu négocier avec vous l'avait recousu et soigné après avoir mesuré la profondeur de la plaie à l'aide d'un stylet d'argent : deux doigts. »

Le Grand Roi avait appris la mort de son frère de la bouche d'un soldat originaire de la Carie, qui lui avait montré le caparaçon ensanglanté du prince et avait déclaré avoir vu son cadavre. Quand tout fut terminé, Artaxerxès le convoqua dans l'intention de le récompenser, mais l'homme, qui s'attendait à plus, protesta. Affirmant désormais qu'il avait tué Cyrus de ses propres mains, il objecta que le présent n'était pas à la hauteur de son exploit.

« Indigné, Artaxerxès ordonna qu'on lui coupât la tête, mais la reine mère s'y opposa : une mort rapide n'était pas un châtiment suffisant pour un individu qui s'était montré aussi insolent et ingrat envers le Grand Roi. “Confie-le-moi, dit-elle, je saurai lui infliger une peine qui ôtera à quiconque toute envie de te manquer de respect.” »

Artaxerxès accepta : sans doute voulait-il croire que sa mère l'aimait vraiment et qu'elle entendait laver l'affront dont il avait été l'objet. Or celle-ci ne cherchait qu'à se venger. Et à se venger avec une méchanceté qui était le reflet de son âme.

Le récit de Durgat m'horrifia. Il n'y a, en effet, rien de plus terrible au monde que de tomber à la merci d'un être humain qui vous déteste, car il n'y a pas de limites aux souffrances qui vous attendent. Animée par une cruauté qui l'emportait sans doute sur le chagrin que lui causait la perte de son fils adoré, Parysatis fit attacher l'homme dans la cour du palais et appela les bourreaux. Elle réclama les plus habiles, des individus capables d'infliger toutes les tortures qu'un corps puisse supporter sans en mourir, de jouer avec la mort en l'empêchant d'étendre une aile bienveillante sur la victime.

Chaque jour, elle pénétrait dans la cour à bord d'un palanquin et, assise à l'ombre d'un tamaris, contemplait des heures durant les souffrances atroces du malheureux. Et comme, la nuit, ses gémissements la dérangeaient dans son sommeil, elle ordonna qu'on lui coupât la langue et lui cousît les lèvres.

Elle assista pendant dix jours au spectacle infâme d'un homme réduit à un amas informe de chairs lacérées. Et quand elle décida de lui donner le coup de grâce, ce ne fut pas par pitié, mais parce que ce passe-temps avait cessé de l'amuser.

Elle voulut qu'on lui arrachât les yeux et qu'on versât du cuivre fondu dans ses oreilles.

Durgat s'interrompit à la vue de mon air horrifié, de mon regard atterré et de mes larmes, qui traduisaient mieux que des mots les sentiments que cette histoire si féroce suscitait en moi. Elle jeta un regard circulaire, comme pour reprendre contact avec la réalité, et poursuivit :

« Un autre homme s'était vanté d'avoir tué Cyrus. Il se nommait Mithridatès. Le roi Artaxerxès lui avait donné une magnifique récompense : une tunique en soie et un cimenterre en or massif. Mithridatès avait, en effet, blessé d'un coup de javelot à la tempe le prince, que le roi, racontait-on, avait ensuite tué de sa propre main, bien que touché à la poitrine. Certains soutenaient que c'était Mithridatès, et non le soldat de Carie, qui avait apporté au Grand Roi le caparaçon ensanglanté de Cyrus.

« Un soir, il fut invité à un banquet que la reine avait organisé en cachette et auquel participait l'un de ses fidèles

eunuques. Le vin coulait en abondance. Une fois que Mithridatès se fut enivré, l'eunuque le provoqua, affirmant qu'il aurait été capable, lui aussi, d'apporter un caparaçon au Grand Roi, même s'il n'était pas un grand guerrier. Mithridatès leva la main en s'écriant : "Cesse donc de jacasser ! Voici la main qui a tué Cyrus.

"— Et le roi ?

"— Le roi peut dire ce qui lui chante. C'est moi qui ai occis le prince !"

« Ces propos étaient une manière de traiter le roi de menteur. Il les cria devant une vingtaine de témoins, signant ainsi sa condamnation à mort.

« À la vue du rictus satisfait de l'eunuque, les convives comprirent ce qui attendait leur compagnon. Ils baissèrent la tête, et le maître de maison déclara : "Ces discours nous dépassent. Pensons plutôt à manger, à boire, à savourer cette soirée. Personne ne sait de quoi les lendemains sont faits."

« La mort de Mithridatès fut également l'œuvre de la reine mère, qui demanda de nouveau qu'on lui permît de venger l'honneur du roi son fils. Les amis de l'homme tentèrent de le disculper en disant qu'il avait parlé sous l'emprise du vin. Mais l'eunuque rappela le vieux diction : "La vérité est dans le vin", et objecta que l'accusé avait exprimé tout haut ses pensées.

« Parysatis inventa pour Mithridatès un supplice particulièrement pervers, celui des deux huches. »

Je priai Durgat de se taire, car je n'avais ni le courage ni la force de supporter le récit d'autres atrocités. C'est alors qu'une voix retentit : « Moi, en revanche, je suis curieux de l'entendre, et je sais que tu manies assez bien le grec. Je t'ai entendue le parler quand les nôtres t'ont capturée. »

Ménon de Thessalie se tenait derrière moi – peut-être depuis un certain temps.

« Va-t'en ! lui lançai-je. Xéno ne va pas tarder. Il sera furieux de te voir en ma compagnie.

— Je ne fais rien de mal. Et je sais que tu es l'amie de Mélissa. Nous avons donc quelque chose en commun. »

Il avait à la main gauche une coupe de vin de palme, une coupe en céramique très fine, comme celles que les Grecs

utilisent lors de leurs réceptions. La blancheur de sa cape et le fait que des objets aussi raffinés et aussi fragiles l'accompagnaient dans ce voyage mouvementé me semblait très mystérieux. Durgat continua son histoire en grec, ce à quoi je ne m'attendais guère. Nul doute, elle constituait un atout important dans le palais de la reine mère. Je m'apprêtai à sortir.

« Tu as le cœur trop tendre et l'estomac trop faible, commenta Ménon d'un ton sarcastique. Tu n'as pas envie de connaître le supplice des deux huches ? Alors je vais t'expliquer moi-même en quoi il consiste. Avant de partir, je me suis renseigné sur les usages et les coutumes de cette terre afin d'être à même de réagir si j'étais capturé. Voilà ce dont il s'agit. On te conduit en plein désert, dans un endroit brûlé par le soleil. On te ligote, les mains et les pieds et te pousse dans une sorte de huche, assez grande pour te contenir. On en place une deuxième dessus, à l'extrémité de laquelle on a creusé un trou afin de laisser ta tête dépasser en plein air. On étale sur ton visage un mélange de miel et de lait qui attire mouches, taons et guêpes. En l'espace de quelques instants, ta peau se couvre d'insectes. Des araignées, des scolopendres, des scarabées accourent pour banqueter à leur tour. Ainsi que des fourmis, des milliers de fourmis affamées. Enfermé dans cette espèce de cercueil, tu ne peux pas bouger. Une fois le miel dévoré, ces bêtes ignobles s'attaquent à ta peau et la réduisent rapidement à l'état de masque de sang.

— Ça suffit ! m'écriai-je.

— Tu peux t'en aller, répondit Ménon. Personne ne te retient. »

Mais je restai : ces horreurs avaient un étrange effet sur moi, comme un poison qui vous endort lentement et vous tourmente. Je me disais qu'il était juste de tout apprendre au sujet des êtres humains, de savoir ce que la vie peut vous réserver, qu'on peut oublier en quelques heures une existence sereine, égayée par des enfants, par un être aimé qui vous respecte, par une belle maison dotée d'une tonnelle et d'un jardin, telle que j'en rêvais, et regretter d'être né.

La voix de Ménon retentit une nouvelle fois, comme dans une fable cruelle : « ... et ce n'est pas terminé. Chaque soir,

quand la nuit et l'obscurité te libèrent de ces hôtes aussi désagréables, on te fait dîner... oui, peux-tu le croire ? On t'offre à boire et à manger. En abondance. On te nourrit de force. Et si tu refuses d'ouvrir la bouche, on te perce les yeux avec des poinçons afin que tu cries et desserres les dents, on te fourre d'autres aliments et d'autres boissons dans la bouche. Ainsi, au bout de deux ou trois jours, tu es couvert de tes excréments à l'intérieur de ce cercueil brûlant. Les vers te dévorent peu à peu. Tu perçois la puanteur de ta chair qui meurt à chaque instant, et tu maudis ton cœur qui continue de battre, tu maudis ta mère qui t'a mis au monde et tous les dieux du ciel qui l'ont autorisée à vivre jusqu'à cet instant-là. »

Je pleurais et pensais que ce Mithridatès avait été lui aussi mis au monde par une mère, qui l'avait allaité, soigné, entouré d'attentions et de caresses afin qu'il eût tout le bonheur qu'un enfant puisse avoir, sans même imaginer qu'il aurait mieux valu le noyer dans un seau à sa naissance, avant qu'il poussât son premier vagissement.

L'homme agonisa pendant dix-sept jours.

Ce n'était pas terminé. Durgat raconta qu'il restait encore un individu à châtier : l'eunuque qui s'était chargé de décapiter, mutiler et empaler le corps inanimé de Cyrus. Il se nommait Masabaté et était extrêmement rusé. Il avait vu mourir les deux autres et il savait qu'il constituait une proie de choix pour Parysatis, la tigresse. Il se gardait de se vanter de ces faits et évitait les discussions où l'on évoquait la mort de Cyrus, des événements ou des personnages ayant un rapport avec des hommes qui connaissaient le prince, l'avaient connu ou se rappelaient avoir eu affaire à lui. Il s'éclipsait dès qu'on abordait un de ces sujets, prétextant une des nombreuses tâches qui incombaient au serviteur émasculé et fidèle qu'il était. Il semblait impossible de le prendre au piège, cependant la chasseuse d'homme était maligne. Parysatis agit comme si Cyrus n'avait jamais existé. Elle entoura son fils rescapé de toutes les attentions possibles, allant jusqu'à lui confectionner des gâteaux de ses propres mains – c'était tout du moins ce qu'elle prétendait. Elle paraissait sincère. On aurait dit une mère résignée et décidée à reporter toute son affection sur



l'enfant qui lui restait. Le roi fut particulièrement touché par l'affection qu'elle manifesta soudain à son épouse bien-aimée, la reine Statira, qu'elle avait toujours détestée.

Enfin, elle décida de tenir compagnie au roi dans son passe-temps favori : le jeu de dés.

« Jamais on n'avait entendu dire qu'on truquât des dés pour perdre, raconta Durgat. C'est pourtant ce que fit la reine mère afin de parvenir à ses fins. Elle joua mille dariques d'or et les perdit. Elle paya cette somme sans broncher mais exigea une revanche, qui eut lieu quelques jours plus tard, après le dîner, dans le jardin de son palais d'été. Une fontaine gargouillait doucement et le chant du rossignol s'élevait des haies de jasmins parfumées.

« C'était maintenant à Parysatis de fixer un enjeu. Elle déclara que ce serait un domestique. Un domestique appartenant à l'adversaire, à l'exclusion de cinq noms, choisis parmi les serviteurs les plus fidèles et les plus appréciés de son fils et d'elle-même.

« Parysatis les avait déjà comptés : Masabaté ne figurait pas parmi les cinq préférés du Grand Roi. Cette fois, ses dés truqués lui permirent de gagner, et lorsqu'elle exigea Masabaté, Artaxerxès comprit qu'il l'avait condamné à une mort atroce. Mais la parole d'un roi est gravée dans le bronze et ne s'efface pas.

« La reine mère ordonna qu'on l'écorchât vif et qu'on pendît sa peau à un treillage en bois, devant lui. Puis elle le fit empaler au moyen de trois pieux croisés. Sa mort fut plus rapide que celle de Mithridatès mais peut-être tout aussi douloureuse. »

Tout cela s'était produit quelques jours avant que Durgat se rendît dans les villages avec d'autres domestiques et une escorte.

Elle était présente, une corbeille de figes dans les bras, quand le roi reprocha à sa mère d'avoir infligé une mort atroce à un bon serviteur. La reine haussa les épaules : « Que d'histoires pour un vieil eunuque sans valeur. Moi, je n'ai pas pipé quand j'ai perdu mes mille dariques d'or ! » Puis elle saisit une figue, la pela avec une lenteur ostensible et mordit dedans en retroussant les lèvres comme une tigresse.

Le récit de Durgat s'achevait lorsque Xéno apparut. Se trouvant nez à nez avec Ménon de Thessalie, il l'interrogea : « Que fais-tu ici ?

— Je passais par là.

— Eh bien ! passe ailleurs. » Je vis la main de Ménon glisser vers la garde de son épée, mais je plantai mes yeux dans les siens afin de le dissuader d'utiliser son arme. Il secoua sa tête blonde et ricana. « Une autre fois, écrivain. Nous en aurons bien le temps. En attendant, dis à ta belle de te raconter ces histoires. Elles t'intéresseront. » Et il s'éloigna, son absurde cape blanche gonflée par le vent, comme une voile.

Je demandai à Durgat si elle préférait retourner auprès de la reine ou nous accompagner. « Tu es libre, mais c'est à toi de décider. Si tu nous accompagnes, sache que nous atteindrons la côte dans quelques mois. Il y a là des villes magnifiques qui donnent sur la mer, un bon climat et des champs fertiles. Tu pourrais peut-être te marier avec un gentil garçon et fonder une famille. »

Durgat baissa la tête. C'était une jolie fille aux cheveux et aux yeux très noirs, au teint brun. Elle s'habillait avec une certaine élégance et portait au cou une petite ambre qui pendait à un fil d'argent.

« Tu es très gentille, mais je suis en sécurité chez la reine. Il suffit de n'avoir ni oreilles ni yeux, de ne pas voir, de ne pas entendre, d'obéir, y compris lorsqu'on ne te dit rien, de prévoir les pensées de ma maîtresse et de satisfaire chacun de ses désirs... Alors, tout va bien. »

Ce « tout va bien » me surprit dans la bouche d'un être qui avait assisté à des actes d'une férocité inimaginable, qui était au service d'une bête humaine capable d'une cruauté sans limite et de brusques changements d'humeur. Nul doute, lorsqu'on est privé de sa liberté et de sa dignité, on s'adapte à tout.

Durgat poursuivit : « Tu agis certainement par amour, et je te comprends. Moi, cette vie ne me convient pas, mais ce n'est pas la seule raison... » Elle s'interrompit en posant sur moi un regard intense, un regard qui contenait un message, comme le

mien lorsque j'avais imploré Ménon de Thessalie de ne pas dégainer son épée. Elle ne prononcerait pas un mot de plus, elle m'avait déjà avertie qu'elle n'avait « ni yeux, ni oreilles », qu'elle ne voyait ni n'entendait. Mais quoi ? Que refusait-elle de me dire ? Elle m'offrait un présent dont le sens m'échappait. Je m'abstins de la questionner, comprenant que ce serait vain : son attitude était éloquente. Elle m'avait déjà donné ce qu'elle pouvait me donner, et la seule idée de révéler un secret suffisait à la rendre muette. Car elle avait déjà décidé de regagner sa cage.

« Je demanderai à Xéno de te laisser ici. Tes amis ou les hommes de Tissapherne qui campent à une parasange d'ici, en direction de l'ouest, t'emmèneront.

— Je t'en suis très reconnaissante. Crois-moi, j'aurais eu plaisir à rester avec toi, à devenir ton amie. Tu me ressembles. Peut-être parce que nous venons de la même région. Je suis originaire d'Alep.

— Peut-être », répondis-je, et je suivis un instant son regard : il s'attardait sur une modeste colline, derrière les villages, où j'aperçus la cape blanche de Ménon.

Xéno m'appela. J'entrepris alors de préparer le dîner.

Remarquant ma distraction, il m'interrogea : « À quoi penses-tu ?

— À la fille que nous avons trouvée ici. Je lui ai promis que tu lui rendrais sa liberté.

— Bien sûr. Tu es trop jalouse pour accepter qu'une jeune personne séduisante partage notre tente. Je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas, répondis-je avec un sourire. Alors je peux lui dire qu'elle retournera d'où elle est venue ?

— Oui. Espérons qu'il ne lui arrivera pas malheur.

— Durgat appartient à la reine mère Parysatis. Il lui suffira de prononcer son nom pour se ménager un chemin, y compris au milieu d'une meute de loups, crois-moi.

— Bien », dit-il. Il scrutait mon visage, sentant que mon esprit était ailleurs.

À la tombée de la nuit, un vent impétueux se leva, faisant claquer les pans de la tente et agitant violemment les palmes.

L'expression énigmatique et pourtant éloquente de Durgat au moment où elle s'était interrompue me poursuivait...

Elle refusait de me révéler un secret. Mais quel secret ? L'existence d'un danger, certainement, d'une menace qui planait sur nous et dont elle était au courant, parce qu'elle en avait entendu parler dans les appartements de la reine mère ou dans le pavillon du roi. De quoi pouvait-il s'agir d'autre ? En vérité, nous courions des périls tous les jours : attaques subites, embuscades, faim et soif, puits empoisonnés... d'innombrables dangers qui ponctuaient notre route jusqu'à la mer. Que pouvait-il nous arriver de plus grave encore ?

J'essayais d'analyser son discours et ses sentiments afin de trouver une réponse. Elle avait saisi une conversation concernant notre armée, notre marche, mais elle n'avait peut-être pas tout compris. Elle était venue, chargée d'une mission, et elle avait été capturée. Xéno et moi l'avions arrachée aux outrages qu'elle risquait de subir, et elle nous en était reconnaissante. Ce qu'elle avait vu dans le campement lui avait rappelé des propos saisis dans les appartements royaux et elle avait tenté de me le faire comprendre : Quelque chose vous attend. Je le sais, mais je ne peux te le dire car je retournerai auprès de la reine, et si leurs plans sont déjoués il sera facile de remonter à la personne qui les a révélés. Alors il n'y aura pas de limites aux souffrances qu'on m'infligera. Tu dois t'efforcer de comprendre.

Oui, il devait en être ainsi, et je finirais par comprendre en gardant les yeux ouverts, en prêtant attention au moindre signe. Xéno m'attira contre lui. Le bruit du vent l'empêchait lui aussi de dormir.

« Dans mon village, le vent produit parfois un bruit étrange, une sorte de grondement, lui murmurai-je à l'oreille. Les vieillards prétendent que le grondement du vent annonce un événement extraordinaire. Le vent fit entendre sa voix trois jours avant que votre armée se présente à Beth Qadà.

— Tu penses qu'il veut nous dire quelque chose à présent ?

— Peut-être. Mais nous sommes trop éloignés pour que je puisse saisir. »

Le vent se calma avant l'aube et je m'endormis enfin. Mélissa passa la nuit seule, car Ménon alla patrouiller avec ses Thessaliens et revint le lendemain, après avoir perdu trois hommes et tué une dizaine de soldats de Tissapherne. La situation était inquiétante. Des escarmouches opposaient chaque jour les nôtres aux Perses et même aux Asiatiques d'Ariée, lequel s'était désormais rangé dans le camp de Tissapherne, au mépris de ses serments et de ses promesses.

Dès lors, ces affrontements s'intensifièrent sans raison apparente. D'après Xéno, Cléarque et les autres généraux ne le remarquaient même pas.

« Ils vous provoquent, dis-je. Ils veulent vous pousser à agir. Peut-être à les attaquer. C'est un piège.

— Cléarque n'est pas de cet avis. Il est persuadé que ce sont des faits isolés. Les terres fertiles se raréfient au fur et à mesure qu'on se rapproche des montagnes, ce qui nous conduit sur les mêmes chemins que les Perses et nous amène inévitablement à nous battre pour le ravitaillement. Et puis nous ne nous aimons pas. Mais notre voyage commun durera encore trois mois, et ces conflits devront cesser d'une façon ou d'une autre. »

Trois jours plus tard, nous reprîmes notre marche vers le nord. Avant de partir, j'allai saluer Durgat. Elle m'étreignit, me lança un regard qui signifiait « Tiens-toi sur tes gardes » et me dit : « Bonne chance.

— Bonne chance à toi aussi », répondis-je, puis je montai à bord du chariot.

Nous avançâmes, le soleil naissant à main droite, et marchâmes pendant une vingtaine de jours, qui furent ponctués d'escarmouches et d'affrontements incessants avec de petits détachements de la cavalerie perse. Nous atteignîmes un fleuve qui venait de l'est et se jetait dans le Tigre, et que nous traversâmes sur un pont de bateaux.

Sur l'autre rive, Cléarque convoqua tous les généraux et leur demanda s'ils avaient ordonné à leurs hommes d'attaquer les Perses. Ceux-ci répondirent qu'ils avaient donné pour consigne de ne pas réagir aux provocations, sinon en cas d'affrontement direct. Cléarque déclara alors qu'il voulait en finir une fois pour toutes avec ce problème.

« Et comment ? interrogea Sophos, qui était présent, tout comme Néon, devenu son ombre.

— Je veux conférer avec Tissapherne, réunir en sommet nos hauts commandements respectifs.

— Et tu espères trouver une solution ?

— Je le crois. Cette situation n'est ni dans notre intérêt ni dans le sien, et Tissapherne n'ignore pas qu'en cas de guerre il subirait, dans le meilleur des cas, de lourdes pertes, et dans le pire une défaite. Nos hommes sont pleins de forces et bien acclimatés, ils ne craignent pas une attaque en masse, au contraire. Je suis sûr que les Perses accepteront de nous rencontrer.

— Et comment penses-tu organiser ce sommet, si Tissapherne accepte ? demanda Socrate d'Achaïe.

— En terrain neutre, à mi-chemin entre les deux campements. Escorte limitée, pas plus de cinquante hommes de chaque côté. Je veux des soldats vifs et rapides.

— Je m'en occupe, dit Ménon.

— Très bien. Envoie aujourd'hui même un groupe parlementer. Il se contentera de fixer le jour et l'heure de la rencontre. Je me charge personnellement du reste. »

Ce soir-là, Socrate d'Achaïe dîna en notre compagnie devant la tente et nous raconta tout. Il était plutôt gai et sûr que les choses s'arrangeraient. Pour ma part, je n'en étais nullement persuadée. Après le départ de Socrate, mon esprit s'éclaircit soudain et je priai Xéno de m'écouter, bien que je ne fusse qu'une femme.

« Voilà ce que Durgat voulait me dire : qu'un terrible danger plane sur nous. Elle savait mais ne pouvait parler. T'es-tu demandé pourquoi les attaques, les bagarres et les provocations se sont brusquement multipliées sans raison particulière ? Cette rencontre est un piège, j'en suis certaine. Il faut que tu les arrêtes. »

Xéno secoua la tête, perplexe. « C'est seulement une impression. Si cette fille n'a rien dit, c'est parce qu'elle n'avait rien à dire.

— Tu te trompes. Elle a utilisé avec moi le langage des femmes, le langage de l'intuition, de l'instinct, qui permet de

flairer le danger, certaine que je comprendrais. C'était sa façon de me remercier sans mettre sa vie en péril. Il faut que tu les convainques de ne pas y aller. »

Mes mots semblèrent frapper Xéno. J'avais les larmes aux yeux et je tremblais. Il tenta de me calmer.

« Tu t'inquiètes sans motif. Cléarque prépare une rencontre préliminaire, rien de plus. Nous ne savons même pas si Tissapherne acceptera de conférer et s'il sera disposé à négocier. Dès que nous aurons sa réponse, nous évaluerons la situation.

— Va trouver Cléarque, ou persuade Socrate de lui parler.

— Et que dois-je lui dire ? Qu'une fille t'a regardée bizarrement ? Essaie de ne pas y penser. Dormons. Demain, quand nos envoyés reviendront, nous saurons si la rencontre aura lieu, ou pas. »

Je m'y attendais. Qui aurait cru les divagations d'une femme ?

Je ne fermai pas l'œil de la nuit.

## 13

Peu avant l'aube, nos envoyés rapportèrent une réponse positive. Tissapherne acceptait ce sommet ; mieux, il envoyait dire qu'il en était heureux car les défiances et les malentendus cesseraient ainsi. Ils avaient également choisi le lieu où il se déroulerait : dans un pavillon situé non loin du Tigre, à trois stades de notre campement et du sien.

Cléarque décida de partir le matin même. Il était suivi des généraux Agias d'Arcadie, Socrate d'Achaïe, Ménon de Thessalie et Proxène de Béotie. Une vingtaine de chefs de bataillon et cinquante gardes du corps, choisis parmi les soldats les plus forts et les plus courageux, les accompagnaient. Je pointai une nouvelle fois le doigt sur le danger : « Pourquoi tous ces hommes ? Pourquoi tous les officiers supérieurs ? Deux représentants expérimentés et habiles ne suffisaient-ils donc pas ? Ou Cléarque tout seul ?

— Il semble que Tissapherne ait insisté sur ce point. Il veut que ses officiers fassent la connaissance des nôtres. Ce sera un banquet, au cours duquel des présents seront échangés. Bref, il entend créer un climat de confiance réciproque.

— Je n'arrive pas à le croire ! Voilà des hommes expérimentés qui ne prennent pas une seconde en considération l'éventualité de tomber dans un piège ! Imagine un instant ce qui arriverait si c'était le cas. Votre armée serait décapitée d'un seul coup. Votre état-major éliminé en l'espace de quelques instants.

— Ce n'est pas si facile. Nos hommes sont de formidables guerriers, et toutes les précautions ont été prises. Cléarque n'est pas stupide. Il s'assurera qu'il n'y aura pas d'autres Perses présents à la rencontre. C'est un terrain plat, tu l'as vu, il est impossible d'y dissimuler une force importante. Et si le général en chef a voulu s'y rendre sans tarder, c'est justement pour ne pas laisser le temps à l'ennemi de préparer une embuscade. Il



faudrait trois cents soldats perses pour l'emporter sur cent Grecs ! Où les cacheraient-ils ? Ne t'inquiète pas et n'en parle à personne, tu me ridiculiserais. »

Voilà ce que Xéno me répondit, alors que j'aurais aimé crier aux nôtres de ne pas partir, de ne pas s'exposer à un danger mortel. Je sentais que mes craintes n'étaient pas le fruit de mon imagination, mais de véritables prémonitions. Je me plaçai toutefois au bord de la route, une amphore d'eau dans les bras, et les regardai s'éloigner au pas. Cléarque chevauchait le premier, vêtu d'une armure aux ornements d'or et d'une cape noire. Suivaient Socrate d'Achaïe et Agias d'Arcadie : ils endossaient le premier une armure en bronze repoussé, le second une cuirasse et des jambières en bronze argenté ; tous deux, une cape bleue. Proxène de Béotie était, quant à lui, en noir, tout comme Cléarque, mais il portait une cuirasse en lin décoré de bandes de cuir rouge et arborait une gorgone sur la poitrine. Ménon de Thessalie fermait la marche. Il resplendissait dans une armure en bronze rehaussée d'or, des jambières ourlées d'argent, un casque à cimier blanc sous le bras gauche, sa longue cape blanche élégamment drapée sur la croupe de son étalon. Derrière lui défilaient les chefs de bataillon en rang par quatre, flanqués de part et d'autre de vingt-cinq gardes du corps.

Lorsque Ménon me croisa, je fixai mon regard sur lui. Il s'en aperçut et me répondit d'un geste rassurant qui signifiait « tout se passera bien ». Puis il pivota pour saluer quelqu'un derrière moi. Je me retournai : Mélissa se tenait non loin de là, enveloppée dans une cape militaire qui la couvrait jusqu'aux genoux. Elle agitait la main droite, les larmes aux yeux.

Le temps semblait s'être figé. Il régnait une grande anxiété dans le campement, à croire que l'avenir de toute l'armée dépendait de cette mission, ce qui était d'une certaine façon la vérité. Les hommes chuchotaient, divisés en petits groupes. Certains montaient sur les collines voisines et regardaient vers le sud dans l'espoir d'apercevoir un des nôtres. D'autres, en bas,

demandaient, les mains en entonnoir autour de la bouche, si l'on voyait venir quelqu'un. Je n'étais pas la seule à m'inquiéter.

On aurait dit que le soleil était au milieu du ciel.

Je rejoignis Mélissa et l'interrogeai :

« Il t'a confié quelque chose avant de partir ?

— Il m'a embrassée.

— C'est tout ?

— Oui.

— Il ne t'a pas dit ce qu'il pensait de cette mission ?

— Non. Mais il paraissait serein.

— Alors pourquoi pleurais-tu ?

— Parce que j'ai peur...

— Une femme est toujours inquiète quand son bien-aimé court un danger. C'est comme un malaise, un vide, un vertige...

— Toi, tu as de la chance. Ton Xéno ne se bat pas.

— Tu te trompes. Notre chariot transporte deux armures complètes. Xéno entend participer aux combats. Il l'a fait à Counaxa, il le refera. La situation s'aggrave de jour en jour, et le moment viendra où tout homme capable de manier une épée sera indispensable. Je prie les dieux pour que les nôtres reviennent tous sains et saufs et que nous n'ayons plus à nous inquiéter. Essayons de ne pas nous laisser abattre. Xéno prétend que Cléarque est un homme sensé : il a certainement pris les précautions nécessaires. Ils reviendront, et ce cauchemar ne sera bientôt plus qu'un souvenir. »

Mélissa garda le silence un moment, plongée dans ses pensées, puis elle demanda : « Pourquoi Xéno déteste-t-il Ménon ?

— Il ne le déteste pas. Peut-être le craint-il. Ils sont trop différents pour s'entendre, voilà tout. Xéno a été instruit par les grands maîtres dans le culte des vertus, Ménon a été élevé sur le champ de bataille. Xéno rêvait de jouer un rôle de premier plan dans la vie politique de sa cité, Ménon n'a songé qu'à survivre, à éviter les blessures et la mort...

— ... Et plus encore la captivité et la torture. C'est ce qu'il redoute le plus.

— Je ne savais pas que Ménon de Thessalie connaissait la peur.

— Il n'a pas peur de mourir. Même s'il ne le montre pas, il est terrifié à l'idée de tomber aux mains de l'ennemi, de subir les horribles mutilations qu'il a vues sur le corps de Cyrus, d'être défiguré par les tortures. La perfection de son corps est, pour lui, une valeur absolue, une œuvre démiurgique que personne ne peut violer.

— Que signifie "démiurgique" ?

— Que c'est l'œuvre du plus grand artisan, de celui qui nous a créés. »

Une sonnerie de trompette l'interrompit. L'alarme !

« Que se passe-t-il ? » demandai-je.

Soudain, le regard ambré et lumineux de Mélissa trahit toutes les angoisses qui l'avaient tourmentée jusqu'à cet instant.

Nous quittâmes aussitôt la tente et courûmes vers la lisière sud du campement, où l'on entrevoyait déjà un attroupement.

La trompette continuait de sonner l'alarme, un son insistant et déchirant. Les soldats s'interrogeaient : « Qui est-ce ?

— Un des nôtres ? Tu vois le caparaçon de son cheval ?

— Il tient à grand-peine en selle !

— Oui, regardez, il est penché vers l'avant, il risque de tomber.

— Il est blessé ! Son cheval est couvert de sang. »

Comme toujours, Sophos surgit du néant, monté sur son cheval bai. Néon, armé jusqu'aux dents, lui emboîtait le pas.

« Que tous ceux qui possèdent une monture me suivent ! Alignez-vous immédiatement en rangs fermés ! Placez-vous dos à la colline en demi-cercle ! Vite ! Il n'y a pas de temps à perdre ! »

C'est alors qu'apparut à l'horizon un nuage de poussière ainsi que des silhouettes spectrales de cavaliers galopant à bride abattue.

« Suivez-moi ! » hurla Sophos, qui poussa son cheval. Néon et trois autres hommes s'élancèrent derrière lui. Ils rejoignirent le cavalier ensanglanté ; deux d'entre eux le soutinrent par les épaules. Sophos s'empara des rênes, et Néon se plaça en arrière-garde.

Des flèches se mirent à pleuvoir autour d'eux. La trompette sonnait maintenant le rassemblement, et les guerriers

accouraient sous leurs étendards comme si la voix du général Cléarque, qui n'était plus là, retentissait dans cette sonnerie. Ils s'alignèrent en rangs fermés, tournant le dos à une colline qui saillait tel un promontoire jusqu'à la rive du Tigre.

Désormais, la scène s'offrait à nous dans toute sa réalité. Le cavalier était éventré, il pressait sur ses entrailles ses mains couvertes de sang. Sophos arrêta son cheval, sauta à terre et, aidé des trois soldats, transporta l'homme en le tenant par les bras et les jambes, puis courut se réfugier derrière les nôtres, dont les rangs s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt.

Je l'entendis crier : « Un chirurgien ! Appelez un chirurgien ! » Je me précipitai vers lui avec mon amie, pensant que nous pourrions être utiles. Mélissa ne cessait de demander : « Qui est-ce ? L'a-t-on reconnu ? Qui est-ce ?

— Je l'ignore. »

Les Perses arrivèrent peu à peu. Trouvant la phalange alignée, hérissée de pointes métalliques, impénétrable, ils galopèrent tout autour en lançant des nuées de flèches qui s'abattirent sans dommage sur le mur de boucliers.

Mélissa et moi gagnâmes le pied de la colline. Penché sur le blessé, le chirurgien préparait ses instruments sur une bande de cuir posée par terre.

« Apportez-moi de l'eau et du vinaigre, si vous en trouvez, cria-t-il en nous voyant. Tout de suite, sinon cet homme mourra ! »

Quand nous revînmes, Sophos, à pied, menait la phalange en rangs serrés vers les cavaliers qui avaient encore le dos tourné au Tigre.

Le chirurgien lava l'épouvantable plaie et donna au blessé un morceau de cuir à mordre. Il nous ordonna de lui tenir les bras et se mit au travail. Il repoussa les intestins dans la cavité de l'abdomen, recousit d'abord la membrane qui les soutenait, puis les muscles et la peau. Le visage du soldat était terriblement contracté sous l'effet de la douleur.

Agasias de Stymphale, un des officiers supérieurs qui étaient restés au campement, survint alors. « A-t-il dit quelque chose ?

— Non, répondit le chirurgien. Crois-tu qu'il est en état de bavarder ?

— En arrivant, il a appris à Sophos que nos soldats sont morts et que les généraux ont été capturés. »

Incapable de se retenir, Mélissa interrogea : « Alors, les généraux sont en vie ? »

Elle n'obtint aucune réponse. Ayant achevé la suture, le chirurgien y versa du vinaigre pur, ce qui arracha à l'opéré un dernier gémissement de douleur.

« Les Perses s'en vont ! » entendit-on crier.

Agasias se tourna un instant vers la phalange puis questionna une nouvelle fois le chirurgien : « Combien de temps peut-il vivre ? »

— Un coup d'épée lui a sectionné les muscles de l'abdomen, sans endommager toutefois les intestins. Il pourrait survivre deux jours, peut-être plus.

— Maintiens-le en vie. Il faut que nous sachions tout ce qu'il est capable de nous dire. »

Le chirurgien soupira et entreprit de panser la blessure.

Le pauvre garçon venait d'Arcadie et se nommait Nicarque. Il perdit connaissance dès que le chirurgien eut achevé sa tâche.

« Reste avec lui, dis-je à Mélissa. Je reviendrai plus tard. » Et je me dirigeai vers le campement.

La nuit était tombée. L'escadron perse s'était retiré et avait disparu. Sans doute avait-il regagné sa base, ne pouvant espérer enfoncer la barrière de la phalange. Encore une fois les capes rouges avaient suscité chez l'ennemi terreur et respect. Sophos était parti avec un détachement d'éclaireurs patrouiller en direction du campement perse, et on ne le voyait pas rentrer. Je me dis qu'il était peut-être allé offrir la reddition, puis j'écartai aussitôt cette pensée : c'était lui qui avait aligné l'armée et sauvé Nicarque d'Arcadie.

Je retournai à notre tente et y trouvai Xéno. Il passait la plus belle de ses armures, celle dont le bronze repoussé imitait la musculature du buste. Il s'empara d'une épée au fourreau décoré de sphinx ailés, d'un ceinturon à mailles d'argent, d'un casque corinthien doté d'un cimier rouge feu et de jambières en bronze argenté, ornées d'une tête de lion en relief à la hauteur

du genou. Il était impressionnant. « Tu me fais peur », me contentai-je de lui dire, sachant que toute question ou tout commentaire l'eût irrité. Mais mon regard devait être éloquent : mes prévisions s'étaient avérées. Une chose en particulier me blessait : si un seul de ces grands guerriers avait daigné m'écouter, le drame aurait pu être évité.

Xéno jeta sur ses épaules une cape grise et s'éloigna d'un pas lent.

Le campement offrait un triste spectacle. En proie à l'effroi, les hommes s'entretenaient tout bas. Certains étaient assis à l'écart, la tête penchée. Peut-être pensaient-ils à leur maison, à leur femme, à leurs enfants qu'ils ne reverraient pas. Un chant mélancolique, un chœur fredonné dans un dialecte du nord que je ne comprenais pas, s'élevait çà et là. C'étaient peut-être les hommes de Ménon de Thessalie, privés de leur chef à la merveilleuse cape blanche, à la voix magnifique. Ménon, le blond soliste.

Quelques soldats avaient allumé un feu et s'efforçaient de préparer le dîner, mais la plupart d'entre eux semblaient hébétés, frappés par la foudre. Ils étaient entourés d'ennemis, ignoraient dans quels lieux ils se trouvaient et quelle route les ramènerait chez eux. Soudain, je vis Xéno bondir sur un chariot et s'écrier : « Soldats ! »

Dans le silence subit, sa voix retentit comme une sonnerie de trompette, et de nombreuses têtes se tournèrent vers lui. Éclairé par le feu, il évoquait une apparition. Sans doute avait-il étudié soigneusement cette entrée en matière.

« Soldats ! répéta-t-il. Les Perses nous ont trahis. Comme vous l'avez appris, ils ont capturé nos généraux et massacré nos camarades qui s'étaient rendus à la rencontre sous les insignes de la paix. Ils avaient juré que nous marcherions ensemble jusqu'à la côte et que sur nos pactes s'établiraient des relations d'amitié et peut-être d'alliance. Ariée aussi nous a trahis. Il campait depuis un certain temps avec l'armée de Tissapherne et avait interrompu tout contact avec notre état-major... »

Au fur et à mesure qu'il parlait, les guerriers se rapprochaient, d'abord par petits groupes puis par régiments entiers. Nombre d'entre eux se présentaient armés de pied en

cap, afin de montrer qu'ils n'avaient pas peur. Tandis que je jetais un regard circulaire, je vis un cavalier surgir de l'obscurité et s'immobiliser à la limite du campement.

Xéno poursuivait son discours : « Nous ne pouvons attendre le coup de grâce sans réagir. Certes, il nous est impossible de sauver nos généraux. À l'heure qu'il est, ils ont peut-être déjà péri, et je souhaite qu'ils aient eu une mort rapide, digne de guerriers. Mais nous devons penser à l'avenir, au retour, à la longue route qui nous sépare de notre patrie... »

J'entendis un soldat demander à son voisin : « N'est-ce pas l'écrivain ?

— Oui, c'est lui. S'il a un plan pour nous sortir de cet enfer, il vaut la peine de l'écouter.

— Non loin d'ici, continua Xéno, un garçon éventré gît sur une natte. Les médecins ignorent s'il sera encore en vie demain, ou déjà descendu dans l'Hadès. Vous l'avez vu, il a eu le courage de venir jusqu'ici malgré sa blessure afin de lancer l'alarme et de nous sauver d'une attaque ennemie. Nous ne pouvons permettre que son sacrifice soit vain, nous devons être dignes de son courage surhumain. Je propose de nous réunir en assemblée et d'élire de nouveaux généraux et de nouveaux chefs de bataillon afin de remplacer ceux que nous avons perdus. Vous m'avez vu me battre à Counaxa, alors que je n'appartenais pas à votre armée. C'est Proxène de Béotie qui m'avait invité à le suivre. J'étais auparavant officier de cavalerie et je sais comment organiser ce type de régiment. Cela nous sera utile pour inspecter les défilés, pour occuper les cols qu'il nous faudra emprunter, pour procéder à des reconnaissances sur le terrain et nous protéger contre d'éventuelles embuscades, pour poursuivre nos ennemis en fuite et faire en sorte qu'ils ne nous menacent plus. »

Le cavalier poussa son cheval et gagna le chariot sur lequel se tenait Xéno. C'était Sophos, bien entendu.

Peut-être pensait-il que son moment était venu : il semblait agacé par l'initiative de Xéno.

« Et où irons-nous, Athénien ? interrogea-t-il.

— Où irons-nous ? Nous n'avons pas le choix. Il est impossible de rebrousser chemin, impossible de nous diriger

vers l'est, car cela nous éloignerait de notre but et nous conduirait dans le cœur de l'Empire, impossible d'aller à l'ouest parce que c'est la direction que prendront l'armée de Tissapherne et celle du traître Ariée. Il nous faut donc opter pour le nord, traverser les montagnes et rejoindre nos villes sur le Pont-Euxin. De là, il sera facile de trouver des navires qui nous ramèneront chez nous.

— Un plan excellent. » Sophos sauta à terre et rejoignit Xéno. « Y a-t-il des questions ou des objections ? »

Un murmure parcourut la foule. Jusqu'alors, Sophos s'était toujours tenu à l'écart et avait rarement été consulté. Les soldats ignoraient même s'il avait pris part à la bataille de COUNAXA. Je savais, quant à moi, qu'il ne l'avait pas fait. De plus, il s'était éclipsé pendant certaines périodes au cours de notre expédition. Nul doute, son tour était arrivé à présent.

Je m'étais souvent interrogée sur le rôle qu'il jouait. C'était l'homme qui observe afin de rapporter, l'homme de réserve pour le cas où les choses tourneraient mal, un individu énergique, intelligent, courageux et rusé, capable d'entraîner les autres dans son sillage. Il se tenait maintenant sur le chariot en compagnie de Xéno, vêtu de son armure et d'une cape noire. C'était un signal évident, et personne n'entendait l'ignorer, personne d'autre ne revendiquait le commandement.

Un de nos interprètes indigènes intervint : « J'ai entendu dire qu'il n'y a pas d'issue au nord. Le climat est très rigoureux, le territoire une succession de cimes élevées et de gorges encaissées, de fleuves qui tourbillonnent, d'immenses glaciers. Dans ces contrées désolées vivent des tribus sauvages, féroce ment attachées à leurs terres, indomptables. On raconte qu'une armée du Grand Roi comptant cent mille hommes s'y aventura il y a quelques années, et que personne n'en revint. »

Les paroles de l'interprète plongèrent une nouvelle fois le campement dans l'effroi.

« Je n'ai jamais dit que ce serait une promenade de santé, rétorqua Xéno. J'ai dit que nous n'avons pas le choix. Mais si quelqu'un a une meilleure idée, qu'il se fasse connaître et parle. »



Le silence s'abattit sur les hommes, et l'on put entendre clairement les cris des chacals et des oiseaux de nuit.

Sophos prit la parole :

« Soldats ! Vous avez bien entendu, nous n'avons pas le choix. Nous nous dirigerons donc vers le nord. Nous affronterons les épreuves qui nous attendent : nous escaladerons les montagnes en remontant le cours des fleuves, nous occuperons les cols avec des détachements rapides, et ce jusqu'à ce que le dernier d'entre nous soit passé. Personne ne sera abandonné, ni les malades ni les blessés, chacun sera secouru et aidé.

« Nous nous procurerons en cours de route ce dont nous aurons besoin, des vivres, ainsi que des couvertures et des manteaux pour nous protéger du froid. Si l'on nous attaque, nous répondrons, et notre agresseur regrettera de nous avoir provoqués. Soldats, nous sommes au nombre de dix mille ! Bien que trois fois plus importante, l'armée du Grand Roi ne nous a pas soumis, et ce ne seront donc pas les tribus sauvages des montagnes qui nous arrêteront !

« Je me nomme Cheirisophos de Sparte, et je vous demande de me confier le commandement de cette armée. Vous pourrez compter sur moi de jour comme de nuit, que le soleil brille ou qu'il neige, que vous soyez en bonne santé ou malades. Je courrai tous les risques, j'affronterai tous les dangers et toutes les menaces et, par tous les dieux du ciel et de l'enfer, je vous ramènerai chez vous, je le jure ! »

Dans une autre situation, des cris d'enthousiasme auraient salué son discours. Or les guerriers se rendaient compte des difficultés qui les attendaient, ils savaient que bon nombre d'entre eux tomberaient, que la Chéra de mort s'employait déjà à marquer avec du noir de suif ceux qu'elle entraînerait dans l'Hadès. Quelques voix seulement s'élevèrent. Et Sophos reprit la parole :

« Je sais ce que vous ressentez, mais je vous jure que je tiendrai mes promesses. Et maintenant, votez ! Si la majorité d'entre vous me refuse la confiance, peu importe, j'obéirai à l'homme que vous choisirez à ma place. Mais avant que commence la troisième ronde, cette armée devra avoir un

général en chef, ou nous serons tous morts d'ici quelques jours. »

Je songeai à Cléarque et à Agias, à Proxène et à Socrate. Surtout à Ménon : il m'avait relaté avec un réalisme épouvantable les tortures atroces que les Perses infligeaient et voilà qu'il se trouvait entre leurs mains. Ma gorge se serra et je vacillai. Quelle couleur avait en cet instant précis sa cape immaculée ? Et que restait-il de son corps de statue ?

Xéno fut le premier à toucher la lance de Sophos. Agasias de Stymphale l'imita, tout comme Glous et Néon qui plongeait un instant ses yeux dans les siens, puis les autres officiers et enfin les hommes en file.

J'étais, quant à moi, incapable de regarder cette longue suite d'hommes qui élistaient leurs nouveaux chefs. Je voulais savoir ce qui était arrivé à ceux que nous avions perdus. Je le voulais aussi pour Mélissa qui était torturée par l'incertitude.

J'ignore comment j'en trouvai le courage, mais je parvins à m'éloigner et à gagner la rive du Tigre. Je me déshabillai, nouai ma tunique autour de ma taille, plongeai dans l'eau et me laissai porter par le courant. Le fleuve brillait de mille reflets à la lumière de la lune, et l'eau était tiède. Bien vite, j'atteignis l'endroit où l'embuscade avait probablement eu lieu. Il y avait là un pavillon, une grande tente, semblable à celles qu'utilisent les nomades du désert, soutenue par des pieux et par de longs tirants. Elle était encore occupée car on voyait transparaître la lumière de quelques lampes, et des sentinelles avaient allumé un feu côté sud.

Je rejoignis la rive et m'aplatis sur le sol afin de ne pas être vue des groupes de cavaliers perses qui étaient disséminés tout autour du pavillon, dans un vaste rayon. Je compris comment le piège avait été tendu. Il y avait sur la rive des centaines d'empreintes et des traces de boue, qui se dirigeaient toutes vers le pavillon. Je remarquai aussi de nombreux roseaux d'une coudée de long, abandonnés par terre. J'en saisis un et soufflai dedans : il était creux.

L'embuscade était donc partie du fleuve ! Les attaquants s'étaient dissimulés sous l'eau, dans la végétation marécageuse, en respirant à l'aide de ces roseaux. Ils avaient jailli à

l'improviste une fois que les nôtres avaient pénétré dans la tente et avaient tué les gardes du corps, sans doute par des flèches tirées de loin. Je demeurai un long moment tapie dans la boue.

La lune déclinait quand je les vis sortir !

On les emmenait, enchaînés l'un derrière l'autre, le premier attaché à la selle d'un officier perse. Je ne parvins pas à les reconnaître et me gardai de m'approcher, de crainte d'être découverte. J'attendis que ce cortège eut disparu pour me diriger vers le pavillon. Le sol était jonché des corps des soldats sur lesquels les Perses s'étaient acharnés, et que les chacals s'employaient maintenant à dévorer. De ces garçons qui, la veille encore, étaient pleins de vie et de courage, il ne resterait bientôt plus que les os.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la tente. En vain : en l'absence des lampes, elle baignait dans l'obscurité.

Je rebroussai chemin en remontant la rive et arrivai au campement avant le lever du jour.

Sophos avait été promu au rang de général en chef par la grande majorité des guerriers. Les autres officiers tombés dans l'embuscade avaient été remplacés au cours d'un vote à main levée par Agasias de Stymphale, Timasion de Dardanos, Xanthiclès d'Achaïe et Cléanor d'Arcadie, ainsi que Xéno.

Personne n'avait dormi, personne n'avait mangé. Ces jeunes gens n'avaient dans le corps que la volonté désespérée de survivre.

Mélissa sécha ses yeux et essaya de ravalier ses larmes : « Es-tu certaine de l'avoir vu ? interrogea-t-elle.

— Je suis certaine que c'étaient eux, malgré l'obscurité. J'en ai compté cinq, ils portaient nos tuniques militaires et j'ai reconnu aussi leur démarche.

— Tu n'as rien entendu ? Un mot, un signal ?

— Non, j'étais trop loin et je n'osais pas m'approcher. J'étais tapie dans la boue de la rive. Quand ils sont partis, j'ai tout vu et je sais que ce spectacle sera le cauchemar de mes nuits.

— As-tu remarqué des marques de torture ?

— Je te l'ai dit, il faisait noir. Le pavillon était plongé dans la pénombre.

— Si tu m'avais avertie, je t'aurais accompagnée.

— Cela n'aurait pas été raisonnable. Tu n'aurais peut-être pas supporté cette épreuve, et nous aurions eu toutes deux des ennuis.

— Sois sincère, penses-tu qu'il soit encore possible que les nôtres s'en tirent ?

— Mes pensées ont bien peu de valeur. Le destin nous a entraînées dans une série d'événements qui nous dépassent. Nous sommes comme des fétus de paille à la merci du courant. Mais si mon avis t'intéresse, je considère qu'il est peu probable qu'il y ait des survivants, à l'exception peut-être de Ménon. »

Le visage de Mélissa s'éclaira, et je regrettai presque de lui avoir donné de l'espoir. « C'est ce que tu penses vraiment ? demanda-t-elle.

— Oui, mais je crains que cela n'ait guère d'importance. Leur situation est désespérée. Toutefois Ménon est le plus rusé, le plus intelligent d'entre eux, il ne perd jamais son sang-froid. Il ne succombera que si les Perses le tuent sans lui laisser le temps de réfléchir, ou alors après avoir épuisé toutes les possibilités de survie. S'il existe une seule chance de se sauver, il la trouvera.

En attendant, ne te tourmente pas, essaie, toi aussi, de survivre, car ce qui nous attend ne sera pas facile, surtout pour toi. »

Mélissa baissa la tête. « Oui, sans Ménon je suis redevenue une proie. Tu sais, Abira, ce qu'a été ma vie et quels sont mes talents. Malgré tout, Ménon m'a défendue sans rien demander en échange. C'est moi qui l'ai séduit, qui l'ai prié de passer la nuit avec moi. Et il a accepté comme à contrecœur.

— Peut-être t'aimait-il et pensait-il qu'il risquait de succomber et de te laisser seule sans protection. Il voulait que tu sois libre d'utiliser sans entraves la seule arme que tu possèdes : ta beauté. »

Je restai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Tandis que je longuais l'enclos des chevaux et me dirigeais vers ma tente, j'aperçus Sophos qui passait parmi les corps de garde. Néon le rejoignit et l'entraîna à l'écart. Je m'immobilisai, sur le qui-vive. Sophos écoutait son ami, l'air bouleversé. Soudain, il fit mine de partir, mais Néon le retint par le bras et lui dit : « Ce sont les ordres, tu n'as pas le choix ! » Puis ils reprirent leur dialecte, que je ne comprenais pas. Enfin, Néon s'éloigna. Demeuré seul, Sophos reposa ses bras sur la barrière et sa tête sur ses bras, comme écrasé par une pensée insupportable. Je retenais mon souffle. J'étais si près de lui que je l'entendais haleter. Soudain, il leva la tête, assena en pestant un coup de poing sur le pieu et s'en alla à grandes enjambées.

Le lendemain, nous subîmes plusieurs attaques. Nos ennemis entendaient tester nos capacités de résistance, ainsi que le moral de nos troupes privées de chefs. Ils trouvèrent à qui parler, mais nous constatâmes que nous étions vulnérables aux assauts de leur cavalerie. Tant qu'Ariée avait été à nos côtés, ses cavaliers nous avaient couverts avec ceux de Cyrus, soit la crème de la noblesse, des jeunes gens extrêmement fidèles et courageux. Ce n'était plus le cas. Et chaque fois que les nôtres réagissaient, les Perses prenaient le galop et se mettaient en quelques instants hors de portée de tir.

Sophos tint sa promesse de n'abandonner personne, de ne laisser aucun malade derrière nous, aucun blessé. Je me demandais ce qu'il ferait quand ceux-ci se compteraient par dizaines, par centaines. Nicarque d'Arcadie nous accompagna,

installé sur un chariot. Il avait le ventre gonflé comme une outre et dur comme du cuir, mais le chirurgien le sondait à chaque arrêt, à l'aide d'une canule en argent, et extirpait les humeurs malignes de ses entrailles. Il délirait, souffrant de la fièvre et de la chaleur du soleil, et gémissait une grande partie de la nuit, si bien que bon nombre de ses camarades se mirent à souhaiter sa mort : ainsi, leurs souffrances, comme les siennes, s'achèveraient enfin. Je pensais, quant à moi, qu'il devait y avoir au loin quelqu'un qui espérait de tout son cœur en son retour, qui priait chaque jour un dieu de le protéger contre les innombrables dangers de son métier et de le ramener sain et sauf. Il pouvait s'agir d'une jeune fille, comme Mélissa, de son père ou de sa mère. Ces prières méritaient d'être exaucées, car elles étaient identiques à celles de Mélissa pour Ménon, identiques aux miennes pour Xéno lorsqu'il était en danger.

L'idée de contrarier le cours du destin m'apportait une grande satisfaction, aussi assistais-je Nicarque sans répit, combattais-je sans trêve la mort qui, pareille à un chacal, rôdait la nuit autour de son chariot, bien décidée à l'emmener dans le royaume des têtes pâles.

Nous traversâmes un fleuve sur un pont de bateaux et nous dirigeâmes vers une ville abandonnée que les indigènes appelaient Al Sarruti.

Les femmes qui suivaient l'expédition étaient nombreuses : je m'en rendis compte en les voyant marcher en file près des véhicules destinés désormais aux blessés. Plutôt jeunes, certaines enceintes, elles étaient terriblement effrayées. Je me demandais combien de temps elles résisteraient à ces marches exténuantes et aux privations de toutes sortes.

Nul doute, les grandes difficultés commençaient maintenant. Avant, nous disposions de nourriture, de vin et du soutien de nos chefs, des hommes qui savaient inspirer confiance et prendre les bonnes décisions. Bien que je fusse très amoureuse de Xéno, je m'interrogeais sur ses compétences, sur sa capacité à conduire ses compagnons vers le salut. Sophos, qui s'était exposé, même s'il taisait ce qu'il ne pouvait dire, y parviendrait peut-être. Et d'autres hommes demeurés jusqu'à présent dans l'ombre se révéleraient peut-être, eux aussi.

Un soir, tandis que je préparais le dîner avec les quelques vivres qui nous restaient, je racontai à Xéno que, la nuit de l'embuscade, j'avais nagé jusqu'au pavillon et vu nos généraux qu'on emmenait, enchaînés. Je lui expliquai comment l'assaut avait été organisé. Il fut troublé par cette révélation et, en particulier, par les raisons de mon geste : rapporter à Mélissa des nouvelles de son bien-aimé, Ménon de Thessalie, que lui-même méprisait.

« Écriras-tu ton mépris dans ton récit ? interrogeai-je.

— Bien sûr. Il importe que chacun ait la réputation qu'il mérite.

— Il ne me semble pas juste que ce soit toi qui en décides. Connais-tu la vie de Ménon ? As-tu pensé que tes concitoyens pourraient écrire à ton sujet des propos de ce genre ? »

Xéno me dévisagea, sans doute surpris par le grec élaboré dans lequel je m'exprimais désormais, plutôt que par le sens de mon discours.

Je lui relatai aussi la scène à laquelle j'avais assisté, l'altercation secrète entre Néon et Sophos, mais il ne sembla pas y prêter grande importance : il s'agissait probablement d'un différend stratégique, dit-il, rien d'inquiétant. Je n'étais pas du même avis : jamais je n'avais vu Sophos aussi bouleversé.

Je demurai éveillée longtemps après qu'il se fut couché et, tandis que je regardais vers l'ouest, vers ma terre natale, je voyais passer d'étranges formes dans l'obscurité, des ombres qui se déplaçaient rapidement. J'avais l'impression de percevoir des voix, des appels atténués par la distance.

Des bateaux sur le Tigre.

Je voyais aussi le chariot de Mélissa recouvert d'une tente et je m'interrogeais sur son avenir. J'entendis les cris des oiseaux de nuit et je pensai que c'étaient ceux de nos généraux torturés et tués, spectres courroucés qui franchissaient la nuit.

Puis, plus rien.

Un bruit étrange m'arracha au sommeil. Je réveillai Xéno.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore. Le vent apporte parfois des bruits très lointains. »

Le vent... chaque fois qu'il se levait, je me demandais s'il s'agissait du vent qui gronde à Beth Qadà, annonçant des événements extraordinaires, ou s'il se contentait d'y agiter un peu de poussière.

« C'est une armée qui avance, dit Xéno. Ne bouge pas. »

Il passa son armure et alla avertir Sophos.

Les officiers diffusèrent l'alarme en silence. Les hommes se réveillèrent peu après et s'ébranlèrent, tandis qu'un petit groupe de cavaliers aux ordres de Xéno se dirigeait au pas vers la source du bruit de plus en plus distinct. Une faible lueur apparaissait à l'est, derrière une ligne de collines arides. J'attelai les mulets et ordonnai au domestique de monter notre tente sur le chariot. Il était habitué à me servir. Il y avait un autre véhicule non loin du mien. Je remarquai, à l'intérieur, une fille enceinte.

« Tu connais le père de ton enfant ? » demandai-je.

Elle indiqua la longue colonne de guerriers qui défilait dans l'obscurité. « Un de ceux-là », répondit-elle avant d'encourager son attelage.

Nous atteignîmes bientôt le bord d'un ravin qui traversait notre piste. C'était une profonde fracture du terrain, une fissure de la roche sableuse qui s'étendait sur un long tronçon, d'ouest en est. Les parois étaient escarpées et une quantité de rochers parsemaient le fond, comme disséminés par une force surhumaine.

L'hiver, ce ravin aride se remplissait à l'évidence des eaux limoneuses que les orages déversaient sur les montagnes, des crues soudaines auxquelles il m'était arrivé d'assister dans ma région. Dans leur fureur, elles charriaient des rochers et les déposaient au fond.

Il était possible de passer en empruntant deux ou trois sentiers que les troupeaux de chèvres et de brebis s'étaient ménagés. Une seule voie s'offrait en revanche aux chariots : un passage dangereux, compte tenu de la pénombre. Deux véhicules se renversèrent et il fallut les redresser avec des pieux et les soutenir à l'aide de lances. Les fantassins et les cavaliers traversèrent sur les deux autres pistes.

Xéno, Sophos, Agasias de Stymphe, Timasion de Dardanos, Xanthi d'Achaïe et Cléanor d'Arcadie avançaient à



cheval, à vingt ou trente pas l'un de l'autre. Ils se retournaient fréquemment et ne cessaient de s'interpeller sans trop hausser le ton toutefois. Âgés de vingt à trente ans, formidablement bâtis, ils prenaient au sérieux la charge qu'on leur avait confiée. Bien que je fusse étrangère à cette expédition, je songeais fréquemment, moi aussi, à ceux que nous avons perdu.

Sophos avait les yeux rivés à l'est, à l'endroit où le soleil se lèverait. Quand l'astre de lumière jaillit des collines, il pivota vers le sud. Je suivis son regard. Un éclair brilla à plusieurs reprises dans la plaine. Il s'exclama : « Le signal ! Ils arrivent ! Suivez les instructions ! » Les officiers à cheval descendirent alors au fond du ravin et chacun se mit à la tête de son régiment. Aussitôt, les hommes rompirent les rangs et se lancèrent en ordre épars à l'assaut du bord opposé. Le convoi des chariots, des bêtes de somme, des femmes et des non-combattants entamait alors son ascension. De l'autre côté, deux officiers nous invitaient par de grands signes à les rejoindre, mais je refusai d'abandonner mes compagnons.

Alors que nous gravissions la pente, j'entendis un bruit de galop dans mon dos et je me crus perdue. Par chance, c'étaient les nôtres, les éclaireurs commandés par Xéno, qui avaient donné le signal et galopaient sur le sentier à bride abattue.

Xéno s'écria : « Abandonnez les chariots ! Montez immédiatement ! Abandonnez les chariots ! »

Les éclaireurs renchérèrent : « Vite, courez le plus vite possible, laissez les chariots, les Perses nous talonnent ! »

Nous sautâmes tous à terre et nous élançâmes. Voyant Mélissa trébucher et crier de douleur à chaque pas, je volai à son secours. Ses petites sandales n'étaient pas adaptées au terrain, et ses pieds tendres se blessaient sur les rochers pointus, sur les éclats de silex noir. Je la soutins et tentai de l'entraîner. En vain. Désespérée je criai de toutes mes forces : « Xénoooooooo ! » Il surgit aussitôt à mes côtés, souriant derrière son casque. Il avait rebroussé chemin avant même que je l'appelle.

Il nous aida à gagner le bord du ravin en l'espace de quelques instants. D'autres hommes l'imitèrent, portant secours à mes camarades de mésaventure.

« Cachez-vous tous derrière ce rocher ! » hurla-t-il, et nous obtempérâmes sur-le-champ, le bruit de galop ne cessant d'enfler. Une fois à l'abri, je lançai un coup d'œil du côté de Sophos et Xéno... personne !

« Où sont-ils ? m'exclamai-je.

— Ils nous ont abandonnées ! se mit à pleurnicher Mélissa. Ils se sont enfuis et nous ont abandonnées !

— Ne dis pas de bêtises. Ils sont à pied, comme nous, ils ne peuvent pas avoir disparu. » Je lui intimai le silence car les Perses jaillissaient à cet instant précis du ravin. Ils s'immobilisèrent, interdits, fouillant du regard l'immense steppe couverte d'herbe sèche. Seul le souffle du vent, qui couchait les tiges et dispersait les ombrelles blanches des pissenlits, s'insinuait dans le silence abyssal de ces lieux. Mais cela ne dura pas longtemps.

Un cri aigu et rythmé retentit bientôt, suivi d'un ferraillement. Aplatis dans l'herbe, nos hommes se dressèrent du même mouvement en ordre de bataille !

Dix mille boucliers se resserrèrent en une muraille de bronze, dix mille lances se tendirent en avant, menaçantes, des milliers de capes rouges se déployèrent dans le vent tels des étendards. Et les casques ! Ils étaient impressionnants ! Des casques en bronze qui ne découvraient que les yeux et la bouche, transformant chaque homme en être chimérique. Les regards brillaient comme des éclairs dans le noir, et chaque mouvement de tête se changeait en menace. L'adversaire qui se montrait à visage découvert avait toute raison de croire que des puissances féroces se dissimulaient derrière ces masques de métal. Quand le visage est impénétrable, tout le reste l'est aussi.

Les cavaliers tentèrent de surmonter leur effroi et chargèrent sur l'ordre de leur chef, mais les nôtres étaient trop près, et ils avançaient déjà. Privés de l'élan nécessaire, les chevaux se heurtèrent aux lances. La phalange avançait comme une machine, et personne ne pouvait lui résister. Les cavaliers essayèrent d'enfoncer cette muraille. En vain ! À chaque tentative, les rangs se resserraient, et les lignes grossissaient, ceux qui étaient derrière poussant ceux qui étaient devant. Les lances se plantaient dans le corps des adversaires et bien vite

l'affrontement se changea en massacre. Horrifiée, je regardais hommes et chevaux choir dans le ravin, les uns entraînant les autres, semant des lambeaux de chair et des éclats de sang sur les pierres pointues, sur les éperons rocheux, sur les lames coupantes des silex noirs.

Puis, la phalange s'ouvrit : archers, frondeurs et lanceurs de javelots projetèrent sur les rescapés une pluie de dards funestes. Quand nous pûmes enfin nous approcher, le soleil brillait triomphalement dans le ciel pur, mais la terre... la terre n'était que mort et désolation. De l'escadron de cavalerie perse, il ne restait qu'un amas de chair, et les gémissements des moribonds vous brisaient le cœur.

Et ce n'était pas terminé.

Cléanor d'Arcadie voulut que les soldats de Tissapherne se heurtent, à leur arrivée, à un spectacle d'horreur. Il fallait qu'ils mesurent les conséquences de leur trahison, de leur embuscade, qu'ils touchent du doigt la fureur des Dix Mille, privés de leurs généraux par la trahison.

L'armée comprenait un groupe d'attaquants thraces, des montagnards féroces et primitifs, qui répondaient aux ordres de Timasion de Dardanos. On les chargea de mutiler les cadavres à l'aide de haches, de massues et de couteaux. Je courus me recroqueviller derrière un rocher, et demeurai là jusqu'à ce que Xéno m'appelât : l'heure de reprendre notre marche avait sonné.

On tira les chariots du ravin et on se remit en route sous le soleil. De temps à autre, je me retournais : des vautours de plus en plus nombreux tourbillonnaient au-dessus du ravin.

Par quel mystère sentaient-ils si vite l'odeur de la mort, et de si loin ? En vérité, je la sentais moi aussi. Elle collait à Xéno qui chevauchait non loin de là, elle collait à tous les guerriers, en particulier aux Thraces, souillés de la tête aux pieds.

Nous marchâmes pendant toute la journée et atteignîmes à la tombée du soir une ville abandonnée, ceinte d'un rempart en briques crues. Une pyramide dénommée ziggourat, à moitié en ruine, s'élevait en son centre. Le soubassement, encore revêtu de pierre grise, comportait des figures de guerriers aux épaisses barbes bouclées et aux cheveux tressés. Elles étaient peintes de

couleurs vives et véritablement impressionnantes. Un certain nombre de dalles s'étaient écroulées, et les figures gisaient au sol, le nez dans la poussière. « Voilà la fin qui attend les hommes orgueilleux », songai-je.

Xéno pénétra à l'intérieur, et je le suivis. Au fur et à mesure que nous nous y enfoncions, la lumière s'affaiblissait, et nous nous retrouvâmes bientôt dans une sorte de clarté où flottait une poussière scintillante. Soudain, j'eus l'impression d'avoir posé le pied sur quelque chose de vivant. Je criai. Mon cri et mes mouvements réveillèrent une myriade de chauves-souris qui jaillirent de tous côtés. Frappée et frôlée par ces créatures affreuses, je perdis mon sang-froid. Je hurlai de toutes mes forces. Xéno m'assena une gifle et m'entraîna dehors aussi vite que possible, couvrant ma bouche et mon nez de sa cape et en retenant son souffle. Il avait mesuré le danger qui nous menaçait : le battement d'ailes des chauves-souris soulevait une poussière dense qui risquait de nous étouffer.

Une fois à l'extérieur, je m'écroulai et avalai goulûment l'air frais du soir.

« Tu as vu comme il est facile de mourir ? me lança Xéno, hors d'haleine. Il n'est pas besoin pour ça de faire la guerre.

— Tu as raison. Si tu ne m'avais pas giflée, j'aurais perdu tout mon sang-froid et je serais morte étouffée. »

Je levai les yeux et découvris qu'un grand nombre d'individus de tous les âges se tenaient au sommet de la pyramide : venus des environs, ils s'étaient réfugiés là en espérant échapper aux armées qui passaient dans la région. Certains de nos soldats les rejoignirent afin d'épier Tissapherne, mais ils ne virent personne à l'horizon. Nous bivouaquâmes au milieu des ruines et, pendant une bonne partie de la nuit, j'entendis pleurer les enfants qui étaient perchés en haut de la tour avec leurs mères. Les femmes n'osaient pas descendre, et nous n'avions pas de quoi nourrir leurs rejetons. La pensée que les armées s'éloigneraient bientôt et que ces gens pourraient regagner leurs maisons et leur travail me réconfortait.

Le lendemain, nous marchâmes toute la journée et atteignîmes un autre rempart en ruine, qui avait sans doute protégé autrefois une ville puissante. Nos ennemis s'étaient

évanouis. Le massacre du ravin les avait-il arrêtés ? Nous l'espérions sans oser y croire. Ils attendaient probablement dans la plaine le moment de prendre l'initiative.

Nous vîmes le Tigre. Une merveille. Il coulait rapidement, transportant des barques de forme étrange, rondes comme des corbeilles, qui roulaient parfois sur elles-mêmes dans un virage ou un tourbillon mais qui ne s'échouaient jamais. Je rendis visite à Mélissa, dont je soignai et massai les pieds, pensant que nous avions distancé nos poursuivants. Je me trompais : ils réapparurent le septième soir. Ils étaient extrêmement nombreux, trop nombreux, d'une supériorité écrasante.

Ils avançaient avec des escadrons de cavaliers, en observant toutefois une certaine distance. Ils connaissaient notre point faible : nous étions dépourvus de cavalerie. Ils savaient que celle d'Ariée ne nous porterait pas secours. Pourquoi aurait-elle dû le faire ? Je me surprenais à raisonner comme un soldat.

Au signal des sentinelles, les trompettes sonnèrent l'alarme et les soldats se disposèrent en ligne de marche, suivis par une arrière-garde en formation de combat. Les nôtres réagissaient à chaque attaque, mais les attaquants reculaient aussitôt, et les lancers de javelot ne donnaient aucun résultat. Les tirs des Perses, en revanche, étaient terriblement efficaces : les cavaliers actionnaient leurs arcs à double courbure, y compris quand ils se retiraient, et frappaient avec une extrême précision. Ils causèrent de multiples blessures, et les victimes durent être secourues et installées sur des chariots. La nuit même, on monta une grande tente et huit chirurgiens se mirent à la besogne. Jamais je n'avais vu autant de médecins opérer simultanément. Chacun était doté d'instruments très pointus, aiguilles, pinces, ciseaux, et d'autres encore dont j'ignorais le nom. Ils incisaient et cousaient à la lumière des lampes à l'huile, égalisaient aux ciseaux les bords des plaies comme autant de bouts de tissu.

Les blessés avaient une résistance à la douleur exceptionnelle. Voyant que leurs semblables s'abstenaient de se plaindre, de pleurer ou de crier, ils s'obligeaient à les imiter. Ils mordaient leur bande de cuir en retroussant les lèvres, poussaient des gémissements étouffés. Ils haletaient, dents

serrées. Leur souffrance se concentrait dans leurs yeux, dont l'expression était insupportable.

Certains moururent, les médecins n'étant pas parvenus à arrêter les hémorragies. Je demeurai auprès de l'un d'eux jusqu'à ce qu'il expirât. Il baignait, nu, dans son sang. Sa couche en était trempée et une flaque s'élargissait aussi sur le sol. Je lui tins la main pour l'aider à franchir l'extrême limite, à affronter l'obscurité de la mort. Sang et poussière souillaient sa beauté, et j'avais du mal à croire qu'un corps aussi parfait, aussi puissant, pût se transformer en une dépouille froide en l'espace de quelques instants. Je me rappelle son regard fébrile ainsi que la pâleur qui gagna rapidement son visage et ses membres. Avant de pousser son dernier soupir, il eut un moment de lucidité et posa les yeux sur moi. « Qui es-tu ? murmura-t-il.

— Qui tu veux, mon garçon. Je suis ta mère, ta sœur, ta fiancée...

— Alors, répondit-il, donne-moi à boire. » Il fixa définitivement sur le ciel ses yeux écarquillés et inertes.

## 15

Notre marche s'était muée en véritable épreuve. Contraints de se mouvoir en rangs compacts, les guerriers portaient leur armure du lever au coucher du soleil, ce qui les épuisait. Les cavaliers de Tissapherne nous attaquaient par vagues successives avec leurs arcs et leurs frondes, et se mettaient hors de portée de tir dès que les nôtres tentaient de répliquer. Leurs hommes se remplaçaient régulièrement, si bien qu'ils nous paraissaient infatigables.

L'obscurité était notre seul salut : craignant d'être surpris par une attaque nocturne, l'ennemi bivouaquait à bonne distance.

Une nuit, Xéno demanda aux généraux de se réunir en conseil, car il avait une idée à leur exposer. Sophos, Xanthi, Timasion, Agasias et Cléanor se présentèrent à notre tente l'un après l'autre, et je leur servis toute la nuit du vin de palme allongé. Xéno avait conçu un plan génial.

« Il nous faut agir sans tarder, commença-t-il. Si nous ne nous débarrassons pas des Perses, nous serons dans l'incapacité de nous ravitailler et nous n'aurons pas de répit. Les hommes finiront par perdre courage et force. Alors ce sera la fin. Nos ennemis ont appris la leçon : lorsqu'ils nous attaquent frontalement, nous les réduisons en miettes. Ils ne s'y hasarderont donc plus. Ils entendent nous ralentir en multipliant le nombre de blessés et d'invalides, nous empêcher de manger et de boire. S'ils nous empêchaient aussi de dormir, ce qui ne serait pas difficile, nous ne pourrions survivre que trois ou quatre jours. Par chance, cette idée ne leur est pas venue à l'esprit.

— Bien, intervint Sophos. Quel est ton plan ?

— Pour agir, nous ne disposons que de la nuit.

— Tu veux les attaquer ? Je ne crois pas que ce soit possible, l'interrompit Xanthi. Ils ont sûrement des sentinelles ! Nous ne pourrons jamais les approcher.

— Je compte les distancer. Écoutez, ce sera demain ou jamais. Vous avez sans doute remarqué qu'un groupe de cavaliers nous observe à deux ou trois cents pas de distance. Ils attendent que nous ayons planté nos tentes puis disparaissent. Une fois certains que nous bivouaquons, ils vont dire à leurs chefs qu'ils peuvent dormir tranquilles. Nous feindrons d'établir notre campement, nous allumerons des feux pour qu'ils croient que nous préparons le dîner, et quand ils auront filé nous nous remettrons en marche. Nous déposerons nos armes sur les chariots afin d'avancer plus vite et banderons les sabots des mulets pour qu'ils ne fassent pas de bruit. Nous mangerons et boirons en route, n'observerons que quelques arrêts, de quoi récupérer un peu de forces, c'est tout. Quelques sommes, protégés par des rondes incessantes. »

Les généraux l'écoutaient attentivement. L'écrivain, qui l'eût cru ! Ce jeune Athénien semblait connaître son fait. J'aurais pu leur dire pourquoi : Xéno m'avait raconté à plusieurs reprises comment son maître lui avait enseigné à raisonner et à tirer profit de son expérience.

« J'ai écouté nos attaquants thraces, poursuivit-il. Lorsqu'ils conduisent leurs troupeaux des pâturages de montagne à ceux de la plaine, ils s'arrêtent le moins possible afin d'échapper aux attaques des autres tribus et aux vols de bétail. Ils dorment peu et fréquemment, parfois debout, appuyés contre un arbre. Le corps s'y habitue. Bien que bref, le sommeil est plus profond et détend complètement les membres.

« Nous continuerons notre route le lendemain et la nuit suivante afin que les Perses croient que nous avons pris un autre itinéraire et s'éparpillent à notre recherche. Pendant ce temps, nous aurons atteint le pied des montagnes, où la cavalerie perse aura moins de liberté de mouvements. Nous déciderons alors de la suite des événements. »

Sophos approuva ce plan : « Tes idées me semblent bonnes. Espérons que tout se passera bien. En vérité, nous n'avons pas le choix. Les Perses ont manifesté clairement leurs intentions.



Ni Artaxerxès ni Tissapherne ne veulent que nous atteignons la mer et racontions qu'il est possible d'arriver jusqu'à Babylone sans pertes. »

Ainsi ce n'était pas seulement une affaire de vengeance. Il fallait empêcher que se répandît une information vitale pour la sécurité de l'Empire.

Sophos se tourna vers les autres généraux : « Vous distribuerez ces instructions de régiment en régiment. Chaque unité de combat organisera les rondes et les temps de repos. Je signalerai les arrêts par un ordre qui sera transmis oralement.

— Ce n'est pas tout, reprit Xéno. Nous avons besoin d'un détachement de cavalerie. Il n'arrêtera pas les Perses – c'est impossible –, mais il les surveillera de près, comme au cours de la dernière bataille. Il pourra aussi partir en reconnaissance pour trouver les passages les plus appropriés.

— Et où trouverons-nous des chevaux ? interrogea Timasion.

— Nous les détellerons », répondit Xéno.

Je laissai tomber ma cruche : cela signifiait qu'il faudrait renoncer à nos chariots.

« De toute façon, nous serons obligés de nous défaire des véhicules avant d'affronter les montagnes. »

Je pensai aux pieds de Mélissa, aux miens aussi, et j'eus la gorge nouée. Comment tenir le rythme ? Et la fille enceinte dont j'avais fait la connaissance ? Que deviendrait-elle ? Que deviendraient toutes celles qui étaient dans le même état ? Sophos avait promis de n'abandonner personne, mais il parlait des guerriers dont il avait besoin. Je craignais qu'il ne prît pas les femmes en considération. Je devrai donc maintenant affronter les conséquences de ma fuite avec Xéno.

Sophos avait changé depuis qu'il était sorti de l'ombre. Il avait repris le rôle de Cléarque sans aucune difficulté, avait été élu par l'assemblée des guerriers sans rencontrer la moindre opposition. Il avait imposé sa présence, le timbre de sa voix, la lumière de ses yeux, l'attitude d'un homme qui sait ce qu'il veut. Les hommes avaient tous été conquis et ils s'accordaient instinctivement avec sa personnalité. Au moment de partir, il posa la main sur l'épaule de Xéno et lui dit : « Voilà ce qui nous

manquait : un prestidigitateur, capable de faire disparaître une armée entière comme ça ! » Et il claqua les doigts.

Il avait également le sens de l'humour.

« Tu y es parvenu, toi aussi, général, rétorqua Xéno, quand tu as caché nos guerriers dans l'herbe sèche près du ravin. »

Les autres éclatèrent de rire, d'un rire arrogant et méprisant qui n'en finissait plus.

« Je revois encore leurs têtes quand nous nous sommes dressés, nos boucliers au poing ! s'exclama Xanthi, l'Achéen aux longs cheveux et au cou de taureau.

— L'air de ceux qui regardent la mort en face ! renchérit Agasias, à la peau, à la chevelure et au regard sombres.

— Et qui savent qu'ils ont perdu ! ajouta Timasion de Dardanos, au teint olivâtre, à la barbe courte et au corps mince de limier.

— S'ils croient qu'ils nous tiennent dans leur poing, ils se trompent ! » conclut Cléanor, qui semblait fixer nos ennemis de ses yeux gris de faucon. Nerveux, musclé, planté sur des cuisses aussi grosses que des colonnes, il paraissait impatient de montrer ce qu'il valait. « S'ils veulent nous avoir, il faudra qu'ils viennent nous chercher, et pour y parvenir, ils devront descendre de cheval. »

Ils sortirent en ricanant et leurs voix s'atténuèrent bientôt dans le noir.

Xéno se lava et se coucha sur notre natte. Je m'allongeai à côté de lui. Nous fîmes l'amour avec plus de fougue que de coutume. Bien que nous fussions en danger, traqués, poursuivis sans trêve, Xéno était au comble de l'excitation et de l'énergie. Lui, l'écrivain qui s'était attiré tant de sarcasmes pendant la longue marche, était maintenant l'un des seuls à élaborer des plans destinés à sauver les Dix Mille de la mort. Il en avait aussi le courage. Quand il se fut étendu, les yeux mi-clos, je lui pris la main et lui posai une question qui me tourmentait : « Les Perses entendent vous anéantir, mais crois-tu que quelqu'un, dans ton pays, souhaite le retour de l'armée ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je l'ignore. C'est une intuition, une sensation. J'aimerais toutefois que tu me répondes. »

La réponse de Xéno consista en un long silence.

« Si tu ne veux pas parler, peu importe.

— Cette armée est entièrement composée de mercenaires...

— Je le sais.

— À deux exceptions près.

— Sophos...

— Oui.

— Et toi. Cette expédition a été organisée en grand secret. Et je ne vois pas pourquoi on pourrait divulguer à présent ce qu'on taisait avant. Qui est Sophos ?

— Un officier de l'armée Spartiate. Probablement de très haut rang.

— Puis-je te demander comment tu le sais ? Te l'a-t-il dit lui-même ?

— Il porte au poignet gauche un bracelet en jonc. Son nom et le numéro du régiment qu'il commande sont inscrits à l'intérieur. Les soldats ordinaires le portent au poignet droit. C'est un usage dans l'armée de Sparte. Quand un homme tombe sur le champ de bataille et que ses camarades l'y laissent, il arrive que les ennemis le dépouillent de tout ce qu'il a de précieux. Mais un bracelet de jonc ne vaut rien, raison pour laquelle ils n'y touchent pas. À l'intérieur de ce bracelet, on peut lire Cheirisophos. »

J'essayai en vain de prononcer ce prénom interminable. « Je crois que je continuerai à l'appeler Sophos... Quel rôle joue-t-il ? Pourquoi a-t-il surgi ainsi, du jour au lendemain ?

— Je ne le sais pas.

— Penses-tu qu'il te le dira ?

— Non.

— Aurons-nous la vie sauve ?

— Je le souhaite de toutes mes forces, mais il est difficile pour l'homme de dévier son destin une fois que les Moires l'ont filé. »

Je fus effrayée, même si j'ignorais tout de ces Moires qui filent le destin des êtres humains. Dans nos villages aussi on parlait de femmes aux longs cheveux noirs, vêtues de noir, aux profonds cernes noirs, rôdant la nuit pour emmener les vivants

dans le royaume des morts où l'air n'est que poussière et le pain argile sèche...

« En ce qui me concerne, je ne laisserai rien d'intenté pour conduire ces hommes vers le salut. Ce sont des guerriers extraordinaires, et ils constituent désormais ma patrie puisque je ne pourrai pas retourner à Athènes.

— Tu veux vraiment abandonner les chariots ?

— Nous n'avons pas le choix. »

Je gardai le silence, en proie à l'angoisse. Il dut s'en rendre compte, car il me serra contre lui et murmura à mon oreille : « Je ne t'abandonnerai pas. »

Le lendemain fut aussi dur que les jours précédents. Face aux attaques incessantes, l'armée était obligée de marcher en formation fermée autour des chariots, boucliers levés. Les hommes devaient déployer des efforts énormes car ces boucliers pesaient l'équivalent d'un boisseau de blé. J'imaginai l'aspect de notre formation vue d'en haut : une espèce d'énorme hérisson métallique avançant laborieusement, tourmenté de tous côtés par une myriade de chasseurs à cheval qui décochaient des nuées de flèches et de dards en tout genre.

Les dards se fichaient dans les boucliers, les alourdissant davantage. De temps en temps, nos attaquants réagissaient : postés derrière un talus, ils actionnaient leurs arcs et leurs frondes et abattaient un grand nombre d'ennemis. Les Rhodiens, m'apprit Xéno, parvenaient à toucher un homme en plein front à l'aide de leurs frondes, à une distance de cinquante pas.

Nous finîmes par bivouaquer après avoir franchi une série de talus. Le plan fut alors mis à exécution. On alluma des feux, planta des tentes et déploya des sentinelles. Dès que la nuit tomba, les Perses, qui nous surveillaient, comme chaque soir, regagnèrent leur campement, et nous entreprîmes de tout démonter. L'étoile du soir brillait au milieu du ciel, elle accompagnait un croissant de lune parfaitement incurvé, aux pointes tournées vers le haut. Le terrain était d'une couleur claire, et il ne serait pas difficile de suivre notre itinéraire ;

l'obscurité protégerait notre marche. Les hommes se sustentèrent puis s'ébranlèrent à un signe de leurs chefs, alors que le mot d'ordre de Sophos passait de lèvres en lèvres.

Nous marchâmes toute la nuit d'un bon pas. Les guerriers avaient déposé leurs boucliers sur les chariots, mais chacun connaissait l'emplacement du sien et le trajet le plus court pour le récupérer en cas de nécessité. Les ordres étaient transmis très vite et à voix basse.

Le premier arrêt fut bref. Les hommes se couchèrent sur le sol et dormirent un moment, puis nous repartîmes.

Jamais je n'oublierai cette marche. Il n'y eut ni batailles, ni assauts, ni embuscades, ni morts, ni blessés : ce fut une traversée de la nuit. Des parfums mystérieux flottaient dans l'air : celui des amarantes sèches, de la poussière ou du silex qui exhale la chaleur accumulée pendant le jour, des genêts qui fleurissaient sur les montagnes et des chaumes de la plaine.

De temps à autre, on entendait le chant d'un oiseau solitaire ou des bruissements d'ailes lorsqu'on longeait un buisson. Je regardais l'étoile du soir décliner vers l'horizon, le ciel bleuir, tandis que la lune continuait de briller d'un éclat argenté, et la longue file d'hommes qui, sur cette toile de fond, évoquait une armée de fantômes. Parfois, j'avais l'impression de distinguer de blanches crinières flottant au vent et des cavaliers se détachant sur le ciel, mais je me rendis compte que cette vision était le fruit de mon imagination. La seule réalité à laquelle nous étions confrontés était le pas pesant des hommes s'efforçant d'échapper à l'anéantissement.

Je me laissai bientôt aller sur mon chariot, consciente du fait que je n'aurais bientôt plus ce grand privilège, et qu'il me faudrait, comme tous les autres, marcher dans la poussière brûlante et dans la boue glaciale. Avant de fermer les yeux, je songeai à Nicarque d'Arcadie, à son ventre lacéré : cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu et je me demandais s'il était encore en vie ou s'il avait été abandonné sans sépulture au bord du sentier.

Je dormis d'un sommeil léger, gênée par les sursauts du chariot et par le bruit des roues. À un moment donné, je vis surgir la silhouette puissante de Cléanor d'Arcadie serrant entre

ses cuisses énormes les flancs de son cheval. Il affrontait un passage difficile à mi-côte. Peu après, plus bas, je vis ondoyer dans la brise le cimier de Xéno. Les nouveaux généraux tenaient les rangs de leurs troupes d'une main ferme.

Le second arrêt ne fut pas plus long que le premier, et les hommes, fatigués, se remirent en route lentement. Enfin, l'aube éclaira l'horizon et les cinq généraux se rassemblèrent sur un talus. Les mâchoires contractées, la main serrée sur leur lance, ils jetèrent un regard circulaire. Les guerriers s'arrêtèrent à leur tour et tournèrent la tête dans la même direction, là où la cavalerie perse risquait de surgir. Ils attendirent un moment avant d'exulter.

« Nous les avons distancés ! hurla Xéno.

— Nous les avons semés ! lança Xanthi d'Achaïe.

— Nous avons réussi ! » crièrent les autres.

Mais Sophos intervint : « Pas encore. Il est trop tôt pour l'affirmer ! Reposez-vous un peu. Que ceux qui le peuvent se sustentent. Nous reprendrons ensuite notre marche. Vous voyez ces collines là-bas ? Elles marquent le début de la zone montagneuse. Quand nous les aurons atteintes, nous pourrons nous considérer à l'abri de la cavalerie perse. À mon ordre, que chacun se remette en route. »

Le soleil s'éleva bientôt au-dessus de l'horizon, de plus en plus chaud et impétueux. Les hommes se retournaient à chaque instant, craignant d'apercevoir le nuage blanc qui annonçait le galop martelant des cavaliers de la steppe. Mais l'horizon était dégagé. Accompagné d'un groupe d'éclaireurs, Xéno longeait la colonne et, de temps à autre, s'aventurait plus loin, dans l'intention manifeste de prévenir une attaque.

Dans l'après-midi, le paysage se couvrit de mamelons et nous découvrîmes bientôt une colline verte qui tranchait sur le territoire brun environnant. Des villages étaient disséminés autour et un palais fortifié se dressait à son sommet. C'était une vision magnifique, une de ces visions qu'on a seulement en rêve. De grands oiseaux tournoyaient au-dessus du château en se laissant porter par le vent du soir, des drapeaux bleu et jaune flottaient sur les tours, et l'herbe, agitée par le vent, formait des vagues de couleur changeante.

Le château était abandonné. Dans les maisons, les paysans attendaient l'attaque avec angoisse. Ils étaient restés là avec femme et enfants, ne sachant où aller. La guerre passerait telle une tempête passagère, puis s'évanouirait au lointain.

Les nôtres s'emparèrent de tous les vivres qu'ils trouvèrent, des vivres que ces gens avaient mis de côté pour l'hiver. Ils en avaient besoin pour survivre, tout comme ceux qui les avaient accumulés. Privés de cette nourriture, les paysans mourraient et verraient mourir leurs enfants.

Je visitai seule le château dont j'avais rêvé, enfant : j'avais alors imaginé qu'il abritait une créature fabuleuse, un homme capable de transformer les pierres en or et de s'envoler du haut des tours, tel un oiseau de proie. J'allai d'une pièce à l'autre, et je vis pour la première fois ce que Xéno appelait des « œuvres de l'art ». Des silhouettes sculptées en relief, d'autres peintes sur les murs, d'autres encore gravées dans le bois des portes. Je regardais, bouche bée, des monstres ailés, des lions à la tête et au bec d'oiseau, des hommes se battant contre des panthères et des tigres, d'autres encore tirés par deux autruches attelées. Je savais que rien de tel n'avait jamais existé et que des individus avaient créé ces images de même que les narrateurs inventaient des histoires : parce que chacun désire vivre une autre vie, une vie différente, plus palpitante que la sienne. N'était-ce pas ce que j'avais fait ? Mais j'avais agi dans la réalité, abandonnant mon village, ma famille et mon fiancé pour me lancer dans une folle aventure.

Les habitants du château avaient tout emporté : il n'y avait plus de meubles, de tapis, de lits. Je dénichai au fond d'une chambre nue une poupée, une petite poupée en terre cuite aux jambes et aux bras articulés, vêtue de laine grise. Je la pris comme si je recueillais l'ultime rescapée de la catastrophe.

Nous passâmes une nouvelle nuit sans sommeil. Sophos et les autres généraux étaient décidés à mettre à exécution le plan de Xéno : nous devons garder notre avance, pour éviter que les Perses nous attaquent et nous assaillent d'une pluie de dards mortels. Les hommes se reposèrent une heure. Je vis l'un des nôtres mesurer le temps en plantant deux perches en terre et en attendant que la lune couvrît l'espace qui les séparait. Même si

la nourriture les avait ragaillardis, ils montraient désormais des signes de fatigue : ils avaient les traits tirés, pestaient au moindre ennui, grognaient lorsqu'ils recevaient un ordre. Mais Xéno était infatigable : ce n'était plus « l'écrivain », c'était un général, et il voulait que son œuvre fût mémorable, il voulait gagner l'estime de ses compagnons. Je le sentais parfois absent, et cela me glaçait le sang.

Au milieu de la nuit, le ciel s'obscurcit, des nuages bas et noirs voilèrent le croissant de lune en galopant vers l'est. De temps en temps, des éclairs illuminaient ces grosses masses sombres, soulignant leurs contours et leurs franges comme un feu. La foudre frappait entre ciel et terre, accompagnée par le grondement lointain du tonnerre. Les journées commençaient à raccourcir, et les montagnes couvaient des tempêtes. Nous nous enfoncions dans un monde inconnu, de plus en plus étrange.

Les premiers contreforts montagneux apparurent à l'aube : la plaine s'achevait, laissant la place à un terrain âpre et escarpé. Mais les hommes se réjouissaient : c'étaient des guerriers, et ils entendaient se battre à armes égales. Le soleil se distinguait à peine, voilé par un rideau de nuages. Une grande colline, dominant le carrefour de deux larges pistes, se dressait devant nous. D'après ce que je comprenais, nous nous dirigerions vers le nord, où naissent les bourrasques et les vents froids qui vous glacent les membres.

Les cinq commandants se réunirent en cercle, montés sur leurs chevaux. C'était une vision curieuse : la croupe tournée vers l'extérieur et la tête vers l'intérieur, les animaux ne cessaient de se pousser : en véritables étalons, chacun cherchait à dominer les autres. Je me demandais s'il n'en allait pas de même avec leurs cavaliers.

Le conseil fut rapidement expédié. Aussitôt après, Xéno dépêcha un groupe de fantassins vers le sommet de la colline, afin qu'ils l'occupent et défendent le passage. Il venait de leur distribuer ses ordres quand un autre groupe surgit du côté opposé : des Perses ! Ils étaient à pied, eux aussi, les flancs de la colline étant trop escarpés pour leurs chevaux, mais ils couraient vite, car ils étaient armés légèrement. Xéno poussa tout de même son Halys sur la pente, encourageant les hommes



à accélérer le pas. J'entendis l'un d'eux crier : « C'est bien facile, pour toi qui es assis sur ton cheval, de nous dire de courir. Moi, je dois traîner ce bouclier énorme ! »

La réponse de Xéno m'échappa, mais je le vis sauter à terre, arracher le bouclier à l'homme et s'élancer à la tête du groupe. D'autres Perses accouraient – l'avant-garde de leur armée –, et chacun encourageait ses propres compagnons. C'était un spectacle presque grotesque, une opération de guerre qui se transformait sous mes yeux en une course, où les spectateurs soutenaient leurs champions.

Les nôtres atteignirent le sommet les premiers et se déployèrent en cercle, serrés les uns contre les autres. C'étaient des capes rouges, et les Perses n'essayèrent même pas de les déloger. Le passage était occupé. À présent, notre armée pouvait traverser le Grand Carrefour et s'acheminer vers les montagnes en longeant un cours d'eau.

Le gros de l'armée perse arriva au cours des heures suivantes et s'aligna à une certaine distance de nous. Nos cinq généraux se placèrent à l'embouchure de la vallée, chacun sur son cheval. Xéno resplendissait comme une étoile dans son armure à ornements d'argent : il avait obtenu un immense succès, il s'était acquis une grande renommée.

J'entendis soudain une voix retentir derrière moi : « Crois-tu qu'ils attaqueront ?

— Mélissa ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Penses-tu qu'ils nous assailliront ?

— Je ne crois pas. Pourquoi devraient-ils le faire ? Nous sommes bien défendus par cette position élevée. Les flancs de la vallée nous protègent. En bas, les Perses sont désavantagés. Ils ont atteint leur but : nous pousser vers une terre désolée dont personne n'est jamais revenu. »

Mélissa baissa la tête. « Ménon me manque, dit-elle, les larmes aux yeux.

— Nul n'est en mesure de te le rendre. Mais tu es en sécurité ici. Personne ne te fera de mal.

— Est-il vrai que les chariots seront abandonnés ?

— C'est vrai. Nous ne pouvons pas nous hisser sur ces montagnes en les traînant derrière nous.

— Je n’y arriverai jamais ! s’exclama-t-elle d’une voix tremblante.

— Tu te contenteras de marcher. Ce ne sera pas si terrible. Tu auras des ampoules qui crèveront et saigneront, puis des cals les remplaceront et tu t’habitueras.

— Je serai horrible ! » pleurnicha-t-elle.

Je compris que Ménon n’occupait pas son cœur comme elle le prétendait. Je la réconfortai : « Tu conserveras d’autres qualités. Quand les hommes se retournent sur ton passage, ils ne regardent jamais tes pieds. »

Mélissa sécha ses larmes. « Tu n’es pas venue me voir ces derniers jours.

— Toi non plus. J’étais très occupée. Mais si tu as besoin de moi, je serai là. Je ne t’abandonnerai pas. »

Les propos de Sophos et de Xéno m’étaient montés spontanément aux lèvres. Les prononcer me donna le sentiment d’être un petit général : il y avait dans notre groupe des individus plus faibles que moi, à commencer par Mélissa.

Elle m’étreignit et me remercia. Tandis qu’elle s’éloignait, je m’aperçus que Cléanor d’Arcadie l’observait, tout comme Timasion de Dardanos, un peu plus loin. Et leurs yeux ne s’attardaient pas sur ses pieds. La nuit venue, Xéno tint un bref discours à l’armée alignée : « Soldats ! Nous avons atteint un territoire où la cavalerie de nos ennemis ne peut plus nous gêner. J’aimerais vous dire que le pire est passé, mais je ne le peux, car ce n’est pas vrai, et l’on vous a déjà raconté trop de mensonges. Le pire doit encore venir. Notre itinéraire est facile à établir : si nous prenions vers l’est, nous irions vers le cœur de l’Empire perse. Nous avons été au sud et nous avons vu ce qu’il y avait. Tissapherne est à l’ouest avec son armée qui nous a rejoint et veut nous anéantir. Nous devons donc nous diriger vers le nord, vers les montagnes immenses et escarpées, où il s’abstiendra de nous suivre. Savez-vous pourquoi ? Parce que personne n’en est jamais revenu. Sur cette terre accidentée vivent des tribus sauvages et féroces et se dressent des pics glacés qui perforent le ciel. Ce n’est pas tout. Nous sommes en hiver, le pire de nos ennemis. Il nous faudra remonter des vallées étroites, des sentiers abrupts en nous frayant un chemin

par les armes, affronter la violence des orages, l'éclat de la foudre, la grêle et de terribles bourrasques de neige. Vous comprenez que dans de telles conditions les chariots ne feraient que nous encombrer. Nous les brûlerons après avoir fixé leur chargement sur le bât des animaux. Nous serons ainsi plus rapides et plus légers. Quand les Perses ont tué nos généraux, je vous ai dit que cela ne nous plierait pas, et je vous répète qu'ils n'arriveront pas à nous arrêter ! Et maintenant, brûlez les chariots. »

Les hommes déchargèrent provisions, tentes et armes, puis empilèrent les véhicules. Après une hésitation, un soldat s'approcha d'un feu, s'empara d'un tison et le jeta dans le tas. Le vieux bois sec prit feu aussitôt et crépita, dégageant des flammes bleues alimentées par le vent. Il se transforma en un immense bûcher, que nos ennemis virent certainement. La lumière intense éclairait les guerriers qui assistaient, immobiles, comme abasourdis, à ce spectacle.

Personne ne pouvait imaginer ce qui se produirait une fois que les chariots seraient réduits en cendres.

## 16

Quand notre feu commença à faiblir, d'autres flammes apparurent au pied des montagnes, en face de nous, mais elles étaient bien plus hautes que celles qui avaient dévoré nos deux ou trois cents chariots.

« Regarde, Cléonyme, qu'est-ce que c'est ? demanda un soldat.

— Je l'ignore », répondit son compagnon, un garçon brun et trapu.

Xéno, qui se tenait non loin de là, s'approcha en compagnie de Sophos. Les deux hommes s'entretenirent un moment. Peu après, deux éclaireurs à cheval s'élancèrent en direction des flammes. Quant aux soldats, ils retournèrent à l'endroit où l'on avait déchargé les bagages pour récupérer leurs biens, en particulier leurs tentes et leurs armes. Il y avait de la nourriture en abondance.

C'était un moment difficile : chacun s'était habitué à déposer ses bagages sur un chariot, à les retrouver facilement, et voilà qu'il fallait les emballer tant bien que mal pour les placer sur le bât d'un âne ou d'un mulet. On entendit des altercations et des imprécations, qui cessèrent bientôt. Le spectacle qui se présentait à nos yeux imposait le silence : une chape noire, des nuages lourds que traversaient de temps à autre des éclairs éblouissants, ramifiés et sinueux comme des serpents, dominaient les montagnes au nord, tandis que l'écho du tonnerre se répandait dans la vallée, rebondissant sur les sombres éperons rocheux. Je devinais ce que les hommes pensaient : C'est là que nous devons aller.

Nous abandonnions une contrée hostile, néanmoins dominée par la lumière et la chaleur du soleil, pour nous enfoncer dans le royaume de la nuit et des tempêtes. En nous tournant vers le sud, nous sentions encore le souffle tiède de la terre située entre les deux fleuves nous caresser le visage. En

regardant vers le nord, nous percevions l'écho lointain et menaçant de la bourrasque. Nous étions aux confins de deux mondes ennemis, et si l'un représentait l'hostilité des hommes, l'autre promettait celle des éléments.

Les éclaireurs vinrent rapporter ce qu'ils avaient vu : Tissapherne avait fait brûler les derniers villages, le long du fleuve, pour nous empêcher de nous ravitailler. Nos cavaliers avaient croisé des centaines de paysans désespérés qui fuyaient avec leurs familles, emportant ce qu'ils pouvaient.

J'essayais de comprendre les pensées de ces gens qui avaient probablement vécu dans la paix depuis leur naissance, qui avaient mené la même existence que les habitants de mon village, une existence pauvre et monotone mais paisible et sûre, et qui, soudain privés de tout, regardaient sans mot dire le feu anéantir leur passé, leur présent et leur avenir.

La guerre.

Quand Xéno s'allongea près de moi, je lui demandai : « De quoi vivrons-nous ? »

— De ce que nous trouverons. »

J'en restai là. J'avais très bien compris le sens de sa réponse : nous avancerions en consommant les ressources des territoires que nous traverserions, telle une nuée de corbeaux, tel un essaim de sauterelles, décimant la terre sur notre passage. À présent, les hommes se reposaient en songeant peut-être aux femmes et aux enfants qu'ils avaient laissés chez eux. Demain, ils redeviendraient les Dix Mille, les démons de la guerre. Ils dissimuleraient leur humanité derrière leur casque, car il leur faudrait, jour et nuit, pendant des décades ou des mois, peut-être pendant des années, vaincre ou mourir.

Le lendemain, nous vîmes de la fumée monter de la plaine et constatâmes que l'armée de Tissapherne occupait le Grand Carrefour. Les Perses craignaient encore que nous rebroussions chemin ! Mais comment songer à affronter le plus puissant empire de la terre !

Nous nous engageâmes sur un sentier qui longeait un torrent tourbillonnant et courant se jeter dans le Tigre. Un des guerriers tenta d'en mesurer la profondeur, mais sa lance plongea tout entière sans en toucher le fond.

Nous avons chargé nos bagages sur trois mulets, attachés l'un à l'autre en un petit convoi. Je marchais en tête, tenant le premier par son licol. En vain, je cherchai du regard Mélissa. L'armée se dirigeait en une longue file vers un col qui se détachait d'autant plus nettement devant nous que les rayons du soleil éclairaient les sommets en les sculptant sur le fond noir des nuages.

Nous entamâmes notre ascension sur un sentier parsemé de pierres aiguës, qui dominait la vallée et surplombait le torrent bouillonnant. Les flancs de la montagne étaient couverts de bois, d'arbres séculaires au tronc énorme et rugueux. J'avancais laborieusement : c'était la première fois que je cheminais en montagne. Les pierres me blessaient les pieds, mais un grand enthousiasme s'emparait de moi au fur et à mesure que je grimpais.

Les changements constants de perspective, l'extension du champ de vision à chaque lacet me remplissaient d'émerveillement et de stupeur, moi qui étais habituée à parcourir de longues distances sur une immense steppe.

Quand je me retournai, mon attention fut attirée par deux images : la première, lointaine, était celle de l'armée de Tissapherne qui se dirigeait vers l'ouest, pareille à un long serpent noir rampant sur les sables du désert ; la seconde, toute proche, celle de la fille enceinte dont j'avais fait connaissance depuis peu.

Le général perse conduisait son armée vers l'Anatolie et la mer, afin de prendre possession de l'ancienne province de Cyrus, désormais persuadé que nous mourrions tous dans ces âpres montagnes du nord, dans la région qui génère les tempêtes et le vent vrombissant. La fille était allongée au bord du sentier, incapable de bouger. Il n'y avait pas de lendemains pour elle et pour l'enfant qu'elle portait en son sein. Personne ne s'arrêtait. Les guerriers passaient à côté d'elle en s'appuyant sur leur lance, la frôlaient de leur cape, mais pas une main ne se tendait vers elle.

Comme Xéno se trouvait à l'arrière-garde avec ses cavaliers, je ralentis puis m'arrêtai. J'attachai le mulet de tête à un chêneau et rejoignis la fille.

« Lève-toi immédiatement ! lui ordonnai-je.

— Je ne peux pas.

— Lève-toi, espèce d'idiot ! Tu as envie d'être dévorée par les bêtes de la forêt ? Elles te mangeront toute crue, petit à petit, avec le petit bâtard que tu portes dans ton ventre. Lève-toi, idiot, je ne veux pas me faire rouer de coups par ta faute. »

Je fus persuasive. Avec mon aide, la fille se releva et m'emboîta le pas.

« Maintenant, accroche-toi à la queue du dernier mulet et laisse-toi traîner. Et gare à toi si tu te décourages ! Tu m'as entendue ?

— Oui.

— Très bien. Alors marchons. »

Je me demandais où était Mélissa, et m'imaginai qu'elle ne devait pas être dans un meilleur état que la fille enceinte. Je me demandais aussi ce qu'était devenu Nicarque d'Arcadie, le jeune homme qui nous avait sauvés, surmontant les souffrances de sa chair lacérée pour lancer l'alarme. J'aurais aimé poser la question aux chirurgiens, qui le savaient sûrement, mais je craignais de m'entendre répondre qu'il n'était plus de ce monde. Il me restait au moins le réconfort du doute.

Nous atteignîmes le col, un creux entre deux sommets boisés, après quoi l'armée entama sa descente. Quand vint notre tour, je vis plusieurs villages nichés dans les plis de la montagne. Il n'était pas aisé de les distinguer, car ils étaient construits dans la pierre même qui leur servait de socle. Il régnait un calme étrange. Au bout d'un moment, le chant des oiseaux se tut. Peut-être était-ce l'imminence de l'orage que les nuages noirs, accumulés sur les sommets, semblaient annoncer. Enfin, nous arrivâmes au fond de la vallée et pénétrâmes dans un premier village.

Il n'y avait pas âme qui vive.

Nos hommes examinaient les lieux d'un regard interdit : nul doute, ces maisons étaient encore habitées quelques heures auparavant. Il y avait des bêtes dans les enclos, des couverts sur les tables, des feux qui mouraient dans les foyers. Je conduisis la fille enceinte à l'intérieur d'une de ces demeures afin qu'elle se réchauffât, et lui donnai de quoi manger. Il faisait très froid.

Les soldats entreprirent de saccager les habitations, mais Sophos les arrêta. Il monta sur un éperon rocheux et déclara : « Que personne ne touche à ces maisons ! Ne prenons que la nourriture nécessaire. La population comprendra ainsi que nous n'avons pas d'intentions hostiles. Jetez donc un coup d'œil autour de vous : nous allons devoir traverser ces chaînes de montagnes, franchir des cols où ces gens-là n'auront aucun mal à nous mettre en pièces. Ils connaissent le moindre pouce de leur territoire. Ils peuvent nous observer à notre insu, nous frapper impunément à n'importe quel moment. Nous ne sommes forts que lorsque nous pouvons nous déployer en rase campagne. Dispersés en longue file, nous sommes vulnérables. Faisons notre possible pour ne pas attirer leurs foudres. »

Les hommes grognèrent un peu, mais obtempérèrent. Les ordres étaient toujours entendus dans l'armée, je l'avais compris, mais les généraux devaient persuader les soldats qu'ils agissaient pour le mieux.

Ils fouillèrent les villages, réunirent les provisions au centre d'une place et comptèrent tous les animaux qu'il était possible d'emmener pour assurer notre subsistance le plus longtemps possible. Au cours de leurs recherches, ils trouvèrent des femmes et des enfants dans des grottes dissimulées par la végétation, et les placèrent aussitôt sous surveillance. Ces villageoises avaient peut-être refusé de suivre les hommes sur les montagnes, à moins qu'elles n'eussent été prises de vitesse. C'était une découverte importante, et les généraux s'en réjouirent : ils avaient maintenant des otages à échanger contre le passage. Mais je ne partageais pas leur enthousiasme, supposant que les indigènes ne céderaient pas facilement.

La colonne que nous formions était si longue que la nuit tombait quand les derniers arrivèrent. Ils n'apportaient pas de bonnes nouvelles. Après avoir franchi le col, ils avaient subi une attaque et perdu quatre camarades, touchés par des dards et des pierres. Il y avait parmi eux une dizaine de blessés. Telle était l'accueil que nous réservaient ces terres sauvages.



Xéno et son arrière-garde avaient capturé quelques prisonniers : des bergers, qui avaient refusé d'abandonner leurs troupeaux.

Chacun chercha un abri pour la nuit. Les officiers s'installèrent dans les maisons. Les autres s'entassèrent là où ils le pouvaient. Personne ne voulait dormir à la belle étoile, car la nuit s'annonçait froide et humide. Bien entendu, les habitations n'étaient pas suffisantes : elles n'hébergèrent que le quart des soldats. Ceux qui avaient une tente la montèrent, les autres se construisirent des abris de fortune à l'aide de branchages ou de nattes, ou s'installèrent sous les auvents destinés aux animaux.

Je pensais à la pauvre fille enceinte : je me demandais si elle réussirait à franchir le prochain col en s'agrippant à la queue de mon mulet.

Xéno ordonna à nos serviteurs de monter notre tente et je préparai de quoi dîner. Il n'avait pas renoncé à écrire : il ouvrit son coffret, en tira un rouleau blanc, le fixa aux bords du couvercle comme s'il s'agissait d'une tablette et, à la lumière de la lampe, entreprit de tracer des signes dans sa langue. J'aurais aimé comprendre ce qu'il écrivait, mais il m'avait déjà dit que ce n'était pas nécessaire. Cependant, quand il était de bonne humeur ou quand il était satisfait, après l'amour, il me lisait son texte. J'avais vu les paysages et les objets qu'il dépeignait, mais avec d'autres yeux. Et j'avais vu aussi des choses auxquelles il n'avait pas accordé d'importance. Je les lui exposais, je les lui décrivais en détail, cependant je savais qu'elles n'auraient pas leur place sur le rouleau blanc qu'il déroulait presque chaque jour et remplissait de petits signes réguliers, parfaitement alignés. Ils étaient comme sa pensée : précis, organisés, prévisibles. Et pourtant, on voyait çà et là un saut, une hésitation, une précipitation, qui, me disais-je, trahissaient certainement son émotion.

Je sortis avant de me coucher et jetai un regard circulaire. Je n'étais pas la seule : nombreux étaient ceux qui tournaient les yeux vers le nord. Les sommets des montagnes étaient constellés de feux. Nos ennemis nous observaient d'en haut. J'appelai : « Xéno !

— Je sais, répondit-il d'une voix paisible. Il y a des feux sur les montagnes.

— Comment le sais-tu si tu ne viens pas les voir ?

— J'entends les discours de ceux qui les observent. »

Il était tellement absorbé dans son récit qu'il ne pouvait pas s'en détacher. J'allais rentrer lorsque mon attention fut attirée par une silhouette enveloppée dans un châle, qui gagnait le logement d'un de nos généraux, peut-être Cléanor. Je crus reconnaître son déhanchement et la courbe de ses hanches sous sa robe moulante, mais il était impossible de me fier à mes yeux dans l'obscurité.

Quand Xéno éteignit la lampe, je m'enfonçai dans le sommeil, cette tiédeur qui vous permet d'entendre et de percevoir ce qui se passe autour de vous mais vous empêche de bouger. Les cris des sentinelles qui énonçaient leur nom et leur régiment me parvinrent encore aux oreilles, puis la fatigue l'emporta et je plongeai dans le silence.

Lorsque je rouvris les yeux, Xéno n'était plus à mes côtés. Aussitôt après, nos deux domestiques démontèrent et plièrent la tente. Je demurai là, sous un ciel parcouru de nuages de plus en plus noirs. Un vent impétueux s'était levé et le grondement du tonnerre retentissait au loin. En haut, sur les montagnes, de blanches colonnes d'eau descendaient du ciel et les chênes ployaient sous le souffle du vent. Je ramassai en toute hâte nos affaires afin de les charger sur les mulets. Et en premier lieu, le coffret contenant le rouleau blanc.

Xéno confabulait avec d'autres généraux rassemblés autour de Sophos. Un groupe s'élança bientôt dans la direction du col avec un prisonnier. Il allait parlementer, proposer la restitution des otages en échange de notre passage. Mais rien ne garantissait qu'il y parviendrait.

Nos envoyés réapparurent bientôt. L'un d'eux, blessé par un coup de pierre, boitait. On ne les avait même pas laissés s'approcher.

Nous ne savions qu'une chose à propos de nos ennemis : qu'ils se nommaient Cardouques. Ils se considéraient comme

les ennemis du Grand Roi, mais peu leur importait que nous le fussions aussi. À la fin de la réunion, Sophos distribua les ordres qu'on avait arrêtés : les bêtes invalides demeureraient sur place et les prisonniers seraient libérés, à quelques exceptions près.

Pour s'assurer que l'ordre serait respecté, une douzaine d'officiers se placèrent le long du sentier. Ils surprirent ainsi des soldats qui emmenaient, certains une jolie fille, d'autres un beau garçon choisis parmi les prisonniers, et les obligèrent à les relâcher.

L'entremetteur, qui louait les prostituées aux soldats, abandonna trois ou quatre de ses protégées. Deux d'entre elles boitaient : elles s'étaient certainement tordu la cheville sur le sentier accidenté que nous avions emprunté et étaient incapables d'affronter une nouvelle ascension ; d'autres étaient malades. Il aurait pu les installer sur ses ânes, mais à l'évidence il jugeait ces animaux plus précieux que ces femmes, étant donné la situation. J'étais dans l'impossibilité de les aider : j'avais déjà une fille sur les bras, et Xéno n'aurait pas accepté que j'en emmène une autre. Il veillait lui aussi à la bonne santé de ses bêtes.

Sophos entendait montrer aux indigènes qu'il n'avait pas d'intentions hostiles : il avait interdit les viols, les abus et même les larcins, bien qu'il y eût dans ces maisons de nombreux objets en bronze. Mais sa bonne volonté ne suffirait pas. Les Cardouques n'avaient qu'une seule idée en tête : ceux qui foulaient leur terre méritaient la mort.

L'armée entama son ascension en direction du col, et je m'assurai que la fille enceinte me suivait. Je lui parlais de temps en temps, car je savais que personne ne s'arrêterait pour lui prêter main-forte si elle tombait.

Les guerriers marchaient, revêtus de leur armure. Je compris pourquoi ils avaient les jambes si grosses et si musclées : dès l'adolescence, ils cheminaient des journées entières sous le fardeau de leurs armes. Leur force était impressionnante : ils portaient un énorme bouclier, une coque en bronze sur la poitrine, une lourde épée en bandoulière et une lance massive au poing, sortes d'extensions de leur corps.

L'armée possédait ses propres moyens d'expression, selon les situations. C'était un son confus fait de voix et de bruits. Dans la plaine, le roulement du tambour et la mélodie des flûtes scandaient chaque pas. Dans la montagne, on avançait comme on pouvait, sans tambours ni flûtes. Le silence se remplissait alors des mille voix des guerriers en marche. L'ensemble était étrange : une addition de mots, de cris, de râles et de hennissements, de cliquètements d'armes, de bruits dissonants qui se fondaient entre eux. Il arrivait que cette voix se tût ou s'assombrît. Tantôt, c'était le tintement des armes qui l'emportait, et alors l'armée parlait d'une voix métallique et coupante ; tantôt c'étaient les discours des hommes qui prenaient le dessus, et l'on entendait bruire ce corps gigantesque et multiforme, pareil à un marmonnement ou un grondement sombre, à un coup de tonnerre ou encore à un cri aussi aigu que les pics montagneux.

Bien que le sentier fût de plus en plus escarpé, les hommes marchaient sans difficulté. Mais le ciel était d'encre, et il se mit bientôt à pleuvoir, une pluie froide, dense et lourde qui me trempa immédiatement. Je sentais l'eau couler le long de mon dos, mes cheveux se coller à mon front, mes vêtements se plaquer à mes jambes, entravant ma marche. Les éclairs étaient effrayants : des torrents de feu déchiraient le ciel, lacéraient les grands nuages noirs qui galopaient, ébouriffés, enveloppant les sommets dans une vapeur dense, et le tonnerre était si fort que mon cœur battait la chamade.

Les guerriers continuaient d'avancer à un rythme régulier en s'aidant de leur lance. Ils avaient baissé leur casque sur leur visage, et leurs armures jetaient, à chaque éclair, des éclats éblouissants. Ceux qui avaient un cheval le tenaient par les rênes et le guidaient dans les passages difficiles, essayant de le calmer lorsqu'il se déroba.

Je me retournai et constatai que la fille enceinte s'affaiblissait de plus en plus ; je comptais les pas qui la séparaient du renoncement. Elle était maigre et hâve, blême, et son ventre paraissait d'autant plus gros et lourd. Toute la chaleur que son corps conservait se concentrait autour de son bébé, mais il aurait bientôt froid, lui aussi, et ce serait la fin. Elle

chancelait, glissait, et sa fragilité tranchait avec la démarche puissante des guerriers couverts de bronze. Chaque fois qu'elle tombait, elle mettait ses mains en avant pour protéger son ventre, et se blessait sur les pierres pointues. Le chemin était encore long et difficile.

Les nuages se rapprochaient. Je me demandais quel effet cela ferait de les toucher, moi qui étais habituée depuis l'enfance à les regarder courir, petits et blancs, dans le ciel. Soudain, le sentier vira à gauche, et je vis défiler devant moi la colonne. Non loin de moi se trouvait la masse imposante de Cléanor, suivi de son cheval, de ses deux aides de camp et de deux mulets marchant l'un devant l'autre. Ils portaient sur des perches un palanquin de fortune recouvert de peaux tannées, un abri fort enviable dans ces conditions misérables.

Quel trésor renfermait cette chaise qui avançait en oscillant au pas des mulets ? Nul doute, il ne pouvait s'agir que de Mélissa.

Au même moment, j'entendis un cri. Un groupe de Cardouques se jetait sur notre avant-garde. Aussitôt les trompettes sonnèrent l'alarme et les guerriers se précipitèrent vers la tête de la colonne, non sans peiner sur la pente glissante. La charge des assaillants s'abattit contre leurs boucliers, se brisa sur leurs lances, et nombre d'indigènes tombèrent au premier choc. Les autres furent encerclés par nos attaquants et massacrés. La marche reprit sous la pluie battante.

Je passai moi aussi à côté des victimes : elles gisaient sur la terre et entre les rochers. La plupart étaient entassées le long de la même ligne, les autres plus haut, tuées alors qu'elles tentaient de s'enfuir. Ces hommes hirsutes étaient vêtus de laine grossière, de bottes en cuir non tanné, et leurs seules armes étaient de grands couteaux semblables à ceux des bouchers. De pauvres gens qui défendaient leur terre et leurs familles contre des guerriers invincibles. Il leur avait fallu bien du courage pour attaquer ces êtres de bronze et de fer, sans visage, créatures chimériques engendrées par une semence qui n'avait rien d'humain. J'imaginai les pleurs des veuves et des orphelins quand on ramènerait leurs dépouilles à leurs cabanes.

Peut-être n'avaient-ils pas compris que nous entendions seulement traverser leurs terres, que nous ne reviendrions pas : ils n'étaient pas retournés à leurs villages et ne savaient donc pas que nous nous étions contentés de prendre des victuailles. Les morts raviveraient leur haine et leur soif de vengeance, elles provoqueraient d'autres batailles et d'autres affrontements, d'autres morts et d'autres blessés. Parcourir ces contrées serait une dure épreuve car les hommes, le ciel et la terre se ligueraient contre nous.

Un peu plus tard, je vis Xéno au bout de la colonne : il protégeait l'arrière-garde de ses cavaliers à pied. Je le reconnaissais à son cimier, je me rendais compte qu'il s'exposait sans cesse et je tremblais pour lui. Puis je tournai une nouvelle fois les yeux vers la fille enceinte, accrochée à la queue du mulet. Je savais que l'animal était docile et qu'il s'était habitué à tirer ce fardeau. Mais un coup de ses redoutables sabots suffirait à faucher deux vies en un instant.

Je me demandai quelle énergie soutenait cette fille, et je pensai à la force mystérieuse qui pousse chaque créature terrestre à lutter pour sa vie et celle de ses descendants. Je pensai aux innombrables hommes que j'avais vus expirer au cours de cette aventure, et aux rares vies que j'avais essayé de sauver. La Mort ne pouvait certes pas remarquer mes efforts : le fossé était trop grand entre ce qu'elle avait pris et ce que je m'efforçais de lui arracher.

Une idée m'avait traversé l'esprit, et j'y réfléchissais encore quand la tête de la colonne plongea dans le ventre du nuage qui couvrait la cime de la montagne.

Elle disparut aussitôt.

Pénétrer dans un nuage n'a rien de très étrange. De loin, les nuages semblent dotés de forme et de consistance, mais au fur et à mesure qu'on s'en rapproche, ils perdent leur apparence, se transforment en air dense, en une sorte de brume enveloppante qui atténue les sons et brouille les silhouettes. À présent, nos hommes ressemblaient à des ombres surgies de l'au-delà, et le mouvement de leurs capes paraissait aussi naturel que le bruissement des feuilles ou l'ondoiement de l'herbe sur les pentes de la montagne.

Quand nous atteignîmes enfin la crête, nous entendîmes des cris monter de l'arrière-garde, accompagnés par le cliquètement des armes. Je fus saisie d'angoisse : comment Xéno, qui était particulièrement exposé, s'en tirerait-il face à des ennemis postés dans les bois ou dans les replis du terrain ? Le reverrais-je ?

Devant nous, le nuage s'ouvrait, révélant un terrain encore plus escarpé, une côte rocheuse traversée d'un sentier qui montait vers le sommet. En montagne, me rendais-je compte, on ne peut jamais avoir la certitude d'être arrivé : une cime en cache souvent une autre, et ce que l'on croit très loin est parfois relativement proche. La marche de l'homme doit épouser les formes et les contours du sol, qui ne cessent de changer.

Par chance, l'orage s'était calmé et il ne tombait plus que quelques gouttes éparses. Soudain, je remarquai avec effroi que, pour une mystérieuse raison, les hommes accéléraient le pas. Il était impossible de savoir ce qui se passait en tête ou en queue de la colonne, il importait seulement de s'adapter à l'attitude de toute l'armée, de même que les muscles du serpent participent tous aux mouvements de ses anneaux.

Une telle accélération était étrange car le chemin se faisait de plus en plus pénible et abrupt. Nous autres femmes serions incapables de tenir le rythme. J'encourageai la fille enceinte et

observai du coin de l'œil ses mouvements maladroits, les efforts qu'elle déployait pour garder l'équilibre. De temps à autre, elle laissait échapper des cris de douleur. Personne ne nous venait en aide, parce que personne ne nous voyait. Seuls les mulets que je guidais étaient précieux. Et Xéno était trop absorbé par ses devoirs de chef, trop occupé à prouver sa valeur, demeurée méconnue jusqu'au jour où nos chefs avaient été trahis et capturés, pour nous prêter main-forte. L'homme qu'on appelait avec sarcasme « l'écrivain » virevoltait maintenant à cheval avec une extrême habileté, frappait impitoyablement, tuait et blessait, attaquait et se repliait, inlassable et conscient à chacun de ses mouvements, à chaque ondolement de son cimier, de l'effet qu'il produisait.

Trempées et crottées, la fille enceinte et moi, en revanche, n'avions rien de beau ni de fascinant, rien qui attirât l'attention : notre survie ou notre mort importaient peu à l'armée. Cela m'irritait tant que, ayant vu un soldat pousser ma compagne et la jeter au sol dans sa course vers l'avant, je le tirai par sa cape et lui lançai : « Espèce de salaud, regarde un peu où tu mets les pieds ! Tu vois cette fille au gros ventre que tu as renversée ? Alors son sexe ne vaut plus rien, maintenant ? Il vaut encore moins qu'un crachat, et tout le monde se moque bien d'elle. Mais si une femme comme elle ne t'avait pas couvé pendant neuf mois, tu n'existerais même pas. Cours donc, maudit, cours te faire voir ! »

À mon grand étonnement, j'avais prononcé des mots dont la seule pensée m'aurait fait rougir en temps normal, mais l'homme s'immobilisa et ôta son casque, découvrant deux rangées de dents éclatantes. « Si nous ne courons pas, nous mourrons, jeune fille. Nous courons parce qu'il est nécessaire d'arriver quelque part au plus vite. Quand nous aurons atteint notre but, je viendrai vous donner un coup de main, si je suis encore en vie. Essayez de résister. »

Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles : ce jeune homme n'était autre que Nicarque d'Arcadie, le héros qui était revenu donner l'alarme en perdant ses entrailles. « Mais tu... mais je... » Inutile : il avait déjà disparu, rabaissant son casque et se transformant en un masque parmi les Dix Mille.



C'était un miracle, pensai-je. S'il s'en était tiré, nous nous en tirerions nous aussi. « Il faut avancer, criai-je à ma compagne. Serre les dents et tiens bon, tu verras, nous y arriverons ! »

Le ciel s'éclaircit et je compris enfin ce qui se produisait en tête de la colonne. Les Cardouques occupaient le col, ils étaient alignés en bon nombre sur un mamelon. Ils étaient armés d'arcs énormes, si grands que nous les voyions de loin, et avaient accumulé de grosses pierres qu'ils comptaient projeter sur nous.

La colonne s'immobilisa.

Aussitôt après, je vis Xéno passer à cheval et rejoindre Sophos. Je n'avais aucun mal à imaginer ce qu'ils se disaient. Le premier : « Avez-vous perdu la tête ? Vous nous avez distancés sans rien nous dire, alors que nous étions sans cesse attaqués ! » Et le second : « Jette un coup d'œil là-haut. J'essayais d'atteindre le col le premier. »

Nous étions bloqués, et Sophos n'avait pas l'intention d'affronter un combat dans une situation d'infériorité.

Au moins, nous pouvions reprendre haleine. La fille enceinte avait abandonné la queue du mulet et s'était assise par terre. J'attachai l'animal de tête à un arbuste et la rejoignis. Elle avait des cernes noirs et profonds, elle était pâle, maigre, à bout de souffle. Je lui montrai une cavité, dans la roche, qui était remplie d'eau de pluie.

« Bois, puis lave-toi les mains qui sont souillées de crottin. J'ai encore de quoi manger. » Je lui donnai un bout de pain, dans lequel elle mordit voracement. Elle n'avait sans doute pas mangé depuis longtemps.

Xéno continuait de protester : il voulait être averti en cas de danger et il était bouleversé parce qu'il avait perdu deux de ses meilleurs hommes. Le premier, Basias d'Arcadie, avait été percuté par un rocher qui avait écrasé son casque et enfoncé son crâne. Le second avait reçu une flèche qui avait transpercé son bouclier et sa cuirasse pour se planter dans son côté. C'était une de ces flèches puissantes et mortelles, à grosse pointe en forme de pyramide, que les Cardouques utilisaient.

Surtout, il avait dû abandonner ses soldats sans sépulture. Il était croyant, et l'idée que les corps de ses hommes subiraient des offenses et des mutilations, que leurs esprits ne pourraient

trouver la paix dans l'au-delà, le tourmentait. Mais cette religion ne valait que pour les Grecs : ne s'étaient-ils pas eux-mêmes acharnés horriblement sur leurs victimes dans le ravin, afin d'effrayer l'armée de Tissapherne ?

Dans l'incertitude générale, il proposa une solution : questionner les deux prisonniers qu'il avait capturés pendant les combats d'arrière-garde, leur demander s'il existait un autre passage que les bêtes de somme seraient en mesure d'emprunter. Nous disposions de deux interprètes. L'un connaissait le perse et le cardouque, l'autre le perse et le grec. J'ignorais comment l'armée se les était procurés, sans doute après la capture des généraux, une fois la décision prise de marcher vers le nord.

Le premier prisonnier refusait de parler. Ni les menaces, ni les coups ne parvinrent à lui délier la langue. En vain, Cléanor le frappa à l'estomac et sur le dos avec la hampe de sa lance. Sophos adressa alors un signe à l'un de ses hommes qui dégaina son épée et le transperça de part en part. Le Cardouque s'effondra comme un sac vide en répandant sur le sol une mare de sang.

Xéno fut surpris par ce geste, mais il en comprit rapidement la raison : l'autre prisonnier déclara qu'il existait un second passage praticable pour les hommes et pour les bêtes de somme.

« As-tu autre chose à nous dire ? » interrogea Sophos. Il s'exprimait tranquillement tandis que le premier Cardouque agonisait.

« Oui. Une hauteur domine le passage. Il faut que vous l'occupiez les premiers, sinon vous serez de nouveau pris au piège et personne ne pourra vous aider. »

Le ciel s'était éclairci et le soleil, qui commençait à décliner, jetait sur les nuages des éclats rouge et or, et répandait dans la vallée une atmosphère de paix et de sérénité. On entendait les cris des oiseaux et le bruissement de grands arbres qui m'étaient inconnus. Certains avaient un tronc énorme et une chevelure si vaste qu'elle aurait pu abriter plus de cent hommes. D'autres, un peu plus en altitude, étaient pointus et d'un vert sombre ou d'un bleu intense. Il y avait de l'eau partout. Elle bouillonnait et grondait au fond de la vallée, parmi des rochers

énormes, rebondissait le long des pentes, produisant des jets d'écume qui diffusaient des halos irisés sous les rayons de la lumière. Elle ruisselait dans les forêts, coulant sur les feuilles et les branches, elle ornait les fleurs de perles translucides. Venant des steppes arides, je la considérais comme une richesse inestimable, mais aussi comme le signe d'une nature si démesurée qu'elle menaçait nos vies.

Le second passage dont les nôtres comptaient s'emparer étant visible de l'endroit qu'occupaient les Cardouques, les officiers décidèrent d'organiser deux opérations. Xéno attaquerait de front afin de faire croire aux indigènes que nous voulions forcer le premier col, pendant qu'un contingent de volontaires suivrait le prisonnier, à la faveur de la nuit, et se déploierait sur la hauteur qui dominait le second. À l'aube, une sonnerie de trompette signalerait que le passage était libre. Les ennemis s'apercevraient alors qu'ils avaient été trompés et se jetteraient à l'assaut du second col. Notre contingent contre-attaquerait et tiendrait la position jusqu'à ce que l'armée fût passée et que l'arrière-garde de Xéno se fût disposée de manière à en protéger la fuite.

Avant de partir, Xéno me l'expliqua avec une telle clarté et une telle efficacité que je le compris sans effort. Était-ce l'habitude de côtoyer les soldats ? Je commençais à avoir des notions de tactique militaire.

« Quand ce plan sera-t-il mis en œuvre ? demandai-je.

— Tout de suite.

— Tu as proposé de commander l'action de diversion ?

— Oui.

— Pourquoi ? Tu t'es déjà battu aujourd'hui et tu as perdu deux de tes meilleurs hommes. D'autres auraient pu s'en charger à ta place. Personne ne t'en aurait blâmé.

— Parce que je suis le meilleur dans ce genre d'action. Et parce qu'Agasias de Stymphale mènera l'autre opération, la marche vers le second passage, avec le guide indigène. Il est le meilleur, après moi.

— Et Sophos ?

— Il échappe à toute comparaison.

— Oui, tu as raison, il échappe. Voilà pourquoi il est toujours apparu au bon moment au bon endroit.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Juste une sensation... Tu me manques. Depuis que nous sommes dans cette région, je ne te vois que de loin et rarement. Je vis dans la terreur qu'il t'arrive quelque chose. La mort est postée derrière chaque arbre de cette terre. »

Xéno m'effleura la joue d'une rude caresse. « Depuis l'instant où nous voyons le jour, une condamnation à mort pèse sur notre tête. Reste à savoir comment et quand la mort frappera.

— Je ne vois pas les choses de la même façon.

— Je le sais. Toi, tu te bats contre la mort, tu crois pouvoir changer le cours des événements, petite Barbare prétentieuse.

— Et j'y parviens parfois. J'ai revu Nicarque d'Arcadie.

— Oui, j'ai entendu dire qu'il s'en était tiré. Il appartient au régiment d'Agasias, comme d'autres Arcadiens. Ce garçon a la peau dure.

— Ne t'expose pas inutilement. Il est stupide de mourir pour rien. »

Xéno s'abstint de répondre. Il regarda la fille enceinte. « Crois-tu pouvoir la sauver, elle aussi ?

— Elle et son enfant. »

Le soleil se couchait derrière les montagnes. Xéno mit son casque, empoigna son bouclier et me confia Halys, son cheval. C'était un animal merveilleux, à la robe claire et aux grands yeux expressifs, aux jarrets fins, aux muscles puissants et à la longue crinière que Xéno brossait chaque soir, pendant que les domestiques l'étrillaient.

« Mets-toi à l'abri, me recommanda-t-il. Ces indigènes tirent de très loin. Je veux te retrouver à mon retour. Tu m'as compris ? Et je veux le retrouver lui aussi », ajouta-t-il en abattant la main sur la croupe de son cheval. Halys souffla de plaisir.

Je souris et opinai du chef tandis qu'il s'éloignait.

L'autre contingent s'était déjà rassemblé sous les ordres d'Agasias, qui emmenait le guide garrotté. Il attendait que Xéno

partît à l'attaque et déchaînât sur lui la réaction furibonde des Cardouques.

Des gens durs et féroces.

L'idée que nous quittions leur contrée ne leur suffisait pas : ils devaient nous tuer tous autant que nous étions pour nous punir d'avoir osé la fouler. Il m'arrivait de croire que cet acharnement ne répondait pas à la seule nécessité de protéger leur territoire. Mais le secret des Cardouques, si tant est qu'il existât, était jalousement gardé.

J'ordonnai à la fille enceinte de rester à l'abri, cachai Halys derrière des plantes séculaires et cherchai un endroit d'où observer le cours des événements.

Xéno gravissait la pente : je voyais son cimier blanc, agité par les rafales de vent. Le soleil avait disparu et la vallée baignait dans une lumière blême, irréelle. Les hommes le suivaient, disposés en éventail derrière leurs boucliers.

Des nuages tempétueux, transpercés par des éclairs, s'étaient amoncelés au-dessus du col. Une pluie torrentielle se mit à tomber. Xéno cria pour couvrir le vacarme du tonnerre et conduisit ses hommes à l'assaut du col. Mais alors qu'ils grimpaient sur l'escarpement, un bruit encore plus menaçant retentit. La montagne parut se désagréger de l'intérieur.

Une avalanche de blocs dévala la pente. Ils s'entrechoquaient, heurtaient les rochers, se brisaient en projetant des éclats de toutes parts. Xéno hurla encore plus fort et ses hommes se blottirent sous un éperon rocheux.

Ceux qui ne purent l'atteindre à temps s'aplatirent sur le sol en se couvrant de leurs boucliers.

Le tonnerre grondait, et les éclairs projetaient sur les armures mouillées des reflets enflammés.

Je devinai qu'il y avait un obstacle entre les nôtres et les Cardouques : Xéno s'était arrêté, il essayait de passer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en vain. À chaque tentative, les ennemis roulaient leurs pierres, qui en entraînaient d'autres dans leur chute, tandis que la pluie cinglait les flancs de la montagne et emportait les éclats. C'était un spectacle terrible, que les éclairs rendaient encore plus effrayant. La foudre toucha

un arbre colossal, qui s'abattit et s'incendia aussitôt comme une torche, répandant une lumière vermeille sur toute la vallée.

Xéno attendit que la force du feu se fût atténuée et repartit à l'attaque, s'employant à occuper les indigènes jusqu'à la nuit. Il regagna alors le campement, parce qu'on n'y voyait plus et que ses hommes étaient épuisés. Nombre d'entre eux n'avaient même pas déjeuné.

Le cœur serré, je les regardai descendre. Couverts de boue, parfois de sang, certains s'appuyaient sur leurs compagnons en comprimant leurs blessures : leurs yeux avaient une expression qu'il est difficile de décrire, mais impossible d'oublier.

Xéno arriva le dernier et se présenta à Sophos auprès de qui il s'enquit du contingent.

À l'heure qu'il était, Agasias et les siens avaient dû atteindre leur destination et prendre la colline d'où l'on pouvait contrôler le second passage, ce qui permettrait sans doute d'échapper le lendemain au piège des Cardouques. J'observais la fille enceinte en pensant que ce serait peut-être sa dernière étape. En effet, il nous faudrait marcher du même pas que les hommes, affronter les avalanches de pierres et les jets de flèches mortelles. Les nôtres avaient rapporté quelques-uns de ces dards : d'une longueur de deux coudées, ils évoquaient des javelots et étaient redoutables une fois lancés de haut.

Il existait une solution, qui m'obligerait toutefois à agir par surprise et, peut-être, à utiliser la force, même si ce mot me faisait sourire. Xéno sortit pour assister à une réunion. Je m'occupai alors de la fille enceinte, lui donnai des couvertures et un peu de nourriture.

« Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je, me rendant compte que je ne connaissais pas son nom.

— Lystra.

— Un drôle de nom. D'où vient-il ?

— Je l'ignore. Mon maître m'a toujours appelée ainsi. »

Son grec était pire que le mien, il mêlait plusieurs dialectes et plusieurs jargons.

« D'où viens-tu ?

— Je ne sais pas. J'étais très jeune quand il m'a achetée.

— Tu ne connais donc pas ton âge.

— Non.

— Sais-tu quand ton enfant doit naître ?

— Non. De toute façon, ça ne change pas grand-chose. »

Il m'était difficile de la contredire.

« Écoute-moi bien. Tu vas manger et dormir. Installe-toi sous ce surplomb rocheux de façon à ne pas être mouillée s'il devait pleuvoir. On ne sait jamais. »

La fille s'attaqua à ses vivres sans que j'eusse besoin de le répéter.

« Le plus dur nous attend demain. Si nous parvenons à nous en tirer, nous serons plus tranquilles. Tu devras veiller sur toi, car personne ne nous prêterait main-forte. Ne lâche pas un instant la queue du mulet. Si cela devait arriver, appelle-moi, et j'essaierai de te donner un coup de main. Mais il n'est pas certain que je sois en état de le faire. »

Lystra posa sur moi un regard de bête apeurée.

« Rien ne dit que nous mourrons, poursuivis-je. Mais ne compte sur personne, pas même sur moi. C'est compris ?

— C'est compris. »

Je lui tendis un autre morceau de pain. Il était vieux et dur, mais c'était du pain.

« Garde-le pour demain et ne le mange que si tu ne peux pas t'en passer. Le pire peut toujours arriver. C'est compris ?

— C'est compris.

— Et maintenant, va te coucher. »

Je me retournai et me heurtai à une cuirasse en fer.

« Je vous ai enfin retrouvées ! J'ai été trop occupé à me battre jusqu'à présent. Mais je vois que vous vous portez bien, et j'en suis heureux. Je ne voulais pas renverser ton amie.

— Nicarque d'Arcadie. Qui l'eût cru ? C'est moi qui t'ai assisté quand tu étais sur le point de trépasser.

— Voilà pourquoi ton visage m'était familier.

— Ne te fais pas éventrer une deuxième fois, parce qu'il sera difficile de te recoudre. »

Il sourit avec son air d'adolescent qui a trop vite grandi, de héros malgré lui, et s'éloigna à la recherche de son régiment.

J'ordonnai aux domestiques de monter la tente et allumai le feu. Ce n'était pas facile car le bois était mouillé, mais dans

chaque régiment certains esclaves étaient chargés de conserver des braises à l'intérieur d'une jarre dans laquelle tout le monde pouvait puiser. Je finis par obtenir une flambée qui ne dégageait pas trop de fumée et préparai un potage d'orge assaisonné d'huile d'olive. Nous en avons encore une petite réserve, que Xéno surveillait comme un précieux trésor et que j'étais censée utiliser avec la plus grande parcimonie. J'en apportai un peu à Lystra.

Il était tard quand Xéno revint. Au cours de la réunion, on avait décidé de la marche à suivre le lendemain.

Il régnait une atmosphère étrange dans le campement. Des bruits confus, des cris et des appels dans une langue inconnue parvenaient à nos oreilles. De temps en temps, de petits éboulements indiquaient qu'on nous épiait dans le noir.

Nos sentinelles étaient, elles aussi, sur le qui-vive. Elles se passaient sans cesse le mot d'ordre, diffusant une inquiétude presque palpable. Soudain, un sifflement se fit entendre, et un dard énorme se planta dans un tronc. Il aurait pu transpercer un homme de part en part.

C'est ce qui arriva un peu plus tard. Il y eut un autre sifflement, puis un hurlement. Enfin, la voix de Xanthi résonna, tel le cri d'un aigle : « Tous à l'abri ! Tous à l'abri ! »

Un vrombissement s'ensuivit, celui d'une centaine de dards. Xéno bondit sur ses pieds et me couvrit de son bouclier. Une flèche en heurta le bord, une autre atterrit sur l'ombon et fut déviée. Partout, on criait et s'interpellait dans le plus grand désordre.

Il nous fallut attendre la lumière du jour pour compter les morts et les blessés. Ils étaient fort nombreux.

Nous étions encerclés par un ennemi invisible qui, après avoir été surpris, s'était adapté à notre façon de nous battre, aux caractéristiques de nos armes, et qui réagissait avec toute la force et le courage dont il était capable.

Une dure épreuve nous attendait le lendemain. Nos hommes auraient à affronter des obstacles presque insurmontables, à se battre avec une énergie et un courage surhumains. Ils seraient contraints de se défendre jusqu'à leur dernier souffle et à leur dernière goutte de sang afin de ne pas mourir comme des



animaux à l'abattoir après avoir subi les tortures les plus féroces.

Les chirurgiens s'employaient déjà à sauver nos blessés.

Libéré de son armure et de son épée, Xéno écrivait à la lumière de sa lampe.

## 18

Alors que nous nous couchions, nos camarades parcouraient derrière le guide cardouque le sentier menant au col que nous devions franchir. Les hommes avançaient en veillant à ne pas faire de bruit. Ils atteignirent ainsi la position où des gardes préparaient un bivouac, les surprirent et les tuèrent. Mais la montagne est trompeuse : il ne s'agissait pas de la hauteur qui dominait le col. Il y avait au-dessus un autre mamelon, où des sentinelles cardouques étaient déjà placées. Renonçant à les attaquer à cause de l'obscurité, les nôtres s'arrêtèrent pour la nuit.

À l'aube, ils se dirigèrent vers l'ennemi, enveloppés dans une brume qui venait de la terre et non du ciel, contrairement à celle que nous avions traversée la veille. Elle rampait tel un fantôme entre les ravins, ne laissant émerger que les aspérités, les pointes coupantes, les cimes des arbres. Ce voile laiteux permit à nos guerriers de se mouvoir sans être vus. Quand leurs adversaires les aperçurent, ils étaient déjà trop proches, et ces derniers furent balayés.

Peut-être cette brume nous avait-elle été envoyée par un des dieux qui protègent les capes rouges et se déplacent dans les replis les plus secrets du ciel.

Aussitôt après retentit la sonnerie de trompette qui signalait que le passage était libre. J'avais mal dormi et ce bruit strident, quoique désagréable, fut un véritable coup de fouet. La seconde sonnerie résonna comme le chant du coq qui annonçait dans mon village le lever du soleil.

Lystra s'était réveillée elle aussi et avait rejoint les mulets. Le ciel était presque dégagé, l'air froid le lézardait de frissons azurés.

Xéno avait disparu, tout comme son cheval, et j'en fus presque soulagée : cela me laissait les coudées franches.

Nous nous ébranlâmes. Je constatai soudain que la plupart des hommes emmenés par Sophos s'élançaient directement sur la pente, vers le mamelon que les nôtres occupaient. Timasion de Dardanos, Xanthi à la chevelure éparsée et Cléanor, luisant de sueur, cherchaient d'autres sentiers et incitaient leurs hommes à se hisser sur la hauteur. Ils s'entraidaient en se tendant leurs lances.

Nous dûmes, quant à nous, emprunter le sentier le plus large, praticable pour les bêtes de somme.

Enfin, je vis Xéno. Placé derrière nous, tel un chien de berger, il veillait à ce que personne ne restât en arrière ou ne se perdît. Notre droite et nos arrières étaient protégés et nos ennemis surgirent à gauche. Des groupes de Cardouques hurlants, armés d'arcs immenses. Xéno appela ses hommes en hurlant à tue-tête. Ceux-ci se disposèrent en colonnes parallèles et attaquèrent le mamelon sur lequel nos ennemis étaient apparus. Ils attirèrent sur eux les dards et les pierres pour nous permettre de poursuivre notre ascension. Xéno aurait pu déployer ses colonnes en tenaille, mais il s'en abstint : nul doute, il entendait ménager une retraite aux indigènes s'ils voulaient fuir. D'une certaine façon, il faisait la guerre en offrant des conditions de paix, ce qui paraît contradictoire. Mais les Cardouques ne le comprendraient pas, ou ne l'accepteraient pas. Tout en grimpant, les yeux rivés sur la manœuvre que Xéno dirigeait, je repensais aux interprètes que nous avions dénichés après la capture de nos généraux. Quelle bêtise ! C'est tout au moins ce que j'avais cru. Les Perses nous avaient sans cesse traqués, et les Cardouques nous pressaient depuis que nous avions quitté leurs villages. Si j'avais été un homme, un général ou un chef de bataillon, j'aurais aimé en savoir plus long sur le compte de ces interprètes, mais j'étais une femme. Une femme qui avait dû ravalier ses soupçons sur la rencontre avec Tissapherne. Et nous avions alors perdu nos cinq généraux...

Quand nous arrivâmes au troisième lacet, Xéno s'était emparé du mamelon et avait dispersé l'ennemi. La route du col était libre. Et le ciel était toujours dégagé : seuls quelques cirrus le traversaient, aussi légers que des flocons de laine. Xéno marcha en alignant les guerriers les plus légers devant et les

fantassins à la lourde armure derrière lui. Il préférait ne pas se placer en arrière-garde, craignant un assaut.

Il avait raison : les Barbares attaquèrent d'un autre mamelon. Je me surpris à penser que ces manœuvres ne prendraient jamais fin, que le moindre recoin, le moindre ravin, la moindre gorge dissimulerait des ennemis bien décidés à en découdre, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus parmi nous le moindre survivant.

De fait, il y eut une troisième attaque, puis une quatrième. Les Cardouques jaillissaient du néant et lançaient des nuées de dards qui sifflaient et s'abattaient sur nous en une grêle funeste, tout comme des pierres en quantité.

De temps à autre, je tournais le regard vers Lystra et la trouvais de plus en plus fatiguée. Je lui criais : « Accroche-toi à la queue du mulet ! » Mais peut-être avait-elle pris peur en voyant les animaux, effrayés par ce vacarme, faire des écarts et se cabrer. Au fur et à mesure que Xéno enlevait une hauteur, il y établissait une garnison et allait occuper la suivante. Si nous ne parvenions pas à rejoindre les autres, nous serions abandonnées ou tuées.

Xéno déclencha peu après sa troisième attaque et chassa les ennemis d'un mamelon : la conclusion de nos efforts semblait désormais à portée de main. Au même moment, deux guerriers arrivèrent en courant. Les entendant crier, Xéno rebroussa chemin. « Que se passe-t-il ? hurla-t-il de loin.

— Les ennemis ont repris la première hauteur, répondirent-ils, à bout de souffle. Ils étaient des milliers, nous avons perdu de nombreux hommes, d'autres sont blessés. Regarde, ils sont là-haut ! »

Xéno se tourna vers le second mamelon, d'où les Cardouques lançaient leur cri de guerre et de victoire, un hurlement strident et syncopé, semblable à celui des rapaces nocturnes.

Il chercha du regard son ordonnance et, quand il l'eut trouvé, le siffla. « Amène-moi un interprète », lui dit-il une fois qu'il se fut approché.

L'interprète se présenta un peu plus tard.

« Monte sur cette hauteur, lui ordonna Xéno, dis-leur que je demande une trêve afin que chaque camp recueille les dépouilles de ses soldats. »

Il ne renonçait jamais à ses convictions : il faisait la guerre, blessait et tuait, mais observer certaines règles et pratiquer certains rites lui permettaient de se considérer comme un être humain et non comme une bête sauvage. La pitié pour les morts comptait au nombre de ces rites. Abandonner un compagnon sans sépulture lui causait un chagrin immense et le tourmentait parfois pendant plusieurs jours.

Les pourparlers commencèrent. Les ennemis en profitèrent pour accourir, pendant que les deux tronçons de notre armée, celui qui avait occupé le col et celui qui se hissait péniblement sur le sentier menant au mamelon, tentaient de se réunir. Soudain, les Cardouques attaquèrent en poussant des hurlements sauvages et en roulant d'énormes blocs de pierre. Je me précipitai vers la fille enceinte et l'entraînai dans le fossé qui bordait le chemin.

« Baisse la tête ! criai-je. Baisse la tête ! »

Un rocher toucha l'un de nos mulets et lui brisa l'épine dorsale. Je n'oublierai jamais la panique qui se lisait dans son regard alors qu'il essayait de se relever. Un guerrier lui planta d'un coup sec un javelot à la base du crâne, mettant fin à ses souffrances. La colonne reprit sa marche.

Quand la pluie de pierres cessa, je levai la tête et vit Xéno guider la contre-attaque. Il courait comme un fou vers le sommet et hurlait : « Allez ! Allez ! » Il était extraordinaire. Il n'y avait pas de limite à son courage, et il peinait parmi ses hommes, indifférent à la nuée de dards qui martelaient le sol autour de lui.

Puis les Cardouques déclenchèrent une nouvelle avalanche de rochers et de pierres. Xéno était sans défense : afin de se mouvoir plus rapidement, il avait laissé son bouclier sur la selle de son cheval. Une pierre énorme heurta un éperon rocheux et se brisa en quatre projectiles. Un homme en reçut un en pleine poitrine et fut catapulté vingt pas plus loin ; un autre fut touché à la cuisse gauche et mourut d'hémorragie en l'espace de quelques instants.

La gorge serrée, je regardais le cimier blanc de Xéno ondoyer, défiant les ministres de la Mort qui tentaient de le mordre à chaque instant, tels des chiens enragés.

Il va tomber, me disais-je en sentant le sol se dérober sous mes pieds. Il va tomber, me répétais-je chaque fois qu'un caillou effleurait son casque, qu'une flèche se plantait près de son pied, qu'une autre sifflait tout près de son cou.

Soudain, la pointe d'un dard scintilla au soleil et je devinai sa trajectoire. Cette fois, j'en étais certaine : ma vie s'éteindrait avec celle de mon bien-aimé, avec celle de tous les soldats qui lui emboîtaient le pas, avec celle de Lystra. La flèche cherchait la poitrine de Xéno ! Au dernier moment, elle rebondit sur une surface métallique : un jeune héros était accouru et avait tendu son bouclier devant lui. Ainsi protégés, les deux hommes reprirent tous deux leur marche. Le contingent qui avait occupé le col pendant la nuit rejoignit l'armée et les rangs se serrèrent. Les capes rouges flamboyèrent dans la lumière du jour et les écus scintillèrent, éblouissant l'ennemi.

Maintenant, les Cardouques étaient tout près. Ce n'étaient plus les fantômes obscurs de la nuit, des forces mystérieuses et menaçantes, les esprits des sommets qui roulaient des pierres mais des bergers hirsutes, couverts de peaux, qui s'enfuyaient en semant sur le terrain des morts et des blessés. Je vis Timasion de Dardanos conduire les siens en agitant un étendard rouge fixé sur la lance, Cléanor rugir comme un lion en poursuivant l'ennemi avec le bataillon de ses Arcadiens, et la chevelure de Xanthi rebondir sur ses épaules à chaque saut. Le son des flûtes ponctuait la marche et scandait le cri de guerre : « Alalalāi ! Alalalāi ! »

C'était terminé. Une fois sur le col, les hommes s'immobilisèrent devant le spectacle de la vallée et, appuyés sur leurs lances, reprirent haleine. À la vue du cimier blanc, j'oubliai la fille enceinte et criai de toutes mes forces : « Xéno ! Xénoooo ! » Je me précipitai vers lui et jetai mes bras à son cou. Je savais que ces effusions le plongeraient dans l'embarras, mais peu m'importait : je voulais entendre les battements de son cœur, voir l'éclat de ses yeux, ses cheveux luisant de sueur.

Il m'étreignit pendant quelques instants, comme si nous étions seuls devant le puit de Beth Qadà. Puis il répondit à Sophos qui le cherchait du regard. Enfin, il alla trouver le garçon qui lui avait sauvé la vie. Il se nommait Euryloque de Lousi : âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, il avait le regard lumineux et insouciant des adolescents, les épaules et les bras d'un lutteur.

« Je te dois la vie », lui dit-il.

Euryloque sourit. « Nous avons flanqué une belle raclée à ces boucs et nous avons sauvé notre peau, tout au moins pour cette fois, et c'est le plus important. »

Il y avait là un groupe de villages déserts. Les hommes s'y installèrent afin de se reposer, de s'abriter contre l'humidité et le froid de plus en plus vif de la nuit. Les vivres, indispensables, y abondaient. Le vin aussi : un soldat de Xanthi le découvrit, dissimulé dans des citernes creusées dans la roche et cimentées. Il y en avait assez pour enivrer toute une armée. Sophos ordonna bien vite qu'on le plaçât sous surveillance : il était fort possible que les indigènes l'eussent laissé là dans le but de nous neutraliser. Cette soirée tranquille en apparence ne trompait personne. Les manières des Cardouques nous étaient maintenant bien connues.

Alors que les hommes s'apprêtaient à se coucher, l'ordonnance de Xéno et l'interprète revinrent. Ils apportaient une nouvelle surprenante.

« Ils ont accepté, général.

— Quoi ?

— La trêve pour recueillir les corps. »

Xéno lança à son ordonnance un regard incrédule. « À quelles conditions ?

— Nous ramasserons nos morts, et les Cardouques ramasseront les leurs.

— C'est tout ?

— Ils veulent aussi..., il chercha du regard le guide qui avait conduit Agasias et les siens sur le col..., cet homme.

— Le guide ? Cela me convient. »

Cela ne convenait pas au guide. Quand il comprit que nous allions le rendre aux siens, il implora et sanglota, se prosterna

devant les généraux, qu'il avait appris à reconnaître à leurs casques à crête et à leurs armures richement décorées, et essaya de s'agripper à leurs mains. Repoussé par l'un, il s'agenouillait devant l'autre, lui étreignait les genoux, le suppliait avec une passion qui aurait ému un cœur de pierre. Les généraux savaient que des châtiments atroces l'attendaient, et l'homme le savait aussi. Il avait sans doute imaginé qu'il se rendrait utile par sa connaissance du terrain et que nous le libérerions lorsque nous n'aurions plus besoin de lui. Peut-être comptait-il se réfugier dans sa famille, chez des amis vivant dans un village éloigné, où personne n'apprendrait sa trahison forcée.

Jamais il n'aurait pensé qu'on l'échangerait contre des morts.

On l'emmena. Avant d'être entraîné vers son destin, il se tourna vers moi, une femme sans importance, peut-être parce qu'il lisait de la compassion sur mon visage. Je saisis dans son regard la terreur même que j'avais vue dans les yeux de mon mulot quand, frappé par un rocher, il avait compris que la moitié de son corps était déjà morte.

Éclairés par des torches, les nôtres se hissèrent sur le mamelon où ils se battaient encore quelques heures plus tôt, suivis de brancardiers improvisés. Ils revinrent en pleine nuit avec les corps de nos soldats.

Une trentaine d'hommes avaient été fauchés dans la fleur de la jeunesse. Ils avaient échappé à la grande bataille aux portes de Babylone pour trouver une mort obscure et insignifiante dans un pays sauvage. Je les regardai l'un après l'autre sans parvenir à ravalier mes larmes.

Le visage d'un jeune homme de vingt ans aux yeux vitreux ouverts sur le néant vous transperce le cœur.

Xéno célébra leurs funérailles : un bataillon de l'armée rendit les honneurs tandis que les flûtes entonnaient une mélodie aussi tendue et aiguë qu'un cri de douleur. Les corps furent brûlés sur de grands amoncellements de bois, et les cendres furent recueillies dans des pots de terre cuite puis aspergées de vin. Leurs noms furent criés dix fois, lances brandies vers le ciel, tandis que le reflet des flammes faisait rougeoyer leurs boucliers et leurs cuirasses. Leurs épées,



rougies dans le feu du bûcher, furent pliées rituellement afin que personne ne pût jamais les utiliser, et enterrées avec les urnes.

Enfin, un chant s'éleva, un hymne d'une sombre mélancolie, comme ceux que j'écoutais dans les nuits tièdes de Syrie, sous le ciel étoilé du désert. J'eus l'impression d'entendre la voix puissante de Ménon de Thessalie ; il avait disparu, lui aussi, comme ces garçons brûlés sur le bûcher, des jeunes que j'avais vu se hisser le matin même sur les pentes escarpées, s'entraider avec la hampe de leurs lances, s'interpeller, s'encourager, tenter d'éloigner la Mort qui les traquait à l'instar d'un loup. Le chant douloureux et puissant de leurs amis les accompagnait dans l'au-delà, dans le monde aveugle où l'air n'est que poussière et le pain est argile.

Le lendemain, nous reprîmes notre marche et comprîmes bien vite que nous nous étions trompés. Nos ennemis étaient plus agressifs que jamais et notre chemin de plus en plus difficile. Notre route traversait un territoire particulièrement escarpé constitué d'une suite incessante de montagnes et de ravins, un territoire où il n'y avait plus de trêve ni de négociations possibles. Nous étions harcelés par des sauvages qui voulaient notre mort, notre extermination totale.

Ce furent de nouveaux affrontements, de mamelon en mamelon, de hauteur en hauteur. Maintenant, Xéno avançait en tête, monté sur son cheval, tandis que Sophos fermait la marche avec l'arrière-garde. Dans le ciel, des nuages gris, aussi effilés que des fers de lance, filaient vers le sud, dans le sens contraire de notre marche. Xéno y verrait peut-être un mauvais présage.

Mais son énergie et sa rapidité étaient inchangées : entouré de ses hommes, il se lançait à l'assaut de tout mamelon susceptible d'être occupé et l'attaquait avec une fougue inlassable quand celui-ci était déjà aux mains de l'ennemi. Mais les Cardouques étaient fort rusés : il leur arrivait d'abandonner une position pour aller se cacher ou en enlever une autre. Cela ne leur posait aucune difficulté, car ils étaient vêtus de peaux et

armés d'un arc, alors que les nôtres étaient chargés de bronze et pourvus d'un énorme bouclier qui ralentissait leur pas.

Les Cardouques entendaient nous épuiser avant de nous infliger le coup de grâce. À l'évidence, ils ne connaissaient pas les capes rouges. Euryloque de Lousi, le garçon qui avait sauvé la vie de Xéno, se battait comme une bête féroce, il ramassait les dards des Cardouques et s'en servait de javelots, atteignant souvent sa cible. Agasias de Symphale frappait ses ennemis avec fureur, abattant sur eux ses bras sombres et luisants de sueur. Il les fauchait comme des épis de blé et se frayait un chemin parmi les hurlements. Timasion et Cléanor entraînaient alternativement leurs bataillons vers les hauteurs, afin que les uns se reposassent pendant que les autres se battaient. Sous leur protection, la longue colonne des bêtes de somme, des domestiques et des femmes avançait lentement, pas après pas, vers une halte qu'il était difficile de concevoir.

Puis le soleil se posa sur les chevelures des arbres, les derniers cris moururent dans des râles ou dans des halètements, un faucon s'envola vers le ciel et une vallée apparut.

Nous pûmes enfin contempler un paysage paisible.

La plaine était vaste et légèrement vallonnée, bordée au fond par une butte et parcourue par un torrent aux eaux limpides. Au nord s'élevait un éperon rocheux rougi par les rayons du couchant et surmonté d'un village. Des maisons de pierre, les premières depuis longtemps. Des toits de paille, de petites fenêtres, de petites portes. Un sentier taillé dans la roche menait au torrent, et une fille aux vêtements rouge et vert, aux cheveux noirs cerclés de cuivre, le descendait avec grâce, un tortillon et une amphore sur la tête. À cette vue, il se fit un tel silence que je crus entendre tinter les anneaux qu'elle portait aux chevilles.

Nous dormirions enfin à l'abri dans une de ces nombreuses habitations. Les hommes s'installèrent, quant à eux, dans des greniers à blé et sous les auvents qui protégeaient le bétail.

Sophos plaça des sentinelles autour du village et une seconde ligne au pied de la butte qui bordait la plaine.

Tout le monde espérait que nos souffrances avaient pris fin. Personne n'y croyait.

La fille que j'avais vue sur le sentier menant au torrent ne réapparut pas. Je pense encore à sa silhouette gracieuse et hautaine et je me demande s'il s'agissait là d'une vision, d'une divinité des montagnes ou de la rivière qui abandonnerait ses terres désolées et désertes pour aller se fondre dans le bois ou dans les eaux limpides, entre rochers et sable.

Les soldats allumèrent des feux. Nous nous savions observés, une raison de plus pour prendre des forces et manger quelque chose de chaud. Xéno invita à sa table Euryloque de Lousi et Nicarque d'Arcadie, ainsi que Sophos et Cléanor. Était-ce un dîner d'adieu, un rendez-vous dans l'au-delà ? Quatre-vingts ans plus tôt, un Spartiate qui s'était battu contre la plus grosse armée perse de tous les temps avait agi de la sorte. Xéno m'avait raconté son histoire, celle d'un roi qui avait fait naître une légende, un roi qui ne portait ni couronne, ni mitre, ni vêtements brodés, mais une tunique de laine brute et une cape rouge, comme les trois cents jeunes gens qui moururent avec lui, refusant de se rendre et de renoncer à la liberté en un lieu dénommé les Portes ardentes. Une histoire émouvante.

« Mangeons et buvons... Demain... » Les paroles de Sophos me revinrent à l'esprit. Le vent, qui s'était soudain levé, avait emporté ses derniers mots.

Maintenant que les convives étaient repartis, je m'approchai de Xéno, un bol de vin chaud à la main.

« Que se passera-t-il demain ? interrogeai-je.

— Je l'ignore.

— L'ennemi attaquera-t-il encore ?

— Tant qu'il sera en vie.

— Pourquoi ? Pourquoi ces gens ne nous laissent-ils pas partir ? Ne comprennent-ils donc pas que c'est dans leur intérêt ?

— Tu veux dire que nous autoriser à passer leur coûterait infiniment moins cher que tenter de nous l'interdire ?

— Exactement. Ils ont eu de grosses pertes, un grand nombre de blessés, et ce n'est pas terminé. Pourquoi ? Il vaut la peine de se battre pour repousser un ennemi, mais nous sommes déjà ici et nous voulons partir. L'arme qui reste dans un corps humain le tue, celle qui le transperce de part en part

sans abîmer d'organes vitaux l'épargne. Ils le savent. Personne ne souhaite mourir sans raison. Comment l'expliques-tu ? »

Xéno but une gorgée de vin et répondit : « Tu sais ce que l'interprète nous a dit ? Jadis une armée du Grand Roi envahit ce pays et s'évanouit ensuite dans le néant. Ils entendent dissuader toute armée de pénétrer sur leur territoire en proclamant que celles qui l'oseraient seront anéanties.

— Et Tissapherne ? Il voulait lui aussi nous anéantir. Pour la même raison ?

— Oui. Ceux qui s'aventurent dans l'Empire n'en ressortiront pas vivants.

— Pourquoi ne nous ont-ils pas tués lorsque nous étions encerclés, sans vivres ni eau ? Pourquoi ont-ils voulu supprimer nos généraux ? »

Xéno secoua la tête.

« Et les interprètes ? D'où viennent-ils ? Qui nous les a envoyés ?

— Je l'ignore. »

J'avais insinué des doutes dans son esprit, les doutes mêmes qui m'habitaient quand nos généraux étaient allés retrouver les Perses.

« Attention, Xéno, la vertu ne compte pas face à la tromperie.

— Je le sais. Mais ici tout le monde se bat avec le même courage, tout le monde risque sa vie de la même façon. Mes camarades, du général en chef jusqu'au dernier soldat, ont toute ma confiance. Et puis, personne n'a intérêt à trahir. Pour chacun d'entre nous, la seule façon d'espérer avoir la vie sauve est d'accomplir son devoir, de ne faire qu'un avec le reste de l'armée.

— C'est vrai. Mais quelqu'un aurait-il intérêt à ce que cette armée s'évanouisse dans le néant ? Quelqu'un subirait-il un grand tort si l'armée revenait ? »

Xéno me dévisagea un instant d'un air mystérieux. J'eus l'impression qu'il voulait me communiquer une pensée indicible, exactement comme la servante de la reine mère. Je n'insistai pas. C'était déjà bien qu'il m'eût écoutée. Je l'aidai à dégrafer son armure et allai puiser de l'eau dans la rivière afin

qu'il pût se laver et se détendre dans le sommeil. Après quoi je rendis visite à la fille enceinte. Épuisée, elle gisait sur la terre nue.

Le vent se renforça, entraînant dans le ciel de faibles formes blanchâtres, une horde de spectres tremblants, d'âmes de défunts égarées.

« Lève-toi, lui dis-je. Je vais te donner une peau de mouton et une couverture. Le bât de mon mulet te servira d'oreiller. »

Elle fondit en larmes. « Je n'en peux plus. Je vais perdre mon bébé parmi les pierres de ces montagnes.

— Non, tu le sauveras. Ce petit bâtard est le fils des Dix Mille, il s'en tirera. Et toi aussi, pour lui... ou pour elle. C'est peut-être une fille.

— Il ne vaut mieux pas. Naître femme est un destin amer.

— Naître est dur pour tout le monde. Combien de jeunes gens ont perdu la vie hier, et combien la perdront encore ! Nous sommes vivantes, toi et moi. As-tu jamais aimé ?

— Aimé ? Non. Mais je sais ce que tu veux dire. J'en ai rêvé une fois. J'ai rêvé d'un garçon qui me regardait, l'air enchanté, et me donnait l'impression d'être belle. J'attendais sa visite chaque fois que je fermais les paupières.

— Et maintenant ? Il ne réapparaît plus dans ton sommeil ?

— Il est mort. La mort est plus puissante que les rêves. Nous enterrerons-tu quand nous mourrons ? Si tu le peux, recouvre-nous de terre et de pierres, ne nous abandonne pas aux bêtes de la forêt.

— Tais-toi. Peu importe ce qui arrive quand on est mort. »

Je pris la peau de mouton et la couverture et l'aidai à s'allonger. Je lui apportai des restes du repas que j'avais cachés ainsi qu'un peu de vin pour la revigorer.

Elle s'endormit et j'espérai que le jeune homme dont elle avait rêvé lui rendrait visite sous ses paupières.

La lune surgit des montagnes et éclaira la vallée, semant mille reflets d'argent sur la rivière qui coulait en gargouillant sur un lit de sable propre.

Je n'avais qu'une seule envie : dormir, m'abandonner auprès de Xéno. Mais je regardai les guerriers qui montaient la garde, aussi fatigués que des enfants qui tombent de sommeil. Ils

veillaient, enfermés dans leurs coquilles de métal, enveloppés dans les capes qui s'assombrissaient avec la nuit.

J'aurais aimé connaître leurs pensées.

Les autres dormaient déjà, alors que les derniers échos du combat retentissaient encore dans leurs oreilles. De quoi rêvaient-ils ? D'une mère tenant entre ses mains un pain chaud et parfumé, peut-être.

Des chiens errants suivaient l'armée depuis longtemps, ils étaient de plus en plus maigres car il n'y avait plus de restes pour eux, et hurlaient à la lune.

Le vent se leva tel un rapace nocturne qui quitte son nid des montagnes enneigées, mais la tente baignait dans la chaleur de Xéno, son corps était doux sous la laine de sa tunique, et je m'endormis en rêvant d'autres paysages, d'autres sons, d'autres cieux. La dernière image que je vis avant de sombrer dans le sommeil fut le cintre qui supportait les armes et la cape de Xéno. Dans l'obscurité, il évoquait un guerrier féroce qui veille en élaborant de futurs massacres, au milieu d'une foule endormie. Le dernier son que j'entendis fut la voix d'un fleuve, le bouillonnement d'eaux impétueuses parmi des rochers et des ravins rupestres. Le vent...

Le vent avait changé.

Le froid me réveilla. Je constatai que mes pieds dépassaient de la couverture, et me redressai pour les couvrir. Xéno n'était plus là, et le cintre qui portait son armure était vide.

Je tendis l'oreille et perçus un bruit étrange, un bruissement confus et, au loin, des hennissements, des ébrouements, ainsi que des sonneries de cor plaintives.

Les chiens aboyaient en rôdant dans le campement.

Je bondis sur mes pieds, m'habillai et sortis. Un groupe d'officiers galopaient le long de la crête qui bordait la plaine, vers le nord. Non loin de là, les généraux, Xanthi, Cléanor, Agasias, Timasion et Xéno étaient réunis autour de Sophos, armés, les mains resserrées sur leur lance, leur bouclier posé au sol. Ils tenaient conseil.

Je remarquai que les guerriers indiquaient quelque chose et je pivotai à mon tour : les sommets des montagnes qui se dressaient derrière nous fourmillaient de Cardouques. Ils agitaient leurs piques et soufflaient dans leur cor une colère implacable.

« Ils ne s'en iront donc jamais, dit un soldat. Nous les aurons toujours sur le dos.

— Alors attendons-les et affrontons-les une fois pour toutes, répondit un autre.

— Ils ne viendront pas, ils resteront sur leurs cimes et se contenteront de nous frapper de loin, de rouler des pierres, de tendre des embuscades. Ils ont compris le refrain, ils effectuent des actions rapides pour éviter de se faire prendre.

— Regardez ! Que se passe-t-il de ce côté ? » cria un quatrième homme.

De nombreux guerriers couraient vers la crête où les officiers à cheval s'étaient immobilisés, le regard fixé droit devant eux. Je les suivis en emportant une outre, comme si je voulais la remplir au torrent. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux me glaça le sang : devant nous, une rivière traversait la vallée d'ouest en est ; le torrent qui coulait à côté du campement s'y jetait. De l'autre côté se tenait une armée alignée !

Ce n'étaient pas des bergers sauvages, c'étaient des guerriers couverts de lourdes armures, des fantassins et des cavaliers dotés de cuirasses et de jambières en cuir, de casques coniques à panache en crins noir et ocre.

Ils étaient des milliers.

Leurs chevaux massifs piaffaient en soufflant des nuages de vapeur.

Nous étions piégés, coincés entre les montagnes et la rivière impétueuse, une horde de guerriers implacables derrière nous et, en face, une armée puissante postée sur la rive opposée. Ils étaient arrivés juste à temps pour nous interdire le passage, et les Cardouques, que nous croyions avoir laissés derrière nous, étaient plus nombreux et plus aguerris que jamais. Comment était-ce possible ? Qui avait déplacé ces deux armées de nations ennemies avec autant de synchronisme ? Mille soupçons se pressaient dans mon esprit. Je fus saisie d'un sentiment



angoissant d'impuissance. Peu importait désormais que les généraux eussent partagé mes pensées. Seuls les dieux, si tant est qu'ils existent et s'intéressent à nous, auraient pu nous arracher à l'impasse dans laquelle nous nous trouvions.

Non loin de moi se tenaient deux officiers à cheval. Leur visage sombre, leurs capes agitées par le vent se détachaient contre le ciel trouble. Leur discours reflétait mes pensées.

« Cette fois, nous n'avons pas d'issue.

— Tais-toi, ça porte malheur. Mais qui sont ces soldats ? Ni des Perses, ni des Mèdes, ni des Assyriens.

— Ce sont des Arméniens.

— Comment le sais-tu ?

— Le chef de bataillon l'a dit.

— Nous avons des armes plus efficaces et plus lourdes.

— Mais nous sommes talonnés par les Cardouques, prêts à se battre jusqu'au dernier homme.

— Nous aussi.

— Oui. Nous aussi. »

Timasion de Dardanos arriva au galop.

« Que faisons-nous, général ? interrogea le premier officier.

— Ce n'est pas aussi terrible que cela le paraît.

— Ah non ?

— Non.

— Qui l'a dit ?

— Le général Cheirisophos.

— Qui a un certain sens de l'humour, tout le monde le sait...

— De surcroît, c'est un Spartiate. Les Spartiates aiment les situations désespérées. Cela ne me dit rien de bon, déclara le second officier.

— À moi non plus, affirma le premier.

— Un instant, écoutez, intervint Timasion. Les Cardouques savent très bien que nous les taillerons en pièces s'ils descendent de leurs montagnes. Mieux, c'est exactement ce que nous souhaitons. Ainsi, nous mettrons fin définitivement à leur interminable persécution. Et puis, ici, la vallée est très large et ils ne peuvent pas nous bombarder avec leurs pierres. Le vrai problème, ce sont les autres.

— Et la rivière ? La rivière aussi est un problème.

— Exact, répliqua Timasion. D'après le conseil de l'état-major, il convient de la guérer, d'attaquer et de mettre nos ennemis en fuite avant que les Cardouques se décident à agir. Lorsque nous aurons la rivière dans le dos, les sauvages ne nous ennueront plus.

— Quand ?

— Maintenant. Nous attaquerons après le déjeuner. Nous avons besoin de toutes nos forces. »

Timasion poussa son cheval vers le campement. La trompette annonçait que le repas était prêt.

« Bien, on déjeune, on traverse, on massacre l'ennemi et on se remet en route. Facile ! Oui, facile à dire. Mais l'eau est-elle profonde ?

— Voyons », répondit le second officier. Il sauta à terre et descendit vers la rivière, suivi de son compagnon. Se protégeant derrière leur bouclier, ils avancèrent tous deux dans le courant. Les Arméniens, qui se tenaient à distance, ne leur prêtèrent guère attention. Sans doute étaient-ils avertis.

Je l'imaginai moi aussi. Je criai : « Attention ! » Au même instant, le premier glissa et fut emporté par le courant. Le second dérapa en essayant de le rattraper et je les vis se débattre parmi les flots tourbillonnants, tentant désespérément de s'accrocher à une prise. Leurs chevaux hennirent, piaffèrent et s'élancèrent derrière eux, leurs rênes entre les membres.

Je m'écriai : « Aidez-les ! Par ici ! De ce côté ! » Des soldats poussèrent leurs montures à toute allure le long de la rive. Mais ils s'immobilisèrent bientôt, résignés à un sort inéluctable.

Après le déjeuner, l'armée se disposa en colonne sur un front de cinquante hommes et se dirigea lestement vers la rivière. Quelques guerriers demeurèrent au campement pour les couvrir, les Cardouques continuant de crier et de souffler dans leurs cors. Ils semblaient se multiplier d'instant en instant.

Sophos était peut-être au courant de la noyade des deux officiers, mais il n'y avait pas d'autre alternative, et l'armée avança. La tête de la colonne pénétra dans la rivière et eut grand-peine à garder son équilibre, car le fond était recouvert

de rochers glissants. Les soldats s'aperçurent bientôt qu'ils avaient de l'eau au-dessus de la poitrine ; de plus, le courant impétueux heurtait leurs boucliers qu'il devint difficile de tenir. Quelques soldats posèrent le leur sur leur tête, mais les Arméniens lancèrent aussitôt une pluie de flèches, et ils durent les baisser pour se protéger. J'avais devant les yeux une armée qui se battait contre une rivière, mais c'était une lutte inégale du fait de la violence des tourbillons et de l'eau glacée. Peu après, la trompette sonna la retraite et les nôtres se replièrent en emportant les blessés et en appelant les chirurgiens à tue-tête.

Nous étions piégés. Nos ennemis n'avaient plus qu'à patienter. Les Cardouques commençaient à descendre. Les Arméniens demeuraient immobiles.

La journée s'écoula dans un sentiment d'impuissance, voire de désespoir.

Lystra, au moins, pouvait se reposer et récupérer des forces. Mais où était Mélissa ? Je la cherchai à la tombée du soir, voyant de jeunes prostituées suivre les soldats qui les conduisaient par la main sous leur tente. Les guerriers sentaient peut-être la fin venir et voulaient jouir de l'amour une dernière fois. Vers minuit, des Thessaliens et des Arcadiens se rassemblèrent autour du bivouac et, après avoir dîné, se mirent à chanter.

C'étaient les hommes de Ménon de Thessalie. Ils étaient dotés de voix puissantes et graves qui évoquaient les vallées et les montagnes de leurs terres. Je ne saisisais pas les paroles, mais l'harmonie de leurs chants était si intense, si poignante, que j'en eus les larmes aux yeux. Soudain, le chant enfla et les voix se fondirent en une seule qui s'unit un instant au cri solitaire de la trompette. L'écho retentit sur les montagnes avec tant de force qu'il parut les arracher à leur sommeil de pierre. En passant près du bûcher crépitant, près du tourbillon d'étincelles qui s'élevait vers le ciel, près des visages plongés dans la lumière rouge du feu, je compris que ce dernier cri était censé atteindre le général Ménon dans le monde souterrain des morts.

Je me promenai dans le campement, la tête couverte, et captai des fragments de conversations, des mots qui se

superposaient à des gémissements, des appels, des quintes de toux. La voix de l'armée, cette voix à la fois unie et discordante, harmonieuse et dissonante, qu'on entendait de loin, prenait à présent des accents humains et animalesques. C'étaient des imprécations, des exclamations de colère, de peur, de mélancolie. Des cris bestiaux, le halètement des corps enlacés dans l'orgasme d'un amour qui confinait désormais avec la mort.

Je regagnai ma tente, encore vide : Xéno veillait, s'employant avec les autres généraux à trouver une issue à cette situation inextricable, maintenant que notre longue marche semblait avoir atteint son épilogue.

Il rentra, le visage sombre, découragé. Je compris aux quelques mots que je parvins à échanger avec lui que Sophos ne songeait plus à insuffler à ses soldats la volonté de vaincre, mais qu'il était enclin à les conduire vers une mort glorieuse.

« Il faut que tu leur donnes l'espoir de la victoire, ou plutôt la certitude ! Tu es le général en chef, par Hercule ! lui avait crié Xéno.

— Bien sûr, avait répondu Sophos. C'est ce que je ferai. »

Mais les généraux étaient tous persuadés qu'il se préparait à la mort plutôt qu'à la victoire.

Xéno se recroquevilla sur sa couche et attendit en silence le sommeil. Je restai à l'extérieur, assise sur une pierre.

Un instant, j'eus l'impression de voir flotter un pan de tissu blanchâtre, le fantôme d'une silhouette incertaine, fuyante. Les morts venaient nous chercher...

Or il se produisait pendant ce temps-là un événement imprévisible.

Comme je l'appris plus tard, les deux officiers – l'un se nommait Amphicratès et l'autre Archagoras – qui avaient été entraînés par le courant s'étaient débattus de toutes leurs forces pour échapper aux eaux tourbillonnantes et aux énormes rochers qui se dressaient à chaque anse, provoquant de formidables turbulences. Plus d'une fois, ils avaient tenté de s'agripper l'un à l'autre, mais la force du courant les avait séparés, tandis que le poids de leurs armures les entraînait vers le fond. Ballottés de part et d'autre, ils se blessaient contre les

pierres et les éperons rocheux, et souffraient du froid qui les pénétrait jusqu'aux os.

Alors que, à bout de forces, il s'abandonnait à l'étreinte mortelle de la rivière, Archagoras aperçut un arbre qui s'était abattu dans l'eau. C'était un gros chêne que les racines maintenaient encore à la rive mais qui ne tarderait pas à être emporté par le courant. L'officier l'atteignit tant bien que mal et s'y agrippa.

Au même moment, Amphicratès, son camarade, qui avait entrevu lui aussi le salut, lui saisit le pied.

S'accrochant plus solidement, Archagoras aida Amphicratès à monter sur ses épaules et à se hisser sur le tronc. Il y grimpa à son tour avec l'aide de son ami.

Ils sautèrent à terre au moment même où les racines du chêne cédaient et où l'arbre était entraîné dans un bouillonnement d'écume. Puis, après s'être ressaisis, ils longèrent la rive pour regagner le campement avant que l'armée s'ébranlât.

Seuls en un territoire inconnu, il leur fallait se battre contre le temps. Ils marchèrent, les dents serrées, surmontant les souffrances que leurs contusions et blessures leur causaient à chaque pas. Ils marchèrent en dépit des crampes, de la faim et du froid, du vent qui glaçait leurs vêtements trempés, mus par leur volonté de retrouver leurs compagnons.

Puis l'aube grise éclaira l'étendue des montagnes et des bois, et la rivière fit entendre sa voix du fond de la gorge rupestre où elle se jetait avec fureur. Archagoras et Amphicratès se penchèrent et virent que cette gorge engendrait un reflux qui élargissait le lit de la rivière en amont, formant un lac tranquille parcouru en son milieu par un courant rapide. Le reflux avait accumulé un dépôt de sable et de gravier qui ralentissait le débit des eaux.

Alors qu'ils se reposaient, ils aperçurent sur l'autre rive un vieillard, une femme et deux enfants qui pénétraient dans une grotte sous un surplomb rocheux et y dissimulaient des baluchons renfermant peut-être leurs seuls biens.

« S'ils sont passés, nous pouvons passer nous aussi », déclara Archagoras.

— Essayons sans tarder », approuva Amphicratès. Ils descendirent sur la rive, ôtèrent épée, ceinturon et armure puis s'enfoncèrent dans le courant, armés de leur seul poignard. Le fond était constitué de sable et de gravier très fin. Une fois parvenus au milieu de la rivière, ils constatèrent que l'eau ne leur arrivait même pas à l'aine.

« Tu sais ce que cela signifie ? demanda Archagoras.

— Que nous avons découvert le gué, que l'armée peut passer par ici et prendre les Arméniens de revers.

— Bien. Courons vite aviser les nôtres avant qu'ils fassent une folie. »

Ils rebroussèrent chemin et, ayant rendossé leur armure, s'acheminèrent vers une colline couverte d'un bois de chêne qui se dressait non loin de là. Un sentier, ménagé par le passage de bergers et de troupeaux, menait à son sommet, et les deux officiers le parcoururent jusqu'au bout. Enfin, le campement et la vallée s'offrirent à leur vue. L'armée, alignée en colonne et sur le pied de guerre, marchait vers les Arméniens, tandis que les Cardouques s'engageaient sur les pentes pour les attaquer par derrière. Archagoras s'écria : « Arrêtez-vous ! Arrêtez-voooooous !

— Ils ne peuvent pas t'entendre. Essayons de les rejoindre, vite, courons ! » Amphicratès s'élançait quand il se heurta à un ours énorme, tout juste sorti du bois. « Va-t'en, malédiction ! » hurla-t-il en agitant un bâton, mais ses mouvements agacèrent l'animal qui se dressa sur ses pattes et se mit à grogner, exhibant des crocs gigantesques et de puissantes griffes.

Amphicratès se glissa sur le côté, or la bête le précédait avec rapidité et se rapprochait, de plus en plus menaçante. Archagoras hurla : « Viens vers moi, vite, recule, recule ! » Mais Amphicratès voulait rejoindre à tout prix ses camarades engagés dans une bataille mortelle avec la rivière et l'ennemi. L'ours se ruait vers lui quand Archagoras l'attrapa et le projeta au sol, plus loin.

« Qu'est-ce que tu fais ? » s'écria Amphicratès en bondissant sur ses pieds.

Puis il remarqua que l'ours s'était calmé, qu'il traversait le sentier en direction de la rivière. C'était une femelle. Elle réunit

ses petits qui jouaient au bord du précipice et les ramena paisiblement vers le bois. Hors d'haleine, il interrogea : « Comment as-tu...

— J'ai vu les oursons, et j'ai compris. Je viens d'Arcadie, je connais bien ces animaux. Il y a des règles à respecter en leur présence. En premier lieu, éviter de se placer entre une mère et son petit. Sinon on est mort. Par chance, je les ai vus. Et maintenant, courons. »

Ils dévalèrent la pente à bout de souffle.

Deux sentinelles qui montaient la garde le long de la rivière les virent approcher à toute allure.

« Halte ! s'écrièrent-ils. Ou vous êtes morts ! » Tandis que l'un avançait, le second brandissait sa lance, prêt à frapper.

« Imbécile, tu ne me reconnais pas ?

— Commandant Archagoras... Commandant Amphicratès...

— Allez avertir le général Sophos, dites-lui que nous avons trouvé le gué ! Vite ! »

Les deux jeunes gens s'élancèrent, on aurait dit des athlètes tant leur foulée était rapide. Pendant ce temps, Archagoras et Amphicratès s'effondrèrent, épuisés.

La colonne fut arrêtée alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans la rivière.

Les deux officiers furent conduits auprès de Sophos. Le conseil fut aussitôt convoqué pour écouter ce qu'ils avaient à dire. Le nouvel ami de Xéno, Lykios de Syracuse, qui commandait le petit groupe de cavalerie constitué après l'abandon des chariots, y assistait aussi.

Un détachement de deux mille hommes se dirigea vers les Cardouques qui, surpris, s'immobilisèrent. Le reste demeura aligné le long de la rivière.

« Un arbre déraciné par une tempête se tendait vers le milieu de la rivière, commença Archagoras. J'ai réussi à attraper une de ses branches. Amphicratès, que vous voyez ici, s'est alors agrippé à ma jambe droite et nous avons fini par nous hisser tous deux sur le tronc. Un prodige ! Nous étions gelés et à bout de forces.

— Nous avons sauté sur la rive, poursuivit son camarade, et nous sommes aussitôt mis en route. Le courant nous avait entraînés à une distance de plusieurs stades. Nous craignions d'être abandonnés...

— ... ou de rater la fête au cas où vous auriez décidé d'attaquer, intervint Amphicratès.

— Oui. À l'aube, nous avons compris où nous étions : à moins d'une heure de marche du campement. Nous inspections les environs quand des voix se sont fait entendre, et nous nous sommes cachés. Un couple de vieillards et deux enfants guéaient la rivière. Il y avait là un éperon rocheux dans lequel s'ouvrait une grotte où l'homme et la femme semblaient dissimuler des baluchons. Bref, si deux vieillards et deux enfants ont réussi à traverser, je pense que nous le pourrons nous aussi. »

Amphicratès relata également l'épisode de l'ourse, et chacun estima que les dieux avaient accompli un prodige en indiquant ainsi une issue à l'armée.

On élaborait aussitôt un plan : une partie des troupes feindraient de traverser la rivière, tandis que le reste la guéerait en aval et prendrait les Arméniens de revers. Un bataillon tiendrait les Cardouques à distance.

Xéno me demanda de porter le vin qui nous restait aux deux hommes qui avaient découvert le gué.

« Buvez, vous l'avez mérité ! » Les deux officiers ne se firent pas prier et déclarèrent qu'ils étaient prêts à tout.

« Et maintenant, en route ! » ordonna Sophos.

L'armée longea la rivière derrière Archagoras et Amphicratès. Comme d'habitude, Xéno commandait l'arrière-garde. Au centre cheminaient les bêtes de somme et les filles qui suivaient l'armée. On les avait regroupées : elles étaient nombreuses.

Le bataillon demeuré en arrière s'appuya à la rivière d'un côté et affronta les Cardouques de l'autre. Mais quand les Arméniens virent que les nôtres marchaient le long de la rive dans le sens du courant, ils détachèrent deux escadrons à cheval et les dépêchèrent dans la même direction. J'avais avec les



filles et Lystra sans cesser de chercher Mélissa du regard. Où avait-elle échoué ?

Une fois parvenus au gué, les nôtres traversèrent. Les cavaliers arméniens se tenaient déjà sur l'autre rive, et nos soldats se lancèrent en avant. « Alalaläi ! »

Les capes rouges étaient réapparues, irrésistibles, téméraires, irrépressibles. De la rive, les filles les encourageaient à tue-tête :

« Allez ! En avant, en avant ! Plus vite !

— Montrez-leur qui a le plus de couilles ! »

Je criai avec elles des obscénités que je n'ose pas répéter, mais que les nôtres entendirent. Pendant ce temps, Xéno et Lykios de Syracuse se jetèrent à l'eau avec la cavalerie, soulevant une nuée d'éclaboussures et attaquant aussitôt l'ennemi sur le flanc.

Les filles étaient tellement sûres de leurs hommes qu'elles entreprirent à leur tour de traverser. Pour éviter de mouiller leurs vêtements, certaines les remontèrent jusqu'à l'aine, montrant la récompense qui attendait nos guerriers. Mais ceux-ci ne pouvaient certes pas détourner les yeux des Arméniens pour le moment.

J'aperçus deux cavaliers arméniens au sommet d'une colline, peut-être deux officiers, qui faisaient pivoter leurs chevaux et s'élançaient à toute allure vers le nord. Ils avaient compris comment les choses allaient se terminer. Peu après, la cavalerie arménienne se replia sous le choc des nôtres. Le fait d'avoir trouvé une issue aussi inespérée dans des conditions quasi prodigieuses avait démultiplié leurs forces. Voilà que frappait de nouveau l'avalanche de bronze qui avait balayé tous les obstacles des Portes de Cilicie jusqu'au Tigre et aux montagnes de l'Arménie.

Sophos délogea les fantassins du promontoire qui surplombait la grotte et continua d'avancer, mais la cavalerie avait reculé pour mieux charger. Le comprenant, le général en chef aligna ses hommes. Il cria : « Première ligne : à genoux ! Deuxième ligne : derrière ! Troisième ligne : debout ! Lances... vers le bas ! »

J'étais si près que je pouvais entendre ses ordres et voir la cavalerie arménienne attaquer sur ses destriers massifs. Elle accéléra, lança une, deux salves de javelots et finit par se heurter à un mur de bronze. Les nôtres ne cédèrent pas d'un pouce. La quatrième et cinquième lignes soutinrent leurs compagnons à l'aide de leurs épaules et de leurs boucliers. Les chevaux des Arméniens s'empalèrent sur les pointes des lances, nombre d'entre eux s'effondrèrent, entraînant d'autres montures dans leur chute. Encore une fois la cruelle orgie des hommes se déchaîna : la bataille !

L'affrontement se changea en une mêlée enragée, en un massacre, en un magma de piétinements et de hennissements, de cris et d'ordre hurlés, de grincements de ferraille.

Puis le silence revint presque subitement et l'on entendit le chant de victoire que les Grecs appelaient péan.

La bataille était terminée.

Les capes rouges avaient vaincu.

Xéno chargea avec ses cavaliers pour attaquer les Arméniens qui surveillaient encore le campement, non loin de nos troupes alignées sur la rivière. Mais ceux-ci avaient suivi le déroulement de la bataille. Voyant l'infanterie de Sophos avancer, victorieuse, ils craignirent que les Grecs leur coupent la retraite, et ils abandonnèrent leurs positions, s'enfuyant sur la route qui menait aux montagnes.

Xéno se rendit compte que sa présence n'était plus nécessaire. Il rebroussa chemin afin de prêter main-forte à ses compagnons, enserrés entre deux armées ennemies au premier gué.

À son arrivée, il constata qu'une partie du bataillon essayait de traverser à un autre point, plus praticable, afin d'établir une tête de pont sur l'autre rive. Du côté opposé, au sud, les Cardouques étaient descendus de leurs montagnes et s'étaient alignés afin d'attaquer les nôtres frontalement.

Ils comptaient sur leur supériorité numérique, et le bataillon demeuré seul leur semblait une proie facile. Le cor donna le signal d'attaque et ils s'ébranlèrent en entonnant un chant mystérieux.

Au nord de la rivière, Sophos se rua sur l'infanterie arménienne et la refoula, puis il déploya les siens sur le gué afin qu'ils le protègent. Dans le silence qui s'était abattu sur nous, le chant des Cardouques parvint à nos oreilles.

Il ne transmettait ni enthousiasme ni excitation, ne renfermait pas ces cris belliqueux qui font oublier la mort aux hommes, il était lugubre et composé de deux tons tantôt harmonieux, empreints de mélancolie, tantôt dissonants et presque stridents, tels les gémissements des pleureuses, accompagné du son encore plus grave du tambour. Ces hommes marchaient vers l'anéantissement sans le savoir.

Nous assistâmes à la tuerie. Les nôtres se disposèrent en coin, baissèrent les lances et se lancèrent au pas de course en criant : « Alalaläi ! » Ils s'enfoncèrent dans la masse des ennemis tel un couteau dans du pain et poursuivirent leur avancée jusqu'à ce que les Cardouques fussent balayés. Pendant des jours et des jours, ils avaient vu leurs compagnons broyés par les pierres que ces Barbares roulaient, blessés par les dards qui pleuvaient du ciel, transpercés par des couteaux qui surgissaient dans l'obscurité. Ils réglaient maintenant leurs comptes selon les lois de la guerre.

Quand ils eurent terminé, ils retournèrent à la rivière, lavèrent leurs armes dans le courant et s'unirent au chant de leurs camarades qui criaient : « *Io Paian !* » Décidément, rien n'entravait la marche des Dix Mille : ni les hommes, ni la rivière n'y étaient parvenus.

M'apercevant, Xéno poussa son cheval vers moi.

## 20

Ce fut une fête mémorable. Il y avait dans le campement des Arméniens une abondance de vivres, de couvertures, de tentures, de bêtes de somme, d'armes et d'objets précieux : coupes, tapis, assiettes en argent, et même un bassin pour se baigner. Xéno choisit une étoffe pour moi : elle était magnifique, jamais je n'en avais vue de pareille. Il m'apporta aussi un miroir afin que je me regarde tandis qu'il me drapait. C'était une plaque de bronze astiquée qui reflétait ce qui l'entourait, comme lorsqu'on se penche sur l'eau d'un étang ou d'un puit.

On prépara un somptueux banquet auquel participèrent bon nombre des filles. Parées elles aussi, elles étaient incroyablement attirantes. Il suffit de peu de chose à une femme jeune pour se rendre belle et désirable. Certaines s'étaient même fardé les yeux avec du bistre et avaient passé du minium sur leurs lèvres. Je les regardais étreindre et embrasser les jeunes guerriers, aller de l'un à l'autre en leur transmettant chaleur et excitation. C'étaient les maîtresses et les épouses de ces garçons, et il semblait que, dans l'incapacité d'en aimer un seul, ainsi qu'elles l'auraient peut-être souhaité, elles les aimaient tous du mieux possible. Leurs cris d'encouragement, leurs acclamations et leurs obscénités, pendant qu'ils guéaient la rivière, m'en avaient donné la preuve.

Les cinq généraux se présentèrent dans leurs plus beaux atours. Ils exhibaient aussi des ornements trouvés dans le campement arménien. Ils étaient impressionnants. Timasion, le plus jeune, auquel on n'aurait pas donné plus de vingt ans, mince et sec, doté de dents éclatantes, d'yeux sombres et expressifs, s'était battu avec une énergie inépuisable. C'était lui qui avait mené le dernier assaut contre les Cardouques. Il s'était placé à la tête du coin qui s'était enfoncé dans leur alignement, le brisant en deux ailes qu'il avait ensuite balayées.

Agasias de Stymphale était accompagné de deux filles, une de chaque côté, et Xanthi d'Achaïe, dont la chevelure évoquait une crinière de lion, tenait sur ses genoux une femme à moitié nue en dépit de la fraîcheur. Le vin la réchauffait sans doute. Il y avait aussi Cléanor d'Arcadie. Mélissa n'était pas à ses côtés. Cela ne me surprit guère : ce n'était pas une de ces filles qu'on partage avec les autres. J'admirais sa capacité à se rendre indispensable à un homme, à le transformer en esclave de sa beauté et de ses talents. Ménon de Thessalie, lui, n'était sans doute pas tombé dans ses rets, raison pour laquelle il lui avait laissé un souvenir, peut-être même des sentiments.

Je m'aperçus que Sophos s'efforçait de rester lucide : il buvait avec modération et ne cédait pas au charme des filles. Il se maîtrisait, la main sur la poignée de son épée.

Il ne manquait que Xéno. Il fallait bien qu'un homme veillât tandis que les autres s'enivraient pour oublier qu'ils avaient frôlé la mort. Il avait disposé un double cordon de sentinelles et établi une relève, craignant les effets du vin et de l'orgie sur ceux qui banquetaient. Armé de pied en cap, il passait lui-même d'un corps de garde à l'autre, vérifiant que tout fût en ordre, que chacun accomplît son devoir.

Je le vis, assis sur le sommet d'une colline. Il contemplait le paysage. C'était une belle nuit, et la lune presque pleine dominait la crête des montagnes, éclairant de petits nuages blancs, jetant sur eux une lumière nacrée. Je gravis la pente d'un pas tranquille.

« Quelle belle soirée, n'est-ce pas ? Il ne fait pas froid.

— La nuit le sera, si le temps reste clément. Tu devrais te couvrir.

— C'est une grande victoire, alors que tout semblait perdu, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai offert un sacrifice aux dieux pour les remercier. C'était un prodige.

— Crois-tu vraiment aux dieux ?

— Mon maître, à Athènes, y croyait à sa façon. »

À cet instant, la lune se libéra du voile éphémère d'un nuage et illumina comme en plein jour la vallée, une plaine traversée

par un fleuve. Il n'y avait pas âme qui vive, pas un village, pas une cabane, pas une seule tente.

« Personne n'habite ici. C'est étrange, ce sont de bons pâturages.

— Les Cardouques sont redoutables. Il est possible qu'ils fassent des incursions au-delà de la rivière.

— Ce sont donc des ennemis.

— Sans aucun doute.

— Et pourtant, hier, les Arméniens sont brusquement apparus comme s'ils s'étaient entendus avec eux pour nous prendre au piège.

— Tu ne vas pas recommencer, avec tes soupçons ! Il est impossible que ces deux peuples aient agi de conserve, ils se détestent.

— Et si quelqu'un d'autre avait tout orchestré ? Comment les Arméniens savaient-ils que nous allions guérer la rivière à ce moment précis ?

— Le hasard.

— Et les délais ? J'ai pris l'habitude d'observer. Il faut du temps pour mobiliser l'armée, le matin, pour manger, s'habiller, s'occuper des animaux, endosser son armure, prendre place dans les rangs. L'armée des Arméniens était plus importante que la nôtre. Depuis quand savaient-ils que nous nous serions trouvés à cet endroit hier ? Comment ont-ils réussi à arriver au bon moment ? »

Xéno regardait le fleuve briller dans la vallée. « Cette terre est incroyablement riche en eau. Voici le Tigre. Demain nous remonterons son cours jusqu'à sa source.

— Tu ne veux pas répondre à ma question.

— Cheirisophos est Spartiate, et je suis athénien. Nos cités se sont affrontées pendant trente ans dans un conflit sanglant et dévastateur qui a vu la fleur de la jeunesse fauchée, les champs brûlés, les villes pillées, les navires coulés avec leurs équipages. Vengeances, représailles, viols, tortures...

— Je sais ce qu'est la guerre.

— Et pourtant, nous sommes amis, nous nous protégeons l'un l'autre, nous nous battons pour la même cause avec le même acharnement et la même passion.

— Et quelle est cette cause ?

— Sauver l'armée, sauver les Dix Mille. Ils constituent notre patrie commune, chacun de nous est le sujet et l'objet du combat, de la valeur, du courage. Tu comprends ?

— Je comprends, mais je n'éprouve pas la même confiance que toi.

— Nous sommes dans l'Empire perse. Juges-tu étrange qu'on essaie de nous anéantir ? Les Arméniens étaient menés par des officiers perses et obéissaient à un satrape. Il se nomme Tiribaze. Ils continueront de nous attaquer, mais nous sommes prêts.

— Je le sais. Je ne suis qu'une femme ignare, mais n'oublie pas que les femmes voient et sentent ce qui échappe aux hommes. Quand il n'y aura plus d'ennemis capables de vous affronter, il en surgira d'autres là où tu ne l'aurais jamais imaginé.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Mais ce jour-là, souviens-toi de mes paroles. »

Je contemplais à ses côtés la lune qui se levait, tandis que retentissaient dans le campement les hurlements et les lazzis, les cris de joie des filles, les appels des sentinelles retentissant d'un mamelon à l'autre, les noms des camarades qui s'apostrophaient afin de refouler l'obscurité, de faire savoir aux forces obscures et invisibles de la nuit que le sommeil ne plierait pas leur obstination.

Puis les bruits de la fête finirent par s'atténuer et par mourir. Quand le silence s'abattit sur le campement, la sonnerie de la trompette résonna, solitaire, et la relève s'opéra.

Xéno me conduisit sous sa tente et m'aima avec passion, mais dans un silence total. Pas un mot, pas un soupir. Les paroles que j'avais prononcées avaient l'allure d'une prophétie lugubre, et il n'en avait pas d'autres à leur opposer, pas même des mots d'amour.

Plus tard, je le vis se lever et, muni d'une coupe en argent remplie de vin, gagner la rivière que nous avions laissée derrière nous. Il offrit une libation à la divinité tourbillonnante parce qu'il y avait répandu du sang, contaminant ses eaux très pures.

Cette rivière aussi impétueuse qu'un taureau sauvage se nommait Centritès. Nous nous en éloignâmes le lendemain et nous élançâmes sur le haut plateau, gravissant une pente douce, presque imperceptible, bien que l'air se rafraîchit et que notre souffle se fît plus court.

Lystra marchait à présent sans trop souffrir : le sol était couvert d'une herbe sèche que les troupeaux avaient broutée au point de la réduire à l'état d'un épais tapis aux reflets changeants. Çà et là poussait de l'avoine, dont les petits épis resplendissaient comme de l'or, ainsi qu'une plante curieuse : ses semences avaient la forme de petits disques d'argent, pareils aux pièces de monnaie des Grecs. La colonne avançait rapidement, et nous parcourûmes une étape entière du matin jusqu'au soir sans rencontrer le moindre danger. Xéno et Lykios de Syracuse veillaient avec leurs éclaireurs, galopant de l'avant-garde à l'arrière-garde afin de prévenir toute attaque.

Tout en cheminant, les guerriers examinaient ce pays qu'aucun homme de leur race n'avait jamais vu. La marche paraissait facile, paisible, agréable, et je commençais à espérer que nous atteindrions bientôt notre destination.

Cette destination n'était autre que la mer.

Une mer intérieure, au nord, enfermée entre des terres, une mer sur laquelle donnaient bon nombre de villes grecques, dotée de ports et de navires qui nous permettraient de nous rendre n'importe où.

Y compris chez nous.

Xéno me l'avait dit, lui qui connaissait toutes les terres, les mers, les montagnes et les fleuves, les vieilles légendes et les paroles des sages, lui qui écrivait, ne cessait d'écrire chaque nuit, à la lumière de sa lampe.

Quelques jours plus tard, nous parvînmes à la source du Tigre. Je m'assis près du petit ruisseau qui coulait d'un rocher, aussi limpide que l'air après un orage. On aurait dit un enfant : impatient, turbulent, changeant. Mais je savais ce qu'il deviendrait une fois adulte, car je l'avais vu : un fleuve énorme, placide, majestueux, assez fort et assez puissant pour porter sur son dos des navires et ces barques étranges en forme de corbeille.



Je me lavai le visage et les jambes dans l'eau glacée, et en fus toute ragaillardie. J'invitai Lystra à m'imiter : cela revigorerait le bébé et lui porterait bonheur car cette eau nourrissait des millions d'individus en irriguant les champs et en remplissant les filets des pêcheurs. Nous bûmes à longues gorgées son eau pure que nous sentîmes couler en nous telle une lymphe vitale. Quand le monde était né, ses eaux devaient toutes être ainsi.

Nous traversâmes une autre rivière sur les bords de laquelle il y avait quantité de villages. Nous vîmes alors arriver des messagers que le gouverneur perse avait dépêchés pour nous dire qu'il disposait d'interprètes et qu'il voulait conférer avec nos généraux.

J'exhortai aussitôt Xéno à ne pas accepter, mais il me répondit en souriant : « Tu nous crois donc aussi stupides ? Tu ne penses pas que nous avons appris la leçon ? Ne t'inquiète pas, cette fois tout se passera bien. »

De fait, l'armée entière se rendit à cette rencontre, puisque la grande plaine le permettait. Les hommes s'alignèrent ainsi qu'ils en avaient l'habitude sous les ordres de Cléarque : cinq rangs sur un front de deux mille pas, leurs boucliers bien astiqués, coiffés de leur casque à crête, armés de leurs lances dont le fer semblait perforer le ciel.

Sophos, Xanthi, Timasion, Cléanor, Agasias, à cheval, se placèrent à portée de voix. Sophos, légèrement en avant.

Derrière eux, à dix pas, Xéno, Lykios, Archagoras, Aristonyme... et Néon.

Venait ensuite un petit détachement de cavaliers tout aussi resplendissants.

Un gros contingent de troupes arméniennes nous faisait face, celles-là mêmes peut-être que nous avions affrontées sur le Centritès. En tête, Tiribaze, le satrape : il portait un couvre-chef triangulaire et mou, une barbe très noire et soigneusement bouclée, une épée en or à son côté, et commandait un escadron de magnifiques cavaliers.

Un interprète avança. Dans un grec parfait trahissant qu'il venait d'une des villes situées au bord de la mer septentrionale, qui ne devaient plus être très éloignées, il déclara :

« Je m'exprime au nom de Tiribaze, satrape d'Arménie et œil du Grand Roi, l'homme qui l'aide à monter à cheval. Tiribaze m'envoie vous dire : n'incendiez pas les villages, ne brûlez pas les maisons, contentez-vous de prendre la nourriture dont vous avez besoin, et nous vous laisserons passer sans vous attaquer. »

Sophos se tourna vers ses officiers supérieurs, qui opinèrent tous du bonnet. Il s'approcha alors de l'interprète : « Tu rapporteras à Tiribaze, satrape d'Arménie et œil du Grand Roi, l'homme qui l'aide à monter à cheval, que sa proposition nous convient et que nous entendons la respecter. Il n'aura rien à craindre de nous. Mais qu'il regarde bien ces hommes alignés et qu'il se souvienne du dur châtement qu'ils ont infligé à tous ceux qui les ont attaqués, pour le cas où il lui viendrait l'envie d'enfreindre notre pacte. »

L'interprète s'inclina puis alla rapporter à son maître les propos de Sophos. Aussitôt après, il annonça d'un signe que le traité était conclu, et l'armée se mit en route en effectuant un demi-tour parfait. Les Arméniens demeurèrent à leur place. Plus tard, les éclaireurs nous apprirent qu'ils nous suivaient à une distance d'environ dix stades. Nul doute, ils n'avaient pas confiance en nous.

Nous avançâmes pendant plusieurs jours, les Arméniens sur nos talons, dans la plaine qui ne cessait de s'élever. Un matin, je me réveillai à l'aube et découvris un spectacle d'une beauté dépassant toute imagination. Devant moi, des montagnes s'étendaient à perte de vue, dominées par trois ou quatre pics immaculés qui se détachaient sur un ciel bleu vif. Un instant, les rayons de soleil se posèrent sur ces cimes : elles étincelèrent tels des cristaux, telles des pierres précieuses au-dessus de l'immense étendue montagneuse encore plongée dans l'obscurité.

Elles brillaient d'un rose limpide, comme si elles étaient composées d'une substance éthérée, gemmes gigantesques sculptées par la main des dieux. Je m'aperçus que de jeunes guerriers contemplaient ce panorama avec le même émerveillement que moi. Xéno dormait, quant à lui, épuisé par les efforts qu'il lui fallait déployer chaque jour pour assurer la tranquillité de l'armée en marche. Les gemmes solitaires de la

terre d'Arménie ne figureraient pas dans son récit, parmi les caractères fins et réguliers qui remplissaient son rouleau de plus en plus volumineux.

Je les lui indiquai à son réveil, mais l'enchantement s'était dissipé. « Ce sont des montagnes couvertes de glace, dit-il. Nous en avons aussi en Grèce : l'Olympe, le Parnasse, le Pélion et l'Ossa, mais elles ne sont pas aussi hautes. La glace reflète la lumière comme des pierres précieuses. Tu le verras bientôt. »

Il prononça ces mots sur un ton qui n'avait rien d'enthousiaste.

Un soir, nous atteignîmes un groupe de villages entourant un grand palais. Construits sur une dizaine de mamelons, ils se composaient de maisons en pierre et au toit de paille. De chaque cheminée s'élevait un filet de fumée blanche et dense ; l'air était froid. Le soleil couchant rougissait ces colonnes de fumée qui se comptaient par centaines. En revanche, il ne provenait aucun signe de vie du palais.

Les soldats s'éparpillèrent dans les maisons, qui regorgeaient de vivres : blé, orge, amandes, raisins secs, vins vieux et parfumés, viande de mouton, de bœuf et de chèvre, salée ou fumée. L'abondance semblait caractériser cette terre.

Avec Xéno et nos serviteurs, je m'installai dans un bâtiment massif qui se dressait aux marges de la première hauteur que nous avions rencontrée. Il servait d'entrepôt et de saloir, mais il possédait un foyer, et nous n'étions pas obligés de le partager avec d'autres, chose qui déplaisait à Xéno.

J'allumai le feu et préparai le repas. Jamais je n'oublierai le sentiment de réconfort, de repos et de calme que m'inspira ce dîner paisible auprès de mon bien-aimé, sur une terre merveilleuse, dans un lieu magique dont je n'aurais pu soupçonner l'existence. Puis...

La neige !

C'était la première fois que je la voyais. Enfant, j'avais entendu les marchands qui franchissaient le Taurus pendant l'hiver la décrire, mais la neige de leurs récits n'avait rien de comparable à celle que je contemplais, muette de stupeur. J'avais ouvert la porte et la lumière du foyer se répandait à l'extérieur, révélant un spectacle d'une poignante beauté. C'était

la manifestation même de la grandeur de la nature ainsi que des dieux qui l'habitent et qui adoptent des formes changeantes au fil des saisons et selon les lieux.

D'innombrables flocons immaculés tombaient du ciel en une danse légère, tourbillonnaient dans l'air et se posaient sur le sol qui se couvrait d'un tapis aussi doux que la toison d'un agneau tout juste né. Au loin, les filets de fumée s'élevaient des cheminées, emportant dans le ciel noir l'âme du feu qui les alimentait. La neige les traversait, rougissant un instant, et je ne cessais de m'émerveiller.

La nuit était si claire qu'on aurait pu se promener sans s'égarer et distinguer chaque forme, chaque présence. Ce n'était pas la lune, mais ces flocons blancs qui irradiaient pareille lumière.

Pour une mystérieuse raison, je me dis que seul Ménon de Thessalie, avec sa cape immaculée, aurait pu se fondre dans cette blancheur, ne laissant d'autre signe que les empreintes d'un pas silencieux. Des empreintes... que je vis et ne vis pas, que j'imaginai peut-être.

Soudain, un chien aboya, et le hurlement de son frère sauvage lui répondit depuis la forêt qui revêtait ces montagnes transformées en colosses blancs. On entendit ensuite les voix de nos soldats, les appels des sentinelles, puis plus rien.

Le monde entier était blanc et il plongeait dans un silence abyssal.

Je dormis profondément près du feu, une grosse souche qui brûla toute la nuit en produisant une tiédeur douce et agréable. Le silence et l'atmosphère moelleuse étaient sans doute propices à mon sommeil, tout comme le sentiment d'avoir bien fait de suivre Xéno : cette décision m'offrait des expériences fortes, des visions de rêve, des paysages enchantés, des sensations de violence et de délire, des moments de douceur.

Le corps de Xéno était tiède, lui aussi, près de moi, et je le sentais bouger. Sa main se porta soudain à son côté, à la recherche de son épée, puis elle se détendit. De temps à autre, Halys, sous l'auvent, manifestait sa présence en s'ébrouant, en hennissant ou en raclant le sol gelé. C'était un animal fier et puissant, qui avait plusieurs fois arraché Xéno à des dangers

mortels. Je l'aimais, lui aussi, et, au milieu de la nuit, je lui apportai une couverture pour le protéger contre les rigueurs du froid. Il frotta son nez contre mon épaule en guise de remerciement.

Le lendemain, de grands cris nous réveillèrent. Xéno se précipita dehors, l'épée au poing. Mais c'étaient les soldats qui jouaient comme des enfants dans la neige : ils la pressaient et se lançaient ces boules à la main ou à l'aide de leurs frondes.

Les habitants du village étaient sortis, eux aussi. Postés devant leurs portes, ils observaient en souriant ces guerriers venus de loin qui s'amusaient de cette façon inoffensive. Des enfants s'unirent à ces jeux avant que leurs parents aient le temps de le leur interdire.

Le soleil resplendissait, créant des étincelles magiques sur la couche de neige, comme si elle renfermait des diamants ou des cristaux de roche. Je vis les trois pics aussi rouges que des rubis à la lumière de l'aurore et me demandai comment ils devaient être de près. C'est alors que retentirent des cris d'alarme et de désespoir : un certain nombre d'habitations brûlaient.

Sophos s'écria : « Éteignez ces feux immédiatement ! » Les hommes accoururent, armés de pelles, et entreprirent de jeter de la neige sur les flammes, car l'eau était gelée. En vain : les maisons, dont le toit était de paille, partirent rapidement en fumée, et il n'en resta que des ruines noircies, une insulte au milieu de tout ce blanc. Leurs occupants pleuraient à l'écart.

Sophos fit sonner le rassemblement. Les soldats s'alignèrent sur un terre-plein aux abords du village.

« Qui a mit le feu à ces maisons ? demanda-t-il.

— Elles ont brûlé toutes seules, lui répondirent certains.

— Toutes ?... Bien. Si les auteurs de cette bravade avouent leur méfait, ils seront punis. En revanche, si je les démasque, et je les démasquerai, ils subiront le châtiment suprême, l'exécution capitale. Nous avons conclu un traité avec les Perses, à savoir qu'ils nous laisseront passer si nous n'incendions pas les villages. Ceux qui ont joué avec le feu ont mis en péril la vie de leurs camarades. »

Une vingtaine de soldats sortirent du rang l'un après l'autre, tête basse.

« Pourquoi ? interrogea Sophos.

— Nous pensions que nous partirions aujourd'hui.

— Peu vous importait donc que des individus demeurent privés de toit en plein hiver ? »

Ils ne répondirent pas.

« Très bien. Vous avez agi comme des imbéciles et vous apprendrez à vos dépens ce que signifie votre geste. Cette nuit, vous dormirez à la belle étoile, hors du périmètre que surveillent les sentinelles. Si vous ne survivez pas, tant mieux. Je serai libéré d'un groupe de crétins. Vous allez maintenant aider les occupants des maisons que vous avez brûlées à réparer leur toit, à installer des portes et des fenêtres. »

Les soldats obtempérèrent. À la nuit venue, on les accompagna hors du périmètre surveillé et on les abandonna avec un poignard, un bouclier et une cape.

Le ciel s'était couvert. La neige se remit à tomber.

## 21

J'étais désolée pour eux.

Ils s'étaient montrés inconscients, stupides. Ils avaient brûlé les maisons de pauvres gens qui ne leur avaient rien fait, mais une vingtaine d'imbéciles dans une armée de dix mille n'était-ce pas un chiffre raisonnable ?

Au fond, ils n'avaient tué personne. Et ils risquaient maintenant de payer leur bravade par leur vie.

« Si le temps reste au beau, ils mourront, dit Xéno.

— Pourquoi ?

— Ou alors ils seront tués par nos ennemis si ceux-ci s'aperçoivent qu'ils se trouvent hors de portée des sentinelles.

— Pourquoi le beau temps devrait-il les tuer ?

— Parce que la chaleur monte. Les nuages la retiennent, comme un toit.

— L'ordre de Sophos s'applique-t-il à tout le monde ?

— À toi aussi.

— Mais je ne suis pas un soldat.

— Cela n'y change rien. Les ordres de Cheirisophos valent pour tous : il est le général en chef. Et puis, ces hommes méritent leur châtement. Ils se rendront compte de ce que signifie ne pas avoir de toit la nuit, en cette saison, dans cette région. »

Je songeai à leur porter des couvertures, ce dont Xéno s'efforça de me dissuader. Je m'installai alors près de la fenêtre et jetai de temps en temps un coup d'œil vers le ciel : des nuages venaient de l'ouest, mais ils étaient encore loin. S'ils n'arrivaient pas à temps, ces garçons mourraient.

Xéno me raconta une histoire qu'on représentait dans les théâtres, l'histoire d'une jeune fille qui avait désobéi au roi de sa cité par pitié pour deux garçons, ses frères.

« Avant de mourir, le roi d'une cité antique dénommée Thèbes avait laissé son royaume à ses deux fils, à condition

qu'ils règnent une année chacun. Au terme de l'année, le roi quitterait la ville et son frère y pénétrerait afin de lui succéder. Hélas, l'avidité du pouvoir l'emporta, et quand Polynice, le second, se présenta, Étéocle refusa de s'en aller. Polynice leva une armée menée par sept rois et fit le siège de Thèbes.

« Les guerriers des deux camps s'affrontèrent furieusement, mus par une haine de plus en plus impitoyable. Les deux frères décidèrent de s'affronter en duel et moururent tous deux de leurs blessures.

« Le nouveau roi, Créon, interdit de donner une sépulture à leurs cadavres afin que cela servît d'avertissement à tous ceux qui enfreindraient les liens du sang et du serment.

« Les deux garçons avaient une sœur, prénommée Antigone, qui était fiancée au fils de Créon. Indifférente à la volonté du souverain qui avait décrété la peine de mort pour quiconque désobéirait à ses ordres, Antigone ensevelit rituellement ses frères en jetant quelques poignées de poussière sur leurs corps. Surprise par les gardes, elle fut arrêtée et traînée devant les tribunaux. Antigone proclama son innocence, déclarant qu'une loi l'emportait sur celle des rois et des cités, la loi du cœur, le droit naturel qui impose la pitié pour les morts, quel que soit le crime dont ils se sont souillés, l'obligation morale d'accorder des funérailles aux membres de sa famille, la loi de l'âme et de la conscience, supérieure à toute loi humaine. »

Le temps avait passé à mon insu pendant que Xéno me relatait l'histoire d'Antigone, et quand je tournai les yeux vers la fenêtre, je vis la neige, le ciel blanc, la terre immaculée où toute trace du passage de l'homme était effacée. La vision magique de ces papillons de glace, qui se poursuivaient comme dans une danse d'amour avant de se poser au sol et de disparaître dans la couche d'écume légère, ne me détourna pas de la pensée que la nature est cruelle : ce que je trouvais merveilleux, dans la tiédeur du feu, était funeste pour d'autres.

« Comment ton histoire se termine-t-elle ? demandai-je en m'arrachant à ce spectacle.

— Mal. Par une succession de morts. Voilà pourquoi je te dis de renoncer à tes projets. Dors. J'irai moi-même inspecter les corps de garde. »



Mais j'avais déjà pris ma décision, et l'histoire de Xéno n'avait fait que me conforter dans cette idée – pourquoi me l'avait-il racontée ? J'apporterais des peaux de mouton et de chèvre aux jeunes imbéciles qui gisaient dans le froid et sous la neige, avec leurs capes pour seule protection. Cependant, alors que je m'apprêtais à sortir, une sonnerie de trompette déchira le silence. J'abandonnai mes peaux et ouvris la porte. Des feux brillaient sur les montagnes environnantes, de grands bûchers qui produisaient des halos rouges et tremblants.

Les guerriers quittèrent leurs logements, armés et vêtus de leurs capes. Sophos et ses généraux leur crièrent : « Il est trop dangereux de camper séparément. L'ennemi pourrait nous surprendre à la faveur de la nuit et nous massacrer dans notre sommeil. Nous nous regrouperons au centre du village principal, armés et prêts à nous battre ! Tous ceux qui seront surpris à l'intérieur d'un abri seront chassés du campement. »

Il en fut ainsi. Les hommes répandirent de la paille sur le sol et s'allongèrent les uns contre les autres. Seules les filles restèrent dans les habitations. J'y demeurai moi aussi, tout comme Lystra, que j'avais installée dans une étable afin que la chaleur des animaux la protégeât du froid.

Il neigea toute la nuit. Le lendemain matin, un épais manteau blanc recouvrait la terre. Nos hommes étaient glacés et engourdis, mais le foin, la paille et les manteaux de laine brute leur avaient tenu chaud.

Les vingt soldats qui avaient été exclus du périmètre que surveillaient les sentinelles, en revanche, avaient disparu. Sans doute s'étaient-ils éloignés à la recherche d'un abri et avaient-ils été tués.

« Tant pis pour eux, déclara Xéno. Ils n'avaient qu'à y penser avant. » C'est alors que la couche de neige se souleva en plusieurs endroits et que les vingt guerriers surgirent, tels des fantômes de l'averne.

« Quels salopards ! » s'exclama Xéno. Ils avaient survécu en recouvrant leurs boucliers de leurs capes et en les fixant sur des branches sèches. Ils avaient passé la nuit recroquevillés dessous.

Xéno ne put s'empêcher de rire, et les soldats l'imitèrent en voyant leurs compagnons regagner, sains et saufs, leurs régiments.

Il fallait maintenant arracher les hommes à leur torpeur avant qu'une attaque les surprît.

Xéno donna l'exemple. Il s'empara d'une hache et se mit à couper du bois, torse nu. L'air était froid, mais le soleil commençait à briller. De l'eau gouttait peu à peu des poignards de glace qui pendaient aux toits des maisons. Voyant Xéno s'activer, les hommes se levèrent et l'imitèrent. On trouva de la graisse animale ainsi qu'un onguent fabriqué à partir d'une plante de la région. On le fit fondre et on appela les filles afin qu'elles en frottent les soldats.

Le déjeuner acheva de les revigorer. On dépêcha des éclaireurs sur les montagnes. Ils revinrent vers midi avec un prisonnier qui paraissait très informé. Tiribaze préparait une embuscade à un passage obligé.

Ainsi, tout recommençait : une bataille à chaque col, une attaque à chaque défilé. Une malédiction pesait donc sur nos têtes, un destin qui nous frappait inexorablement. Or les Dix Mille ne semblaient guère s'en inquiéter. Dès qu'ils apprirent la nouvelle, ils s'armèrent et reprirent leur marche.

Le ciel se couvrait, ce qui ne me déplaisait pas : le reflet du soleil sur la neige était plus éblouissant que sur le sable du désert.

L'armée qui se dirigeait vers le passage enneigé offrait un spectacle impressionnant, celui d'un long serpent sombre rampant sur un fond blanc. Je me demandai comment on pouvait reconnaître la route, puisque sentiers et cols étaient enfouis sous la neige. Mais il n'y avait qu'un seul itinéraire possible qui conduisait vers une rangée de montagnes placées en travers de notre chemin et surmontées d'une cime imposante. Au bout de quelques heures, un détachement d'infanterie légère pointa vers le col en suivant le raccourci que le prisonnier avait indiqué. Il voulait l'occuper avant que Tiribaze y postât ses troupes.

Un contingent d'infanterie lourde, les capes rouges armées de leurs énormes boucliers, leur emboîta le pas. Il défendrait le passage en cas de contre-attaque.

Avant le soir, nos hommes enlevèrent le col, chassant les Arméniens et les mercenaires qui y avaient été dépêchés, et s'emparèrent du campement de Tiribaze où ils trouvèrent une abondance de richesses. Le satrape d'Arménie avait échoué dans sa tentative de se faire valoir aux yeux de son roi. Il fallait maintenant que je cesse de m'inquiéter. Les sombres pensées qui se pressaient dans mon esprit, le matin, s'étaient dissipées avant le coucher du soleil : il ne semblait pas exister d'obstacle que les nôtres ne fussent capables de balayer.

Nos pertes avaient été limitées jusqu'à présent. Trois ou quatre cents hommes, y compris les blessés qui avaient succombé. Je m'aperçus que je commençais à raisonner comme un soldat, et cela me déplut. Trois ou quatre cents hommes tombés dans un combat constituaient un chiffre énorme, un chiffre trop important. Cent ou cinquante, et même un seul l'eût été également. Un jeune homme de vingt ans qui meurt est un désastre irrémédiable. Pour lui, pour ses parents, pour la femme qui l'aime, parce qu'il ne pourra jamais être remplacé.

Je vis l'Euphrate près de ses sources, ainsi que j'avais vu le Tigre. Il me parut sacré car il était le père et le dieu de notre terre. Sans lui, tout eût été aride, désertique. Nous le traversâmes avec de l'eau à la ceinture ; elle était si froide que j'eus la sensation de ne plus avoir de jambes.

Au fur et à mesure que nous avançons, la couche de neige s'épaississait. Lorsque nous nous arrêtons dans les villages, les guerriers se procuraient de l'étoffe pour se bander les pieds et les jambes, habituellement nues, mais il était difficile de lutter contre le froid. Nous le supportons tant que nous étions en mouvement ; dès que nous nous immobilisions, nous devons taper des pieds par terre.

Nous cheminâmes ainsi pendant plusieurs jours, sur le flanc de hautes montagnes qui se détachaient sur le ciel. L'air entamait la peau comme un couteau.

Je me rendis compte que Lystra était à bout de forces : se déplacer dans la neige l'épuisait et sa grossesse était de plus en

plus avancée. Alors que je l'aidais à se relever, j'aperçus le palanquin recouvert de peaux tannées qui s'était joint à la colonne lorsque nous avons affronté les premières montagnes du pays des Cardouques. J'abandonnai Lystra et, courant à toute allure, arrêtai le mulet de tête. Le domestique qui conduisait ce convoi essaya de me frapper d'un coup de rênes, que j'évitai.

« Pousse-toi ! hurla-t-il. Tu as l'intention d'immobiliser toute la colonne ?

— Je ne me pousserai pas. Je dois parler à la femme que tu transportes.

— Je ne transporte que des provisions.

— Ah oui ? Alors laisse-moi leur parler. »

Un attroupement s'était créé. Du coin de l'œil, je vis que Cléanor me regardait d'un air inquiet, ce qui confirma mes soupçons. Je m'écriai : « Sors, Mélissa ! Je sais que tu es là ! Sors, je te dis ! »

Mélissa écarta enfin le rideau qui la dissimulait.

« Abira... cela fait longtemps. »

Les soldats avaient légèrement dévié leur chemin, nous contournant, raison pour laquelle il n'était plus besoin de se hâter.

« Cela fait longtemps que tu te caches, répondis-je. Je n'ai pas cessé de te chercher.

— Bien. À présent, tu m'as trouvée. Voyons-nous ce soir à l'heure du dîner, d'accord ?

— Non. Tu vois cette fille là-bas, avec son gros ventre ? Elle est éreintée. Elle ne tardera pas à se laisser aller dans la neige et elle mourra avec son enfant. Je ne l'ai pas traînée jusqu'ici, nourrie et secourue pour la voir crever.

— Et alors ?

— Alors, il faut que tu l'emmènes dans ton palanquin.

— Il n'y a pas de place, je regrette.

— Dans ce cas, descends.

— Tu es folle ? C'est hors de question !

— Je suis allée jusqu'au campement perse pour toi, parce que tu ne pouvais pas rester sans nouvelles de Ménon. J'ai risqué ma vie, et tu n'es pas capable de faire ça pour moi ? Tu te

portes très bien, tu as quelqu'un qui prend soin de toi. Je te demande seulement de marcher quelques heures, le temps qu'elle se repose et se réchauffe. Pour toi, c'est un sacrifice supportable. Pour elle, c'est la vie, ou plutôt deux vies. »

Mélissa était inébranlable. Elle était incapable de renoncer à son confort, elle estimait ses conditions de vie trop précaires pour en envisager de pires.

« Je t'ai dit de descendre. »

Elle secoua la tête.

Lystra s'approcha. « Abira, s'il te plaît... laisse-la tranquille, je m'en sortirai.

— Tais-toi ! »

Mélissa tira le rideau. Les pourparlers étaient terminés. Ce geste me mit hors de moi. « Ouvre ce rideau, bêcheuse, putain ! Descends immédiatement ! »

Je lui arrachai le rideau et l'attrapai par le bras.

« Laisse-moi ! criait-elle. Laisse-moi ! Cléanor ! Cléanor, au secours ! »

Par chance, Cléanor était occupé ailleurs : deux mulets chargés de vivres s'étaient effondrés, et il s'employait à les relever avec ses hommes.

Je la secouai et la tirai à bas de son véhicule. Elle poussa des cris encore plus stridents, ne provoquant toutefois que les rires des soldats qui n'avaient aucune envie d'intervenir dans une bagarre de femmes. Elle me saisit par le pied et tenta de me faire tomber, mais je lui assenai un coup de poing en plein visage. Tandis qu'elle pleurnichait, j'aidai Lystra à monter, sous le regard abasourdi du muletier.

« Qu'est-ce que tu regardes, abruti ! lui lançai-je. Bouge tes fesses, malédiction, bouge tes fesses ! »

Pour une mystérieuse raison, il m'obéit. Ma façon de jurer comme un soldat dut le surprendre, et j'avais sans doute l'air si amère qu'il n'osa pas me contredire. Le convoi s'ébranla, et je lui emboîtai le pas. Voyant que personne ne lui prêtait attention, Mélissa se redressa.

« Attends-moi, gémissait-elle, attends-moi ! »

Je m'en gardai bien et je ne me retournai même pas en l'entendant se plaindre : « J'ai froid, j'ai les jambes gelées, je vais m'évanouir, je ne tiens pas debout... Au secours, à l'aide ! »

Elle finit par se résigner. À la halte, je m'occupai d'elle, pressai sur sa paupière tuméfiée une poche de tissu remplie de neige.

« Je suis horrible, plus personne ne voudra de moi.

— Balivernes. Tu es magnifique. Avec la neige, ton œil désenflera vite. Un chirurgien me l'a appris. De plus, tu apprendras à te débrouiller seule, et cela te sera utile. Nous ne sommes pas sorties de ce pétrin.

— Tu m'as fait mal.

— Toi aussi. Nous sommes quittes. »

Elle essuya ses yeux du revers de la main. Attendrie, je lui dis : « Regarde cette pauvre fille. Elle pourrait accoucher d'un instant à l'autre. Imagine-toi dans sa situation. Essaie de résister jusqu'à ce soir. Tu te reposeras ensuite. »

Nous poursuivîmes notre marche. Tandis que le ciel s'assombrissait, le vent se leva, nous glaçant jusqu'aux os et gerçant nos lèvres. Nous avançâmes ainsi pendant plusieurs jours. De temps en temps, Lystra demandait à descendre pour laisser sa place à Mélissa, mais celle-ci, gênée, refusait la plupart du temps. Elle devenait une femme forte et digne de respect. Les autres filles aussi : elles ne se plaignaient pas, n'appelaient pas au secours, et quand l'une d'elles tombait ou avait un malaise, les autres lui prêtaient main-forte. Le soir, armées de fil et d'aiguilles, elles fabriquaient des bottes pour affronter la neige, reprisaient leurs vêtements et ceux de leurs compagnons. Le froid était de plus en plus pénible, les possibilités de se ravitailler se raréfiaient, les querelles se multipliaient, surtout entre les hommes.

Désormais on se battait contre un ennemi implacable, un ennemi sans visage, mais doté d'une voix, la voix sifflante du vent et de la bourrasque : l'hiver.

Nous franchîmes le premier des trois sommets que j'avais vus scintiller comme des diamants depuis la colline, au-delà du gué. Jamais je n'avais admiré montagne si imposante. De larges

strates de roche noire, pareilles à des rivières pétrifiées, striaient ses flancs.

Elles jaillissaient de la neige, tels les dos de monstres endormis, et atteignaient le sentier que nous parcourions. Des pierres noires, ciselées et brillantes, de la grosseur du poing, y étaient enchâssées.

« C'est un volcan endormi, me dit Xéno. Lorsqu'il se réveille, il vomit des fleuves de roche incandescente qui coulent le long de ses flancs puis se figent, devenant ce que tu vois maintenant.

— Comment le sais-tu ?

— Un de mes amis qui est allé en Sicile et a assisté à la colère épouvantable de l'Etna me l'a dit.

— Qu'est-ce que c'est, la Sicile ?

— Une île située à l'ouest, dotée d'un volcan gigantesque qui vomit de la fumée, des flammes et de la roche fondue. Je m'y rendrai un jour, je compte la voir de mes propres yeux.

— Tu m'y emmèneras ?

— Oui. Je t'y emmènerai. Nous ne nous quitterons plus. »

Mes yeux s'embuèrent aussitôt, et le vent gela les larmes qui coulaient sur mes joues. Xéno était un jeune homme merveilleux et j'avais eu raison de lui faire confiance, de le suivre dans cette aventure. Je n'avais pas de regrets à avoir, pas même si j'avais dû mourir dans cette étendue glacée.

À chaque étape, les difficultés augmentaient. Il n'était plus question d'inconfort, mais de vie ou de mort. Ceux qui trouvaient un logement ou un feu vivaient, ceux qui n'en trouvaient pas mouraient. Il se remit bientôt à neiger. Cela n'avait plus rien de beau ni d'agréable : oubliés, les gros flocons que j'avais vus danser à la chaleur du foyer, dans le ciel sombre ! C'étaient désormais des aiguilles de glace que le vent nous jetait au visage avec fureur. Rien ne pouvait arrêter la tourmente. L'air gelé pénétrait toutes les défenses, transperçait les membres tel un poignard, raidissait les mouvements, aveuglait, s'engouffrait dans les tuniques et les capes dans lesquelles nous tentions vainement de nous cacher.

Le sifflement du vent, assourdissant, évoquait un hurlement incessant, inhumain. On se déplaçait dans une atmosphère brumeuse, où tout était incertain, où les silhouettes prenaient

des allures de fantômes dans le tourbillon du grésil. La fatigue et le froid pliaient la résistance à chaque pas, suscitant une lassitude mortelle contre laquelle il était presque impossible de réagir. Les animaux étaient soumis aux mêmes épreuves que nous. Certains, épuisés et trop chargés, s'effondraient d'un seul coup dans la neige. Personne n'essayait de les relever, de récupérer leur chargement, car toute l'énergie qui nous restait suffisait juste à notre avancée.

Les loups surgissaient, dévorant mulets et chevaux vivants. Les hennissements de souffrance et de terreur de ces animaux retentissaient dans la vallée et mouraient dans le tourbillonnement laiteux.

Le soir, la tourmente semblait se calmer, mais les présences menaçantes ne s'évanouissaient pas pour autant. Les hurlements plaintifs des loups résonnaient dans les montagnes et les forêts écrasées par la neige. Parfois, nous apercevions leurs yeux rouges briller au reflet de nos feux. Le jappement désespéré des chiens qui nous suivaient indiquait qu'ils avaient été fauchés par une faim plus impérieuse et plus féroce que la leur.

J'étais stupéfaite par l'héroïsme de Mélissa : la magnifique, l'irrésistible Mélissa, la beauté mythique qui avait couru toute nue de la tente de Cyrus jusqu'au campement de Cléarque, la fille que tout soldat aurait aimé posséder à n'importe quel prix, y compris celui de sa vie, avançait, de la neige jusqu'au genou, faisant preuve d'une résistance incroyable, laissant à Lystra, petite prostituée de dernier rang, le seul abri de la longue colonne en marche.

Il n'y avait plus de place pour l'amour. Là où l'obscurité nous surprenait, nous cherchions un refuge pour dormir pendant quelques heures. Les tours de garde étaient de plus en plus brefs car il était presque impossible de résister à l'étau du froid, et les sentinelles venues effectuer la relève trouvaient parfois leurs camarades froids et raides, momies de glace aux yeux écarquillés et vitreux, adossées à un arbre.



Une nuit, nous atteignîmes un terre-plein que des rochers assez élevés protégeaient au nord. Tout autour, des dizaines de troncs à moitié carbonisés, peut-être à cause d'un incendie d'été. Des soldats les abattirent à coups de hache, d'autres taillèrent les branchages, et ceux qui conservaient notre bien le plus précieux, les braises sous la cendre dans des outres de terre cuite, allumèrent des feux autour desquels les hommes se rassemblaient au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Mais quand les derniers de la colonne se présentèrent, la nuit était tombée et il n'y avait plus de bois disponible, ils ne purent même pas s'approcher pour se réchauffer. Des bagarres éclatèrent, des hommes se battirent entre eux, d'autres s'adonnèrent aux activités les plus honteuses : céder leur place près du feu contre paiement. Ils réclamaient du blé, du vin, de l'huile, des couvertures, des chaussures, tout ce qui permettait de survivre quelques jours, quelques heures, n'importe quoi.

Je compris que nos soldats cédaient au plus redoutable des ennemis, l'égoïsme. Voyant l'un d'eux refuser de donner sa place à un camarade qui n'avait rien à lui proposer en échange, Cléanor d'Arcadie, le taureau, se jeta sur lui, le saisit aux épaules et le poussa contre le feu. « Tu veux être le seul au chaud ? Tu aimes la chaleur, espèce de salaud ? Je vais te contenter, fils de chien ! » L'homme tenta de réagir, mais rien ne pouvait arrêter la force de Cléanor, et sa cape prit feu. Alors le général l'abandonna, et il partit en courant, brûlant comme une torche. Il eut la vie sauve en se roulant dans la neige, mais il porterait à jamais les cicatrices de la honte.

Xéno se trouvait parmi les derniers arrivés.

Toujours.

Son rôle consistait à relever ceux qui tombaient, à encourager les guerriers épuisés, à maintenir la discipline par l'exemple. Il était accompagné de Lykios de Syracuse, d'Aristonyme et d'Euryloque, attaquants téméraires, dotés d'une formidable force et d'un esprit indomptable. Mais leur énergie ne suffisait pas toujours. Ils secouaient les hommes qui avaient chu, les giflaient, ou les frappaient en criant : « Lève-toi, lâche, bon à rien, salopard, fils de pute ! » mais sans résultat. L'un des chirurgiens déclara que la nourriture qu'ils

consommaient ne leur permettait pas de lutter contre le froid, le vent, la fatigue. Il fallait qu'ils mangent plus, sinon ils mourraient. Xéno remonta à cheval la file des bêtes de somme, fouilla leur bât et donna à ses hommes, épuisés, la nourriture qu'il avait réussi à trouver.

Un certain nombre se relevèrent.

D'autres s'effondrèrent, inanimés.

Un suaire blanc les recouvrit, et leurs derniers mots s'évanouirent dans le sifflement de la tourmente.

## 22

Tandis que Sophos effectuait une reconnaissance avec ses hommes, Xéno, se rendant compte que les soldats étaient à bout de forces, les aligna au milieu de la neige. Les généraux les mirent au garde-à-vous et, malgré la fatigue, les hommes se redressèrent avec courage et dignité, refermant leurs mains sur leurs lances. Ils avaient les phalanges blanches et les ongles noirs.

Il les passa en revue. Son visage hâve, souligné par une barbe hirsute, et ses yeux rouges trahissaient les mêmes souffrances que les guerriers.

Il les examina l'un après l'autre, ajusta leur cape sur leurs épaules, observa leurs blessures et leurs membres gelés, les chaussures et les vêtements qui ne suffisaient pas à les protéger du froid. Puis il prit la parole :

« Soldats ! Nous avons surmonté de nombreux dangers, mis en déroute l'armée la plus puissante du monde, nous avons défait une nation barbare et sauvage qui entendait nous anéantir, défié le courant des rivières, franchi des cols montagneux, nous avons échappé à l'étau de deux armées, et il nous faut maintenant affronter un ennemi sans visage ni pitié, un ennemi contre lequel nos armes ne servent à rien. Un certain nombre d'hommes sont morts et nous avons dû les laisser derrière nous sans sépulture et sans les honneurs qu'ils méritaient. Nous nous trouvons sur une terre hostile, dans des conditions terribles, mais nous devons survivre. N'oubliez pas ce que disait Cléarque : "Survivez, soldats ! Survivez !" Tel est l'ordre que je vous donne. L'ordre même qu'il vous donnait.

« Le froid et la lumière nous tourmentent plus que tout. Le froid est plus dangereux, car on peut se défendre contre la lumière.

« La nuit, ne restez jamais immobiles. Tapez des pieds par terre quand vous êtes de garde, tapez des mains sur votre corps.

Cherchez un endroit abrité du vent. Quand vous vous couchez, ôtez vos chaussures. J'ai remarqué que nombre d'entre vous ont les pieds enflés. C'est un mauvais signe. Selon les chirurgiens, ils gèlent ensuite et se nécrosent. Dans d'autres conditions, on pourrait amputer. Mais ce serait ici une torture inutile.

« Des soldats se sont perdus après avoir été éblouis par la lumière. Quand le soleil brille, son reflet aveugle. Certains d'entre vous ont les yeux rouges. Si vous ne vous protégez pas, vous perdrez la vue et aussitôt après la vie. Placez une bande sombre devant vos yeux avec une simple fente pour voir.

« Ceux qui trouvent un abri et un feu vivent, ceux qui arrivent tard et dorment au froid et dans l'obscurité meurent. Il n'est pas juste que ceux qui protègent vos arrières le paient de leur vie. Chaque jour, un régiment d'avant-garde échangera sa place avec une unité d'arrière-garde. Ainsi, vous jouirez tous des mêmes conditions de vie. Une dernière chose : plus nous serons unis, plus nous aurons de chances de survivre. Tant que nous observerons les règles et notre code d'honneur, nous pourrons vaincre les difficultés les plus dures. Qui sauve la vie d'un camarade sauve sa vie, qui ne songe qu'à se sauver lui-même mourra et les autres mourront aussi. Et maintenant, en marche ! »

Il dépêcha à l'arrière-garde le détachement de tête et resta auprès d'eux. La règle ne valait pas pour lui.

Combien de temps durerait encore cette torture ? Le printemps reviendrait-il un jour ? Quel mois étions-nous et quel jour ? Une vie entière s'était écoulée depuis que j'avais quitté mes cinq villages, et il m'arrivait de regretter la poussière du désert qui étouffe, qui brûle la gorge. Lorsque je marchais, j'évitais de me retourner, car je ne voulais pas voir les hommes tomber l'un après l'autre, les bêtes s'effondrer et ne plus se relever, les rangs s'éclaircir.

Xéno n'avait plus le temps d'écrire, mais j'étais certaine que rien n'échapperait à sa mémoire, pas plus qu'à la mienne.

J'ignorais où était Mélissa, où était Lystra dont la grossesse touchait à son terme.

Cette nuit-là, nous dûmes rejoindre Sophos, parti en reconnaissance avec un groupe de fantassins légers et de

Thraces, les plus résistants car le froid tenaillait leurs terres l'hiver. À la tombée de la nuit, ils s'étaient installés dans des villages, où quatre bataillons étaient entrés. Certains avaient trouvé un logement, d'autres étaient restés dehors autour de grands feux. Les derniers, dont Xéno, ses hommes et moi-même, furent surpris par l'obscurité au milieu du haut plateau.

C'était une nuit venteuse et glaciale. Des millions d'étoiles, elles aussi de glace, brillaient dans le ciel noir, et la voie blanche qui le traversait évoquait une traînée de neige soulevée par le vent.

Le haut plateau était désert et nu, privé d'arbres et d'abris. Xéno rassembla les hommes et les animaux, ordonna qu'on se munît de pelles et qu'on libérât un périmètre suffisant en créant un mur contre lequel se briserait le vent cinglant. Il alluma des lampes, distribua le peu de nourriture qu'on avait et quelques gorgées de vin. Il fit placer les bêtes au centre et les hommes autour en les entassant les uns contre les autres de façon que leur chaleur ne se dispersât pas. Les derniers furent protégés par des capes.

Nous passâmes la nuit ainsi. Au matin, nous trouvâmes une douzaine de soldats morts, raides, les yeux pareils à des perles de glace.

Nous reprîmes notre route. Soudain, les hommes qui cheminaient sur la crête de la colline aperçurent une tache sombre au milieu du blanc. Ils s'écrièrent : « Venez ! Venez par-là ! » Le reste de l'armée les rejoignit. De cet observatoire, nous découvrîmes un endroit où la neige manquait et d'où s'élevait une colonne de vapeur, mais aussi, derrière nous, des bandes armées d'indigènes bien décidés à tuer et dépouiller les retardataires. C'étaient des groupes d'une cinquantaine d'hommes, couverts de peau, armés de piques et de couteaux. Nous gagnâmes la grande tache sombre : une source d'eau chaude jaillissait au milieu d'une lande couverte de glace, qui remplissait un bassin naturel d'une profondeur de deux coudées. Le terrain environnant était chaud, et les hommes se roulèrent dessus.

Ils refusèrent d'aller plus loin quand Xéno les en pria. « Vous vous reposerez un moment, puis nous repartirons.

— Nous ne bougerons pas, déclara l'un d'eux.

— Oui, tu peux nous tuer si tu le veux, mais nous ne quitterons pas ces lieux, renchérit un autre.

— Vous êtes fous. Que croyez-vous faire ici ? Il n'y a rien. Juste un peu de chaleur. Si vous ne mourez pas de froid, vous mourrez de faim ou serez massacrés par les Barbares qui nous suivent. Quelle différence cela fait-il ? »

Il les autorisa à se reposer un peu, certains que, une fois revigorés, ils reprendraient la route. Il se trompait. Nombre d'entre eux avaient accompli un effort extrême pour atteindre la source chaude, ils s'étaient déshabillés et ils plongeaient dans l'eau, dans un bain merveilleux qui consolait des souffrances endurées, de l'inconfort, du froid. Xéno savait ce qu'ils pensaient, et moi aussi : mieux vaut mourir d'inanition dans le creux de cette source miraculeuse, comme dans un utérus chaud, que d'affronter d'autres souffrances, le froid, une épreuve sans fin.

Xéno parvint à les remettre debout plus ou moins brutalement, à l'exception d'une trentaine d'hommes qui n'avaient plus la force de marcher et encore moins de supporter le poids de leur armure.

Il se résigna donc. « Fort bien dit-il, mais on vous a promis que personne ne resterait en arrière et je compte tenir cette promesse. Nous poursuivrons notre marche et quand nous aurons trouvé un refuge je vous enverrai des camarades qui vous ramèneront. »

Jamais je n'oublierai ces jeunes gens nus comme des enfants, se baignant dans l'eau transparente, nous regardant partir, les yeux emplis d'une mélancolie infinie. Xéno me dit tout bas qu'ils ressemblaient aux compagnons d'Ulysse parmi les mangeurs de lotus, mais j'ignore ce que cela signifiait.

Notre fatigue était également due à l'altitude : nous ne cessions de haleter et chaque mouvement était plus pénible que de coutume.

Nous rejoignîmes enfin l'avant-garde de l'armée. Sophos vint à notre rencontre. « Entrez. Il y a de quoi boire et manger, de la place dans les maisons, pour dormir au chaud. Les habitants ne sont pas hostiles.

— Enfin une bonne nouvelle ! s'exclama Xéno. Donne-moi des chevaux ou des mulets, de la nourriture, des vêtements secs et un détachement frais. J'en ai besoin immédiatement. »

Je continuais de penser aux soldats dans leur bain fumant. Le soleil se couchait. Du nord, la nuit étendait un voile sombre qui recouvrait une partie du ciel. Ils n'avaient plus qu'une heure à vivre, peut-être deux. Pas plus.

Xéno obtint mulets et chevaux. Il passa les consignes à Euryloque de Lousi et à Lykios, puis rebroussa chemin à la tête d'un groupe de fantassins légers et d'attaquants thraces.

Plongés dans leur bain, les soldats jouaient et s'éclaboussaient. Mais à l'extérieur, il faisait de plus en plus froid, la lumière faiblissait, la vapeur se condensait, elle gelait autour de quelques arbustes et de deux arbres secs qui se dressaient, telles des images désespérées, créant des formes surprenantes que les rayons du soleil parsemaient d'infinies nuances de couleurs. Jaillissant des cimes montagneuses, la lune, encore pâle, observait cette scène. Les voix transperçaient la vapeur, les images se confondaient, l'écho renvoyait des sons distincts.

La nuit allait tomber.

La mort allait venir.

La noire divinité descendait des pics glacés sans laisser de traces sur la neige immaculée, fendant le vent de son crâne pointu. Elle guidait, invisible, des essaims de pillards qui dévalaient les pentes, armés pour tuer.

Les soldats ne réagissaient pas à leur approche : à quoi bon ? La mort serait rapide et tiède, la tiédeur du sang se mêlerait à la tiédeur de l'eau, puis à l'obscurité et au silence.

Xéno apparut au sommet de la colline et, tandis que son cheval se cabrait et hennissait, soufflant de la vapeur tel un dragon, il dégaina son épée et s'écria :

« Alalalai ! »

Aussitôt, cinq cents guerriers nourris et bien équipés surgirent derrière lui. Ils se disposèrent en éventail sur la pente pour ôter toute issue aux pillards. Produisant un nuage de poussière blanche, ils se lancèrent contre les ennemis, contre ces Barbares qui attaquaient l'arrière-garde, qui assaillaient les égarés et les retardataires, contre ces hommes qui se disputaient, la nuit, le butin et les bêtes de somme empêtrées dans la neige.

Les Thraces et les attaquants s'abattirent sur eux et les fauchèrent irrémédiablement, ils les empalèrent sur leurs javelots, les transpercèrent de leurs poignards, les mirent en pièces à l'aide de leurs longues épées.

La blanche étendue se tacha de noir et de rouge, puis plongea dans le silence.

Xéno ne participa pas à l'affrontement : ce n'était pas nécessaire. Il y assista de loin, immobile, et quand ce fut terminé il poussa Halys vers le centre de la vallée où la neige manquait. Il sauta à terre et s'approcha de la source chaude d'où ne s'élevait aucun bruit. Il traversa le nuage de vapeur et se dressa devant ses compagnons stupéfaits.

Il les compta. Ils étaient tous là.

« Sortez de là, habillez-vous et armez-vous. Il y a à quatre stades d'ici des logements, de la nourriture, des boissons et du feu. Vous êtes sauvés, soldats ! »

Les jeunes gens le dévisageaient comme une apparition miraculeuse. Sans mot dire, ils quittèrent le bassin, endossèrent les habits secs, empoignèrent leurs armes et montèrent sur les bêtes de somme que Xéno avait emmenées.

La mort attendrait.

Avant que la nuit tombe, ils franchirent les limites du village.

Jamais on n'avait vu pareil endroit. Il y avait là une dizaine de grands villages dont les maisons possédaient des murs de pierre et un toit en paille. Et au-dessous de chaque maison, une habitation creusée dans la terre. On y trouvait une abondance de vivres et de grandes jarres d'une bière légère et mousseuse,



fort agréable, des poules et des oies, des ânes et des mulets, des greniers remplis de foin.

Il faisait bien chaud dans ces souterrains. Après tant de souffrances, les hommes purent se nourrir et dormir tranquillement, sans être dérangés par les cris sauvages des pillards. Xéno se remit à écrire, il consigna soigneusement sur son rouleau les événements des derniers jours et inspecta chaque village en prenant des notes. Les généraux, Cléanor, Timasion, Agasias et Xanthi, s'installèrent dans les meilleures habitations avec leurs femmes. Je rendis visite à Mélissa, qui avait retrouvé Cléanor.

« Maintenant tu es capable d'affronter n'importe quelle épreuve. Tu as montré du courage et de la passion...

— Bien sûr, répondit-elle en riant. Tu m'y as obligée !

— Tu as raison, mais c'était à mes yeux une juste cause. Et ça l'est encore.

— Tu m'as traitée de putain.

— Je le regrette. J'étais hors de moi.

— Je n'ai pas eu la chance de choisir mon destin, mais j'ai des sentiments, j'en ai toujours eus. Je suis une femme comme toi.

— Je le sais maintenant.

— Ne m'insulte jamais plus, sinon je t'arracherai les yeux.

— D'accord.

— Combien de temps nous sépare du but ?

— Hélas ! personne ne le sait.

— Veux-tu dire que nous ignorons où nous allons ? Xéno devrait le savoir, et toi aussi, puisque tu es sa compagne.

— L'armée s'oriente grâce au soleil et se dirige vers le nord. D'après Xéno, nous traverserons encore une grande chaîne de montagnes avant d'atteindre la mer.

— Quand ?

— Dans deux décades, sans doute. Jamais nos hommes n'ont traversé cette région. En outre...

— Quoi ?

— J'ai des doutes, des soupçons, des craintes...

— De quel genre ?

— Ce sont peut-être des idées que je me fais, il y a trop de coïncidences : le piège tendu à nos généraux, les armées qui apparaissent comme par magie afin de nous barrer le passage, les embuscades subites, par exemple à la rivière. Il existe des ennemis invisibles dont il est difficile de se défendre. Je pense que nous pouvons nous attendre à tout. »

Mélissa soupira et baissa la tête.

« Ne m'écoute pas, poursuivis-je. Je vois peut-être le danger là où il n'existe pas.

— S'il devait arriver quelque chose, reste avec moi, aide-moi, je t'en supplie. Tu es la seule en qui j'ai confiance.

— Cléanor te défendra à tout prix. Avec lui, tu es en sécurité.

— Reste quand même auprès de moi. »

Je la quittai pour rendre visite à Lystra dont l'accouchement était imminent, et demandai à Xéno de m'adjoindre un chirurgien.

« Les femmes accouchent seules, répondit-il. Les chirurgiens ont assez de travail comme ça. »

Je m'y attendais.

Nous demeurâmes un certain temps dans ces villages afin de reprendre nos forces. Plus d'une fois Sophos dîna avec nous. Il était plein de charme, grand, athlétique, vif et spirituel, semblait imperméable à tout souci, quoique son regard s'obscurcît de temps à autre. C'était un vrai Spartiate, un descendant des trois cents hommes qui, quatre-vingts ans plus tôt, avaient arrêté le Grand Roi aux défilés des Portes ardentes, ainsi que Xéno les appelait.

Je les entendais discuter, élaborer des hypothèses et établir des itinéraires.

« Lorsque nous arriverons dans un lieu connu des Grecs, dit un jour Xéno, nos souffrances prendront fin. Nous saurons où aller et atteindrons rapidement une base pour rentrer chez nous. Nous avons suivi le nord sans jamais dévier, ou presque. C'est tout au moins ce que j'espère. »

Sophos sourit. « Je connaissais un homme qui était sorti, ivre, d'une taverne pour rentrer chez lui. Il marcha toute la nuit

et se retrouva le lendemain matin devant la même taverne. De deux choses l'une, soit l'on servait à cet endroit le meilleur vin du village, soit il avait tourné en rond sans s'en apercevoir. »

Xéno et les autres officiers présents rirent à gorge déployée. Ils éprouvaient la sensation que le but n'était pas loin. La nourriture et la bière favorisaient l'optimisme, et les Arméniens qui vivaient dans les villages où nous cantonnions semblaient paisibles et prêts à nous aider. Il était donc légitime de penser que le pire était derrière nous. Avant de me coucher, j'allai trouver Lystra. « Fais ton enfant maintenant, fais-le ici, où nous avons chaud et ne manquons de rien. »

Elle me répondit d'un sourire las.

Nous nous remîmes en route par un matin gris. Sophos demanda au chef du village de nous servir de guide, et celui-ci fut contraint d'accepter. Il avait sept enfants : on en prit un pour s'assurer qu'il ne trahirait pas, le confiant à la garde d'un Athénien. Mais une telle précaution n'était peut-être pas nécessaire : devant nourrir les Dix Mille trois fois par jour, le chef du village brûlait certainement de s'en débarrasser.

Nous marchâmes plusieurs jours en nous enfonçant dans la neige jusqu'à l'aine. Ne voyant ni cabanes ni maisons, Sophos perdit patience et insulta le chef du village. Celui-ci protesta avec fermeté : « Il n'y a pas de village dans cette région. Je ne puis vous donner ce qui n'existe pas.

— Salaud ! Tu nous égares.

— Ce n'est pas vrai !

— Avoue que tu nous égares ! »

L'homme cria encore plus fort. Alors Sophos s'empara d'un bâton et le frappa. Le chef du village hurlait et tentait de se défendre, mais les coups pleuvaient sur lui avec une puissance dévastatrice. Xéno intervint : « Laisse-le tranquille, tu ne vois donc pas qu'il ne sait rien ? Nous avons son fils entre nos mains. S'il savait quelque chose, il parlerait. »

Sophos ne daigna pas lui accorder un seul regard. Il continua de frapper l'homme jusqu'à ce qu'il s'effondrât au sol en crachant du sang.

« Tu lui as brisé les côtes, tu es content maintenant ? lui lança Xéno, hors de lui.

— J’ai fait ce qu’il fallait. Cette crapule nous prend pour des imbéciles ! »

Xéno baissa la tête et s’éloigna. Je l’entendis murmurer : « C’est absurde, c’est absurde... »

Il neigea toute la nuit. Le lendemain, le chef du village s’était enfui.

« Il s’est enfui ? » s’exclama Xéno dès qu’on lui apprit la nouvelle. Il s’habilla en toute hâte et alla trouver Sophos. « Qu’est-ce que cela signifie ? Où étaient les sentinelles ?

— Elles ont sans doute pensé qu’il ne pouvait pas se déplacer, dans l’état où il était, et qu’il n’abandonnerait pas son fils.

— Elles ont pensé ? Qu’est-ce que cela veut dire ? Où sont les responsables ? Je veux interroger les hommes qui étaient de garde cette nuit ! »

Sophos rétorqua : « Tu n’interrogeras personne, écrivain. Tu n’as aucune autorité, tu n’as pas de grade militaire dans cette armée. »

Xéno tourna les talons, furibond : jamais son ami ne l’avait traité ainsi.

« Où vas-tu ?

— Où cela me chante ! »

Alors le général en chef changea de ton. « Je suis furieux, moi aussi, mais je ne peux punir des hommes qui ont passé la nuit sous la neige et qui traversent de dures épreuves depuis des mois. Nous nous en tirerons sans aide.

— Si tu le dis... », répondit sèchement Xéno avant de s’en aller.

C’était la première fois que je les voyais se quereller ainsi, tout comme les officiers, qui en furent désolés. Xanthi rappela Xéno : « Attends, viens là. Il faut que nous parlions.

— Laisse, dit Timasion. Ce n’est pas le moment. Nous parlerons plus tard. »

Xéno regagna l’arrière-garde sans piper. Il était hors de lui.

Nous repartîmes. Nous marchâmes toute la journée et celle du lendemain sous des flocons de plus en plus serrés. Enfin, à la tombée de la nuit, nous atteignîmes la rive d’un fleuve. Le ciel

s'éclaircissait à l'ouest, et les rayons du soleil couchant répandaient un reflet sanglant sur l'eau et sur la neige.

Un spectacle irréel, une atmosphère enchantée qui perdura quelques instants.

Le fleuve était large et coulait de gauche à droite, donc vers l'est, pensai-je. Il était impossible de le traverser, et il ne semblait pas y avoir d'autres périls à l'horizon.

Sophos réunit son état-major et convoqua aussi Xéno, qui refusa de lui obéir : Agasias et Cléanor durent l'amener de force.

« Que faisons-nous ? demanda Sophos, le visage rembruni.

— Un pont, répondit Xanthi. Il y a des arbres sur ces collines.

— Un pont ? demanda Timasion. C'est possible. Plantons des pieux deux par deux, attachons-les ensemble, préparons une passerelle et avançons avec d'autres pieux jusqu'à l'autre rive.

— Dépêchons-nous, dit Cléanor. Si nous arrivons à passer de l'autre côté, nous aurons fait le plus dur. Nous devrions voir la mer derrière cette chaîne de montagnes.

— Ou une autre chaîne de montagnes, l'interrompit Agasias. La montagne est trompeuse, tu ne l'as pas remarqué ?

— Moi, je dis que nous trouverons la mer, insista Cléanor.

— Inutile de se battre sur ce point », commenta Agasias.

Immobile, Xéno fixait le cours d'eau.

« Il faudrait savoir quel est ce fleuve, dit-il. Hélas, notre guide a filé.

— Ça suffit maintenant ! s'écria Sophos. Il est parti, un point c'est tout.

— Essayons de garder notre calme », intervint Timasion.

Xéno reprit : « Ce fleuve est large, il a certainement un nom. Si nous parvenions à l'apprendre, je pourrais déterminer avec une certaine précision où nous sommes et établir la direction qu'il convient de prendre. Dans l'état où nous sommes, il convient d'éviter de longs détours ou de gaspiller temps et énergie dans la construction d'un pont. »

Agasias porta les mains à sa tête, comme s'il réfléchissait. « Il faudrait trouver un indigène qui parle notre langue. Or, je ne vois personne dans le coin.

— Alors, optons pour le pont, conclut Xanthi.

— Un instant, l'interrompit Sophos. Regardez là-haut. »

Un homme longeait la rive en compagnie d'un chien, une hotte remplie de bois sur le dos.

« Faisons vite avant qu'il nous échappe ! » s'écria Agasias. Ayant jeté au sol sa lance et son bouclier, il se précipita vers l'homme qui était apparu comme par enchantement. Les autres l'imitèrent, et Xéno parvint à le dépasser en courant là où la neige était moins épaisse.

L'homme s'immobilisa, intrigué par ces étrangers qui se ruaient vers lui et sautaient au milieu des congères. Inquiet, le chien poussa des aboiements.

Xéno arriva le premier. « Quel est ce fleuve ? » interrogea-t-il, le souffle court.

Le chien continuait d'aboyer. L'homme secoua la tête. Il ne comprenait pas.

« Comment s'appelle ce fleuve ? » demanda Timasion à son tour.

Agasias se mit à gesticuler, représentant l'eau qui coulait entre les rives. « Le fleuve, tu comprends ? Quel est le nom de ce maudit fleuve ?

— Il ne comprend pas. Tu ne le vois donc pas ? » lança Xanthi.

C'est alors que l'homme s'arracha à sa torpeur. Il dit : « *Keden ? Keden gotchetsyal !... Pase ! Pase !*

— Pase... répéta Xéno. Pase... C'est le nom. Pase... Mais bien sûr ! Bien sûr ! C'est le Phase ! Je sais où nous sommes ! Nous ne nous perdrons plus. Inutile de construire un pont, il suffit de suivre le cours de ce fleuve, il nous conduira à la mer et à une magnifique cité. Nous avons réussi, mes amis, nous avons réussi ! »

Tous les officiers poussèrent des cris d'enthousiasme et jetèrent des poignées de neige, comme des enfants.

J'étais la seule à ne pas comprendre.

Je ne comprenais pas pourquoi l'eau coulait vers l'est, vers le cœur de l'Empire perse, du côté opposé à la mer.

Cette nuit-là, enlacés sous une peau de béliet, dans notre tente, nous écoutâmes le gargouillement du fleuve qui coulait à toute allure vers son destin. De nombreuses pensées et interrogations se pressaient dans mon esprit.

« Comment peux-tu être aussi certain qu'il s'agit du Phase ? Et pourquoi devrait-il nous conduire en lieu sûr ? »

Xéno me serra contre sa poitrine et me raconta une histoire merveilleuse.

« Il ne peut y avoir dans cette région d'autre fleuve aussi large et aussi puissant que le Phase. J'ai observé les étoiles et j'en suis certain. En outre, c'est plus ou moins le nom que l'homme a prononcé. Et puis Cheirisophos est sûr de lui, il estime comme moi qu'il convient de suivre le courant.

— Mais l'eau coule dans le sens opposé à celui de notre marche. Si nous la suivons, nous nous retrouverons dans une terre encore plus éloignée que celle que nous traversons.

— L'eau coule vers le bas et vers la mer. Si le fleuve coule vers l'est et non vers l'ouest, c'est à cause de l'inclinaison du terrain. Il changera ensuite de direction et descendra vers la mer. Là se trouve une ville qu'un de nos héros visita il y a de nombreux siècles.

— Qui était ce héros ? Et pourquoi s'aventura-t-il sur une terre aussi lointaine ?

— Il se nommait Jason. C'était un prince. On l'avait éloigné, enfant, du palais royal la nuit où son père, Aeson, fut tué par son demi-frère, Pélias, qui avait usurpé son trône. Il fut élevé en cachette par un être merveilleux, d'une sagesse infinie. Une fois adulte, il quitta les grottes où il avait grandi et retourna à la Cour. En traversant un fleuve, il perdit une sandale et il se présenta ainsi à son oncle, qui en conçut une grande frayeur car un oracle lui avait prédit qu'il serait dépossédé du trône par un homme chaussé d'une seule sandale.

« Pélias le chargea d'accomplir une entreprise jugée impossible et mortelle : rapporter la toison d'un bélier magique et gigantesque, une toison d'or considérée comme le plus puissant talisman de la terre. Cet objet précieux se trouvait en Colchide, à l'extrémité orientale du monde, sous la garde d'un énorme dragon qui soufflait des flammes.

« Jason accepta ce défi. Il rassembla les grands héros de la Grèce, construisit le premier bateau de l'histoire dans un immense pin du mont Pélion et leva l'ancre. Parvenu en Colchide, il se présenta au roi et lui demanda son aide. Il séduisit la princesse, la sublime Médée, et celle-ci lui confia les secrets qui lui permettraient de vaincre le dragon et de rentrer chez lui.

« Jason rapporta la Toison d'or, il monta sur le trône et épousa Médée.

— Comment se termine cette histoire ?

— Leur union se changea en cauchemar et se conclut dans le sang.

— C'est étrange, toutes vos histoires se terminent mal.

— C'est parce qu'elles ressemblent à la réalité. Dans la réalité, les conclusions heureuses sont rares. »

Mon sang se glaça : notre union s'achèverait-elle comme celle de Jason et Médée ?

Xéno poursuivit son récit :

« Plusieurs siècles s'écoulèrent. D'autres Grecs abordèrent la terre de Médée et fondèrent à l'embouchure de ce fleuve une ville à laquelle ils donnèrent le même nom : Phase. Je sais exactement où elle se trouve, le long de la côte du Pont-Euxin, sur une terre riche et fertile. Si nous suivons son cours, ce fleuve nous y conduira, et nos souffrances prendront fin.

— Que ferons-nous, une fois arrivés à Phase ? »

Xéno soupira. « Nous ne savons même pas si nous serons en vie demain, et tu me demandes ce que nous ferons ? Essayons de survivre, Abira, nous penserons au reste quand le moment viendra. »

Soudain, la vision sereine de notre futur proche s'obscurcit comme le ciel que nous avions sur la tête. Le silence m'oppressait et je tentai de renouer les fils de la conversation.



« Que pense Sophos de ton idée ?

— Il l'approuve. Il est prêt à m'appuyer de toutes les manières possibles.

— Et les autres ?

— Tu poses trop de questions.

— Et les autres ? »

Xéno hésita puis finit par répondre : « Ils y sont opposés. Tous. Nous avons eu une discussion animée, presque une querelle. Glous, que je n'avais pas vu depuis une éternité, s'en est mêlé, et il est lui aussi contraire à cette idée. Mais j'ai tenu bon et j'ai obtenu l'appui de Cheirisophos. Nous irons là où nous le disons. Tous les fleuves vont à la mer, et celui-ci va à notre mer.

— Que les dieux t'écoutent. » J'en restai là : je n'étais pas convaincue par son projet.

Nous nous mîmes en marche le lendemain, mais sans enthousiasme ni détermination. Xanthi, Timasion, Agasias et Cléanor s'étaient sans doute entretenus avec leurs officiers subalternes, et ceux-ci avaient dû informer leurs soldats. On marcherait vers l'est, ce qui était, tout le monde le savait, la direction de l'Empire perse. Or nous ne l'avions peut-être jamais quitté, nous nous trouvions peut-être encore sur le territoire du Grand Roi. Peut-être toute la terre, à l'exception de celle des Grecs, appartenait-elle au Grand Roi.

Un soir, nous parvînmes au pied d'une hauteur occupée par quantité de guerriers qui nous barraient le passage. Nous étions une fois de plus confrontés à la même situation. Sur cette terre vallonnée, chaque vallée constituait un territoire clos, une petite patrie à défendre bec et ongles – pour nous, à enlever à tout prix. Combien de cols nous séparaient encore de la mer ? Combien de passages à conquérir ? Combien de villages à piller ? Je promenais le regard sur l'étendue infinie de montagnes, de pics neigeux, de cimes scintillantes, de cascades et de torrents tourbillonnants, sans arriver à en concevoir la fin. Xéno, qui savait tout, ne pouvait lui non plus dire combien de pentes escarpées, combien de rochers abrupts il nous faudrait gravir avant d'apercevoir la mer. Cette mer que je n'avais jamais vue et que, j'en étais désormais persuadée, je ne verrais jamais.

Le fleuve... Nous nous en écartions parfois, mais nous ne le perdions jamais de vue. C'était le guide, le sentier liquide et onduleux qui nous conduirait à travers des prairies fleuries, des paysages enchantés, caressés par le vent du printemps. Et l'enfant de Lystra y ferait ses premiers pas.

Soudain j'entendis un cri, un ordre sec, puis le hurlement de milliers d'hommes et le fracas assourdissant des armes des guerriers qui se lançaient à l'attaque. Comme dans un jeu, les généraux déplaçaient des régiments, déclenchaient de fausses attaques et se retiraient pour amasser ailleurs le gros de leurs forces et assener le coup de maillet irrésistible. C'était une battue de chasse au résultat certain. Je vis Xanthi frapper avec une puissance dévastatrice, Timasion gravir la pente à toute allure en encourageant ses hommes, Cléanor charger, tête basse, derrière son bouclier et balayer le moindre obstacle, Xéno passer au galop, lance au poing, et les autres, les héros de cette armée perdue : Aristonyme de Méthydrion, Agasias, Lykios de Syracuse, Euryloque, Callimaque... Je les reconnaissais au timbre de leur voix, à leur façon de gesticuler, d'appeler leurs compagnons. C'étaient des lions en liberté au milieu d'un troupeau : personne ne pouvait leur résister.

Avant la tombée de la nuit, les défenseurs du col gisaient sur la pente, là où le coup fatal les avait surpris. Les nôtres établirent leur campement sur la hauteur.

Les femmes et les bêtes de somme les rejoignirent plus tard, à la lueur de la lune. De l'autre côté du passage, des taches sombres se détachaient sur le manteau neigeux : des villages fortifiés, bâtis sur des éperons rocheux. Il ne nous restait plus grand-chose à manger. L'armée avait faim.

Le lendemain, Sophos ordonna de distribuer tous nos vivres, puis il fit sonner l'assaut.

L'armée encercla les villages. Les attaquants provoquèrent les défenseurs par des assauts et des retraites répétées qui les obligeaient à projeter flèches, dards et pierres, armes primitives et peu efficaces. Puis ils s'effacèrent devant l'infanterie lourde. Comme dans une folle course d'athlètes, Cléonyme, Agasias et Euryloque de Lousi s'élancèrent alors sur la rampe qui menait à l'entrée de ces villages, avec leurs semblables, couverts de leurs

armures. Ils se dépassaient l'un l'autre, se poussaient au milieu des cris et des rires, enfonçaient les portes en jonc d'un coup de bouclier, entraînaient dans leur sillage leurs camarades déchaînés.

Je sus alors jusqu'où allaient l'amour de la liberté, l'attachement à sa propre terre, la peur d'un ennemi inconnu.

Perchées sur les remparts, des villageoises jetaient leurs petits enfants dans le vide puis s'y précipitaient elles-mêmes et s'écrasaient sur les rochers pointus. Les hommes, épuisés et privés d'armes, suivaient parfois leurs femmes et leurs sœurs dans cette mort horrible.

Après avoir rassemblé le butin et les vivres, l'armée poursuivit sa marche le long du fleuve qui s'éloignait de plus en plus vers l'est.

Nous parcourûmes plusieurs étapes sans nous arrêter, tout près de la montagne que j'avais vue un jour resplendir à l'horizon telle une pierre précieuse. Sa cime et ses flancs, sillonnés de plis noirs, s'élevaient sur le haut plateau que traversait le fleuve.

Puis il se mit à neiger sur les champs silencieux pendant un laps de temps que je ne sais plus évaluer, ces jours terribles se confondant et se superposant dans mes souvenirs. Je me rappelle seulement que nous perdîmes un de nos serviteurs dans la tempête.

Le lendemain matin, Lystra ressentit les premières douleurs de l'enfantement. J'espérai que tout se terminerait pendant que les soldats déjeunaient, démontraient les tentes et se préparaient à repartir. J'avais demandé à notre dernier domestique de fabriquer à l'intention de la mère et du bébé un traîneau à l'aide d'une claie et de deux perches, et de l'accrocher au bât d'un de nos mulets. Mais les souffrances se prolongeaient, les cris de Lystra se multipliaient, et l'enfant ne naissait pas. Xéno survint, armé de pied en cap, en tenant son cheval par les rênes. « Que comptes-tu faire ? Nous devons partir. L'armée ne peut attendre.

— Je ne l'abandonnerai pas dans cet état. Les loups la dévoreraient. Tu ne vois pas qu'elle est en train d'accoucher ?

— Qu'on l'installe sur le traîneau et qu'on parte.

— Il ne faut pas qu'elle bouge : le bébé doit naître. Cela ne saurait tarder. Laisse-moi ton serviteur et ton mulet, nous vous rejoindrons. Il ne sera pas difficile de suivre vos empreintes dans la neige. »

Xéno accepta, quoique à contrecœur. « Ne commets pas d'imprudences, fais attention ! » dit-il en me saluant d'un geste de la main. Il poussa son cheval le long de la colonne pour prendre la tête de ses éclaireurs.

Il continuait de neiger et les bruits de l'armée en marche s'atténuaient de plus en plus. Le domestique était inquiet et troublé. « Partons, ne cessait-il de répéter. Nous ne pouvons pas attendre. Si nous nous retardons trop, nous serons perdus.

— Encore quelques instants, encore quelques instants, le petit va naître », répondais-je, de moins en moins convaincue. Lystra était si fatiguée qu'elle ne parvenait pas à pousser. J'essayais de l'aider en appuyant sur son ventre, je criais : « Pousse ! Donne le jour à ton fils, petite traînée, accouche de ce fils de mille pères ! » Plus le temps passait, plus je me sentais impuissante et angoissée. La pensée d'échouer dans ma lutte contre le temps m'oppressait.

Je hurlais, j'implorais en pleurant et sanglotant : « Pousse, mets au monde ce bâtard, allez, malheur à toi, pousse ! » Et encore : « Xéno, Xénoooo ! » comme s'il pouvait m'entendre ou m'aider.

Lystra était pâle, glacée et couverte de sueur. Des cernes noirs et profonds soulignaient ses yeux. Son souffle n'était plus qu'un sifflement douloureux.

Elle posa sur moi un regard plein de mélancolie et d'effroi et dit d'un filet de voix : « Je n'y arrive pas. Pardonne-moi, je n'y arrive pas.

— Mais si ! Pousse, malédiction ! J'aperçois ses cheveux, donne-lui le jour, mets-le au monde ! »

Les joues sillonnées de larmes, elle me fixa un moment encore, puis elle renversa la tête et se figea, les yeux ouverts sur la neige que le ciel déversait, impassible.

Je la saisis par les épaules. « Ne meurs pas, ne meurs pas, réveille-toi, allez, courage, je t'emmène, je t'emmène ! » Je ne savais pas ce que je disais, je prononçais des mots privés de sens

tout en secouant ce corps inerte dont les bras pendaient comme ceux d'une poupée désarticulée. En pleurs, je m'effondrai sur elle.

Quand je me ressaisis, je jetai un regard circulaire et m'aperçus avec horreur que j'étais seule. Combien de temps s'était écoulé ? Où était le domestique ? De quel côté l'armée était-elle partie ? La neige tombait, le silence environnant engloutissait le moindre bruit, y compris celui de ma respiration qui produisait de petits nuages de vapeur.

J'essayai de me lever, en vain : j'étais prisonnière de la neige, enveloppée dans une brume dense et presque impénétrable. Soudain, j'eus l'impression de distinguer des ombres qui venaient dans ma direction.

Je criai de toutes mes forces jusqu'à ce que je n'eusse plus de souffle. Il fallait que je me mette en marche, que je retrouve les empreintes des soldats. Mais le sol était uniforme, et j'étais seule près d'un cadavre raidi et enseveli sous la neige.

J'allais donc mourir moi aussi.

Bientôt.

Je suivrais Lystra et son enfant dans la tombe.

Je ne reverrais plus Xéno.

Ni le village poussiéreux de Beth Qadà. Ni le puit... mes amies... ma mère. Rien...

Je plongeai dans un sommeil lourd, trouble... et agréable. Je me rappelle que je fis un rêve. Alors que je m'enfonçais dans l'oubli, je vis une silhouette marcher vers moi. Cette silhouette se changea en une figure fantastique. Un cavalier blanc monté sur un cheval blanc, le visage dissimulé par un pan de la cape qui tombait de ses épaules.

Il sauta à terre, aussi léger qu'un flocon de neige, et s'approcha.

« Qui es-tu ? » demandai-je alors qu'il se penchait vers moi et me prenait dans ses bras. Puis cette image se fondit avec le tourbillonnement de la neige, s'évanouit dans la torpeur dont les rêves et les visions ne parviennent pas à émerger.

Je pensai... la mort.

Xéno.

Le visage qui m'apparaissait à la lumière du soir était le sien.

« Où sommes-nous ? parvins-je à murmurer.

— Au campement. Tu es en sécurité. »

Aussitôt, je songeai à Lystra et mes yeux s'embruèrent.

« Lystra est morte.

— C'est ce que j'ai pensé. Je suis désolé.

— Comment as-tu réussi à me retrouver ?

— Ce sont les sentinelles qui t'ont aperçue sous un sapin tout près d'ici, presque morte de froid.

— Ce n'est pas possible.

— Je n'arrive pas, moi non plus, à l'expliquer.

— Je crois avoir vu...

— Quoi ?

— Un homme couvert de neige, tout blanc.

— Peut-être mon domestique. Il n'est pas encore rentré. Il est possible qu'il t'ait retrouvée et ramenée.

— Et où est-il ?

— Sans doute dans les parages. Mais il est inutile de partir à sa recherche. Il va bientôt faire noir. C'est trop dangereux. »

Je dormis toute la nuit. Le matin, un groupe d'éclaireurs découvrit les restes de notre mulet et de notre serviteur. Les loups n'avaient laissé que les os. Xéno acheta un autre domestique aux marchands qui nous suivaient encore, et nous reprîmes notre route.

Nous marchâmes vers l'est pendant de nombreux jours, sans cesser de longer le fleuve. Chaque soir, aux réunions de l'état-major, les généraux et les chefs de bataillon réaffirmaient que poursuivre dans cette direction était une folie, que nous avions déjà parcouru une grande distance et que rien ne garantissait que nous parviendrions ainsi à la mer. L'un d'eux, au nom imprononçable, et que j'appellerai donc Nétos, avança une hypothèse inquiétante : « Ce cours d'eau pourrait déboucher dans le fleuve Océan qui entoure la terre, et non dans le Pont-Euxin ainsi que vous l'espérez.

— Qu'est-ce que tu racontes ? rétorqua Xéno.

— Prouve-moi que c'est impossible.

— Nous subissons en ce moment les pertes les plus lourdes depuis notre départ, intervint Xanthi. Le froid et la neige ont fauché plus d'hommes que la bataille contre le Grand Roi.

— Tu en es responsable, Xénophon ! s'écria Nétos.

— Non, l'interrompit Sophos, c'est à moi qu'incombe la responsabilité. C'est moi qui détiens le commandement suprême. Et je suis persuadé que Xénophon a raison. Nous devons suivre le fleuve, il nous conduira tôt ou tard à la mer. Nous avons déployé des efforts énormes pour arriver jusqu'ici, nous ne pouvons les anéantir en rebroussant chemin. »

Xéno reprit la parole : « Je ne connais personne qui ait atteint le fleuve Océan, à l'exception d'un amiral du Grand Roi, un Grec de Carianda. Que je sache, ce fleuve se situe très loin d'ici, à des milliers de stades. Vous vous rappelez ce que disait Cyrus ? “L'empire de mon père est si vaste qu'il s'étend, au nord, jusqu'à des terres où il fait trop froid pour vivre et, au sud, jusqu'à des terres où il fait trop chaud.”

— Mais il n'a jamais parlé de l'est ! insista Nétos.

— Cela ne fait pas de différence. L'extrême occident et l'extrême orient sont à la même distance du sanctuaire de Delphes, et il n'est pas possible que ce fleuve se jette dans l'Océan. Pour cela, il devrait être plus long que le Nil.

— Je sais pourquoi tu veux suivre ce fleuve ! Tu crois qu'il s'agit du Phase et tu as l'intention de fonder une colonie à son embouchure ! »

Nombre des officiers se tournèrent vers Xéno en criant et en pestant. Il dégaina son épée et se jeta contre Nétos. Il l'aurait sans doute tué si l'on ne s'était pas interposé. « C'est une infamie ! s'exclama-t-il. Un mensonge qu'on a savamment répandu pour me discréditer. De la jalousie !

— Oui, ce bruit circule dans le campement, je l'admets, répondit Nétos, une fois calmé. Mais il est vraisemblable. Tu es un homme sans terre et sans patrie. Si tu retournais à Athènes, on te ferait la peau car tu t'es battu contre les démocrates à l'époque de la bataille du Pirée. »

Ainsi, Nétos connaissait le passé de Xéno et sa condition d'exilé.

« Si tu parvenais à fonder une colonie avec ces hommes, tu conquerrais une gloire éternelle, on t'érigerait une statue sur la place de ta cité et on y inscrirait une dédicace. C'est ce dont tu rêves, n'est-ce pas ? De toute façon, ces soldats ne savent pas où aller. Ne serait-ce pas une bonne solution ? »

Il s'ensuivit une discussion furibonde. Xéno finit par déclarer : « Admettons que tu aies raison. Et alors ? Si tant est que j'aie cette idée, quel mal y aurait-il ? Dans tous les cas, l'assemblée de l'armée déciderait. Rien ne m'autorise à prendre une décision de cette importance. Le général en chef Cheirisophos lui-même ne pourrait l'imposer. Mais si tu penses que je suis aveuglé par l'ambition au point de mettre en danger la vie de mes compagnons, que j'estime et auxquels je me suis attaché, au point de les exposer à la mort en les emmenant sur une lande glacée et infinie, alors tu es un chien, un lâche qui se cache derrière les calomnies. Je m'efforce de les conduire en lieu sûr par le meilleur chemin, voilà tout.

— Si tu le prends comme ça..., s'écria Nétos en portant la main à son épée.

— Suffit maintenant ! intervint Sophos. On continue. Xéno a raison, ce fleuve ne peut être que le Phase. Dans quelques jours nous commencerons à descendre vers la mer. Nous suivrons son cours et nous aurons la vie sauve. Soutenez le moral de vos hommes, donnez-leur l'exemple. Nous avons surmonté mille obstacles, nous surmonterons aussi celui-ci. »

La réunion s'acheva dans les grognements et les récriminations ; cependant la marche reprit et se poursuivit pendant plusieurs jours. La résistance de nos guerriers était phénoménale : ils devaient affronter non seulement le froid et les tempêtes, mais aussi des tribus indigènes aguerries qui tendaient des embuscades, attaquaient de nuit, se dissimulaient dans la neige et surgissaient à l'improviste en poussant des cris terrifiants.

Afin de couper aux récriminations, Sophos évitait de convoquer l'état-major. Il se contentait de distribuer des ordres. Cette tactique fut couronnée de succès pendant un certain temps, puis le mécontentement se remit à enfler.



Xéno n'écrivait plus que des notes brèves. Plus d'une fois, je le vis ouvrir le coffret de son rouleau blanc, plonger sa plume dans l'encre, tracer quelques mots puis s'interrompre. Je n'osais pas lui demander pourquoi, mais je l'imaginais. Il lui aurait fallu justifier à ses propres yeux un choix qui provoquait de lourdes pertes et toutes sortes de problèmes. Plus que tout, l'appui que lui apportait Sophos me surprenait. Il ne pouvait s'agir simplement d'un accord sur une stratégie : leur décision semblait parfois si erronée qu'elle aurait dû susciter ne serait-ce que des doutes. En ce qui me concernait, j'en nourrissais un grand nombre et ils étaient inquiétants.

Comme j'aurais aimé être en mesure de lire les caractères que Xéno avait tracés sur son rouleau, de comprendre ce qu'il confiait à la mémoire et ce qu'il condamnait à l'oubli ! Il était soucieux, rembruni, taciturne. Lui parler était de plus en plus difficile.

Un soir, nous fûmes confrontés à une situation plus dure : le col qui se dressait devant nous était barré par plusieurs lignes de guerriers couverts de peaux et armés de grands arcs semblables à ceux des Cardouques. Ils nous arrosèrent de projectiles que l'infanterie lourde, disposée en ordre fermé, ses boucliers superposés, parvint à dévier. Une autre attaque se déclencha à l'arrière, contraignant Xéno à détourner le front de ses hommes. Une fois encore, nous étions encerclés. Alors les généraux s'unirent aux guerriers les plus puissants de l'armée, Euryloque de Lousi, Aristonyme aux longues jambes, Aristéas aux cheveux roux, puis convoquèrent trompettes et flûtistes. Je savais ce que cela signifiait : ils attaqueraient tête baissée et ne s'arrêteraient que lorsqu'ils auraient balayé l'ennemi.

Le groupe choisi se disposa au centre d'un coin d'artillerie lourde. Quand le son des flûtes s'éleva, rythmant la marche, quand les tambours tonnèrent, faisant trembler les cœurs, le coin s'ébranla. Les boucliers imbriqués ne laissaient dépasser que les lourdes lances de frêne, et les capes rouges tout usées se détachaient sur l'étendue de neige. Les flèches se plantaient dans les grands écus qu'elles alourdissaient, mais l'avancée se poursuivait inexorablement. Puis les sonneries de trompette retentirent avec une force extraordinaire, se superposant au son

des flûtes et des tambours, et elles enflammèrent la vallée. Le coin s'ouvrit, un bataillon de soutien se rua dans la brèche, emmené par les cinq généraux et par les dix guerriers les plus valeureux de l'armée. La colonne ainsi formée se précipita sur l'ennemi avec tant de violence qu'elle enfonça son alignement. Puis elle se sépara en deux et prit de revers les deux ailes isolées, suivie à distance rapprochée par le reste de l'armée. En moins d'une heure, les indigènes furent massacrés, mais ils se battirent avec une telle sauvagerie qu'il y eut parmi nous de nombreux blessés et des tués.

Quand cette boucherie fut terminée, l'armée se retourna et se joignit à l'arrière-garde de Xéno qui s'apprêtait alors à se replier, ce qui galvanisa les combattants. Le cri de guerre retentissait à tout instant, porté par des centaines, des milliers de voix, et quand les hurlements, les sonneries de trompette et le son pénétrant des flûtes cessèrent enfin, les éclaireurs à cheval se précipitèrent sur la crête, d'où l'on pouvait embrasser du regard la terre qui s'étendait au pied de la hauteur.

Étrangement, il n'y eut pas de cris d'exultation. Sans doute le spectacle qui s'offrait à leurs yeux suffisait à réprimer leur enthousiasme. Xéno poussa Halys sur la pente et sauta à terre, une fois parvenu au sommet. Il s'aperçut alors, non sans effroi, que le fleuve qui nous avait servi de guide avait disparu !

## 24

L'armée entière fut saisie d'effroi : elle avait supporté les épreuves les plus dures et les souffrances les plus atroces, elle avait subi la perte de nombreux compagnons qui s'étaient péniblement traînés à travers des territoires âpres et désolés dans l'espoir de trouver une route sûre, capable de les mener à la fin de toutes leurs peines, au salut et à la mer. Et voilà que cet espoir s'évanouissait en un instant, au moment même où l'on aurait dû fêter une victoire supplémentaire.

Nétos s'approcha, un sourire moqueur aux lèvres. « Ton fleuve s'est volatilisé. Et maintenant, que faisons-nous ? »

Xéno contemplait sans mot dire la blanche étendue.

« Alors ? insista Nétos.

— Alors rien. Le fleuve n'a pas disparu. Cette vallée est exposée au vent du nord. L'eau a gelé et la neige l'a recouverte. Nous le localiserons à la lumière du jour.

— Ah oui ? Et après ? Nous attendrons le dégel ? Pourquoi pas ? Mais quand ton fleuve se remettra à couler, nous ne serons plus là, car il n'y a ici ni village, ni abri, ni possibilité de ravitaillement. »

Sophos mit fin à leur querelle. « Nous bivouaquerons ici. Nous prendrons une décision demain, à la lumière du jour. Ceux qui nous ont attaqués ne sont pas tombés du ciel : leurs villages se situent certainement dans les environs. En attendant, allez ramasser du bois et allumez des feux. Le ciel est dégagé, la nuit sera très froide. »

Ainsi, les guerriers qui s'étaient battus et qui avaient vaincu déposèrent lances et boucliers, s'emparèrent de haches et, malgré la fatigue, entreprirent de couper du bois.

Xéno s'unit à eux, après m'avoir priée de bander ses blessures.

Notre domestique dégagea un espace suffisant et planta la tente, à la base de laquelle il entassa de la neige. J'étendis au sol

nos peaux, nos couvertures et nos capes puis allumai la lampe. Xéno trouverait à son retour un semblant de foyer et un peu de tiédeur. Le campement naissait peu à peu, tente après tente, abri après abri, parfois de simples peaux attachées à trois lances croisées.

Les premiers fagots arrivèrent et les premiers feux surgirent, signe que la vie continuait. Je puisai des braises dans un pot en terre cuite et les portai dans la tente afin de la réchauffer. Je cherchais de l'orge à griller et à piler dans un mortier pour le dîner, quand mon regard tomba sur le coffret de Xéno. J'aurais donné n'importe quoi pour apprendre ce qu'il avait écrit tandis que nous suivions le fleuve... Mélissa ! Peut-être comprenait-elle les signes des Grecs et savait-elle les transformer en mots !

Je partis à sa recherche et la dénichai dans le camp des Arcadiens.

« J'ai besoin de toi, lui dis-je.

— Que veux-tu ?

— Viens, je t'expliquerai en chemin. »

Je m'immobilisai à l'entrée de notre tente. « Comprends-tu les signes écrits ?

— Tu veux savoir si je sais lire ? Bien sûr ! Une femme de mon niveau doit savoir lire, écrire, chanter et danser.

— Alors entre et lis ce qui est écrit ici. » J'ouvris le coffret.

« Tu es folle ? Si Xéno nous surprend, il nous fracassera le crâne !

— Non, il est en train de couper du bois. Il ira ensuite s'entretenir avec Sophos à propos de ce que nous ferons demain. Il le fait tous les soirs. Mais ne t'inquiète pas. Je me tiendrai à l'entrée et t'écouterai lire. S'il devait arriver, je t'avertirais de façon que tu ranges le rouleau. Il se demandera pourquoi tu te trouves ici et je répondrai que je t'ai invitée à te réchauffer devant le brasero. »

Mélissa déroula à contrecœur le parchemin et lut ce que Xéno y avait écrit depuis que nous avons atteint les rives de ce maudit fleuve.

Presque rien !

Quelques phrases, des distances, des étapes – pas toutes. Il n'y avait aucune trace des marches exténuantes, des morts, des

blessés, des compagnons perdus, une immense traînée de défunts le long d'un sentier qui ne menait nulle part ! Pas un mot sur la grande montagne en forme de pyramide, ni sur sa décision de suivre le cours du fleuve. Pas une allusion, pas une phrase.

« Tu es certaine qu'il n'y a rien d'autre ? demandai-je, incrédule.

— Sûre et certaine.

— Ne me leurre pas, je t'en prie.

— Pourquoi le devrais-je ? Je te jure que tu as entendu ce qui est écrit sur ce rouleau. »

Je rangeai le parchemin dans son coffret.

« Viens, dis-je, je te raccompagne. »

Je glissai mon bras sous le sien et regagnai en sa compagnie le camp des Arcadiens.

« Pourquoi es-tu si bouleversée ? interrogea-t-elle.

— Voyons ! Il n'a pas écrit un seul mot sur sa décision de suivre le fleuve et sur les terribles conséquences qu'elle a engendrées !

— Il a noté l'essentiel. Dans de telles conditions, on ne peut trouver le temps d'écrire. Il le fera à notre retour, il aura alors le temps de revenir sur ce qui s'est passé et d'y réfléchir.

— Tu trouves donc cela normal ?

— Je n'y vois rien d'étrange.

— Moi, oui. Et je peux te dire que je l'ai vu écrire des heures entières, jusqu'au cœur de la nuit, dans des conditions beaucoup plus difficiles. S'il n'écrit pas, c'est parce qu'il ne le veut pas.

— Je ne comprends pas.

— Je vais encore te demander ton aide.

— Comment ? Cela ne te suffit pas ?

— Non. J'ai de terribles soupçons, que je n'arrive pas à chasser de mon esprit. Il faut absolument que je comprenne ce qui se passe, et il n'y a qu'une seule façon de le faire.

— Une seule façon ?

— Il faut que nous entrions dans la tente de Sophos pendant son absence.

— Hors de question ! Je t'aime bien, mais je me soucie aussi de moi et je n'ai aucune envie d'échouer parmi les putains, à la disposition du vieux maquereau baveux qui les loue aux soldats.

— Mais toi et moi, nous tous, courons un risque beaucoup plus important. Un risque... mortel.

— Elle est bien bonne ! Que pouvons-nous attendre d'autre dans une telle situation ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, mais tu comprendras le moment venu. Ce n'est pas dangereux. Il faut que tu persuades Cléanor d'inviter dans sa tente Sophos, Xéno et, par exemple, un autre officier de confiance. Dis-lui qu'il est le seul à jouir de la plus grande estime du général en chef et qu'il doit déceler ses véritables intentions, qu'il doit le convaincre de fixer un terme au-delà duquel il conviendra de rebrousser chemin. Cléanor rétorquera que cela ne te regarde pas, que ce ne sont pas des histoires de femmes, puis il réfléchira. Il finira par dire que l'idée vient de lui et il fera ce que tu lui as demandé.

— Et en admettant qu'il le fasse ?

— Tu sortiras pendant la réunion en prétendant que tu vas me rendre visite.

— Et puis ?

— Nous pénétrerons dans la tente de Sophos et chercherons une explication à cette énigme.

— Je regrette, Abira, je n'en ai pas le courage. J'ai trop peur.

— Mais je ne sais pas lire !

— Je suis désolée, je ne peux pas t'aider.

— Alors, obéis-moi. Je me chargerai du reste. Je me débrouillerai toute seule. »

Mélissa soupira. « Ne comprends-tu donc pas que c'est une folie ?

— C'est toi qui ne comprends pas. Nous devons absolument découvrir ce qui se passe. Sinon nous mourrons tous. Je t'en prie... »

Mélissa hésita encore un moment, puis elle déclara : « Je ne te promets rien. Je verrai ce que je peux faire.

— Merci. Tu es une fille courageuse. »

Je la quittai devant la tente de Cléanor, et regagnai la mienne.

Il était tard quand Xéno se présenta, épuisé. Dans le campement, les feux diffusaient lumière et chaleur. Nos soldats étaient disposés autour ; certains puisaient des braises qu'ils portaient sous leurs tentes.

Je savais que ce n'était pas le moment le plus approprié pour lui poser des questions, mais je rassemblai mon courage tandis que je lui renouvelais ses pansements.

« Que va-t-il se passer demain ?

— Je l'ignore.

— Les soldats t'accuseront de les avoir conduits sur une terre inconnue.

— Tu t'y mets, toi aussi ! Tu crois que je n'ai pas assez de soucis comme ça !

— Si je le fais, c'est parce que je t'aime.

— Si tu m'aimes, tais-toi.

— Non. Il faut que tu te prépares aux répercussions de cette affaire.

— Il ne se passera rien. On distinguera le lit du fleuve à la lumière du jour et on parviendra à le suivre.

— Es-tu vraiment certain que ta décision soit la bonne ? N'as-tu pas de doutes ? Les morts que nous avons semés le long de ce chemin, nos compagnons perdus en suivant un sentier qui se termine dans le néant ne te troublent-ils pas ? »

Xéno se tourna brusquement vers moi. La lumière du brasero éclaira ses yeux embués. « Une partie de moi est morte avec eux, répondit-il, et si je suis en vie, c'est seulement parce que le sort m'a épargné. Je ne me suis jamais caché, j'ai affronté les mêmes risques qu'eux, j'ai souffert des mêmes blessures, des mêmes privations, du manque de sommeil, du froid et de la faim. J'ai partagé ma nourriture avec eux quand j'en avais. J'aurais pu périr cent fois dans les combats que j'ai menés. Si les dieux ont voulu que je vive, c'est parce que j'ai un devoir à accomplir : ramener cette armée chez nous. Ou, si ce n'est pas possible, leur trouver une nouvelle demeure.

— Fonder une cité. Ce que prétend Nétos est donc vrai.

— J'ai caressé ce projet bien des fois, oui, mais cela ne signifie pas que je sois prêt à sacrifier mes camarades à mon ambition.

— Crois-tu vraiment que les dieux se soucient de notre sort ? C'est ce que t'a enseigné ton maître à Athènes ? N'as-tu jamais pensé que le destin de cette armée consistait à vaincre ou à mourir ? Pourquoi Sophos a-t-il toujours appuyé ta proposition avec autant d'enthousiasme ? Envers et contre les autres officiers ? Et pourquoi as-tu cessé d'écrire ?

— Je suis fatigué.

— Non. Tu sais au fond de ton cœur que ce sentier ne mène nulle part et tu ne veux pas laisser le souvenir de ton erreur. Tu t'es trompé, Xéno, de bonne foi, et l'appui inconditionné de Sophos t'a conforté dans ton erreur. »

Cette fois, il garda le silence. Les événements étranges qui avaient ponctué notre marche lui revenaient sans doute à l'esprit : l'apparition subite et mystérieuse de Sophos, les nombreuses et inexplicables coïncidences, l'embuscade tendue aux généraux et son accession aussitôt après au commandement suprême, la présence inquiétante et énigmatique de Néon à ses côtés, enfin la décision de prendre une direction qui menait au néant.

J'interrompis encore une fois ses pensées : « Sais-tu que les soldats, les officiers et les généraux s'entretiennent avec leurs femmes après l'amour ? Et que les femmes se confient entre elles ? Tu m'as raconté comment Proxène de Béotie t'a enrôlé et comment il a enrôlé tes compagnons.

— En secret.

— Comme tous les autres. Dis-moi, Xéno, car c'est ici que réside la clef de l'énigme, pourquoi avez-vous tous été enrôlés en cachette et en secret ?

— Pour surprendre l'ennemi.

— Et comment ? Cyrus avait réuni à Sardes cent mille Asiatiques qui nous ont suivis jusqu'au champ de bataille. Comment cacher pareille armée ? Crois-tu que le Grand Roi n'a pas d'espions sur son territoire ? Crois-tu que Cyrus l'ignorait ? Il existait sûrement une autre raison, et tu le sais. Tu dois le savoir ! C'est cette raison qui peut résoudre ce mystère et nous révéler le sort qui nous attend. »

Un moment de silence s'ensuivit. Curieusement, au cours de cette longue pause, le rêve que j'avais fait me revint à l'esprit. Je



revis le cavalier de brume qui m'était apparu au moment où je sentais la douce caresse de la mort m'effleurer. Les dieux entendaient-ils me confier à moi aussi une mission ? L'un d'eux s'était-il matérialisé devant moi et m'avait-il transportée jusqu'au campement afin qu'on m'y trouvât ? Il m'arrivait de penser que ce mystérieux cavalier montait un cheval ailé.

Xéno ne me répondit pas cette nuit-là. Peut-être la fatigue lui pesait-elle au point de lui ôter la parole, peut-être ne pouvait-il accepter le fait qu'une simple fille, une petite Barbare de l'Orient, avait compris ce qui lui avait échappé ou, probablement, ce qu'il n'avait pas voulu comprendre.

Je le laissais dormir dans la tiédeur du brasero, sur la toison de bélier qui lui rappelait d'antiques légendes, mais j'étais déterminée à ajouter le dernier abacule à la mosaïque que je recomposais, et il fallait que quelqu'un m'apporte de l'aide. Pas Mélissa, qui ne disposait pas des informations que je cherchais. Non, un officier ou un soldat.

Nicarque d'Arcadie ! L'homme que les Perses avaient éventré le soir où nos généraux avaient été capturés par trahison. Je l'avais assisté, j'avais contribué à l'arracher à la mort : il ne me refuserait pas son aide !

Le lendemain, quand le ciel s'éclaircit, les rives du fleuve apparurent et l'on distingua la croûte de glace qui le recouvrait. Mais la panique régnait dans le campement. Une fois encore, l'intransigeance de Sophos s'imposa, à mes yeux d'autant plus suspecte que Xéno semblait avoir perdu, tout au moins en partie, son assurance. Le bruit courait que les hauts officiers s'étaient violemment heurtés au général en chef pendant la réunion de l'état-major, et que ce dernier avait mis fin à la discussion en menaçant de continuer de son côté avec ceux qui voulaient le suivre.

Il était évident qu'une telle solution eût été un désastre, que le tronçon de l'armée laissé à la dérive eût été aussitôt anéanti et que l'autre l'aurait été ensuite. Sophos déclara que, une fois la glace fondue, la route serait aplanie. Avec une de ses phrases proverbiales, il ajouta que les dieux aident toujours ceux qui

vont vers le bas. Le pire serait donc bientôt dernière nous. Je jugeai ces propos particulièrement inquiétants.

Nous longeâmes encore le fleuve pendant deux jours. Le soir du second jour, nous traversâmes une gorge très étroite qui se faufilait entre deux parois rocheuses, et installâmes le campement de l'autre côté, sur un terrain presque plat.

Il était difficile, voire impossible, de retrouver un homme parmi les milliers de soldats qui cheminaient en colonne sur une distance d'une demi-parasange. Mais je savais reconnaître le campement des Arcadiens. Après avoir posé quelques questions, je parvins à dénicher Nicarque.

« Comment va ton ventre ? lui demandai-je avant même qu'il m'eût reconnue.

— C'est toi ? Il va bien. Quelques élancements de temps en temps et une certaine gêne quand il est vide et doit se contenter de neige. Mais, comme on dit, ça pourrait être pire.

— Il faut que je te parle.

— J'espérais que tu me proposerais autre chose.

— Si Xéno t'entend, il te transpercera d'un coup d'épée, non sans t'avoir auparavant coupé les couilles.

— Je suis tout ouïe, répondit-il avec un grand sourire.

— Parle-moi de la grande guerre.

— La grande guerre ? Pourquoi ?

— Comme ça. Réponds-moi, un point c'est tout. »

Nicarque me regarda à la dérobée, surpris par ma question, puis il déclara : « Je n'y ai pas pris part, j'étais trop jeune. »

Bien sûr ! Comment n'y avais-je pas pensé ?

« Mais notre chef de bataillon ne cesse de nous farcir la tête avec le récit de ses exploits. La grande guerre a duré trente ans, jeune fille, et personne ne pourrait te la raconter en détail, à l'exception peut-être de... Mais pourquoi ne questionnes-tu pas ton Xéno, l'écrivain ? Il est bien plus instruit que moi !

— Il a des occupations plus importantes et il consacre le peu de temps libre dont il dispose à écrire.

— Cela me paraît juste.

— C'est la dernière période qui m'intéresse. Que s'est-il passé avant que commence cette aventure ?

— Eh bien, les Athéniens ont perdu, les Spartiates ont gagné.

— Mais ne s'étaient-ils pas battus dans le même camp à l'époque des Portes ardentes ?

— De la vieille histoire. Ils se disputaient maintenant l'amitié des Perses. Bizarre, n'est-ce pas ?

— Et dans quel camp étaient les Perses ?

— Dans le camp de Sparte.

— Je ne peux pas y croire.

— C'est pourtant la vérité. Les Spartiates ne l'auraient pas emporté sur mer contre Athènes s'ils n'avaient pas bénéficié de l'argent des Perses. Et les Perses le leur versaient car ils voulaient détruire la flotte athénienne, leur cauchemar.

— Qui les payait ?

— Le prince Cyrus. C'est bien connu.

— Notre prince Cyrus.

— Exactement.

— J'ai compris.

— Tu as compris ? Qu'est-ce que tu as compris ?

— Ce qui me tourmentait. Ne dis à personne que je t'ai posé ces questions, s'il te plaît.

— Ne t'inquiète pas. Et puis, ce n'est pas un secret. Tout le monde sait ce que je t'ai dit.

— Tout le monde, sauf moi. Je te remercie, mon garçon. Adieu. Et essaie de rentrer vivant chez toi.

— J'essaierai », répondit Nicarque avec un sourire las.

À en juger par son regard et par ses hochements de tête, il s'interrogeait sur la raison de ma visite. À en juger par son sourire, celle-ci lui avait fait plaisir.

Mon cœur battait, sous l'effet de l'émotion. Jamais je n'aurais pu imaginer, le jour où j'avais quitté mon village, que j'assisterais à de tels événements. Jamais je n'aurais cru que je résoudrais des énigmes qui me dépassaient, que j'appréhenderais des événements qui avaient changé le destin de nations entières. À présent, tout me semblait clair : pour conquérir le trône, Cyrus avait enrôlé les meilleurs soldats du monde, les capes rouges et ceux qui avaient été instruits à leurs côtés. Cependant les Spartiates étaient les alliés de son frère, le Grand Roi Artaxerxès, ce qui les plaçait devant un dilemme. Si Cyrus parvenait à ses fins, il leur devrait le trône, ce qui leur

vaudrait d'énormes avantages. S'il échouait, il leur faudrait démontrer au Grand Roi qu'ils étaient étrangers à cette expédition, que Cyrus avait recruté des guerriers pour son compte et sans les consulter. Voilà pourquoi ce projet était resté secret ! Ils voulaient jouer sur deux tableaux et conserver leurs avantages quel que fût le vainqueur.

Puis, une fois l'opération engagée, les doutes les avaient à l'évidence assaillis : et si la situation leur échappait ? Si des imprévus survenaient ? Il existait toutefois une façon d'y remédier : disposer sur place d'un individu obéissant directement à leurs ordres. Voilà pourquoi Sophos était apparu, peu avant que je rencontre Xéno. Voilà pourquoi personne ne savait rien sur son compte, pourquoi Néon était suspect lui aussi.

Les Dix Mille n'avaient pas le choix : ils devaient vaincre ou mourir, ou, mieux encore, s'évanouir dans le néant. Il importait qu'ils ne puissent pas révéler ce que cachait cette expédition extraordinaire.

Les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. L'armée avait perdu, mais les Dix Mille avaient gagné. Ils avaient survécu, et ils constituaient un danger. Quoique mercenaires, ils étaient la preuve que Sparte avait trahi son alliance avec le plus puissant empire de la terre. Oui, ils avaient trahi le Grand Roi et épaulé son frère dans son dessein de le tuer.

J'avais moi-même du mal à le croire. Je m'assis sur un rocher et, exposée aux rayons du soleil, poursuivis le fil de mes pensées. Tel était le rôle de Sophos : conduire les rescapés dans un lieu d'où il était impossible de revenir. Le plan de Xéno était arrivé à point nommé. Le général en chef n'avait eu qu'à l'appuyer. Cela signifiait donc que Xéno se trompait, que nous allions au-devant de la mort.

Restait à le prouver : chaque fois que j'avais essayé d'insinuer le moindre doute dans son esprit, Xéno avait refusé de m'écouter. Sa réaction serait imprévisible face à une telle énormité. Il continuait de croire que le Grand Roi constituait le seul danger. Il fallait que je lui montre, preuve à l'appui, qu'il existait un péril encore plus grand, parce que caché. Et cette preuve ne pouvait se trouver que dans la tente de Sophos.

Pendant toute la soirée, je remâchai ces pensées en attendant que Xéno et ses camarades rentrent d'une battue de chasse, activité dans laquelle il excellait. De fait, le butin fut riche : huit cerfs, quatre porcs-épics, deux sangliers, une demi-douzaine de lièvres pris au lacet et des oiseaux aux couleurs merveilleuses. Le mâle était doté d'une longue queue couleur bronze, un plumage splendide parait ses ailes et son cou. D'allure plus modeste, les femelles avaient une chair tout aussi exquise. En l'honneur du fleuve que nous suivions et que nous prenions pour le Phase, Xéno et ses hommes appelèrent ces oiseaux des « faisans », et il m'offrit leurs plumes afin que je fabrique avec des ornements.

Ce repas abondant ramena la bonne humeur et dissipa l'atmosphère de découragement et de soupçon qui régnait dans le campement. Le général en chef était très sûr de lui, ce qui parut à tous de bon augure.

Je me demandais ce qui se passerait si je ne dénichais aucune preuve, pis, si l'on me surprenait en train de fouiller les bagages de Sophos ? Xéno me défendrait-il ou m'abandonnerait-il à mon destin ? Et Mélissa ? M'aiderait-elle ?

Je songeai à Lystra et à son enfant, en espérant qu'ils m'écouteraient et me prêteraient main-forte. J'imaginai le petit à la peau ridée de vieillard, jouant dans la prairie infinie de l'au-delà, parmi les fleurs stériles d'asphodèles. Je m'étais habituée à l'au-delà des Grecs, encore plus mélancolique que le nôtre.

Je déambulais à la limite du campement, serrant contre moi les pans de mon manteau afin de me protéger contre l'air mordant de la nuit, quand je me heurtai à une figure inquiétante.

Un homme vêtu d'une cape grise me tournait le dos, la tête enfoncée dans les épaules. Il avait laissé derrière lui une série d'empreintes profondes et noires.

Je m'approchai et interrogeai avec un courage qui me surprit : « Qui es-tu ? »

Il pivota. J'eus un coup au cœur : il tenait un animal éventré, un lièvre ou un lapin, dont il dévorait le foie en se souillant le visage de sang.

Je reconnus à grand-peine un des devins que j'avais vus célébrer des rites propitiatoires dans les moments cruciaux.

« Que fais-tu ? », bredouillai-je.

L'homme me répondit d'un sombre gargouillement : « J'ai sacrifié cet animal à la divinité de la nuit... Et j'ai observé son foie pour connaître le verdict...

— Eh bien ?

— Il faut que je le dévore pour que toute la vérité se révèle à moi.

— Quelle vérité ? »

Le visage du voyant se contracta en un rictus.

« La mort... la mort qui nous a été destinée. »

## 25

Si mon enquête se rapprochait de l'objectif, l'étape qui m'apporterait la preuve décisive semblait s'éloigner de plus en plus.

Le lendemain de notre arrivée, le soleil brillait, révélant, sous la couche de neige, la trace du fleuve qui coulait d'un bout à l'autre d'une plaine circulaire, un bassin entouré d'une crête montueuse. Au fond, du côté opposé à celui d'où nous étions venus, s'ouvrait un autre passage d'où il s'échappait probablement pour continuer son cours vers une mer inconnue.

Sophos ne s'était donc pas trompé, et Xéno avait repris confiance en son hypothèse. Le reste de l'armée suivait. Persévérance, courage, énergie et discipline s'imposaient encore. L'hiver prendrait fin et la terre se libérerait bientôt de l'étau glacé.

Mais cette terre inconnue paraissait aussi infinie : on entrevoyait au lointain une chaîne de montagnes plus élevée qui barrait l'horizon.

D'autres compagnons étaient tombés le long du sentier, éclaircissant davantage nos rangs, d'autres filles comme Lystra, que je n'oubliais pas, étaient mortes de fatigue et de froid. La vue de ces monts lointains plongea Xéno dans la consternation et me conforta dans le désir de mettre fin à l'incertitude de notre destin. Si je trouvais une preuve dans la tente de Sophos, je persuaderais Xéno, qui jouissait maintenant d'une grande considération parmi les soldats, de convoquer une assemblée et de rebrousser chemin. Sophos lui-même ne pourrait s'opposer à une décision de l'armée.

Ce soir-là, je tombai nez à nez avec Mélissa. Assise sur le timon d'une charrue, la tête entre les mains, elle pleurait.

« Que se passe-t-il ? » interrogeai-je.

Elle leva la tête et je vis sur ses traits parfaits les marques de la fatigue et de l'insomnie.

« Je n'en peux plus. Je n'arrive pas à m'attacher Cléanor, car nous n'avons jamais un moment de tranquillité. Les tensions incessantes l'exaspèrent. Je suis censée ranger sa tente, préparer les repas et m'occuper de lui. La fatigue efface tout le reste. J'ai peur qu'il lui vienne l'idée de me renvoyer, de m'échanger contre un mulet ou un sac d'orge. Alors il faudra que les dieux me prêtent main-forte. »

C'était le bon moment. Les dieux m'aidaient, moi, j'en étais certaine. En m'aidant, ils aideraient aussi Mélissa.

« Mélissa, as-tu compris maintenant que nous allons mourir et qu'il n'y aura de salut pour aucun d'entre nous si nous poursuivons notre route vers l'est ? Tu vois ces montagnes à l'horizon ? D'ici, elles ne semblent pas très élevées, à cause de la distance. Mais quand nous nous serons approchés, elles se dresseront de toute leur hauteur. Comment affronterons-nous des épreuves de plus en plus dures ? Comment les guerriers trouveront-ils la force de se battre indéfiniment ? Ils ont déjà fait l'impossible, affronté et surmonté plus que ne peut en supporter aucun être humain. Sophos nous conduit à l'anéantissement. Je n'ai plus le moindre doute à ce sujet. Xéno en est persuadé lui aussi, même s'il ne le montre pas.

« Aide-moi, et je ferai en sorte que Xéno accepte de rencontrer Cléanor et Sophos afin de discuter avec eux de notre itinéraire. Tu diras à Cléanor que Xéno tient à le voir avec le général en chef. Ce ne sera pas difficile. Nous agissons à ce moment-là. Je me suis rendu compte que Néon, l'aide du camp de Sophos, est sensible au charme féminin. Nous chargerons une de nos filles de le distraire. »

Mélissa se leva et m'étreignit. « Je ne suis pas comme toi, Abira. J'ai peur, je crains de me trahir.

— Non, je suis certaine que tu te débrouilleras très bien. Tu as été formidable, tu as surmonté des épreuves auxquelles tu n'aurais jamais imaginé survivre. Agissons sans tarder !

— Et si nous ne trouvons rien ?

— Alors je persuaderai Xéno de convoquer l'assemblée, mais j'ai besoin de toi. Tu sais lire, Mélissa, et je n'ai pas le temps d'apprendre.

— D'accord, répondit mon amie, résignée. Quand ?



— Le plus tôt sera le mieux. Nous n'avons plus de temps à perdre.

— Très bien. Je t'avertirai. »

Deux jours plus tard, Mélissa avait déjà tout organisé pour la rencontre. Je lui procurai du gibier afin que le dîner pût se prolonger en notre absence.

À la première occasion, je communiquai à Xéno que Cléanor acceptait de tenir une réunion sous sa tente en la présence du général Sophos.

Je tremblais à la pensée de ma fragilité, de ma faiblesse, des conséquences que mes actes risquaient d'engendrer. L'angoisse me tenaillait, mon cœur battait, et je ne parvenais plus à trouver le sommeil. Au fil des heures, à l'approche du moment fatal, ma peur se changeait en panique, en un tremblement intérieur que j'étais incapable de maîtriser, et je fus tentée plus d'une fois de renoncer, de laisser les événements suivre leur cours.

Deux journées s'écoulèrent de la sorte.

Le soir venu, j'attendis l'arrivée de Mélissa. Nous avions rendez-vous à la tombée de la nuit.

Xéno jeta sa cape sur ses épaules et sortit en déclarant qu'il allait chez Cléanor, qui avait eu la bonne idée d'organiser une réunion en petit comité. Si l'on prenait des décisions importantes, on convoquerait le conseil au complet.

Après son départ, je patientai un moment et sortis à mon tour. Il neigeait, mais on apercevait la lune entre les bancs de nuages. Je me dirigeai vers la tente de Sophos en me dissimulant derrière les mulets, attachés à des poteaux.

Le général en chef fit bientôt son apparition. Privé d'armure mais gardant son épée, il gagna le logement de Cléanor. Ayant avisé Xéno, il le salua et l'étreignit, comme je le vis à la lueur de la lune.

Je demurai près des mulets jusqu'à ce qu'apparût la fille que nous avions chargée de distraire Néon. C'était une des jeunes prostituées qui accompagnaient l'armée. Mélissa l'avait sans doute préparée : elle portait une robe élégante, légère et moulante. Elle mourait probablement de froid, mais elle accomplissait sa tâche avec habileté.

Elle ralentit à la hauteur de Néon, qui l'apostropha. Elle lui répondit sans s'arrêter. Alors il lui emboîta le pas et tenta de lui saisir la main. La fille le laissa l'étreindre, puis se dégagea.

Il s'immobilisa.

Voilà, mon plan avait déjà échoué ! Néon était trop froid, trop réservé. Et maintenant, qu'allait-il arriver ?

La fille continua son chemin tout en se retournant. Alors Néon jeta un regard circulaire, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans les environs, et la suivit. Aussitôt après, j'entendis des voix et des petits rires s'échapper d'une tente.

Mon tour était venu d'agir, mais il me fallait attendre Mélissa. Je me tournai vers la tente de Cléanor, en proie à l'impatience : combien de temps la fille parviendrait-elle à distraire Néon ? Je craignis que mon amie n'eût été retenue ou que Cléanor ne l'eût priée de servir ses invités en dépit du caractère secret de la réunion. Je ne pouvais plus repousser le moment de passer à l'action.

Je m'approchai de l'entrée. Une faible clarté brillait sous la tente. Je cherchai encore Mélissa du regard et, ne la voyant pas, y pénétrai. Étrangement, l'angoisse qui m'oppressait s'évanouit sur-le-champ.

Il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur : une natte en osier sur le sol, un cintre portant l'armure de Sophos, une petite table au centre et deux tabourets, enfin un coffre dont le cadenas n'était pas fermé. Je l'ouvris.

Il contenait une couverture, une cape de rechange en bon état et deux tuniques de laine grise. Au fond, des objets de valeur : une coupe en argent et...

« Que fais-tu ici ? Qu'est-ce que tu fabriques ? » s'écria une voix dans mon dos. Je sursautai, comme transpercée : pour la première fois de mon existence, j'avais le sentiment d'avoir commis une action illicite dont je devrais payer les conséquences. Je pivotai en cherchant dans le tumulte de mon esprit une justification à opposer à l'homme qui avait parlé. En vain.

Néon, l'aide de camp du général en chef, se dressait devant moi. Au loin, Sophos accourait, suivi de Cléanor et de Xéno,

ainsi que d'une silhouette vague, sans doute Mélissa, qui m'avait certainement trahie.

Bien vite se présentèrent deux soldats : ils tenaient dans leurs bras la prostituée qui avait tenté de séduire Néon. Elle avait été battue jusqu'au sang, était à moitié nue et tremblante de froid. La neige tombait dehors, d'innombrables flocons se balançant tranquillement dans l'air inerte, et je me concentrai sur cette vision pour m'arracher au reste.

Deux autres guerriers arrivèrent, pourvus de torches. La vague silhouette qui se muait en arrière-plan prit l'aspect de Mélissa. Je sentis mon cœur se briser.

Mais le cœur d'une femme possède des ressources. Avant de m'abandonner à mon sort, je revis une image et des signes qui m'avaient sauté aux yeux à l'instant où la voix rude de l'aide de camp avait retenti à mes oreilles : une feuille de parchemin au fond du coffre, frappée d'un dessin et d'un mot.

Le dessin se composait dans la partie supérieure d'une série de triangles de diverses hauteurs qui représentaient peut-être des montagnes. Au milieu, une ligne tortueuse indiquant peut-être un fleuve, ainsi que quatre caractères si nets qu'ils s'étaient gravés dans mon esprit telles des entailles sur une tablette de bois.

## ARAX

La ligne tortueuse était flanquée d'une autre ligne, qu'interrompaient de petits traits verticaux marqués de deux ou trois signes.

« Que cherchais-tu dans ce coffre, jeune fille ? » interrogea d'une voix glaciale le général en chef. Au même moment, Mélissa jaillit au milieu des hommes en criant : « Je ne voulais pas, je ne voulais pas, ils m'ont obligée ! »

Son beau visage portait lui aussi des traces de coups. Elle tomba à genoux, en larmes. Un soldat la traîna vers la sortie dans l'indifférence de Cléanor.

« Que cherchais-tu ? » répéta Sophos.

Ne sachant que répondre, je gardai le silence.

« Tu devrais le savoir », dit-il en se tournant vers Xéno, qui me contemplait, pétrifié. Sans lui prêter attention, celui-ci me demanda alors : « Pourquoi as-tu fait ça ? Que voulais-tu prendre ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? »

Néon me flanqua une gifle qui m'ouvrit la lèvre. « On t'a posé une question ! » rugit-il.

Alors Xéno lui saisit le poignet et le lui tordit. D'un coup d'œil, Sophos ordonna à son aide de camp de s'écarter.

Je me couvris la tête et éclatai en sanglots. Xéno me releva, baissa mon châle et répéta d'un ton ferme : « Dis-moi ce que tu cherchais. Tu n'as pas le choix. »

Je fixai sur lui mes yeux remplis de larmes et les tournai ensuite vers Sophos, Néon et son masque de pierre, la petite prostituée blême, au bord de l'évanouissement, Mélissa en larmes un peu plus loin, les deux guerriers armés, l'armure de Sophos qui rougeoyait à la lumière des torches, comme ensanglantée. Et la neige... La neige qui amalgamait tout. Je rassemblai mon courage.

« Je cherchais une réponse.

— Une réponse ? répéta Sophos, dont le regard trahit une inquiétude subite.

— Oui, mais je ne suis qu'une pauvre fille et je ne peux soutenir la force de ta personne et de ton regard. Je parlerai à Xéno et je lui dirai la vérité. S'il le juge bon, il te la rapportera ensuite. »

Sophos garda le silence, interdit.

« Relâche Mélissa et cette pauvre fille. Elles ne savent rien. Je leur ai demandé de m'aider et elles l'ont fait. Xéno te parlera quand je lui aurai tout expliqué.

— Je peux te faire torturer, lança-t-il, glacial.

— Je n'en doute pas, mais je ne pourrais rien te dire que tu ne saches. »

Je soulignai cette phrase d'un regard appuyé, et il comprit sans doute ce que je voulais dire.

Il jeta à Cléonor : « Emmène ces deux femmes. Vous aussi, ajouta-t-il à l'adresse des deux guerriers, vous pouvez partir. Je n'ai plus besoin de vous. » Puis, tandis que le général s'exécutait :

« Comment as-tu pu, Xénophon ? Comment as-tu pu violer ma tente ? Tu n'as même pas eu le courage d'agir toi-même. Tu as envoyé cette fille, qui s'est fait aider par les autres. Jamais on n'a vu des femmes garder un secret plus d'une heure !

— Je n'ai rien à voir dans cette histoire. C'est la vérité. Tu sais très bien que je ne mens jamais et que je suis un homme d'honneur. Regarde-moi droit dans les yeux. Y vois-tu de la honte ou de la peur ? Qui, de nous deux, est le plus troublé en cet instant ? Qui est le plus inquiet ? »

Xéno avait marqué un point. Sophos poussa un long soupir et son regard sembla se perdre dans le tourbillon des flocons de neige.

« Tu veux savoir ce que je cherchais ? Eh bien, voilà ! » dis-je à Xéno dès que nous eûmes regagné sa tente. Je tenais à le devancer afin de prévenir sa colère.

Je m'agenouillai aussitôt, arrachai une tige en osier à la natte et traçai sur le sol la série de formes triangulaires, la ligne tortueuse, le second signe interrompu par de petits traits verticaux, puis, sur la ligne tortueuse, les quatre signes de la langue des Grecs, ARAX, de façon si nette que la stupeur se peignit sur le visage de Xéno.

« Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il.

— Des signes que j'ai vus sur un parchemin, dans le coffre de Sophos. D'après moi, ils représentent les lieux où nous nous trouvons. Voici les montagnes, voici la direction de notre marche et les étapes. Et là, le fleuve. Sophos sait exactement où nous allons. »

Xéno observait mon dessin avec une stupeur et une incrédulité croissantes.

« Es-tu certaine d'avoir reproduit fidèlement ce que tu as vu ?

— Sûre et certaine. Je savais qu'il me faudrait te le montrer et je l'ai mémorisé dans les moindres détails. Une seule chose m'échappe : ce que signifient ces traits. » Et je lui indiquai les quatre caractères grecs.

Xéno baissa la tête, bouleversé. « Ils signifient que tu avais raison, que Sophos nous dupe, ou peut-être pis encore...

— Pourquoi ?

— Ces signes prouvent qu'il connaît le nom du fleuve dont nous suivons le cours. Et que ce nom n'est pas le Phase, ainsi que je le croyais, mais l'Araxe.

— Quelle différence cela fait-il ?

— Le Phase conduit au Pont-Euxin, une mer constellée de cités grecques. En revanche, personne ne sait où mène l'Araxe, probablement à la mer Caspienne, une mer inconnue, située aux confins du monde.

— Que vas-tu faire ?

— L'affronter.

— Quand ?

— Maintenant.

— Non, je t'en prie. Prends du temps pour réfléchir. »

C'était inutile : Xéno retournait déjà à la tente isolée de Sophos.

J'attendis, oppressée par l'angoisse, aussi inquiète que lorsqu'il se battait contre de féroces guerriers ou affrontait la mêlée sur le champ de bataille. Puis je lui emboîtai le pas et me cachai sous le ventre des mulets qui étaient attachés à un arbuste, derrière la tente. Sophos parlait :

« Quiconque m'eût accusé d'une telle infamie n'aurait pas eu le temps de le regretter, mais tu es un ami, tu as risqué ta vie plusieurs fois pour l'armée bien que tu n'en fasses pas partie, et je dois en tenir compte. Cesse de me provoquer, ou...

— Ou quoi ? Voudrais-tu me faire croire que tu n'as rien à cacher ? Écoute-moi bien : Abira, la fille que tu as surprise ici, a agi de son propre chef. Si cela te paraît impossible, cela ne me surprend pas. Elle me tenait depuis un certain temps d'étranges discours auxquels je n'ai jamais ajouté foi. Elle en cherchait une confirmation ici. Si ce qu'elle a tracé sur le sol de ma tente correspond à la vérité, je dois admettre qu'elle avait raison.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu délires ! »

Xéno énuméra les trop nombreuses coïncidences que je lui avais signalées, ce qui me remplit de fierté, en dépit de ma situation.

Il ajouta : « Une chose me trouble plus que tout, le signe qui représente un fleuve dont Abira a réussi à retracer le nom. C'est la preuve qu'elle cherchait. Tu savais très bien que nous ne

suivions pas le cours du Phase, comme je le croyais, mais celui d'un autre fleuve, l'Araxe, semble-t-il d'après les lettres qu'elle a reproduites. Oui, l'Araxe, qui ne se jette pas dans le Pont-Euxin, mais ailleurs. Où ? Personne ne le sait avec exactitude, mais certainement pas dans le Pont-Euxin.

— Tu es fou ! Tu racontes n'importe quoi !

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi ne me montres-tu pas la carte qui a inspiré ce dessin à Abira ? Tu as appuyé mon projet de toute ton autorité, bien conscient qu'il ne s'agissait pas du Phase. Et pourquoi, général ? Parce que cette armée doit disparaître, s'évanouir dans le néant sans laisser la moindre trace, voilà pourquoi ! Tu n'as même pas eu besoin de t'exposer, il te suffisait de rejeter sur moi la responsabilité de cette décision. "Xénophon a raison, il a compris, il suffira de suivre le cours de ce fleuve et nous atteindrons la mer !" N'était-ce pas ce que tu disais ?

» Cette pauvre fille que tu as surprise en train de fouiller tes affaires a tout compris, car ce n'est pas un soldat habitué à obéir avant tout, à exécuter les ordres sans s'interroger sur leur bien-fondé.

» L'armée devait vaincre ou être anéantie car sa simple survie aurait été la preuve d'une trahison, la preuve que Sparte avait appuyé la tentative d'assassiner son plus grand allié, celui qui lui a permis de remporter la guerre contre Athènes : le Grand Roi ! »

J'aurais donné n'importe quoi pour voir la tête de Sophos et étreindre Xéno. Je tremblais de froid, mais je n'aurais quitté ma cachette pour rien au monde.

Sa voix retentit une nouvelle fois. « Voilà pourquoi nous avons tous été enrôlés discrètement, dans des lieux isolés et par petits groupes. Non pour que l'expédition demeurât secrète, chose qui était impossible avec une armée de cent dix mille hommes, mais pour qu'on n'apprît jamais l'engagement du gouvernement Spartiate dans une entreprise qui visait à abattre le Grand Roi et à l'assassiner. Que vous avait promis Cyrus ? Que vous avait promis la reine mère ? »

Le silence s'abattit à nouveau sur la tente. Un silence plus éloquent que mille mots. Puis la voix de Sophos retentit. Elle

était plus coupante que le vent qui me cinglait le visage et me pénétrait les os : « Tu me places dans une situation très difficile, Xénophon, et j'imagine que tu t'en rends compte. Admettons un instant que tu aies raison. Qu'attends-tu que je fasse ?

— J'imagine que tu me tueras et que tu tueras aussi Abira, répondit calmement Xéno, comme si ces propos ne le concernaient pas. Ce second crime serait inutile, au reste : personne ne l'écouterait et elle n'aurait aucun intérêt à risquer sa vie. Elle est bouleversée. Elle ne constitue pas un danger pour toi.

— Tu te trompes. Elle est une menace, tout comme Mélissa, à laquelle elle s'est confiée, et peut-être même Cléanor dont la santé physique et mentale dépend en partie de sa compagne... »

Je pouvais imaginer son air moqueur. Sophos aimait faire de l'esprit, y compris dans les situations les plus dramatiques.

S'ensuivirent des bruits auxquels je compris qu'il s'était assis et qu'il avait invité Xéno à l'imiter. Peut-être avait-il besoin de confort pour s'exprimer. Xéno le devança toutefois : « Je suis désarmé, tu peux me tuer maintenant, je n'opposerai pas de résistance... mais épargne la fille. Abandonne-la dans le premier village que tu rencontreras. Elle ne trouvera jamais le chemin du retour, et quand bien même elle le trouverait, elle échouerait dans son village poussiéreux où elle serait ensevelie par l'oubli. Je t'en prie, général, au nom de notre amitié et des épreuves que nous avons partagées. Elle m'obéira. Je lui ordonnerai de se taire. »

Xéno m'aimait. Forte de cet amour, j'étais prête à affronter n'importe quel destin sans le moindre regret.

Je vis l'ombre de Sophos baisser la tête et je crus entendre un soupir précéder ses paroles : « T'es-tu jamais demandé quel destin je m'étais réservé au cas où je devrais mener à son terme la tâche que tu m'attribues ?

— Mourir avec tes soldats, j'en suis persuadé. Je n'ai jamais pensé que tu pourrais leur survivre.

— Cela me reconforte d'une certaine façon.

— Mais cela ne te sauve pas du déshonneur ! s'écria alors Xéno. Comment peux-tu les conduire à la mort ? Comment peux-tu le supporter ?



— Tout soldat sait que la mort fait partie de la vie qu'il a choisie.

— Pas cette mort, général. Chaque soldat a le droit de mourir sur le champ de bataille. Non d'être jeté dans un ravin comme une brebis. Tu le sais mieux que quiconque, toi qui es Spartiate.

— Parce que je suis Spartiate, je sais qu'il faut obéir aux ordres de sa cité, à n'importe quel prix. Avec notre mort, la nation survivra et prospérera. Qu'a fait Léonidas aux Portes ardentes ? Il a obéi !

— Mais tous ces soldats ne sont pas spartiates ! Tu ne peux décider pour eux. Seul le choix de ton propre destin t'appartient.

— Ah... la démocratie...

— Tu ne les vois donc pas ? Viens, quitte ta tanière, général ! »

Xéno était sorti : à présent, sa voix s'élevait, très nette. Sophos l'imita. Devant eux, les feux jetaient des taches rouges sur le manteau neigeux.

« Regarde, ils t'ont toujours obéi, ils se sont battus comme des lions, ont perdu nombre de leurs camarades, les ont vus s'enfoncer dans la neige, choir dans les ravins et se fracasser sur les rochers, s'endormir dans la mort froide pendant les tours de garde alors qu'ils veillaient sur le sommeil des autres. Ils ont été blessés et mutilés, mais ils ne se sont jamais arrêtés, ils n'ont jamais perdu courage. Ils ont gravi les montagnes comme des mulets, sous le fardeau de leurs armes, de leur bouclier, de leurs bagages, de leurs compagnons blessés et malades, sans jamais protester, sans jamais se plaindre. Chaque fois qu'ils l'ont pu, ils ont enseveli les morts, les yeux secs, criant leurs noms, les hissant sur la pointe de leurs lances. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'ils avaient confiance en toi, parce qu'ils étaient certains que tu les conduirais en lieu sûr. Ils croient encore qu'ils trouveront le salut au terme de cette interminable marche !

« Fais de moi ce que tu veux, accuse-moi de m'être trompé, ce qui est au fond la vérité, laisse-moi affronter le destin ou la punition que cela entraînera, mais rebrousse chemin, général, ramène-les chez eux. »

Un long silence s'ensuivit. Soudain, le tonnerre gronda et des éclairs brillèrent à l'horizon. Dieux du ciel ! Il pleuvait quelque part, et la puissance de la foudre se propageait jusqu'à moi à travers la danse muette des flocons de neige. Le printemps arrivait ! Je pleurais, recroquevillée sur moi-même, sous le ventre des mulets, je pleurais de chagrin, écrasée par une émotion si violente que j'étais incapable de me maîtriser. C'est alors que des cris retentirent : « Regardez ! Regardez là-haut ! »

Et d'autres encore : « Qu'est-ce que c'est ? »

Puis la voix de Xéno, désespérée : « Par les dieux, que se passe-t-il ? C'est toi qui les as appelés ? Réponds, par tous les démons de l'Averne, c'est toi ? »

Dans le campement, les exclamations s'étaient muées en un murmure grave, qui laissa à son tour la place au silence. Je quittai ma cachette et découvris un spectacle qui me coupa le souffle. Une multitude d'hommes munis de torches se pressaient sur le cercle de montagnes qui surplombaient notre vallée. Un immense serpent de feu se déployait sur le bord du cratère, jetant sur les pentes enneigées un halo sanglant.

Des guerriers !

Par dizaines de milliers. D'autres encore descendaient occuper les passages, pareils à une cascade de feu.

Cette fois, c'était vraiment la fin. Nous n'avions plus d'issue.

Xéno attrapa Sophos par les épaules et répéta : « C'est toi, le responsable ?

— Si je répondais par la négative, tu me croirais ?

— Non.

— Alors crois ce qui te chante. De toute façon, ça ne change rien à l'affaire.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? »

Cléanor, Timasion, Agasias et Néon accouraient.

« Nous mourrons en guerriers, déclara Sophos d'une voix grave.

— Mourir ? lança Xéno. J'ai un autre plan. »

Il neigea toute la nuit. Les torches s'éteignirent sur les sommets et les feux au fond de la vallée. Le monde fut englouti dans l'obscurité et le silence. À l'aube, les chefs de l'armée qui étaient postés sur les bords du grand cratère firent sonner leurs cors et commencèrent à descendre. Mais bien vite, leur commandant, un géant à la tignasse blonde, les arrêta, gêné par le manque de lumière.

Le grand bassin était vide, l'armée des envahisseurs avait disparu. Il n'en restait que quelques chariots recouverts de toiles de tente et disposés en cercle.

S'étaient-ils donc évanouis dans le néant ? Et par quel tour de magie ? L'entrée et la sortie du cratère étaient solidement tenues. Ce n'était pas possible.

Saisi d'une terreur superstitieuse, le blond dépêcha en avant une colonne de ses meilleurs soldats, soit plus de cinq mille hommes armés de pied en cap, coiffés de casques coniques et pourvus de grands boucliers de cuir, sur un front d'une centaine d'individus.

Ils avancèrent d'un pas lent en serrant dans leurs poings leurs longues épées à double tranchant, et pénétrèrent sur le terre-plein. Moins de deux cents pas les séparaient à présent des chariots. La vallée entière était plongée dans le silence car la neige étouffait le moindre bruit. Quand ils en eurent atteint le centre, une sonnerie de trompette s'échappa des véhicules et, comme par un prodige, une armée de fantômes jaillit du manteau neigeux des deux côtés de la colonne. Ces spectres se rapprochèrent les uns des autres au point de former un alignement en brandissant les boucliers qui les avaient protégés pendant la nuit, et chargèrent, lances baissées, à la seconde sonnerie de trompette. Encerclés, incapables d'esquisser la moindre défense, les indigènes furent broyés entre deux forêts de pointes d'acier, écrasés entre deux murs de bronze.

L'armée qui se tenait sur la crête des montagnes observa sans la moindre réaction les mouvements de ces êtres surhumains surgis des entrailles de la terre. Elle ne pouvait imaginer ce qui s'était passé pendant la nuit.

Xéno s'était souvenu que les soldats condamnés à dormir hors du cercle des sentinelles, après avoir incendié des maisons, avaient survécu en s'abritant sous leurs boucliers couverts de leurs capes et de neige.

Un cri d'enthousiasme s'éleva du cratère, le cri de victoire des Dix Mille, un cri si fort que son écho résonna dans toute la vallée. Cachée avec les prostituées dans le chariot, je poussai comme elles des hurlements d'encouragement.

Xéno rejoignit Sophos. « Tu as vu ? Nous les avons taillés en pièces. Nous pouvons rompre l'encerclement et partir. Nos ennemis ont déjà subi un rude coup. »

Mais Sophos semblait impénétrable. Il scrutait le bord du cratère. « Regarde. Il en arrive d'autres. Le vide a déjà été comblé. Ils nous assiègent. Il suffirait qu'ils restent immobiles, là-haut, pour que nous mourrions de faim et de froid.

— Ce n'est pas possible ! Comment peux-tu laisser ces hommes valeureux sans espoir ? Ils ne demandent qu'une raison pour se battre jusqu'à leur dernier souffle. Sans espoir, on ne peut vivre et on ne peut pas mourir, non plus !

— Je serai à leurs côtés. Je descendrai le premier dans l'Hadès. »

Xéno jeta un regard circulaire : Timasion, Cléanor, Xanthi, Agasias et Néon, Lykios de Syracuse, Aristéas, Nicarque d'Arcadie, Euryloque de Lousi, couverts de sang et de glace, contemplaient d'un air consterné leur général en chef, incapable de leur adresser le moindre mot.

La voix d'Aristonyme, l'un des soldats les plus téméraires, les arracha à leur torpeur : « Inutile de discuter. Ils viennent vers nous. »

Tout le monde tourna les yeux vers le sommet du cratère : les guerriers d'innombrables tribus et nations, des guerriers que nous avons vaincus peut-être, ou que le Grand Roi avait lancés à nos trousses, des hommes dont nous avons pillé les villages, ou que nous n'avions encore jamais rencontrés et qui refusaient

de nous laisser entrer sur leurs terres, ou encore les soldats que le général Sophos avait convoqués afin qu'ils nous anéantissent, se rapprochaient, resserrant leur cercle de fer, sur nous.

Sans attendre, Cléanor et Timasion s'écrièrent : « Soldats, en cercle ! Formation fermée, tous en ligne ! » Ils rejoignirent ensuite leurs régiments, tout comme Agasias, Xanthi et Sophos, puis se disposèrent en rond devant la ligne courbe de l'armée qui s'était refermée sur elle-même pour livrer son dernier combat.

Sophos observa cet alignement serré, les boucliers levés et superposés, les lances qui dépassaient de toutes parts. Une étrange expression passa sur son visage. Son regard semblait pénétrer une autre réalité et une autre époque.

« Garde à vous ! hurla Cléanor. Archers !

— Vite, ajouta Sophos. Levez les boucliers et reculez derrière les chariots ! »

Les soldats s'exécutèrent tandis qu'un essaim de flèches s'abattait sur eux. Nombre d'entre eux furent fauchés, car les dards pleuvaient de tous côtés. Les autres reculèrent et, une fois parvenus aux chariots, les renversèrent, opposant leurs caisses à cette pluie funeste. Ceux qui ne purent s'abriter derrière se protégèrent à l'aide de leur bouclier. Puis les tirs cessèrent faute de projectiles. On n'entendait plus que les cris déchirants des blessés et des mourants. Au bout d'un moment, Agasias s'écria :

« Regardez ! »

Une dizaine de cavaliers s'approchaient, escortant leur chef suprême, le géant blond, tandis que le reste de l'armée s'immobilisait à environ cent pas de notre alignement. Voulaient-ils compter les rescapés, ou entamer des pourparlers ?

Leurs montures enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux, et le vent du nord agitait leurs crinières. Ils s'arrêtèrent à portée de voix.

Le géant blond planta sa lance dans le sol et prononça quelques mots durs et coupants.

« Que veut-il ? interrogea Cléanor.

— Qu'a-t-il dit ? » demanda Agasias.

J'avancaï et déclarai à la stupeur générale : « Je comprends sa langue.

— Eh bien ? m'encouragea Xéno.

— Il a dit : Jetez les armes ! Jetez les armes ! » répétais-je en hurlant à tue-tête afin que tout le monde me comprît.

Alors Sophos se ressaisit, comme frappé par la foudre. Des images lointaines traversèrent son regard fou, halluciné. Il se tourna vers ses hommes, retranchés derrière les chariots, lances pointées en avant, et de nouveau vers l'adversaire gigantesque. Il brandit sa lance et son bouclier et cria d'une voix de tonnerre dans son dialecte laconique : « *Molon labé ! Viens les chercher !* »

Ses paroles se propagèrent à l'instar du feu. Les cinq généraux et leurs bataillons jaillirent du cercle et répétèrent :

« *Molon labé ! Molon labé ! Molon labé !* » Puis ils abattirent en rythme leurs épées sur leurs boucliers.

Les guerriers se dressèrent, tels des fers de lance, et les imitèrent, insufflant fureur et délire à leurs gestes et à cette phrase.

Le géant blond et sa garde furent assaillis par ce cri de bronze comme par un vent de tempête.

Sophos ordonna alors : « Formation en coin, disposez les bataillons en éventail. Que chacun avance ensuite droit devant lui. Enfonçons ce front en cinq points et poursuivons notre marche vers la crête le plus vite possible. Nous nous retrouverons là-haut. Prêts à l'action ! Xéno avec moi ! Cléanor, Timasion, Xanthi, Agasias, préparez-vous ! Flûtes et trompettes, en avant ! »

J'étais certaine que nous autres femmes serions abandonnées. Or Xéno s'écria, tout aussi fort : « Les femmes à l'intérieur des coins ! Ne vous égarez pas ! Tous les retardataires mourront ! »

Les trompettes sonnèrent et les cinq bataillons se lancèrent à l'attaque, chacun dans son propre secteur, tels les rayons d'une roue. Les généraux s'unirent aux guerriers les plus puissants, Euryloque de Lousi, Aristonyme aux longues jambes, Aristéas aux cheveux roux, Lykios de Syracuse, Nicarque d'Arcadie, sans cesser d'appeler trompettes et flûtistes. Ils attaqueraient tête

basse et ne s'arrêteraient pas tant que le front ennemi ne serait pas enfoncé et mis en pièces. Les flûtes scandèrent la marche, les tambours roulèrent, faisant trembler les cœurs, les cinq rayons avancèrent comme les pointes d'une étoile, les lourdes lances de frêne dépassant des boucliers disposés en hérisson, que les dards alourdissaient de plus en plus. Puis les trompettes poussèrent un cri d'une force inouïe et les cinq bataillons se jetèrent à l'assaut des indigènes.

Ceux-ci réagirent avec acharnement, blessant et tuant bon nombre des nôtres. Mais leur front fut brisé en cinq points, tandis que le cri de guerre retentissait par vagues successives, animé d'une énergie qu'aucun homme n'imaginait posséder encore. Au terme d'un dur affrontement, nos ennemis, pris de panique, commencèrent à céder, perdant cohésion et courage.

Quand se turent enfin les hurlements, les sonneries de trompettes et les sons pénétrants des flûtes, le cercle des indigènes était divisé en cinq tronçons. Les bataillons de Sophos et des autres généraux se lancèrent alors à l'assaut des positions dominantes, protégés par les attaquants thraces et tribaux de l'arrière-garde qui tiraient des projectiles de toutes sortes et suivaient à reculons l'avancée vers la crête.

L'incroyable entreprise fut menée à son terme. Au bord du cratère, les Dix Mille poussèrent leur cri de victoire. Après pareil exploit, plus personne n'oserait les attaquer.

À bout de souffle, Xéno s'approcha de Sophos : « Tu as vu tes hommes ? Tu les as vus ? Ne méritent-ils pas d'avoir la vie sauve, quelles qu'en soient les conséquences ? »

Sophos garda le silence un moment. Il balayait les lieux d'un regard abasourdi, comme s'il se réveillait d'un cauchemar, puis déclara : « Tu as raison, écrivain. Rebroussons chemin quoi qu'il arrive, ramenons ces soldats chez eux. »

Personne ne se retourna, sachant combien la vue des soldats demeurés au fond du cratère ou le long des pentes, blessés ou mourants, et celle des filles englouties par cette tempête de sang, de fer et de glace, renversées sur la neige sanglante, serait insupportable.

Nous nous remîmes en marche et nous traînâmes vers un groupe de villages abandonnés, où nous pûmes nous arrêter et nous reposer.

À la tombée de la nuit, Xéno me rejoignit et m'étreignit. Il me demanda :

« Dis-moi la vérité, comprenais-tu vraiment la langue de ce Barbare ?

— Non. Mais je savais que cette phrase ranimerait le courage de Sophos et de tous les guerriers. C'est toi qui m'as raconté l'histoire du roi Léonidas aux Portes ardentes, l'aurais-tu oublié ? »

Xéno me dévisagea, incrédule.



Nous reprîmes notre route le lendemain. Les officiers chargés d'établir un nouvel itinéraire décidèrent de marcher vers le nord pendant une dizaine de jours et de bifurquer ensuite vers l'ouest. Ainsi, nous atteindrions la mer, pensaient-ils. Ils comptaient demander de l'aide à des guides : nous rencontrerions des populations qui ne nous connaissaient pas et qui nous seraient peut-être moins hostiles.

Les attaquants légers cheminaient en tête, suivis de l'infanterie lourde puis des bêtes de somme et des femmes. L'arrière-garde fermait la marche, menée comme toujours par Xéno.

J'appris avec joie que Mélissa avait eu la vie sauve. Au bout de plusieurs jours, je me rendis compte qu'elle m'évitait : nul doute, elle craignait ma rancœur. Aussi lui fis-je savoir par l'intermédiaire d'une de nos camarades que je l'attendrais à la halte du soir, au centre du campement.

Elle se présenta la tête couverte d'un voile, les pieds enveloppés dans des chaussures en peau de mouton que resserraient des liens de cuir. Qu'étaient devenues ses précieuses et élégantes sandales ? Où avait-elle laissé ses onguents et ses fards ? Je m'aperçus qu'elle avait le nez et les joues rougis par le froid, les cheveux ébouriffés, les lèvres gercées, les mains enflées. Mais son regard était toujours aussi lumineux, ses lèvres et sa voix aussi sensuelles.

« Tu ne me pardonneras jamais..., commença-t-elle.

— Ne dis pas de bêtises. Je ne m'attendais à aucun acte d'héroïsme de ta part. Tu as fait ce que tu as pu. En fin de compte, nous avons obtenu ce que nous désirions : nous rebroussons chemin, Mélissa, nous finirons par atteindre la mer, nous reverrons le printemps, nous sentirons la caresse tiède du vent et le parfum des fleurs sur notre visage et sur nos

bras. Nous devons seulement nous armer de force et de courage. Le plus dur est derrière nous, tout du moins je l'espère. »

Mélissa se jeta à mon cou, en pleurs, et m'étreignit longuement. Puis elle sécha ses larmes et s'en alla.

Au cours des jours suivants, j'eus souvent l'impression de m'être trompée dans mon jugement car nous affrontâmes des marches extrêmement dures, exigeant des efforts surhumains. Nous avançons avec de la neige jusqu'à la ceinture, et nos chaussures de fortune trempées nous transmettaient une sensation de froid contre laquelle il était impossible de lutter. Nous étions contraints de nous arrêter de temps à autre, de les sécher, voire d'en changer.

Il fallait aussi aider les bêtes de somme à se relever, car elles s'enfonçaient et s'empêtraient dans la neige.

Tantôt le soleil filtrait à travers les nuages, tantôt il resplendissait au milieu d'un ciel couleur de lapis-lazuli : son reflet sur l'étendue immaculée était alors si violent que nous devions placer une bande de gaze sombre sur nos yeux pour éviter de perdre la vue. À la tombée du soir, le grésil réapparaissait, aiguilles de glace fine poussées par un vent inclément, qui nous harcelait pendant des heures. De nombreuses filles furent atteintes de fortes fièvres et de toux qui les emportèrent dans la tombe, où les suivirent plus d'un homme.

Aucun corps ne fut abandonné aux animaux sauvages. Xéno y veilla, mû par son profond sentiment religieux et par le respect qu'il éprouvait envers ses compagnons. Il leur donna une sépulture et des funérailles sous forme d'un rite simple, réduit à l'essentiel. Les femmes reçurent les larmes et le dernier baiser de leurs amies, les hommes le hurlement des guerriers, lances dressées sur fond de nuages noirs, leur nom crié à dix reprises, lancé vers les cimes impassibles et immaculées, reproduit par l'écho jusqu'à ce qu'il se perdît dans l'immense solitude de ces terres désolées.

Quand nous rencontrâmes un village sur notre route, nous nous ravitaillions en nourriture et en fourrage et nous y abritâmes contre les intempéries. Un jour, nous nous présentâmes avec un jeune soldat gravement blessé par un ours

durant la chasse. La bête lui avait déchiré l'épaule avec ses griffes, la plaie suppurait et la fièvre le faisait délirer. Nous savions qu'il mourrait si nous ne lui trouvions pas une couche plus confortable que la claie sur laquelle nous l'avions installé.

C'était un beau blond aux yeux bleus, aux cils et aux sourcils foncés, qui répondait au prénom de Démétrios. La fille du chef du village s'occupa elle-même de lui, elle lui changea ses pansements et appliqua sur sa plaie des remèdes indigènes. Sans doute s'était-elle éprise de lui : lorsque vint le moment de repartir, elle nous pria de le lui laisser. Sophos réunit les autres généraux afin d'entendre leur avis, puisque abandonner un Grec au milieu des Barbares constituait, selon certains, une trahison. Ils conclurent que c'était aussi la seule possibilité de lui sauver la vie, et nous nous remîmes en route sans lui.

Je me suis souvent demandé ce que ce garçon était devenu, s'il avait survécu, s'il était tombé amoureux de la fille du chef : elle était jolie, dotée d'un beau corps, d'une poitrine opulente et ferme, de profonds yeux noirs et de ce regard qu'ont les femmes qui aiment l'amour. Je voulais penser qu'il guérirait, épouserait la jeune fille et aurait des enfants courageux et forts. Mais je savais que le destin des hommes ne tient qu'à un fil, et que le caprice du hasard tantôt nous élève au sommet de la bonne fortune, tantôt nous précipite dans la misère la plus noire, voire dans la mort.

Au fur et à mesure que nous avancions vers le nord, la chaîne montagneuse qui se dressait devant nous quand nous suivions l'Araxe s'effaçait, laissant la place à un autre massif montagneux, composé de vallées profondes et revêtu d'arbres aussi pointus que la cime des monts.

Xéno estima que c'était un bon signe : nous virerions bientôt vers l'ouest, trouverions des lieux habités et des guides en mesure de nous conduire à notre destination.

Je m'attendais pour ma part à d'autres ennuis, d'autres mésaventures et peut-être même à une mort amère.

La vérité, que j'avais depuis longtemps devinée sans en comprendre les causes, m'apparaissait maintenant dans toute

sa férocité. Ce qu'il restait de notre armée devrait encore se battre contre l'empire du Grand Roi et la puissance de Sparte qui souhaitaient sa mort ou sa dispersion aux quatre coins du monde, si loin qu'elle ne pourrait jamais rentrer.

Elle était censée vaincre ou disparaître, or elle avait à la fois vaincu et perdu et, contre toute attente, elle rentrait.

Xéno prétendait que le printemps n'était pas loin. Il ne se trompait pas : j'en eus la preuve un matin glacial où je me levai pour ramasser de la neige qui nous servirait, une fois fondue, à boire et à nous laver. Il y avait là un bois dont les arbres avaient des troncs énormes et de grandes branches nues. Soudain, le soleil se leva, et des sons poignants retentirent. Je regagnai le campement à toute allure, puis compris que je n'avais rien à craindre. Je n'étais ni suivie, ni menacée. Je n'avais pas entendu de voix humaines.

Mais des cris d'oiseaux.

Je ne les connaissais qu'à travers les descriptions qu'en faisaient les voyageurs qui passaient dans nos villages. Je rebroussai chemin et fus abasourdie : il y en avait des dizaines sur les branches des grands arbres et d'autres sur le sol, pareils à des images peintes. Le cou des mâles était revêtu de plumes d'un bleu tirant sur l'or, tout comme leur queue, pareille à un manteau royal, ponctuée de grands yeux bronze et or. C'étaient des créatures d'une beauté et d'une élégance admirables, dont le cri était curieusement disgracieux et monotone.

Je pensai que c'étaient nos camarades, tombés sur le champ de bataille et capturés par la tourmente, qui criaient leur désespoir d'être morts si jeunes. Puis je vis l'un d'eux soulever la queue et la déployer en un arc bleu, bronze, or et argent, et mon émotion fut telle que j'en eus les larmes aux yeux. Non, ce n'était pas un cri de mort, c'était une danse d'amour. Il s'agissait sans aucun doute d'oiseaux sacrés, qui annonçaient ainsi l'arrivée du printemps !

Je fus confortée dans ma conviction : la nature n'offre pas tous ses dons à une seule créature. Le rossignol est petit et insignifiant, mais son chant est une mélodie poignante, le plus harmonieux que la nature ait jamais créé. Je me dis que tout devait être parfait dans le paradis terrestre, que, au début, les

dieux destinaient sans doute une voix semblable à celle des rossignols à ces oiseaux qui se montraient à moi dans leur beauté éblouissante afin qu'ils puissent manifester leur puissance infinie.

Au bout de plusieurs jours, nous atteignîmes un autre fleuve qui coulait impétueusement dans la direction opposée à celle du précédent et nous entreprîmes d'en suivre le cours. Il se nommait Harpasos dans la langue des indigènes, et descendait vers la vallée. Le temps changeait : des fleuves et des torrents aux eaux cristallines décrivaient des anses et des criques profondes, où nageaient des poissons argentés. Plus bas, s'ouvrait une vaste terre fertile, des champs fleuris, des prés pareils à des étendues émeraude. Au fur et à mesure que nous avançons, des villages apparaissaient, et nous apercevions le soir des volutes de fumée s'élever des cheminées vers le ciel rose du couchant.

Là-bas, c'était le printemps.

L'armée avait retrouvé sa voix sonore et puissante. Je l'avais oubliée : pendant des mois, les hommes s'étaient tus, oppressés par une fatigue qui écrasait le cœur plus encore que les épaules et les jambes. Ils étaient las de traîner une existence sans espoir, las de voir leurs camarades tomber l'un après l'autre sous les coups d'un ennemi puissant, invisible, implacable : le spectre de l'hiver enveloppé dans la tourmente et la brume, à la fois opaque et transparent, glacial et éblouissant. Oui, elle avait perdu sa voix parce que celle de l'hiver la couvrait ou l'engloutissait dans le silence des hauteurs, dans les ténèbres des nuits sans fin. Puis il y avait eu la grande bataille du cratère, la victoire impossible qui leur avait donné la force de s'engager sur le chemin du retour.

Quel spectacle enthousiasmant que de voir les soldats abandonner ces peaux qui leur donnaient l'aspect de bêtes sauvages et reprendre un aspect humain au fur et à mesure que nous descendions vers la vallée, quittant les pentes enneigées pour pénétrer dans les verts pâturages et les champs constellés de fleurs ! De redécouvrir leurs bras et leurs jambes nues, musclées, tandis que leurs visages perdaient leur apparence

hirsute et retrouvaient une certaine dignité grâce aux ciseaux et au rasoir, instruments d'une civilisation oubliée.

Et les armes ! Brunies et ternies par l'humidité et la longue incurie, elles retrouvaient la splendeur du bronze, le scintillement sidéral du fer et de l'argent. Lavés dans l'eau pure des ruisseaux, les cimiers ondoyaient au vent, rouges, bleus, blancs et ocre. Les trompettes annonçant le danger ou rappelant les hommes dans les rangs sonnaient avec une netteté argentine, leur voix redevenue aussi coupante qu'une épée.

Nous atteignîmes le fond de la vallée un soir, après le couchant. Je me retournai pour jeter un dernier coup d'œil au monde glacé que nous abandonnions. Un instant, j'eus l'impression d'apercevoir un cavalier, une vague silhouette qui se confondait avec le reflet de la neige, un de mes nombreux souvenirs qui refusaient de me laisser...

Les communautés qui émaillaient ces lieux étaient paisibles, vouées au commerce plus qu'à la guerre, à l'échange plus qu'à l'affrontement.

Le passage de l'armée suscitait non de la peur et de l'hostilité, mais de l'intérêt, de la curiosité. Une de ces agglomérations, au fond de la vallée, était une véritable ville : elle possédait des maisons en maçonnerie et en bois, une place du marché où l'on pouvait acheter bétail, blé, orge, volailles, œufs et légumes. Le coffre de Sophos devait avoir un double-fond, car je le vis dépenser une grande quantité de dariques d'or, la monnaie de l'Empire sur laquelle figurait Darius le Grand en train de lancer une flèche. Les généraux avaient eux aussi de l'argent perse à leur disposition. L'armée se ravitailla enfin et la nourriture fraîche améliora la condition de chacun.

Xéno passa beaucoup de temps au marché à recueillir des renseignements, accompagné d'un interprète qui parlait le perse. Il fut invité par le gouverneur de la ville. Bien entendu, des bruits circulaient et les étrangers étaient surveillés. L'hôte de Xéno s'exprimait parfaitement en perse, et l'interprète n'eut aucune difficulté à se faire comprendre.

Le gouverneur les reçut dans sa demeure, une maison spacieuse pourvue d'un jardin intérieur, où s'affairaient de nombreux serviteurs et servantes en costumes locaux.

« Il est rare de voir une armée comme la vôtre dans cette ville. Je devine à votre armement et au son de votre langue que vous êtes grecs. Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? »

— Notre détachement est au service du Grand Roi. Nous nous sommes perdus dans une tempête de neige en altitude, et nous avons failli succomber. Nous devons maintenant trouver le moyen de rejoindre la mer, et j'espère que tu pourras nous y aider. »

Le noble seigneur fit honneur à son invité, lui servant de la viande rôtie et des œufs de pigeon bouillis dans de l'eau salée. Feignant de croire au mensonge que Xéno lui avait livré, il déclara : « Je serai heureux de vous aider. Avant ce soir, je vous enverrai un guide qui vous indiquera le chemin. Je vous demanderai en échange un petit service.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— Mon guide vous le dira. Je tiens à ce que mes invités jouissent d'abord de mon hospitalité, sans songer à une contrepartie. »

Tel était sans doute l'usage en ces contrées, songea Xéno, qui regagna le campement après le repas et rapporta sa conversation à Sophos. Le guide se présenta en fin d'après-midi. C'était un homme robuste, digne, vêtu et équipé pour une marche en montagne. De toute évidence, il estimait que sa demande ne serait pas rejetée. Il fut reçu dans la tente qui tenait lieu de quartier général, en présence des généraux et des chefs de bataillon.

« Nous te sommes reconnaissants de nous fournir une aide aussi précieuse, commença Sophos. Nous voudrions connaître avant tout la distance qui nous sépare de la mer.

— Je vous mènerai en cinq jours en un lieu d'où vous verrez la mer. N'est-ce pas ce que vous désirez ? »

Ni Sophos, ni les autres généraux, ni même Xéno ne parvinrent à dissimuler l'émotion que ces mots suscitaient en eux. Sophos répondit : « Certainement. Et comment pourrions-nous te récompenser ? »

— Après deux jours de marche, nous pénétrerons sur le territoire d'une tribu ennemie. Ce sont des montagnards féroces et sauvages, qui font fréquemment des incursions sur nos terres, s'adonnant au pillage et au saccage. Je vous demanderai de ravager leur pays, de brûler leurs villages, de prendre tout le butin que vous voudrez, femmes comprises. »

Lisant sur le visage de ses généraux sa propre détermination, Sophos répondit : « C'est possible.

— Alors partons, dit le guide. Le temps que nous économisons est du temps gagné. »

Nous nous mîmes en route bien qu'il fût déjà plus de midi et nous dirigeâmes vers le flanc nord de la vallée. À cet endroit, la piste que nous avions parcourue pour atteindre la ville montait vers les hauteurs. Nous nous engageâmes dans une gorge étroite et longue parcourue par un torrent, et la remontâmes en colonne, les attaquants devant avec le guide, les cavaliers de Xéno en queue.

Les journées s'étaient allongées, et le soleil nous accompagna jusqu'au couchant sur le flanc droit de la vallée. Nous fîmes halte dans une clairière, sorte de terrasse verdoyante assez vaste pour contenir le campement.

Xéno et les siens gagnèrent la crête qui nous surplombait et aperçurent les villages sur une autre terrasse. Au crépuscule, des feux et des lampes apparurent.

« Pourquoi n'attaquons-nous pas tout de suite ? interrogea Agasias. Nous nous débarrasserions ainsi de cette corvée et dînerions en paix.

— Non, répondit Sophos. Je n'ai aucune envie d'attaquer dans le noir, en montagne. Nous le ferons à l'aube, après le déjeuner. »

Le guide affirma : « Vous tuerez aussi les enfants et les femmes, à l'exception de celles que vous choisirez pour vous.

— Non, notre accord ne le prévoit pas. Nous supprimerons tous ceux qui nous opposeront une résistance armée, et nous brûlerons les villages. Ne nous en demande pas plus. »

Cette nuit-là, le ciel accueillit des millions d'étoiles, le voile blanc qui traversait le firmament sembla ondoyer comme



secoué par un vent mystérieux, et l'air se remplit du parfum de fleurs inconnues.

Après le dîner, Sophos monta sur la crête vêtu de sa cape, une lance au poing. Xéno l'aborda.

« Je n'arrive pas à y croire. Dans quatre jours, nous verrons la mer, dit-il.

— De fait, il ne faut pas y croire tant que nous ne l'aurons pas vue.

— Oui, nous avons déjà rencontré tant d'embûches... »

Ils observèrent un moment de silence, puis Xéno reprit la parole : « Que feras-tu, une fois que nous serons rentrés ?

— Rien... Je n'atteindrai jamais Sparte. »

Xéno en resta là : il était inutile de commenter la sentence que le général Sophos avait prononcée pour lui-même. Ils contemplèrent un moment encore les villages qu'ils étaient censés incendier le lendemain.

Tandis que les hommes installaient le campement, j'avais découvert une source d'eau limpide sous un grand rocher recouvert de mousse. Je m'y rendis à la nuit, me déshabillai et me plongeai lentement dans l'eau glacée. Le froid me coupa le souffle, mais je pus enfin me laver, purifier mon corps et mes cheveux. Ce fut comme une renaissance, et, une fois couchée, je m'enfonçai dans un sommeil de pierre.

Un chœur de hurlements de terreur et le crépitement sinistre du feu me réveillèrent. Je me précipitai dehors et m'aperçus que le campement n'était plus occupé que par un petit régiment. Je gagnai la crête et assistai au massacre, le prix que nos soldats payaient pour voir la mer.

Les villageois se battaient de toutes leurs forces, mais ils étaient peu nombreux car l'attaque les avait surpris à l'aube. De multiples corps gisaient au sol, les femmes couraient, leurs enfants dans les bras, cherchant une issue dans les bois, d'autres sanglotaient sur la dépouille de leur mari. Les jeunes gens ramassaient les armes de leur père pour affronter les ennemis qui s'étaient abattus sur leur village endormi. Les cabanes au toit de bois et de paille brûlaient comme des torches,

produisant des tourbillons de fumée et d'étincelles. Bientôt, le vacarme s'apaisa et l'on n'entendit plus que le crépitement des flammes. L'armée se remit en marche, menée par le guide, et détruisit tous les villages de la montagne, laissant derrière elle un sillage de ruines noircies. Ces ravages durèrent trois jours. Enfin, notre guide s'étant déclaré satisfait, nous reprîmes notre route vers la crête de la chaîne montagneuse.

Au fur et à mesure que nous grimpons, la neige réapparaissait çà et là. On voyait éclore dans les pâturages de magnifiques fleurs blanches et charnues, et d'autres, plus haut, dotées de longs et minces pétales pourpres disposés en étoile, qui formaient un véritable tapis. Les filles en ornaient leurs cheveux. J'en cueillis une, moi aussi, déplorant qu'elles fussent piétinées par le pas lourd des guerriers.

La tête de la colonne avait maintenant atteint la crête. Nous marchâmes encore un moment avant d'y arriver à notre tour, et découvrîmes une espèce de haut plateau, assez large pour permettre à deux bataillons de passer côte à côte, qui montait vers l'ouest en une pente très escarpée.

Soudain, nous entendîmes des cris devant nous. Xéno, qui avançait à pied non loin de moi, en compagnie de Lykios de Syracuse et des membres de son escadron tenant leurs montures pas les rênes, s'écria : « À cheval, à cheval ! On attaque l'avant-garde, vite ! vite ! »

En un instant, les cavaliers bondirent en selle et longèrent à toute allure la colonne qui s'était arrêtée. Les officiers lançaient leurs détachements vers la ligne de combat, où les cris se multipliaient.

Mais ces cris étaient étranges et, croyant en comprendre la raison, je me mis à courir à mon tour vers la tête de la colonne.

Plus je me rapprochais, plus les exclamations enflaient en un hurlement aussi puissant que le bruit du tonnerre.

Les hommes ne prononçaient qu'un mot, ce mot même que j'avais entendu tant de fois sur leurs lèvres, tel un espoir, telle une invocation, par les nuits de froid et de découragement, le long de nos interminables marches, mais aussi dans les chants mélancoliques qui s'élevaient du campement lorsque le soleil mourait dans les gris nuages de l'hiver.

La mer !

Oui, ils criaient : « La mer ! La mer ! La mer ! La meeeer ! »

Xéno me vit surgir, le cœur battant, ruisselante de sueur, et me lança : « Regarde, c'est la mer ! »

Autour de moi, les guerriers semblaient pris de folie, ils répétaient ce mot et s'étreignaient les uns les autres, embrassaient leurs officiers comme pour les remercier de ne jamais avoir perdu l'espoir. Puis, ils dégainèrent leurs épées et, sans cesser de crier, les abattirent en rythme sur leurs boucliers, répandant dans l'air le fracas assourdissant du bronze.

Je contemplais ce spectacle, abasourdie. L'épaisse couche de nuages qui couvrait le pied de la chaîne montagneuse se déchirait peu à peu, révélant une étendue d'un bleu intense, resplendissant, un bleu translucide, aux mille ondes scintillantes ourlées d'écume blanche. C'était la première fois que je la voyais.

La mer.

L'enthousiasme et la joie semblaient ne devoir jamais retomber. La vue de la mer constituait, d'une part, la fin d'un cauchemar, de l'autre, une terre familière. Elle offrait aux guerriers la possibilité de se mouvoir en des lieux connus, où se dressaient des villes et des villages que leur mère patrie avait fondés.

Soudain, un homme cria des mots que je ne compris pas, et aussitôt après d'autres soldats se mirent à amasser des pierres. Enfin, l'armée entière se livra à cette tâche, tout comme un certain nombre de filles, les uns et les autres apportant, chacun selon ses forces, rochers ou cailloux qu'ils allaient chercher dans un affaissement du terrain, à deux ou trois cents pas de là. Ils élevaient des monticules à l'endroit où les premiers avaient vu la mer. Ce seraient des trophées qui transmettraient pendant des siècles et peut-être des millénaires le souvenir de leur victoire sur les ennemis, sur la faim, la soif, le froid, les blessures, les maladies et les trahisons. Ils célébreraient à jamais un exploit impossible.

Leur zèle était tel que les tas de pierres grandissaient à vue d'œil, atteignant des dimensions impressionnantes. Demeuré à l'écart, le guide observait les guerriers avec perplexité, comme s'il ne comprenait pas la signification de leurs gestes. Il regarda sans broncher cette construction prendre forme.

Au crépuscule, les tumulus, d'une largeur de vingt pas et d'une hauteur d'environ dix coudées se dressaient au bord du terre-plein donnant sur la pente escarpée qui menait à la mer. Le ciel s'était de nouveau couvert, et les nuages dissimulaient l'étendue bleue à la vue. Une fois leurs monticules achevés, les soldats les coiffèrent des armes dont ils avaient dépouillé l'ennemi. Alors, seulement, le guide s'arracha à sa torpeur : il en brisa un certain nombre et engagea les nôtres à l'imiter, preuve que sa haine était grande envers ceux qui les avaient portées.

Le moment était arrivé de le récompenser de l'aide qu'il nous avait apportée. On lui offrit sur la masse commune un cheval, une magnifique robe perse, et dix dariques en or, soit une somme considérable, en signe de notre gratitude. Mais il aimait surtout les bagues, qu'il montrait aux doigts des soldats. Beaucoup les ôtèrent et les déposèrent dans sa main. Je vis que Mélissa les imitait. Enfin, le guide glissa ces bijoux dans sa besace puis, sans piper, saisit les rênes de son cheval et disparut parmi les ombres du soir.

Alors le calme et le silence s'abattirent sur l'armée, accompagnés d'une grande mélancolie. Après l'euphorie, l'enthousiasme irrésistible, presque fou, les cris, la fureur du salut, l'épilogue d'une entreprise qui avait coûté aux hommes des sacrifices et des efforts surhumains, une bataille faite de mille combats, une guerre contre tout et contre tous, venait le temps de la réflexion et de la mémoire. Voilà que défilaient devant les yeux de ces guerriers des scènes qui les avaient à jamais marqués, les images de camarades tombés au champ de bataille, morts dans d'atroces souffrances, mutilés, blessés, de jeunes gens dont les âmes erreraient pour toujours dans un monde aveugle et sombre.

C'était à eux, à leur héroïsme, à leur valeur, à leur courage qu'étaient dédiés ces monticules, un monument unique au monde, qui n'avait rien à voir avec ces œuvres regorgeant d'or, de bronze et de marbres précieux que les riches commandent à de grands artistes. Chaque soldat l'avait construit, chacun avait apporté une, deux, cent pierres, chacun l'avait élevé sans suivre le moindre croquis d'architecte, sans autre inspiration que l'élan de son cœur.

Au couchant, je vis plus d'un guerrier pleurer à l'écart, tandis que d'autres, près du tumulus le plus grand, entonnaient un chant triste et majestueux qui montait vers le ciel où brillait déjà la première étoile.

Le lendemain, nous reprîmes notre marche le long de la pente. Les Dix Mille quittaient le monde des hauteurs qu'ils avaient parcouru d'une extrémité à l'autre, un monde ponctué de cimes solitaires, délimité par d'immenses chaînes de montagnes, sillonné de fleuves tourbillonnants, grondant en

cascades et en rapides, pour descendre vers la mer d'où ils étaient venus.

Nous traversâmes un bois d'arbustes de la taille d'un homme, chargés de fleurs pourpres, et des prés où poussaient d'autres fleurs inconnues.

L'eau des glaciers et des neiges, qui fondaient à la chaleur du printemps, constituait des dizaines de torrents surgissant çà et là. Ils sautaient de rocher en rocher en produisant une brume que les rayons du soleil parsemaient de reflets irisés. Leur gargouillement aux sonorités changeantes se transformait en voix unique, indéfinissable, magique, à laquelle se mêlaient le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles dans le vent.

C'était ainsi que je m'étais représenté le paradis terrestre à l'âge d'or : les reflets dorés du soleil s'insinuant entre les branches, le scintillement de la rosée, les parfums apportés par le vent marin lui-même, imprégné d'autres senteurs...

Nous pensions que nos souffrances n'étaient plus qu'un souvenir, mais nous dûmes bientôt déchanter. Une tribu nous barra le passage d'un fleuve et ne consentit à se retirer qu'après avoir parlementé avec l'un des nôtres. Quand Xéno demanda à ce dernier par quel mystère il parlait la langue d'un peuple aussi lointain, le jeune attaquant répondit : « Je l'ignore... Je me suis soudain rendu compte que je les comprenais. »

Ce fut une sorte de prodige. Le jeune homme raconta qu'il avait été vendu comme esclave à Athènes, dans son enfance, et qu'il était donc possible qu'il fût le fils d'un de ces individus. L'oubli avait enseveli sa langue maternelle dans son esprit pendant des années, puis sa mémoire s'était brusquement réveillée au contact de ses origines.

Plus loin, il fallut encore conquérir une crête sur laquelle étaient alignés des soldats, les Colques, le peuple de la Toison d'or !

J'explorais un univers merveilleux où la vérité et le mythe ne cessaient de se confondre, où des paysages réels se changeaient en visions fantastiques.

Xéno prit la tête de ses guerriers et les mena à l'attaque du dernier col, il longea les colonnes en les encourageant, en plaisantant, en lançant des imprécations dans son jargon

militaire. Enfin, je l'entendis crier : « En avant, avalons-les tout crus ! »

Les hommes répondirent par un hurlement et se jetèrent en avant avec une fougue et une puissance dévastatrices. Les Colques furent balayés au premier assaut, et l'armée cantonna avant le soir dans les villages qui étaient sur sa route. On assista alors à un événement étrange. Des centaines de soldats donnèrent des signes d'empoisonnement : vomissements, fièvre, nausées, lassitude mortelle. On déclara qu'ils avaient mangé du miel et que celui-ci les avait intoxiqués, mais je n'ai jamais entendu dire que les abeilles produisent du miel vénéneux. Comment pourraient-elles y survivre ? Je songeai à d'autres explications, et Xéno aussi, je crois, car l'armée avait toujours des ennemis qui entendaient bien l'anéantir.

Par chance, les malades guérèrent, ce qui atténua en partie mes soupçons.

Nous repartîmes. Enfin, la côte s'offrit à notre vue sur un vaste tronçon, et nous vîmes bientôt se dresser Trapézonte. Une ville grecque.

Plus d'un an s'était écoulé depuis que les nôtres s'étaient exprimés dans leur langue avec une communauté capable de les comprendre, et leur joie fut immense. Nous bivouaquâmes à l'extérieur des murs et, tandis que les généraux se présentaient aux autorités et essayaient d'obtenir des aides nécessaires pour poursuivre notre voyage, on organisa des jeux et des concours afin de remercier les dieux.

Une fois ces célébrations achevées, il fallut prendre des décisions. L'assemblée de l'armée, convoquée au complet, ne laissa guère le choix aux officiers : plus personne ne voulait marcher, affronter d'autres combats, subir de nouvelles pertes. Les soldats estimaient leur entreprise terminée et souhaitaient s'embarquer et regagner leur terre par la mer. L'un d'eux se lança dans un discours qui semblait inspiré par les monologues des acteurs comiques : la parodie d'un soldat-héros. Il entendait signifier : Nous en avons assez !

Sophos réclama des vaisseaux de guerre et de marchandise aux autorités de la ville, mais il n'obtint que deux navires et plusieurs dizaines de petites embarcations. De surcroît, l'un des

nôtres, à qui l'on avait confié les deux vaisseaux parce qu'il possédait une certaine expérience de la navigation, leva l'ancre pendant la nuit avec l'un d'eux. Il se nommait Dexippe et sa réputation de traître fut ainsi établie.

Les navires restants ne suffisaient pas à transporter toute l'armée qui fut contrainte de multiplier les incursions à l'intérieur pour faire du butin, pillant les villages des populations indigènes qui se défendaient bec et ongles. Je ne vis pas ces assauts, car je restai au campement, sur la côte, avec les autres femmes, les blessés et les convalescents, mais j'en appris assez à ce sujet en écoutant les récits des guerriers : des images cruelles de massacres et d'incendies, de femmes et d'enfants qui se jetaient de leurs maisons en flammes et s'écrasaient sur le sol, de combattants des deux camps transformés en torches humaines, de féroces corps à corps, de tueries.

Les nôtres avaient-ils le choix ? Ils auraient certes préféré acheter dans les marchés ce dont ils avaient besoin, mais ils n'avaient plus d'argent ni d'objets précieux à troquer. Je m'étais habituée à raisonner comme eux, à estimer qu'on ne peut se soustraire à la loi de la survie. Les horreurs de la guerre étaient la triste conséquence de cette loi. Une fois dans la bataille, la douleur, le sang, les souffrances du corps et de l'esprit se chargeaient du reste, abattant toutes les limites fixées par la civilisation, balayant toute retenue. J'eus la chance de ne pas assister à ces épisodes.

Au bout d'un mois, l'armée épuisa ses possibilités d'amasser du butin, ayant dévasté toutes les terres qui s'étendaient à une ou deux journées de marche. De plus, les habitants de Trapézonte avaient hâte de nous voir partir. On décida alors que les non-combattants monteraient à bord des vaisseaux et des embarcations disponibles, ce qui diminuerait ainsi le nombre de bouches à nourrir. Le commandement de cette flottille fut confié à Nétos, l'officier qui s'était heurté à Xéno à plus d'une reprise. On disait qu'il rédigeait lui aussi une histoire de notre expédition, et j'aurais aimé savoir ce qu'il racontait.

Les blessés, les malades, les plus âgés et toutes les femmes prirent le large. Oui, les filles s'en allaient par mer, les filles qui avaient encouragé les guerriers au gué de la rivière



tourbillonnante, comme des champions du stade, afin qu'ils atteignent la rive avant les Arméniens, les filles qui les avaient étreints au retour des batailles, qui avaient soigné et pansé leurs blessures, qui les avaient réconfortés lorsqu'ils étaient en proie à la fatigue et au découragement, les filles qui les avaient embrassés et aimés quand le jour qui se levait risquait d'être le dernier, les filles qui les avaient accompagnés jusqu'au seuil du néant, qui avaient pleuré les morts sur le bûcher funèbre, telles des épouses, des sœurs, des mères.

Elles s'en allèrent.

Je restai auprès de Xéno. Et Mélissa resta auprès de Cléanor, tout comme les vingt ou trente compagnes des officiers. Nous reprîmes notre marche le long de la côte. Pendant un certain temps, nous vîmes les bateaux naviguer de conserve, et j'eus même l'impression d'apercevoir nos amies qui agitaient des étoffes colorées et des foulards. J'avais le cœur serré et je fondis en larmes. Je songeais à Lystra, au jour glacial où elle avait essayé d'accoucher, au désespoir et à la solitude qui s'étaient ensuite emparés de moi. À la mort qui avait réclamé son tribut, une pauvre esclave et un enfant qui ne naîtrait jamais. Et dans le soleil qui, jetant sur les vagues mille éclats, m'aveuglait, je repensais à la mystérieuse divinité qui m'avait soulevée dans la tempête et qui m'avait conduite au campement sur son cheval ailé afin qu'on m'y trouvât. Peut-être avait-elle des traits de neige, et peut-être ceux-ci avaient-ils fondu avec le retour du printemps, peut-être son âme brillait-elle à présent dans les reflets infinis des torrents qui dévalaient les pentes et plongeaient dans la mer.

Au bout de plusieurs jours de marche, nous atteignîmes une ville importante. Vint alors le moment amer et longuement repoussé de compter les rescapés – officiellement, afin de connaître le nombre de bouches à nourrir. L'armée fut alignée et les officiers commandant chaque régiment firent l'appel à haute voix. Les survivants criaient : « Présent ! », quand leur nom retentissait, et les silences se multipliaient. Ainsi que le voulait la tradition militaire, l'officier répétait le nom, tout en sachant qu'il appelait un défunt, et passait au suivant après un autre silence. Peu à peu, les visages s'assombrissaient, car à

chaque silence correspondaient un camarade, un ami, un frère disparus, des images de sang et de souffrance.

Ceux qu'on appelait les Dix Mille, me souvins-je alors, se comptaient au début au nombre de treize mille. Huit mille six cents voix répondirent à l'appel. Plus de quatre mille soldats étaient morts de froid, de faim, de blessures.

On répartit aussi le butin qui avait été réuni au cours de l'expédition. Après avoir prélevé la dîme pour les dieux, on partagea la somme en fonction du rang de chacun, entre les généraux, les chefs de bataillon et les soldats.

Sophos refusa ce qui lui revenait et le laissa à son aide de camp, Néon, originaire de la ville d'Asiné. Ce geste suscita chez Xéno surprise et tristesse. Le général en chef lui avait dit qu'il ne regagnerait jamais Sparte, et il agissait en conséquence.

Après avoir quitté la ville, nous arrivâmes aux confins d'un pays sauvage dans lequel s'affrontaient deux factions. Nous nous alliâmes avec celle qui ne s'opposait pas à notre passage et attaquâmes l'autre. Ces peuplades se définissaient dans leur langue « habitants de tours », parce que leurs chefs vivaient dans des tours de bois qui dominaient les centres habités.

Ce fut une bataille sanglante qui fit de nombreux morts, mais les nôtres l'emportèrent une fois encore. Quand ils s'alignaient aux ordres de leurs chefs, quand ils élevaient un mur de leurs boucliers, quand ils poussaient leur redoutable cri de guerre, personne ne pouvait leur résister, personne ne pouvait soutenir la vue de leurs rangs qui avançaient, bien soudés, au son des flûtes et des tambours. Après la victoire, nos alliés nous montrèrent leurs villages et leurs maisons, ainsi que leurs enfants, des créatures impressionnantes. On les engraisait à l'aide de noix particulières : elles étaient immangeables, crues, mais excellentes une fois grillées ou bouillies.

Ces adolescents, plus larges que grands, avaient la peau très blanche et semée de tatouages aux couleurs vives, que recouvrait une épaisse couche de graisse. Ils évoquaient des offrandes pour les dieux, des talismans censés attirer à leur peuple les faveurs de la nature, et ne semblaient bons à rien. Les hommes, en revanche, étaient fort actifs et d'une certaine façon envahissants. Pareils à des animaux, ils essayaient de s'unir

avec nos filles devant tout le monde. Mélissa était la plus convoitée, et de féroces bagarres auraient sans doute éclaté si les interprètes et les guides locaux ne s'étaient pas interposés et n'avaient pas fourni aux uns et aux autres les explications opportunes.

Xéno estima que c'étaient les peuples les plus barbares qu'il eût jamais rencontrés : ils faisaient en public ce que les Grecs faisaient dans la solitude, par exemple coucher avec une femme ou faire leurs besoins, et dans la solitude ce que les Grecs faisaient en public, par exemple parler ou danser.

J'en vis moi-même plus d'un danser et discourir tout seuls, et cela me fascina. C'était un peuple à l'état naturel, sans malice ni hypocrisie, mais non moins féroce. J'en conclus que la férocité est naturelle aux êtres humains et aux hommes en particulier, même si les femmes n'en sont pas exemptes. Les récits de Ménon de Thessalie à propos des tortures que la reine mère avait infligées à ceux qui s'étaient vantés d'avoir tué son fils m'avaient remplie d'horreur.

Nous étions donc en possession de vivres, d'un butin et de bêtes de somme. La situation de l'armée avait changé. Je m'aperçus que Sophos, le général Cheirisophos ainsi que Xéno l'appelait, s'était comme évanoui dans le néant. Il avait choisi des tâches secondaires, telles que la recherche de vaisseaux. Il n'apparaissait plus dans les réunions publiques, ne se montrait plus à la tête des troupes. On aurait dit qu'il voulait se cacher, comme s'il n'avait plus de tâche à accomplir. Peut-être entendait-il disparaître brusquement ainsi qu'il était apparu. Peut-être nous réveillerions-nous un matin et constaterions-nous qu'il n'était plus parmi nous.

J'aurais aimé interroger Xéno à ce sujet, mais nous n'en parlions plus depuis qu'on m'avait surprise en train de fouiller les affaires de Sophos. C'était étrange, d'un certain point de vue, puisque mon geste avait fait précipiter la situation et contraint Sophos à prendre des résolutions dont il était convaincu en son for intérieur. Je comprenais toutefois. J'étais intervenue dans une situation délicate, secrète et dangereuse, et il importait que personne ne le sût. Le moindre mot de ma part à ce propos eût constitué un danger.

Nous atteignîmes une ville habitée par des Grecs. Située sur la côte, elle se nommait Cotyôra, et si mes souvenirs sont bons, dépendait de Sinope, elle-même bâtie par une autre cité grecque.

Xéno ne parvenait plus à dissimuler ses intentions de fonder une colonie. Je savais qu'il ne regagnerait pas sa cité, car il s'était battu dans le camp des perdants : en admettant qu'on l'eût autorisé à y rentrer, sa sécurité ne serait jamais garantie, il n'obtiendrait jamais de charge gouvernementale ni de commandement militaire, ne serait jamais tenu en considération et ne jouirait d'aucun respect. Naturellement, il préférerait la mort à pareille éventualité. Fonder une colonie ferait de lui le père d'une nouvelle patrie, lui permettrait d'entrer dans la légende, d'être immortalisé dans des statues et des inscriptions sur les places publiques, non seulement dans la nouvelle cité, mais aussi, peut-être, dans sa ville d'origine. Ce serait un rachat complet. D'après ce que je savais, sa patrie était prête à oublier les travers de ses enfants lorsque, établis au loin, ils ne constituaient plus aucun danger ; mieux encore, lorsqu'ils créaient une nouvelle communauté entretenant avec la cité mère des relations particulières, honorant son souvenir.

Un tel projet eût été également avantageux pour les soldats. Nombre d'entre eux étaient des hommes sans racines qui partaient à l'aventure en vendant leur épée au plus offrant. Ceux qui avaient une famille auraient pu l'y installer, ceux qui n'en avaient pas en auraient formé une en épousant une jeune indigène. Ils jouiraient de privilèges, constitueraient l'élite, une nouvelle aristocratie qu'on rappellerait dans les chansons populaires et dans l'histoire de la colonie.

Sans oser me l'avouer, je trouvais moi aussi ce projet fascinant.

Si Xéno devenait le héros d'une nouvelle patrie, je deviendrais peut-être son épouse. Moi, la petite Barbare d'un village oublié, je serais la mère de ses descendants et mon nom serait célébré auprès du sien. Ma longue aventure trouverait là un merveilleux épilogue, comme dans les histoires que racontaient les vieillards de Beth Qadà, comme dans le songe que j'avais caressé le jour où j'avais rencontré Xéno au puit.

Était-ce pour cela que Sophos s'était effacé ? Ce n'était pas un homme comme les autres. Peut-être désirait-il que son ami cultivât le souvenir de l'homme qui lui avait ouvert la voie d'un destin glorieux et qui était ensuite rentré dans l'ombre. Je ne voyais pas d'autre explication, ou ne voulais pas en voir d'autre.

Les réunions d'officiers se multiplièrent sous notre tente afin d'envisager les diverses opportunités qui s'offraient à eux. On comptait les hommes susceptibles de les suivre et donc de constituer la population d'une nouvelle colonie. On reparlait du Phase et de la Colchide où régnait un descendant du roi qui avait détenu la Toison d'or, une terre magique et riche où le commerce rendrait la colonie florissante et où l'on pourrait nouer des relations, des alliances et des traités avec d'autres cités et États.

Ils rêvaient.

Mais peut-être les rêves allaient-ils, cette fois, devenir réalité. Xéno continuait d'offrir des sacrifices aux dieux, aidé d'un devin qui nous avait suivis, comme tant d'autres, depuis le début de l'expédition. Il se demandait s'il fallait informer l'armée de ce projet ou le garder encore secret. Le bruit courait que de nombreux hommes étaient favorables à la fondation d'une colonie, mais certains souhaitaient rester sur place, d'autres étaient sensibles aux propositions de Timasion de Dardanos qui espérait les conduire dans ses domaines ou sur les terres voisines.

Il était trop tard lorsque Xéno se résolut enfin à agir. Plus personne ne voulait retourner en Colchide, et les avis étaient si discordants à ce propos qu'aucun des projets esquissés n'aurait recueilli l'approbation nécessaire. Les hommes ne s'entendirent que sur un point : accepter la proposition du gouvernement de Sinope qui proposait de nous emmener à la limite de ses eaux. Cela nous éviterait une longue marche à travers le territoire d'une population aguerrie et dangereuse. Xéno répondit qu'il n'y consentirait que si l'armée était transportée d'un seul bloc. Il était hors de question de la scinder.

Désormais, il s'était acquis estime et prestige parmi les soldats qui, réunis en assemblée, décidèrent de lui offrir le commandement suprême.

Il refusa. Il se rendait compte que ce choix était l'expression d'une humeur passagère, que de vieilles rancunes, séquelles de la grande guerre, ressurgiraient tôt ou tard, et que, en tant qu'Athénien, il ne garderait pas longtemps le commandement d'une armée provenant presque exclusivement des territoires et des cités de la coalition ennemie et victorieuse. Un seul homme était capable de tenir ce rôle, affirma-t-il : Sophos.

Sophos s'était peu à peu éclipsé, peut-être pour favoriser l'ascension de Xéno, mais, après le refus de ce dernier, il accepta une investiture officielle qui le remplaçait, selon un acte formel de l'assemblée, à la place qu'il avait auparavant occupée.

Je me demandais si les deux hommes s'étaient entendus au préalable, mais Xéno ne laissa jamais échapper le moindre mot à ce sujet. Sophos agit selon un plan précis qui, cependant, ne fut pas mené à bien. Je déduisis des événements qui s'ensuivirent que ce plan consistait à garantir la survie de l'armée dont le commandement serait laissé à Xéno. Non parce qu'il n'y avait pas d'officiers courageux et assurés capables de diriger l'armée, mais parce que Xéno était le seul à connaître l'ampleur du danger qui menaçait les troupes, et aussi le seul capable d'y parer au moyen de mesures adéquates.

Le voyage se poursuivit donc par la mer, vers l'ouest, jusqu'à une cité que les Grecs avaient dédiée à leur héros le plus grand, Héraclès. Cette cité se nommait en effet Héraclée, et les autorités nous accueillirent amicalement. Elles nous fournirent de la farine, du vin et du bétail, mais pas en suffisance. On proposa de leur demander une quantité d'argent, pensant qu'elles n'oseraient pas refuser face à la puissance de l'armée. Sophos s'indigna : « Nous ne pouvons rançonner une ville dont les habitants, des Grecs, nous ont offert spontanément ce qu'ils pouvaient. Il faut trouver une autre solution. » Il ne fut pas écouté. Un groupe d'officiers, dont Agasias, un des héros de l'armée qui s'était distingué dans bon nombre d'actions téméraires, présenta la demande injuste d'une énorme somme en or. Pour toute réponse, les habitants amassèrent leurs récoltes, fermèrent leurs portes et placèrent des sentinelles armées sur les remparts.

Le mécontentement éclata parmi les nôtres. Maintenant qu'on ne courait plus de danger, les rivalités, les jalousies et les forces de division s'exacerbaient. Personne ne comprenait que la menace la plus terrible planait encore. Ayant accusé les généraux d'incapacité, les groupes ethniques les plus nombreux, les Arcadiens et les Achéens, qui comptaient plus de quatre mille hommes, décidèrent de partir de leur côté. Cléanor était lui aussi arcadien : il s'en alla en emmenant Mélissa. Nous nous embrassâmes en larmes car nous pensions que nous ne nous reverrions plus.

L'armée était scindée en deux.

Xéno et Sophos en furent consternés. L'unité avait constitué jusqu'alors la valeur suprême, qu'il importait de préserver à tout prix.

Xéno décida de réunir les hommes qui lui étaient fidèles et de suivre avec eux le contingent le plus nombreux, afin d'éviter la dispersion des troupes. Il pensait que Sophos l'imiterait, mais il se trompait.

Il apprit que son aide de camp, ce Néon à qui Sophos avait laissé sa part de butin, lui avait fait une proposition. Le gouverneur Spartiate de la cité grecque la plus importante d'Orient, Byzance, responsable des relations avec l'empire du Grand Roi, était au courant de notre présence et avait offert d'envoyer des navires si Sophos et ses hommes se montraient au port suivant.

Sophos tomba dans un profond abattement, non parce qu'il voyait la fin s'approcher inexorablement, mais parce que c'était son aide de camp et l'homme auquel il avait légué ses biens qui, en lui transmettant cette proposition, le poussait dans les bras de ses bourreaux.

Oui, ils voulaient supprimer le général Sophos, le seul officier de l'armée régulière de Sparte, le héros qui avait guidé l'armée à travers mille dangers, le seul à connaître l'implication de sa patrie dans la tentative de détrôner et d'assassiner le Grand Roi, son allié le plus puissant, l'homme qui était censé mourir et disparaître avec l'armée et qui avait décidé de désobéir face au courage désespéré de ses troupes, qui les avait

ramenées tout en sachant qu'il signait ainsi sa propre condamnation à mort.

Peut-être songea-t-il que tout était désormais inutile, que le dénommé Dexippe qui avait fui Trapézonte à bord d'un navire n'avait pas agi par hasard, qu'il était allé rapporter aux Spartiates que l'armée condamnée à disparaître rentrait. Il accepta, persuadé de devoir aller au-devant de son destin.

Personne n'assista à l'entretien de Néon et de Sophos. Pour ma part, je l'imaginai, j'imaginai le regard de Sophos alors que Néon le priait de partir, j'imaginai ses répliques amères et moqueuses qui m'étaient si familières, et je pleurai. Je n'avais pas oublié qu'il m'avait sauvé la vie le jour où Cyrus avait affronté l'armée du Grand Roi aux portes de Babylone, sur les rives de l'Euphrate.

Xéno le vit, la veille de son départ, dans une auberge du port.

« Alors, tu t'en vas.

— À ce qu'il paraît.

— Pourquoi ? En nous unissant, toi et moi, nous pourrions encore accomplir de grandes entreprises. »

Sophos grimaça. « Qui te l'a dit ? Un de tes devins ? C'est le verdict que tu as lu dans les entrailles d'une brebis ?

— Non, général, si nous le voulions, je suis persuadé que nous pourrions...

— ... fonder une colonie ? Ton rêve a la peau dure, n'est-ce pas, écrivain ? Mais tu crois vraiment que les rêves se réalisent ? Tu es vraiment convaincu qu'il est possible de fonder une ville indépendante, dans un lieu important, stratégique, où elle pourrait grandir et prospérer, alors que le monde se partage en deux puissances dominantes ? Je crains que tu ne te berces d'illusions. L'époque où une poignée d'hommes guidés par le verdict d'un dieu levait l'ancre à la recherche d'une nouvelle patrie sur des terres sauvages et éloignées, afin d'y vivre libres et dans la prospérité, est révolue. »

Le cœur lourd, Xéno garda le silence. Sophos s'empara de l'épée qu'il avait posée sur la table et jeta sa cape sur son épaule.

« Adieu, écrivain.

— Adieu, général », répondit Xéno, et il écouta sans bouger le bruit de ses chaussures cloutées qui se perdait dans la nuit.



Après avoir traité avec les autorités de la ville, les Arcadiens et les Achéens avaient débarqué dans un village de la côte dénommé Calpé, à quelques journées de navigation vers l'ouest.

Le général Sophos s'était acheminé dans cette direction, suivi des deux mille hommes qui lui étaient restés fidèles.

Xéno s'interrogea sur ce qu'il convenait de faire. Sa déception était telle qu'il songea un moment à embarquer séparément pour rentrer en Grèce. Mais deux mille hommes supplémentaires se réunirent autour de notre tente en déclarant qu'ils se considéraient à ses ordres. Ce geste l'émut profondément, d'autant plus qu'il y avait parmi eux Timasion de Dardanos, un des cinq généraux, qui s'offrit aussitôt comme aide de camp. Son rôle de chef était enfin reconnu, et il en assumait aussitôt les responsabilités. Le jour même, il persuada les habitants d'Héraclée de transporter son contingent par mer jusqu'aux confins de leur territoire. L'armée, qui constituait encore quelque temps plus tôt un bloc impénétrable, était maintenant divisée en trois tronçons allant à la dérive. La décision de partir sans tarder visait au moins à rejoindre le groupe le plus important.

Arrivés à destination à la tombée de la nuit, les Arcadiens et les Achéens se dirigèrent sur-le-champ vers l'arrière-pays afin de ne pas être vus et s'abattirent avant l'aube sur un certain nombre de villages, prenant le bétail, saccageant les maisons et capturant un grand nombre d'habitants à vendre comme esclaves.

Ils étaient partis dans l'espoir de revenir immensément riches, et ils ne voulaient pas rentrer les mains vides. C'était la dernière occasion qui s'offrait à eux.

Ils s'étaient divisés en régiments et s'étaient donné rendez-vous sur une colline qui dominait le territoire afin d'y concentrer leur butin et de repartir ensemble. Mais les

indigènes réagirent violemment. La fumée des incendies et l'alarme qui s'était répandue de village en village à travers toute la région avaient mobilisé un grand nombre de guerriers à cheval qui attaquèrent les colonnes chargées de leur butin, encombrées par le bétail et les prisonniers, et les criblèrent de flèches, semant le désordre et la mort. Un régiment, écrasé contre un ravin, fut anéanti ; un deuxième, encerclé dans la plaine par des forces supérieures, fut presque totalement détruit ; les autres subirent de graves pertes et parvinrent à grand-peine à se réunir sur la colline où ils passèrent la nuit sans fermer l'œil.

Pendant ce temps, le général Sophos poursuivait sa route le long de la côte en direction de Calpé, bien résolu à se défendre, quoi qu'il arrivât.

Xéno décida de cheminer à l'intérieur des terres. Quand il rencontrait un berger ou un paysan, il demandait avec l'aide de l'interprète si l'on avait entendu parler du passage de troupes. Le soir du second jour de marche, deux vieillards lui rapportèrent qu'une armée étrangère était cernée sur la colline qu'on voyait à une vingtaine de stades de là, assiégée de toutes parts. Xéno interrogea le plus jeune :

« Tu as vu ces guerriers ? »

— Bien sûr. Ils ont emprunté hier ce sentier, répondit-il en indiquant une ligne claire qui se détachait sur le vert de la plaine, et je ne crois pas qu'ils verront le soleil se coucher demain. »

Xéno n'eut plus le moindre doute quand il aperçut, au crépuscule, une quantité de feux de camp au pied de la colline. Il rassembla les officiers.

« Nous sommes à peine deux mille, dit-il. Les nôtres étaient quatre mille, et vous voyez ce qu'il en reste. Je ne crois pas que nous parviendrons à rompre l'encerclement si nous attaquons demain, bien que nous disposions d'une petite unité de cavalerie.

— Je partage tes craintes, confirma Timasion. Que proposes-tu ? »

Xéno réfléchit un moment puis déclara : « Écoutez, il faut que nous donnions l'impression d'être dix, vingt fois plus

nombreux que nous le sommes. Ces Barbares devront croire que les Arcadiens et les Achéens qu'ils ont encerclés ne sont qu'une avant-garde, et que nous constituons, nous, le gros de l'armée. Ah ! si seulement le général Cheirisophos était parmi nous !

— Hélas ! il n'est pas là. Nous devons nous débrouiller tout seuls. Que comptes-tu faire ?

— Mon plan est risqué, je le sais, mais nous n'avons pas le choix : nous nous diviserons en petits groupes. Chaque groupe incendiera tout ce qu'il trouvera, cabanes, refuges des bergers, foin, balles de paille, fermes isolées, enclos, greniers, étables, etc. Ne touchez ni aux bois, ni aux buissons ni aux chaumes : il ne faut pas qu'ils imaginent avoir à faire à un incendie fortuit, mais à des représailles militaires.

— Tu as raison, approuva Timasion. Qu'ils meurent de peur et croient que nous mettons tout le pays à feu et à sang !

— Exactement. Le feu nous permettra de localiser chacun de nos groupes. Veillez à laisser l'incendie derrière vous et à ne pas vous faire prendre au piège des flammes, car le vent peut changer de direction à chaque instant. Et maintenant, mettons-nous à la besogne. »

Les hommes se divisèrent aussitôt par groupes de cinquante, puisèrent des tisons dans les braseros que nous transportions et, s'éparpillant dans la campagne, mirent le feu à tout ce qui était susceptible de brûler. En peu de temps, les flammes s'élevèrent et se répandirent sur tout le territoire, jusqu'à ce que la campagne entière fût constellée d'incendies. Ainsi que Xéno l'avait ordonné, ces feux convergeaient autour de la colline de telle façon que les ennemis puissent imaginer qu'une grande armée venait rompre le siège.

Quand l'aube se leva, la colline apparut. Il n'y avait plus ni assiégés ni assaillants. On ne voyait que la cendre et les tisons des feux de camp, ainsi qu'un grand nombre de morts, jonchant la pente.

« Qu'est-il arrivé ? criait Timasion en allant et venant à cheval. Où sont-ils passés ? »

Xéno examinait lui aussi ces lieux déserts en quête d'une explication. Enfin, un interprète se présenta et rapporta ce que lui avait dit un berger : « Il a vu des soldats descendre de la

colline et s'éloigner vers la côte un peu avant l'aube, dès que les feux se sont éteints.

— Ce sont eux », déclara Xéno. Il appela Timasion et lui ordonna de guider les régiments d'infanterie pendant qu'il irait de l'avant avec la cavalerie afin d'établir un contact avec les Arcadiens et les Achéens.

Il les rejoignit rapidement, et tous s'embrassèrent dans des cris de joie, comme s'ils sortaient d'un cauchemar.

« Vous vous êtes rendu compte que nous séparer a été une légèreté que nombre de vos compagnons ont payé de leur vie, dit Xéno. J'espère qu'il s'est agi justement de ceux qui ont eu cette idée. »

Xanthi d'Achaïe avança, sale et à bout de forces. « Tu as raison, c'était une folie, je ne comprends pas ce qui nous a pris... »

Agasias de Stymphale se précipita vers Xéno et l'étreignit. « Vous nous avez sauvés de l'anéantissement. Nous n'aurions pas pu résister longtemps sur cette colline.

— Mais que s'est-il passé cette nuit ?

— En voyant les feux, nous avons compris que vous les aviez allumés, tout comme nos ennemis qui ont pris la fuite. Mais comme nous ne vous distinguions pas et que nous craignions que les indigènes rebroussent chemin, nous avons décidé de nous éloigner le plus vite possible. Nous voici.

— Bien, cela suffit. Restons unis désormais. Attendons Timasion de Dardanos et l'infanterie lourde. Nous nous dirigerons ensuite vers la côte. Plus personne ne nous gênera. »

Nous installâmes le campement sur la plage de Calpé, un endroit magnifique, une péninsule qui s'étendait dans la mer et offrait un magnifique port naturel. Je retrouvai Mélissa avec une joie immense. Elle était encore avec Cléanor, et j'en fus heureuse. Je revis aussi Aristonyme de Méthydrion, un des guerriers les plus robustes de toute l'armée. Il m'apostropha aussitôt : « Hé, jeune fille ! Cette fois, l'écrivain nous a vraiment sauvé les fesses. Sans lui, nous aurions tous été empalés. » Xéno eût été satisfait de l'entendre, mais il était trop occupé à inspecter les environs : une terre grasse et fertile, une source

d'eau très pure, un isthme qui rattachait au continent une vaste péninsule presque circulaire.

Je savais à quoi il pensait : c'était l'endroit idéal pour fonder une colonie. À mi-chemin entre Héraclée et Byzance, elle aurait un avenir prospère. Quand la lumière faiblit, il réunit un groupe de cavaliers et d'attaquants. Il comptait rebrousser chemin le lendemain afin d'ensevelir nos morts.

J'entendis Timasion de Dardanos lui demander : « Où est le général Cheirisophos ?

— À l'heure qu'il est, il a sans doute atteint Chrysopolis. »

Chrysopolis, comme je le constateraï par la suite, faisait face à Byzance, sur la rive asiatique du détroit.

« À Chrysopolis ? Je ne crois pas, rétorqua Timasion. C'est trop loin. »

Cléanor s'approcha alors. « J'ai entendu dire par un de nos éclaireurs qu'il se trouve près d'ici.

— Ici ? Et où ? interrogea Xéno.

— En bas, répondit Cléanor en indiquant l'ouest. À une trentaine de stades d'ici.

— Et pourquoi ne nous rejoint-il pas ?

— Je l'ignore. » Sur ces mots, Cléanor tourna les talons : ce sujet ne l'intéressait pas, à moins qu'il ne voulût pas s'en mêler.

Xéno ordonna qu'on lui préparât son cheval et partit dans la direction que Cléanor lui avait montrée.

Je demeurai seule au milieu du campement. Mais je fus bientôt saisie d'un désir irrépressible, et ne pus me soustraire à la nécessité d'agir. Il fallait que je sache ce qu'était devenu le général Sophos, où il se trouvait, pourquoi il ne nous avait pas attendus sur la plage de Calpé. Je me sentais liée à son destin : il m'avait sauvé la vie, il nous avait conduits à la mer après avoir tenté de nous égarer dans le néant.

Je gagnai ma tente, passai une tunique de Xéno, m'enveloppai dans une cape et me couvris le visage d'un casque, puis je sautai sur un des chevaux qui étaient attachés à la barrière et me dirigeai vers l'ouest. Je ne savais pas monter à cheval, mais j'avais observé Xéno à de nombreuses reprises ; de plus, l'animal était docile. J'atteignis le campement du général Sophos assez rapidement. J'arrêtai le premier officier que je

rencontrai et lui dis : « Je suis l'aide de camp du général Xénophon. Il faut que je lui parle immédiatement.

— Il est dans la tente du général Cheirisophos, répondit-il. La tente foncée, au fond du campement. » À en juger par son regard, il semblait animé par de sombres pensées. Il ajouta : « Le général va très mal. » J'opinaï du bonnet, attachai mon cheval et marchai dans la direction que l'homme m'avait indiquée. Ce faisant, j'aperçus à l'ancre un petit navire de guerre de vingt rameurs, la proue tournée vers la plage, un étendard rouge à la poupe. Il portait un signe étrange : deux traits reliés en haut et écartés en bas. On aurait dit un caractère de l'alphabet grec.

Il y avait une sentinelle devant la tente. Je m'approchai et murmurai : « Je suis l'aide de camp du général Xénophon. Je sais qu'il est ici. Je l'attends dehors. J'ai un message à lui remettre. »

L'homme branla du chef.

Je reconnus alors deux voix familières. Je les entendis distinctement car nous étions éloignés du reste du campement.

Celle de Xéno : « Comment est-ce possible ? »

Celle de Sophos, fatiguée : « Je l'ignore. Je ne me sens pas bien depuis plusieurs jours. J'ai pris une médecine à laquelle je suis habitué. En général, elle me fait un effet bénéfique. Mais ce matin, j'ai eu un malaise. »

Je pouvais imaginer son visage moite, ses cheveux collés à son front, sa poitrine soulevée en une respiration laborieuse.

« À qui est le bateau à l'ancre ?

— À Cléandre, l'officier Spartiate qui commande la place de Byzance. C'est lui qui me l'a dépêché.

— Tu as rencontré ses envoyés ? Que veulent-ils ?

— Oui, je les ai vus hier... Ils m'attendaient... Ils m'ont questionné... à propos de la bataille et de notre longue marche.

— Qu'ont-ils demandé ? insista Xéno, que cette réponse ne satisfaisait pas.

— Tu le sais très bien. Ils m'ont demandé pourquoi... pourquoi nous sommes ici. »

Un long silence s'ensuivit, brisé par la respiration laborieuse de Sophos.

Sa voix retentit de nouveau : « Je te l'avais dit. Je ne reverrai pas Sparte. Jamais plus...

— Tu as remporté tant de batailles... tu gagneras aussi celle-ci. L'armée a besoin de toi.

— C'est toi qui la commanderas... Ils veulent anéantir nos soldats. Ramène-les à la maison, Xénophon... Ramène-les. »

Il se tut définitivement.

Je m'éloignai alors que la sentinelle s'exclamait : « Hé, mais tu ne devais pas...

— Je reviens tout de suite. » Je remontai sur mon cheval et le poussai à l'écart du sentier, en direction de la végétation qui couvrait le bord de la plage.

Je revis Xéno une heure plus tard, au crépuscule.

Je préparais le dîner devant la tente, sur du bois de pin que j'avais ramassé. Il s'approcha et s'assit près du feu, comme s'il avait froid.

« Le général Cheirisophos est mort, déclara-t-il d'une voix blanche.

— Sophos... est mort ? Il y a eu une bataille ?

— Non. Il a été empoisonné. »

Je gardai le silence. Nous savions l'un comme l'autre qu'il n'était pas besoin d'explications entre nous.

Xéno avala quelques bouchées puis écarta son assiette. Soudain, le vent qui soufflait de l'ouest nous apporta le son des flûtes, ces flûtes mêmes qui avaient scandé la longue marche des mois durant, à travers les déserts et les montagnes. Cette fois, leur mélodie était lente, tendue, désespérée. Un chœur de voix s'unit à elles.

Dans notre campement, le bruissement du soir cessa progressivement. Les soldats tournèrent la tête vers cette musique et se levèrent l'un après l'autre. Xéno me dévisagea, puis il leur lança : « Le général Sophos est mort ! »

Après quoi, il saisit sa lance et sauta sur son cheval.

« Attends ! m'écriai-je. Je veux t'accompagner. »

Il me tendit la main et me hissa sur la croupe de l'animal, qu'il lança vers l'ouest.

Xéno n'oubliait pas ses camarades qui gisaient sans sépulture sur le territoire où avait eu lieu la bataille de la colline,

et au cours de laquelle Arcadiens et Achéens avaient failli être anéantis. Il ne pouvait supporter l'idée de les laisser à la merci des bêtes sauvages et des intempéries. Il partit le lendemain matin à la tête d'un gros contingent afin de procéder à leurs funérailles, et aborda la colline en passant du côté des villages.

La tâche fut fort pénible : abandonnés depuis cinq jours, les corps étaient en putréfaction, et les animaux les avaient déjà attaqués. Nombre des soldats étaient méconnaissables. Xéno avait emmené les vétérans, plus aptes à supporter pareil spectacle. Chaque défunt reçut une sépulture selon le rituel bref et simple que permettait la situation, et non sans larmes. Il était bouleversant de voir, réduits à cet état, des compagnons auprès desquels vous aviez vécu toutes sortes d'aventures et partagé le danger, vous protégeant l'un l'autre, des amis dont la voix, les plaisanteries et les chants résonnaient encore à vos oreilles.

Sur la colline, les combattants s'étreignaient encore dans leur dernier corps à corps, entassés les uns sur les autres, la poitrine, le cou ou le ventre transpercés d'une lance. Curieusement, les indigènes n'étaient pas venus chercher leurs morts : sans doute redoutaient-ils encore la présence d'une armée beaucoup plus importante que ce qu'il en restait.

L'ensevelissement des nôtres requit une journée entière. On éleva à la mémoire de ceux qu'on n'avait pas retrouvés un monticule de pierres, sur lequel on déposa des couronnes faites de branches de chêne et de pin entrelacées. On les salua d'une phrase, d'un souhait, d'un souvenir, en espérant être entendus dans leurs sombres demeures de l'Hadès. Puis on regagna le camp, le cœur lourd.

Au cours des jours suivants, la situation de l'armée devint insoutenable et, sous certains aspects, grotesque. Au fil du temps, les sentiments religieux de Xéno s'étaient exacerbés. Alors que les hommes demandaient sans cesse à lever le camp, il offrait chaque jour un sacrifice aux dieux par l'intermédiaire d'un prêtre qui examinait les viscères de la victime pour y lire inexorablement un auspice négatif. Certains insinuèrent que le devin favorisait le projet de fonder une colonie sur place et tentait d'immobiliser l'armée afin de parvenir à ses fins. Indigné, Xéno pria les soldats de choisir un devin de leur choix



qui assisterait à l'examen des entrailles. Et comme le verdict était toujours négatif, on commença à manquer de vivres.

Néon, qui entendait montrer qu'il avait autant de valeur que Sophos dont il avait été le lieutenant, emmena ses hommes piller des villages dans l'arrière-pays, sans en parler aux autres officiers.

Ce fut un désastre. Il fut attaqué par les troupes du gouverneur perse de la région alors que ses guerriers se dispersaient dans ces villages, et subit de lourdes pertes. Des soldats débandés retournèrent au campement principal rapporter la nouvelle, et Xéno vola au secours des rescapés. Ils revinrent ensemble à la tombée de la nuit, découragés et abattus. Il leur semblait que leur destin était scellé : ils continueraient de perdre des hommes jusqu'à l'anéantissement.

Le dîner n'était pas encore prêt quand les troupes ennemies lancèrent une nouvelle attaque, obligeant les nôtres à réagir immédiatement, ce qui entraîna des pertes supplémentaires. Les généraux disposèrent une double rangée de sentinelles autour du campement pour la nuit.

Xéno était bouleversé.

« C'est la fin, n'est-ce pas ? » l'interrogeai-je.

Il garda le silence.

« Qui nous a attaqués ? »

— Des troupes du gouverneur perse.

— Nous n'avons pas d'issue. Inutile de me dire quoi que ce soit. J'ai compris. Plus nous nous rapprochons de ta terre, plus l'étau se resserre. Perses et Spartiates nourrissent le même dessein pour des motifs différents : nous anéantir. »

Xéno ne tenta même pas de nier. « Voilà pourquoi je voulais les tenir à distance. En fondant une colonie, j'aurais sauvé nos hommes. Mais ils désirent rentrer chez eux.

— Et, ce faisant, ils se jettent dans la gueule du loup.

— Je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

— Y aurait-il un espoir ?

— J'ai confiance en les dieux et en les lances de mes soldats.

— Les dieux ? Leurs verdicts nous ont cloués dans cet endroit jusqu'à ce que nous manquions de vivres, ce qui a

entraîné cette catastrophe. Combien d'hommes Néon a-t-il perdus ?

— Si nous avions avancé en dépit des verdicts, c'eût été pire. Jusqu'à présent, les dieux nous ont toujours assistés. Personne n'aurait jamais parié que nous atteindrions ces lieux. À deux pas de chez nous.

— Mais tu ne veux pas rentrer chez toi. Tu veux fonder une colonie ici.

— C'est faux. Quoi qu'il en soit, tu n'as pas le droit de t'immiscer dans mes projets.

— Fort bien. J'espère que tes dieux t'aideront. »

Je prononçai ces mots d'un ton de défiance que je regrettai aussitôt : les dieux ne m'avaient-ils pas sauvée alors que j'étais seule et perdue dans la tourmente de neige ? J'aurais dû être la première à croire en eux. Mais l'incessante succession de morts et de blessés me bouleversait. Je craignais que nous nous perdions dans une impasse. Les pertes affaiblissaient l'armée de jour en jour ; elle arriverait, épuisée et démoralisée, à l'épreuve la plus difficile : celle qui consistait à vaincre ou mourir.

Et pourtant Xéno se souciait de ses hommes, non seulement des vivants, mais aussi des morts. Le lendemain, il organisa une autre expédition pour enterrer les corps des défunts.

Cette fois, il emmena les jeunes guerriers afin qu'ils pussent réagir à une éventuelle attaque par une riposte décisive. Ce fut pour eux une tâche amère : le sentier qu'ils parcouraient était jonché de cadavres, et ils mesurèrent, à l'approche des villages de l'arrière-pays, l'étendue du massacre. Les morts se comptant par centaines, il fallut creuser une fosse commune.

Le pire devait encore arriver. Les troupes du gouverneur, qui n'avaient cessé de les surveiller, surgirent soudain, rangés en ordre de bataille, sur une crête escarpée, leur barrant la route du retour. Ils durent les affronter malgré leur position désavantageuse et leur infériorité numérique. Timasion de Dardanos guidait les cavaliers, et Xéno prit la tête de toutes les forces disponibles.

Je n'étais pas présente, mais je déduisis des récits des soldats et de Xéno lui-même, et peut-être aussi de mon imagination, qu'il se produisit un véritable prodige. Était-ce la vue de leurs

camarades mis en pièces et abandonnés aux chiens, la certitude de se trouver dans une situation désespérée, de n'avoir rien à perdre ? Était-ce la stratégie de Xéno ou la récompense que les dieux avaient voulu lui accorder en raison des nombreux animaux qu'il avait immolés en leur honneur ? L'armée sembla envahie par une force surhumaine lorsque Xéno s'écria : « Ce sont eux ! Ce sont eux qui ont massacré vos compagnons ! Ils entendent maintenant vous tailler en pièces ! Montrez-leur ce dont vous êtes capables, ils sont à vous, en avant, jeunes gens ! »

Les guerriers gravirent la pente au pas de course, protégés par leurs boucliers. Lançant le cri de guerre qui avait dispersé l'aile gauche de l'armée impériale aux portes de Babylone, ils balayèrent le moindre obstacle, la moindre résistance, s'enfoncèrent dans l'alignement ennemi comme une épée dans la chair vive, chargèrent tels des taureaux furibonds et massacrèrent tous ceux qu'ils rencontraient, épaule contre épaule, écu contre écu.

Lorsque Timasion déchaîna ses cavaliers, les ennemis étaient en pleine déroute. Ils furent fauchés par centaines.

Je vis les nôtres rentrer, couverts de sueur, de poussière et de sang, marchant au pas cadencé, au son des flûtes, les yeux flamboyant encore sous leurs casques.

Ils chantaient. Et leur chant vibrait, il tonnait dans le bronze qui les revêtait.

La menace d'attaques contre le campement poussa les généraux à se retrancher dans la péninsule en barrant l'isthme au moyen d'un fossé et d'une palissade. On disait que le gouverneur Spartiate de Byzance ne tarderait pas à se présenter avant de tirer l'armée d'embarras, et l'on crut bon de l'attendre à Calpé.

Le temps passait, et le vieux rêve de Xéno se ranima. Il était désormais l'homme de la situation, celui auquel les autres généraux s'adressaient, celui qui dispensait de bons conseils, des solutions pour les problèmes, suggérant la prudence et le courage en même temps. L'endroit se prêtait à merveille à son projet : la péninsule qui s'élargissait dans la mer pourrait

abriter une ville qu'il serait aisé de défendre en cas d'attaque ; le port était bien protégé et à l'abri des vents les plus dangereux ; une source, à la base de l'isthme, garantissait le ravitaillement en eau ; tout autour s'étendait une région vaste et fertile de terre rouge et fine.

Le bruit selon lequel on fondait une colonie se répandit bientôt et, quoique Xéno l'eût toujours nié, je pense qu'il l'avait lui-même diffusé, ou tout au moins un membre de son entourage.

Les chefs indigènes se présentèrent afin d'en savoir plus long, d'établir des contacts et d'entamer éventuellement des pourparlers. Les soldats, désormais soupçonneux, en furent fort irrités : ils craignaient qu'on ne les obligeât à se fixer.

L'arrivée de Cléandre à la tête de deux seuls navires fut une déception : ce n'était pas à bord de cette misérable flotte qu'on rentrerait chez soi. La situation s'aggrava quand une querelle éclata entre un des hommes de Cléandre et un de nos soldats, arrêté et traîné vers le campement naval du gouverneur Spartiate. Ce soldat appartenait au régiment d'Agasias, qui le reconnut et qui reconnut aussi celui qui l'emmenait. Il fut pris d'une formidable colère : « C'est toi, maudit traître ! D'où sors-tu, fils de chien ? Comment oses-tu te montrer ici ? Lâche immédiatement ce garçon ! »

Agasias avait reconnu Dexippe, l'homme qui s'était enfui avec un des deux vaisseaux que les habitants de Trapézonte avaient mis à notre disposition. En un éclair, Agasias bondit sur lui et faillit le transpercer de son épée. Effrayé, Dexippe se précipita vers les bateaux, mais Agasias réussit à l'arrêter et, l'ayant étendu au sol, le roua de coups de poing et de pied. Il l'aurait massacré si les Spartiates n'étaient pas descendus de leurs embarcations avec leur commandant, lequel s'écria : « Suffit ! Laisse cet homme tranquille ! »

Mais les soldats d'Agasias avaient dégainé leurs épées afin de prêter main-forte à leur général. Les Spartiates brandirent à leur tour les leurs, menaçants.

Xéno se trouvait alors à mes côtés. Je compris à son regard ce qu'il pensait : ce Dexippe, voleur et traître, espion, avait averti les Spartiates, à Byzance, de notre présence. Ceux-ci

étaient déjà sur place quand le général Sophos s'était présenté avec ses troupes. Peu après, Sophos, l'homme qui avait affronté des épreuves insupportables pour un simple mortel, le seul à connaître les manigances de Sparte, s'était éteint.

Xéno s'interposa, soutenu par d'autres officiers. Le lendemain même, on commença à négocier avec les Spartiates. On décida que l'armée se dirigerait vers les détroits.

Cette nuit-là, je pleurai. Le rêve de mon bien-aimé s'était brisé, et l'armée entamait sa dernière marche. Vers la mort.

Je pensais que l'aventure des Dix Mille, des héros que j'avais vus se battre et l'emporter contre tous, y compris contre les forces de la nature, s'achèverait dans un affrontement total.

Nous étions de nouveau rassemblés sous les ordres de Xéno, et personne n'avait jamais défait l'armée unie. Seuls les groupes isolés qui s'étaient lancés dans des expéditions inconsidérées avaient subi des pertes. Cela ne se produirait plus. Appuyé par Xanthi d'Achaïe, Agasias de Stymphale avait décrété que quiconque tenterait de diviser l'armée serait condamné à mort.

Peut-être serions-nous encerclés en rase campagne par des troupes supérieures en nombre et ensevelis sous des milliers de dards. Peut-être nos ennemis engageraient-ils des hordes barbares afin de nous attaquer de nuit. Ces hypothèses ne se réalisèrent pas. Une fois à Byzance, l'armée, ou ce qu'il en restait, abandonna l'espace héroïque des immenses champs de bataille, les montagnes aussi hautes que le ciel, les courants tourbillonnants de fleuves inconnus, les territoires de tribus sauvages, féroce­ment jalouses de leur liberté, pour regagner l'espace du commun des mortels.

La grande guerre entre Sparte et Athènes avait épuisé les énergies les plus vives, emporté les hommes les plus intelligents et les plus valeureux, laissant le champ libre à des êtres médiocres, à des intrigants revêtus des titres ronflants d'amiral ou de gouverneur. Qu'étaient devenues les capes rouges qui avaient affronté aux Portes ardentes les forces innombrables du Grand Roi ? Leur souvenir lui-même s'était évanoui. Leurs successeurs ourdissaient des conspirations, ils nouaient en cachette des accords inavouables avec l'ennemi de jadis. Seul le pouvoir, seul le contrôle de leur petit monde les intéressait. Les idéaux étaient bafoués.

J'ai du mal à me remémorer ce qui se passa ensuite, tant les événements furent confus, incertains et contradictoires.

Cléandre et son amiral Anaxibios jouèrent un jeu sale et vil, firent des promesses qu'ils ne tinrent pas, dupèrent et leurrèrent les nôtres. Sans doute entendaient-ils pousser l'armée à se scinder et à s'égarer sans laisser de traces. Ils n'eurent même pas le courage de l'affronter sur le champ de bataille. Ces six mille guerriers qui avaient parcouru trente mille stades, balayant toutes les forces qui s'étaient opposées à eux, inspiraient encore le respect. Mieux valait ne pas prendre de risques.

On ordonna aux hommes d'attendre hors les murs, sans ravitaillement ; malades et blessés, en revanche, seraient hébergés en ville.

Xéno me décevait et me chagrinait terriblement. Je ne le reconnaissais plus. Il déclara que les choses avaient changé, que l'armée ne représentait plus un danger et qu'elle n'était donc plus exposée à la mort.

« Ma mission s'est achevée, me dit-il un soir, au campement. Je quitte l'armée.

— Tu quittes l'armée ? Et pourquoi ?

— Le gouverneur m'a dit que, si les troupes ne partent pas, le gouvernement de Sparte me tiendra pour responsable.

— Et cela te suffit pour abandonner les hommes avec lesquels tu as tout partagé, la vie et la mort, pendant si longtemps ? Les hommes que Sophos t'a confiés avant de s'éteindre ?

— Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas me battre tout seul contre la puissance qui domine la Grèce entière.

— Tu n'es pas seul. Tu disposes d'une armée.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. J'ai très bien compris ce que signifie le discours du gouverneur. Si nous ne partons pas, une armée et une flotte se présenteront et nous chasseront par la force. Cette ville est un nœud stratégique extrêmement important, le lien entre l'Asie et l'Europe, entre la mer Égée et le Pont-Euxin, elle contrôle les détroits qu'emprunte le commerce du blé, vital pour tous les Grecs. Elle ne peut tolérer la présence d'un gros contingent de mercenaires indépendants. Cette histoire se termine ici. Tout au moins pour moi. »

Soudain, le sol se déroba sous mes pieds. Le moment était venu de payer le choix que j'avais fait par amour, une nuit, au puits de Beth Qadà. Combien de temps s'était écoulé ? Un an ? Dix ans ? Une vie entière, me semblait-il. Mais je ne regrettais rien. Les Dix Mille m'avaient appris qu'on peut surmonter tous les obstacles, remporter toutes les batailles. Ils m'avaient appris à ne jamais baisser les bras.

« Et où iras-tu ? interrogeai-je. Et moi, où irai-je ?

— Je ne le sais pas encore. Quelque part où l'on parle grec, et tu m'accompagneras. J'ai accumulé beaucoup d'expérience dans cette expédition, je pourrais devenir un bon conseiller politique ou militaire, peut-être en Italie ou en Sicile. Il y a là-bas des cités fort riches qui accueillent les hommes de mon espèce et les paient généreusement. »

Je ne sus que répondre tant j'étais tiraillée. Ces propos me reconfortaient d'une certaine façon : Xéno ne me quitterait pas, il m'emmènerait dans des pays nouveaux, des villes lointaines et splendides où j'aurais peut-être une maison et des servantes. Mais l'idée d'abandonner l'armée à son sort me paraissait honteuse et m'indignait.

« Les hommes ne sont pas seuls, dit Xéno. Ils ont leurs généraux, Timasion, Agasias, Xanthi, Cléanor, Néon. Ils se débrouilleront. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, personne ne peut me blâmer. Combien de fois ai-je risqué la mort ? Combien de vies ai-je sauvées ? »

Il avait raison mais, à mes yeux, cela ne changeait rien. Je ne parvenais pas à me résigner.

Nous vivions en ville, dans une maison confortable dotée d'une cuisine et d'une chambre à coucher, servis par notre domestique. Xéno voyait souvent des personnages de haut rang, mais il ne m'ouvrait plus son cœur.

Un jour, un individu au nom imprononçable, originaire de Thèbes, se présenta et déclara qu'il s'occuperait de l'armée, qu'il paierait la solde des hommes et leur fournirait des vivres. Il voulait les enrôler afin de ravager la région qu'habitaient des tribus indigènes. Mais lorsqu'il se montra avec quelques chariots de farine, d'ail et d'oignons, on lui jeta ses oignons à la



tête et le chassa à coups de pied dans le derrière. La coupe était pleine. Les hommes en avaient assez.

C'est alors que le gouverneur dépêcha à Xéno son conseiller politique, un homme dont je ne me rappelle plus le nom, mais dont je n'oublierai jamais la tête ni le regard.

« Les autorités de la ville mesurent les épreuves que vous avez traversées, dit-il, et les batailles que vous avez affrontées. Elles aimeraient vous aider davantage, mais elles ont les mains liées. Le gouverneur souhaite toutefois vous donner un signe de ses bonnes dispositions à votre égard. Il a rassemblé des vivres et de l'argent. Il organisera une grande fête d'adieu en votre honneur. Vous serez accueillis en ville, il y aura du vin et de la nourriture en abondance ; vos hommes seront ensuite hébergés pour la nuit dans les demeures de nos concitoyens et sous les portiques. Les officiers et leurs gardes du corps seront les invités du gouverneur. Le lendemain, vous recevrez des vivres et de l'argent pour un mois, un laps de temps qui vous permettra, me semble-t-il, de renvoyer vos soldats chez eux. Il y a plusieurs ports sur la côte. Il ne sera pas difficile de s'embarquer à bord des navires qui se rendent dans toutes les directions. »

Xéno fut heureux et rassuré de se sentir en paix avec les Spartiates. Cependant, il ne voulait pas prendre de risques, et il demanda avant d'accepter : « Mes hommes ne se sépareront jamais de leurs armes. Cela constitue-t-il un problème ?

— Bien sûr que non, répondit l'envoyé. Nous sommes des amis et nous avons le même sang. »

Xéno accepta donc, puis il répandit la nouvelle. Ayant convoqué les hommes, il distribua ses instructions : « Je ne veux ni désordres, ni bagarres, ni violences d'aucune sorte. Vous ne vous servirez de vos armes que pour votre défense, au cas où vous seriez attaqués, mais vous ne prendrez pas l'initiative. Quand viendra le moment de vous coucher, vous trouverez sur les portes des maisons de Byzance un chiffre correspondant au nombre de soldats pouvant y être accueillis. Les autres dormiront sous les portiques ou sous les colonnades des temples. Le lendemain, vous vous préparerez à partir. Si tout va bien, vous pourrez vous en aller dans quelques jours avec assez de vivres et d'argent pour rentrer chez vous. »

Un cri d'enthousiasme salua ses paroles. Les soldats préparèrent leurs plus belles tenues et astiquèrent leurs armes afin de paraître à la fête sous leur meilleur jour. Le bruit courait qu'il y aurait une parade.

Ils pénétrèrent en ville deux jours plus tard. Xéno et la plupart des officiers, une centaine d'hommes, assistèrent au banquet qu'offrait le gouverneur. J'accompagnais Xéno.

On entendait s'élever, à l'extérieur, les cris et le tapage des soldats qui s'amusaient. De belles danseuses et des filles très élégantes entrèrent dans la salle et allèrent s'asseoir près des officiers. Je vis que Mélissa se tenait auprès de Cléanor et qu'elle me regardait bizarrement, comme si elle voulait me dire quelque chose. Au bout d'un moment, elle m'adressa un signe et je la rejoignis.

« Qu'y a-t-il ? » lui demandai-je.

Mélissa me répondit en ponctuant son discours de ces petits rires qu'on pousse lorsqu'on raconte une histoire osée. Or ses propos étaient d'un tout autre genre. « Écoute, j'ai retrouvé ici une amie de Lampsaque qui est la compagne d'un officier de Cléandre. Elle a entendu des conversations très intéressantes. Cette fête est une mise en scène. »

C'était bien ce que je soupçonnais, sans oser le dire à Xéno. Je n'avais pas eu le courage de lui gâcher la fête, à moins que je n'eusse voulu y croire, moi aussi, fatiguée par les menaces qui ne cessaient de planer sur nous.

« Quand la fête sera terminée, nous serons logés dans diverses demeures en ville. Le contingent Spartiate de garnison fera une rafle massive. Nos hommes seront écrasés parce qu'ils seront éparpillés en petits groupes. Ils seront tous tués ou capturés. »

Mes jambes tremblèrent et je dus m'appuyer au mur.

« Souris, poursuivit Mélissa. Fais comme si je t'avais raconté une histoire amusante. Il ne faut pas éveiller les soupçons.

— L'as-tu raconté à Cléanor ?

— Non. Mais si Xéno accepte de passer le mot parmi les officiers, fais-moi un signe. Je lui parlerai aussitôt.

— Bien. Maintenant, retourne à ta place. »

Je regagnai la mienne et rapportai à Xéno ce que mon amie m'avait raconté. Il blêmit, puis il fit mine de se lever. Je le retins.

« Non. Ne bouge pas. Je me suis entendue avec Mélissa. À un signe de ma part, elle informera Cléanor, qui transmettra le message. Ainsi, tout le monde sera sur le qui-vive.

— Bien. Dès que tu le peux, dis à Mélissa de passer un autre message. Que tous les officiers me suivent quand je me lèverai et qu'ils sortent avec moi le plus naturellement possible.

— D'accord.

— Il faut avertir les hommes avant qu'ils se dispersent.

— Je m'en occupe. Je m'éclipserai discrètement à la première occasion. »

J'adressai un signe à Mélissa et la vis se pencher vers l'oreille de Cléanor. Celui-ci lança à Xéno un regard de connivence.

« Écoute-moi, continua Xéno. Dis-leur de se précipiter sur la grand-place quand ils verront une flèche incendiaire s'élever dans le ciel. Tous, c'est bien compris ? »

Je sortis.

Il ne fut pas facile de me faire comprendre et de convaincre. Par chance, deux officiers se tenaient à l'extérieur avec leurs hommes, et je leurs transmis l'ordre. Avant que la fête fût à son comble, l'armée s'était regroupée sur la grand-place, sous les yeux ébahis et inquiets de nos hôtes.

Peu après, une flèche incendiaire fendit l'air, et l'armée poussa son cri de guerre. Xéno et ses hommes accoururent, armes au poing.

Les soldats étaient furibonds. La ville entendrait le rugissement des Dix Mille.

Obéissant aux ordres, ils se ruèrent vers la citadelle, dont ils enfoncèrent les portes et balayèrent les gardes. Puis ils l'occupèrent. Le gouverneur et son amiral s'enfuirent et prirent le large à bord d'un vaisseau.

Les soldats soulevèrent Xéno sur leurs épaules et le portèrent ainsi au quartier général, qu'ils trouvèrent désert. Les généraux se placèrent à ses côtés, dans leurs plus belles armures. La ville était à leurs pieds !

« Byzance nous appartient ! s'écrièrent-ils. Gardons-la !

— Oui, nous pouvons imposer des taxes et des péages aux marchands qui empruntent les détroits, et nous serons riches. Avec cet argent, nous enrôlerons d'autres guerriers, nous savons où les trouver, et plus personne ne nous chassera.

— Nous pouvons nous allier avec les nations tribales de l'intérieur ! Nous deviendrons une grande puissance, que tout le monde devra respecter ! »

Ils avaient raison. Mais pour réaliser un tel projet, ils avaient besoin d'un chef, d'un homme capable de transformer l'impossible en réalité. Ce n'était pas le cas de Xéno. Il était courageux, et il l'avait prouvé, il savait élaborer d'habiles stratagèmes, mais il ne savait pas rêver. Il ne concevait que ce qui était réellement possible, et ce, après avoir consulté les dieux et obtenu leur accord.

Les soldats passèrent la nuit sur la grand-place et se réunirent le lendemain en assemblée. Xéno les persuada de quitter la ville. Ils devaient avoir confiance en lui. Il négocierait des conditions acceptables.

Le lendemain, un envoyé de Cléandre vint lui dire que l'incident de la veille équivalait à une déclaration de guerre. Pour éviter le pire, mieux valait partir. Ainsi, le gouverneur consentirait-il peut-être à les aider. Déçus et frustrés, les Dix Mille, ou ce qu'il en restait, abandonnèrent Byzance.

Les fuyards revinrent, furieux de s'être montrés aussi lâches, mais ils continuèrent de tergiverser en fournissant aux nôtres une quantité réduite de vivres.

Les soldats se découragèrent. Ne voyant pas d'avenir s'ouvrir à eux, certains vendirent leur armure et se dispersèrent. Ce fut aussi le cas d'un certain nombre d'officiers. Aristonyme de Méthydrion et Lykios de Syracuse, qui comptaient parmi les plus valeureux, disparurent sans un adieu. Tout comme Glous, que j'avais aperçu de temps à autre à la dérobée.

Sans doute ne supportaient-ils pas l'amertume d'un tel congé et la mesquinerie d'une telle situation. Un nouveau gouverneur était arrivé : il fit arrêter tous nos blessés et nos malades

demeurés en ville, et les vendit comme esclaves à bas prix. Xéno l'apprit mais ne réagit pas, il pensait toujours au moindre mal.

Des négociations interminables et épuisantes débouchèrent sur la constatation suivante : personne ne voulait d'une bande de mercenaires incontrôlables et dangereux. La solution fut trouvée par hasard, à moins qu'elle ne fût savamment amenée. Quoi qu'il en fût, Xéno assumait ses responsabilités. Un prince barbare de Thrace dénommé Seuthès proposa d'engager toute l'armée, de payer en monnaie soldats, officiers et généraux, proportionnellement à leur grade. Xéno mit cette proposition au vote et l'accepta.

Un signe des temps : moins d'un an plus tôt, les troupes étaient parties sous les ordres du prince Cyrus, et elles se soumettaient maintenant à ceux d'un homme vêtu de peaux de renard et coiffé d'une toque en fourrure.

Par chance, Timasion et Néon, Agasias, Xanthi et Cléanor nous accompagnèrent, et j'eus ainsi la possibilité de revoir Mélissa.

Seuthès voulait reconquérir la Thrace, son royaume perdu, en se battant l'hiver, quand personne ne s'y attendrait.

Un hiver rigoureux, très dur, peut-être encore plus froid que celui que nous avons supporté dans les montagnes d'Asie. Nombre des nôtres eurent les membres gelés, d'autres furent défigurés à jamais, ayant perdu les oreilles ou le nez. De beaux garçons qui ne pourraient plus regarder de femmes sans éprouver de honte.

Je pleurais souvent, à l'écart, le cœur écrasé par une immense tristesse, je pleurais car je n'arrivais pas à m'adapter à une vie mesquine, à un horizon étroit, à des hommes qui ressemblaient à des rats. Mais je n'avais pas le choix.

Je pleurai aussi lorsque Xéno accepta d'épouser une des filles de Seuthès, par intérêt politique, prétendit-il. Heureusement, ce mariage n'eut pas lieu : il y avait plus important. Il fallait d'abord survivre.

Xéno s'était remis à écrire. Il écrivait plus que jamais. Cela aussi m'irritait. Qu'y avait-il d'assez intéressant dans cette terre barbare et glaciale, parmi ces peuples hirsutes, dans cette politique de village, pour être consigné sur une feuille blanche ?

Un soir où il dînait en compagnie des officiers supérieurs dans la cabane de Seuthès, j'invitai Mélissa. Bavarder avec elle me réconfortait.

« Je ne te comprends pas, dit-elle, Xéno a agi du mieux possible. À quoi t'attends-tu ? À ce qu'il soulève l'armée contre Byzance et la rase ? Je le sais, cette vie est dure, mais au moins nous avons de la nourriture et un abri. Une fois que nous aurons passé l'hiver, nous chercherons une autre solution. Ne te décourage pas. »

J'ignorais quoi lui répondre. Je préparai une boisson à base de lait chaud et de miel, qui était mon seul réconfort, un petit luxe que je m'octroyais avec mon amie. Et puis Mélissa avait de belles histoires à raconter, des histoires qui finissaient toujours par me tirer un sourire : comment elle avait séduit de grands personnages, chefs d'armée, gouverneurs, philosophes, artistes. Ils avaient tous été à ses pieds et elle les avait utilisés. En leur donnant la seule chose qu'ils désiraient, elle avait obtenu d'eux maisons, bijoux, vêtements, parfums, mets raffinés, fêtes et réceptions.

« En vérité, il ne m'est rien resté, disait-elle, car il faut toujours être élégante, bien coiffée, fardée, parfumée, ce qui coûte cher. Certes, si Cyrus avait gagné... Tu te rends compte ? J'aurais été sa maîtresse pendant un moment et il m'aurait couverte d'or... Bah, c'est la vie. Tant pis. Au fond, Cléanor est un vrai homme, ou plutôt un taureau. Et il est gentil avec moi. Il me donne tout ce qu'il peut. Mais quand cette guerre infecte sera terminée, je m'en irai dans une belle ville côtière, je trouverai une jolie maison où recevoir des hôtes de haut rang, et je m'enrichirai rapidement. C'est facile, tu sais. Il suffit d'enfiler une robe transparente et une jolie paire de sandales, et de se montrer en allant sacrifier deux colombes au temple d'Aphrodite. Puis on fait circuler le bruit selon lequel on se rend fréquemment dans des thermes particuliers, et le tour est joué. Une fois que les hommes t'ont vue nue, ils sont prêts à payer n'importe quelle somme pour te posséder. Naturellement, il faut avoir le physique adéquat. Tu sais que tu n'es pas mal du tout. Si Xéno te quittait un jour, tu aurais un avenir avec moi et nous serions bien, ensemble.

— Oh oui ! Je viendrais volontiers, mais je suis incapable de séduire les hommes. Je te servirais de femme de chambre. Nous nous moquerions bien de ces imbéciles, n'est-ce pas ? »

Et nous riions pour combattre la mélancolie des longues nuits.

Un jour, je cédai à la tentation et je la priai de me lire les pages de Xéno.

« Pourquoi me demandes-tu une chose pareille ? Je l'ai déjà fait une fois, et cela nous a porté malheur. Xéno t'aime, il t'a toujours gardée auprès de lui. Ces écrits lui appartiennent et il ne les a jamais montrés à personne, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais il faut que je sache ce qui est écrit dans ces pages.

— Ce ne sont peut-être que des réflexions sur la vie, sur les principes, les vertus, les vices. Tu sais, il a été l'élève de Socrate.

— ... d'Achaïe ? Je ne savais pas qu'ils se connaissaient avant de partir.

— Non. Un autre Socrate, son maître. Le plus grand sage de notre époque.

— Je ne crois pas. Xéno a écrit l'histoire de l'expédition. Lis-moi les dernières pages.

— Pourquoi ?

— Je cherche une réponse à une question que je me pose depuis longtemps.

— Ce n'est pas une bonne idée. Ce qu'on pense et écrit quand on est seul ne correspond pas toujours à la vérité. La vérité, c'est ce qu'on fait dans la réalité, la façon dont on agit. Ce sont les faits qui importent, pas les mots.

— Je t'en prie. J'ai toujours eu de l'affection pour toi, même quand...

— ... je t'ai trahie ? »

Je faillis répliquer que ce n'était pas ce que je voulais dire. Mais c'était trop tard, Mélissa avait compris.

« D'accord, dit-elle, comme tu veux. Je suis débitrice et je t'obéirai, mais c'est une erreur qui pourrait te gâcher la vie.

— Je le sais. »

Elle ouvrit le coffret et demanda : « À partir d'où ? Chaque étape que nous avons parcourue porte un numéro.

- Depuis notre arrivée à la ville côtière.
- Trapézonte.
- Oui. »

Mélissa se mit à lire. Je l'écoutais, debout dans l'entrée de la cabane dont j'avais laissé la porte entrouverte afin de pouvoir l'avertir à l'approche de Xéno ou de quelqu'un d'autre. Je lui tournais donc le dos, lui cachant les émotions qui traversaient mon regard et montaient à mon visage au fil du récit.

Xéno relatait les événements qui s'étaient déroulés. Je les voyais défiler dans mon esprit, images nettes de faits auxquels j'avais assisté, de dialogues que j'avais entendus directement ou indirectement. Il parlait de lui comme de quelqu'un d'autre. Il ne disait pas « moi », mais « Xénophon ». Peut-être voulait-il éviter l'embarras de se tresser des louanges.

Le récit s'achevait sur les événements qui avaient eu lieu cinq jours plus tôt. Très occupé les derniers temps, il n'avait pas eu l'occasion de mettre à jour son histoire.

Mélissa enferma le rouleau dans le coffret et dit : « C'est terminé. » Sans le vouloir, je pivotai. Elle me lança alors :

« Tu as les larmes aux yeux. Je te l'avais bien dit.

— Je regrette. Je ne voulais pas...

— Je le savais. Mais je ne comprends pas... Il n'y avait rien de particulier. Peut-être suis-je...

— Non, tu as raison, il n'y avait rien de particulier. Le souvenir des camarades qui sont morts depuis notre arrivée sur la côte m'a profondément attristée. Pardonne-moi. Cela ne se reproduira plus. La prochaine fois, nous parlerons d'autre chose. Je te promets. » Je l'embrassai. Elle regagna son logement alors qu'il commençait à neiger.

Les hommes se battirent de la mi-automne à la fin de l'hiver : assauts nocturnes, razzias, marches exténuantes, batailles en rase campagne. Rien ne leur fut épargné, et pourtant ils continuèrent de lutter, ainsi qu'ils l'avaient toujours fait, de survivre comme le leur avait ordonné le général Cléarque la première fois où il les avait harangués. Mais aucun avenir ne s'ouvrait à eux, et ils ignoraient ce qui se passerait à la



fin de cette petite guerre sanglante. Un lent et progressif anéantissement semblait se profiler à l'horizon.

Il m'arrivait de croire que ces pensées angoissantes étaient le fruit de mon imagination. Je songeais aux nombreuses coïncidences, aux nombreux deuils, aux embuscades et aux trahisons, en essayant d'y déceler une logique différente. Au fond, le massacre final auquel je m'étais attendue et auquel Xéno lui-même s'était préparé sans le dire n'avait pas eu lieu. Quand, à Héraclée, il avait envisagé de partir, une pensée terrible m'avait traversé l'esprit : la pensée qu'il voulait abandonner l'armée à son destin par peur, pour éviter de suivre son sort funeste.

Et encore à Byzance... Et pourtant, il s'était ravisé, il avait assumé ses responsabilités avec courage et sagesse. Voilà, sagesse était le mot juste. Je ne parvenais pas à oublier les yeux du jeune héros dont j'avais fait la connaissance un soir de printemps, près du puit de Beth Qadà, et il me semblait à présent impossible d'accepter l'homme raisonnable, capable de calculs réalistes, qui avait mis à profit son expérience. L'homme religieux que le hasard avait sauvé à de nombreuses reprises et qui demandait aux dieux d'assurer sa survie. Surtout, je ne pouvais supporter ce que Mélissa avait lu, et il m'était difficile de séparer l'homme de son récit. Je continuais d'espérer que mon bien-aimé me reconquerrait et dissiperait tous mes doutes d'un geste généreux.

À la fin de l'hiver, la situation fut de nouveau dramatique. L'armée n'avait pas été payée depuis longtemps, et Seuthès, le prince thrace qui l'avait enrôlée, se dérobaient lorsque Xéno demandait à être reçu. Au cours d'une réunion tempétueuse, ce dernier fut accusé par les siens d'avoir empoché les sommes destinées à l'armée.

C'était la première fois qu'une chose pareille se produisait. Jamais il n'avait été l'objet d'une insulte aussi féroce. Je pensais qu'il aurait dégainé son épée pour obliger son accusateur à ravalier ses propos, mais il prononça un discours passionné,

rappelant tout ce qu'il avait fait pour les soldats, une défense de ses actes et de ses choix.

Nous avons touché le fond. L'œuvre de ceux qui souhaitaient la fin d'une armée extraordinaire, de guerriers invincibles, se révélait de la meilleure façon qui fût.

Tout s'expliquait, tout obéissait à une logique évidente. Étant donné que l'armée avait regagné les terres d'où elle était partie, étant donné que la réputation de ses faits d'armes se répandait, une mort violente aurait accru démesurément sa gloire et attiré dangereusement l'attention du monde entier sur elle. Mieux valait la confiner dans une région étroite, misérable, sans issue, et laisser l'exaspération, la déception, la frustration émietter le monolithe de bronze qui avait mis à genoux les soldats du Grand Roi, attendre que le dégel et la boue emportent les derniers restes d'un corps en décomposition.

C'était ce qui se produisait.

Je regardai Agasias, Timasion, Xanthi et Cléanor. Ni l'un ni l'autre ne prit la parole pour défendre Xéno. Je regardai Xéno. Ses yeux étaient embués sous l'effet de la tristesse plus que de l'indignation. Au cours de ces quelques mois, ce soldat débandé, cet homme à la dérive, qui avait perdu l'espoir d'être réhabilité dans sa patrie, avait fait de l'armée sa terre et sa ville. Chaque fois qu'il s'était résolu à l'abandonner, il avait dû y renoncer, obéir à ce que l'honneur et les sentiments lui suggéraient.

Xéno réclama le témoignage de ses officiers. D'autres hommes se levèrent pour l'insulter, certains pour le défendre. Des bagarres éclatèrent, les coups volèrent.

Telle était la fin misérable, la fin indigne qui ternirait la gloire des Dix Mille : s'entretuer dans un obscur village de Thrace, s'injurier et se massacrer pour quelques brebis et quelques pièces.

Mais alors que tout semblait perdu...

Une galopade !

Un détachement de cavaliers.

Les capes rouges !

Soudain, la rixe s'acheva, les hommes se ressaisirent, les officiers hurlèrent et pestèrent en leur distribuant des ordres et en les alignant. Xéno sauta sur Halys.

Je tremblais. Que se passait-il ?

Deux officiers s'immobilisèrent et adressèrent à Xéno le salut militaire. C'était un geste formel et fondamental. Ils reconnaissaient en lui le chef de l'armée.

« Vous êtes les bienvenus, dit Xéno. Qui êtes-vous et quelle raison vous conduit en ces lieux ? »

C'étaient des Spartiates. « La ville et les rois nous dépêchent pour accomplir une mission importante, et nous demandons à nous adresser à l'armée de la part de Sparte.

— Vous êtes autorisés à le faire », répondit Xéno, qui enjoignit à ses hommes de présenter les armes. Les boucliers se portèrent aux poitrines, les lances s'abaissèrent dans un cliquètement.

Le premier des deux officiers prit la parole : « Soldats ! La nouvelle de vos exploits s'est répandue dans toute la Grèce et a rempli les Hellènes d'orgueil. Les qualités dont vous avez fait preuve dépassent toute imagination. Vous êtes arrivés là où aucune armée grecque n'était jamais parvenue, vous avez tenu en échec les troupes du Grand Roi, vous avez balayé des obstacles insurmontables et vous avez atteint ces lieux au prix de grands sacrifices. Nous voulons rendre honneur à votre général, Xénophon, qui a montré un dévouement et un attachement à son devoir sans égal. »

Nombre d'officiers et de soldats se dévisagèrent, stupéfaits. Que se passait-il ? N'étaient-ce pas les Spartiates qui avaient vendu comme esclaves leurs camarades malades et blessés demeurés entre les murs de Byzance ? N'était-ce pas l'amiral Spartiate qui avait menacé de les anéantir s'ils n'abandonnaient pas le territoire ?

« Soldats ! tonna encore la voix de l'officier. Sparte et toute la Grèce ont besoin de vous ! Le Grand Roi veut soumettre les villes grecques de l'Asie, comme Darius et Xerxès il y a quatre-vingts ans. À l'époque, nous nous y opposâmes et nous alignâmes aux Portes ardentes. Aujourd'hui, nous nous y opposons et nous débarquons en Asie. Nous nous battons contre Tissapherne, l'homme qui vous a persécutés de toutes les façons possibles, votre ennemi juré. Au nom de Sparte, je vous demande de vous unir à nous, de nous rejoindre là où votre

aventure a commencé sous les ordres du général Cléarque. Vous aurez de la nourriture et une solde selon votre grade, et vous aurez moyen de vous venger de ceux qui vous ont infligé tant de souffrances. Que me répondez-vous, soldats ? »

Les guerriers hésitèrent quelques instants puis approuvèrent dans un grand vacarme en levant leurs lances au ciel.

Les capes rouges retournèrent d'où elles étaient venues. Xéno obtint de Seuthès ce qu'il devait à l'armée, en partie en argent, en partie en bétail, et nous nous remîmes en route au début du printemps. Une fois en Asie, Xéno se retrouva sans argent et dut se résoudre à vendre son cheval. Il n'était pas homme à s'émouvoir facilement, mais je le vis ce jour-là bouleversé. Il caressait Halys, posait sa joue sur la tête de ce magnifique animal, incapable de s'en séparer. Il se défaisait d'un ami fidèle et généreux. Cela suscitait en lui tristesse et honte.

Halys semblait comprendre qu'il s'agissait d'un adieu. Il soufflait et hennissait, raclait le sol de son sabot, et quand Xéno tendit ses rênes au marchand, il se cabra et fendit l'air de ses antérieurs.

Xéno se retourna pour dissimuler ses larmes.

Je le plaignais. Voilà comment se terminaient la belle aventure, les rêves de grandeur et de gloire, les nuits d'amour torrides. Tout se brisait, tout s'émiettait jour après jour.

Comme obsédé par la religion, Xéno ne songeait plus qu'à sacrifier des animaux pour interpréter la volonté des dieux qu'il essayait de comprendre en fouillant les entrailles fumantes de ses victimes, parfois assisté par des devins et des voyants.

Son rêve agonisait dans une réalité grise et informe.

Mais l'armée avait faim.

Elle recevrait sa solde le jour où elle atteindrait le lieu du rendez-vous, aussi s'adonna-t-elle pour survivre à l'activité qu'elle avait toujours pratiquée : razzias et pillages des propriétés de seigneurs perses vivant dans les villes et les châteaux de l'arrière-pays.

Pendant une de ces attaques, Agasias de Stymphale, le guerrier téméraire, le héros de mille combats, le compagnon inséparable, fut mortellement blessé. Xéno ne put le secourir : il était trop éloigné et, de toute façon, il n'y avait plus rien à faire, une flèche ayant perforé le foie d'Agasias. Cléanor le rejoignit sous une pluie de dards et plaça son bouclier devant lui. J'essayai d'apporter des bandages, mais je dus me blottir derrière un rocher non loin de là pour éviter d'être tuée à mon tour. J'entendais les dards crépiter comme la grêle sur la pierre qui me protégeait et sur le bronze de Cléanor.

« Va-t'en, lui dit Agasias. Sauve-toi. Cela devait bien arriver tôt ou tard.

— Pas comme ça, répondit Cléanor en sanglotant. Pas comme ça... pas comme ça...

— Une flèche vaut l'autre, mon ami. Quelle différence cela fait-il ? Nous vendons nos vies au meilleur offrant, mais... mais c'est toujours la mort qui remporte la mise. »

Cléanor lui ferma les paupières et courut rassembler ses hommes pour la contre-attaque.

Xéno s'efforçait de mettre le butin en lieu sûr. Chaque fois que le soleil se levait, il devait, comme un père, nourrir ses enfants ainsi que les dieux, avec la chair de ses sacrifices.

Quelques jours plus tard, ayant appris qu'il avait dû vendre son cheval et sachant combien il était attaché à lui, deux connaissances parvinrent à racheter l'animal et à le lui ramener. Ce fut, cette fois encore, une scène inoubliable. Xéno reconnut sa monture de loin et l'appela : « Halys ! Halys ! » Alors, le cheval arracha les rênes à son palefrenier d'un coup de sa tête fière et se lança au galop en hennissant et en fouettant l'air de sa queue.

Je crois qu'ils pleurèrent tous deux lorsqu'ils se retrouvèrent, quand le maître caressa le nez velouté et les naseaux ardents de son cheval.

Enfin, au milieu du printemps, nous arrivâmes à destination, et Xéno confia les rescapés des Dix Mille au général Spartiate Thibron qui menait la guerre. Au bout de deux années d'incroyables aventures, ils étaient de nouveau alignés contre le vieil ennemi.

Je dis adieu à Mélissa qui m'étreignit en sanglotant. Xéno salua tous ses amis : Timasion aux yeux noirs comme la nuit, Cléanor, le taureau, Xanthi à la chevelure flottante, Néon, énigmatique héritier du général Sophos, et bien d'autres.

Il resta seul.

Oui, seul. Car je n'étais plus celle que j'avais été pour lui ; seul, parce qu'il avait perdu l'armée, son unique patrie, et que je ne pouvais suffire à remplir le vide énorme, l'abîme de désolation qui s'était ouvert dans son cœur. Bientôt, il se laisserait de moi.

Mon histoire avec Xéno s'achevait là, je le sentais, l'histoire de ma rencontre avec le guerrier au puit de Beth Qadà, par une soirée dorée de printemps, il y avait bien, bien longtemps.

Malgré tout, nous nous rendîmes ensemble, accompagnés de notre domestique, dans la ville côtière où il espérait recevoir des nouvelles de sa cité.

Il les trouva.

Dans une lettre déposée chez le prêtre du temple d'Artémis.

Il s'assit sur un banc de marbre, sous la colonnade, et les lut. J'attendais le verdict debout et en silence.

Ne parvenant plus à supporter l'étau qui me serrait le cœur, je pris la parole la première.

« J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles.

— Non. Ma famille se porte bien.

— J'en suis heureuse. »

Il parut hésiter un moment.

« Y a-t-il autre chose ?

— Oui, répondit-il, les yeux bas. J'ai aussi une épouse. »

Le sol se déroba sous mes pieds, mais je rassemblai mon courage. « Pardonne-moi... Que signifie "j'ai une épouse" ?

— Cela signifie que mes parents ont choisi une femme pour moi, et que je devrai l'épouser. »

Les larmes sillonnaient mes joues et je tentais en vain de les essuyer avec la manche de ma tunique. Ainsi, je ne verrais pas l'Italie, la Sicile, les belles villes que j'avais rêvé de découvrir aux côtés de Xéno, je ne verrais plus rien, ni aventure ni voyage, rien.

Il me contempla d'un air gentil et dit : « Ne pleure pas. Je ne te renverrai pas. Je peux te garder auprès de moi..., parmi les domestiques. Nous pourrons nous voir de temps en temps.

— Peu importe, répondis-je sans hésiter. Cette vie-là ne me convient pas. Mais ne t'inquiète pas. Lorsque je t'ai suivi, je savais que cela ne durerait pas indéfiniment. Je me suis préparée chaque jour à ce moment.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Où pourrais-tu aller, toute seule ?

— Chez moi. Je n'ai pas d'autre endroit où aller.

— Chez toi. Tu ne sais même pas comment trouver le chemin.

— Je le trouverai. Adieu, Xéno. »

Il posa sur moi un regard profondément troublé, et j'espérai un instant qu'il me retiendrait, j'espérai qu'il me rappellerait alors que je descendais les marches du temple, et que nous nous embarquerions sur un bateau pour l'Italie... Enfin, j'entendis sa voix : « Attends ! »

Il courait et je me retournai pour l'embrasser.

« Prends ça, au moins, me dit-il. Tu pourras acheter de la nourriture, payer ton voyage... Je t'en prie, prends ça. » Il me tendit une bourse d'argent.

« Merci », murmurai-je. Et je m'enfuis, en larmes.

## Épilogue

Abira acheva son récit par un soir d'hiver, dans la cabane au bord du fleuve. Elle avait quitté la ville côtière à la fin du printemps et s'était dirigée vers l'est en payant son voyage à des marchands arabes dont la caravane se rendait à Jaffa. Trente-deux jours avaient été nécessaires pour atteindre et traverser les Portes de Cilicie. Et quinze autres pour arriver à pied à Beth Qadà. Une entreprise relativement aisée, car elle se rappelait l'itinéraire que Xéno lui avait appris.

Mille questions se pressaient dans notre esprit : nous les avions tuées afin de ne pas interrompre le fil du récit, magnifié par la voix enchanteresse d'Abira qui frémissait et vibrait, tremblait au rythme des aventures des hommes et de la nature. Notre curiosité réclamait son dû.

« Quel était ton sentiment après cette aventure ? lui demandai-je.

— Je pensais que j'avais vécu une vie qui en valait mille. J'avais traversé des territoires qu'aucune d'entre vous ne verra jamais, connu des hommes et des femmes extraordinaires. Je m'étais baignée dans des fleuves dont l'eau provenait de montagnes aussi hautes que le ciel, de lieux inaccessibles, et qui la conduisaient vers des mers lointaines qu'aucun navire n'avait jamais sillonnées, et vers le fleuve Océan qui entoure la terre.

« J'avais connu la chaleur étouffante et le froid mordant, vu dans le ciel nocturne plus d'étoiles que je n'en verrais jamais, des forteresses solitaires perchées sur des sommets couverts de neige et de glace, des précipices abyssaux et des plages dorées, des promontoires plantés d'arbres millénaires, des peuples inconnus aux coutumes étranges et fascinantes. J'avais vu le monde et ses merveilles, les hommes, leur gloire et leur misère. Et j'avais été aimée...

— À quoi pensais-tu en regagnant le village ? Que croyais-tu y trouver ?



— Je l'ignore. Je pensais que ma famille m'accueillerait, que, avec le temps, elle aurait oublié ce que j'avais fait. Je pensais que je demanderais pardon à mon fiancé et que j'essaierais de lui expliquer le motif de mon choix irrévocable, tout en sachant qu'il ne comprendrait pas. Ou peut-être venais-je sans le savoir à la rencontre de la mort, à la rencontre de ceux qui voulaient me tuer.

— Ils ne t'ont pas tuée, dit mon amie Abisag.

— Si. Parce que telle était leur intention. L'intention prime sur les actions. Le fait que je sois en vie est un pur hasard, une plaisanterie du destin et un don de votre bon cœur.

— Abira, intervint Mermah, tu ne nous as pas dit ce qui te blessa aussi profondément quand Mélissa te lut les pages que Xéno avait écrites. Était-ce vraiment si terrible ? »

Abira posa sur nous un regard pensif : peut-être se demandait-elle si elle avait le droit de révéler ce qui n'avait jamais été divulgué. Elle finit par répondre : « Deux choses... » Elle s'interrompit. Pensait-elle à Xéno ? Oui, certainement, car elle avait les yeux brillants.

Le vent s'était de nouveau levé, il faisait vibrer les roseaux de la cabane, insinuait des frissons d'inquiétude sous nos vêtements tandis que le soir étendait ses mains de ténèbres sur les toits de Beth Qadà.

« Deux choses..., reprit-elle. Premièrement, la façon dont il avait rappelé la mort du général Sophos :

« Cheirisophos... *était déjà mort d'une médecine qu'il avait prise dans un accès de fièvre*<sup>1</sup>.

« C'est tout. Rien d'autre. Treize mots que je me rappelle un par un. Treize mots pour l'homme qui avait choisi d'obéir au-delà de toute limite d'humanité à une mission épouvantable : conduire les Dix Mille vers le néant, mais en demeurant à leur tête, prêt à s'immoler le premier, à supporter toutes les souffrances et toutes les blessures, à subir tous les chagrins qu'un cœur humain peut subir, prêt à en être le général jusqu'au bout. L'homme qui avait fini par se rebeller et par accepter le

---

<sup>1</sup> *L'Anabase*, livre VI, chapitre IV, 11, traduction de Pierre Chambry, Flammarion, Paris, 1996.

châtiment de sa désobéissance, à payer de sa vie le fait qu'il avait transmis le commandement à Xéno, afin qu'il conduisît l'armée vers son salut.

— Mais Xéno accomplit son devoir. Ne sauva-t-il pas l'armée ?

— Oui. Mais seul un cœur mesquin pouvait se retenir de pleurer Sophos, son meilleur ami, l'homme avec lequel il avait partagé chaque instant de cette marche désespérée, et s'abstenir de transmettre un souvenir digne de sa gigantesque envergure, de son âme magnifique faite de lumière et de ténèbres. Et sache qu'il n'y a pas de chagrin plus grand que de prononcer cette condamnation à propos de l'homme qu'on aime. »

Nous avions du mal à comprendre ce qu'elle disait car elle s'était habituée à côtoyer des hommes qui étaient à la fois des démons et des dieux, des êtres inconcevables pour nous. Nous laissâmes donc le vent parler pendant de longs, d'interminables instants, oui, le vent, qui gémissait en apportant les premiers frimas.

« Et l'autre phrase ? eut enfin le courage de demander Abisag.

— L'autre phrase ? Elle me concernait. »

Nous attendîmes, le souffle court, la suite de son discours.

« *De là, Xénophon passa en Thrace, n'ayant avec lui qu'un domestique et son cheval.*

« Je me trouvais moi aussi à ses côtés », dit-elle. Et elle fondit en larmes.

En nous racontant l'histoire de son voyage et la façon dont elle avait vécu, Abira semblait avoir vidé son esprit et dissipé dans l'air son énergie vitale. Nous lui avions rendu la vie par nos soins, notre nourriture et notre affection, cependant elle ne savait qu'en faire. Elle dissimulait sa mélancolie, car elle n'entendait pas se montrer ingrate envers nous, mais il me paraissait invraisemblable qu'elle fût revenue pour mourir et que le fait de l'avoir arrachée à la mort eût seulement repoussé un destin déjà fixé. Son rêve et sa raison de vivre une fois détruits, elle avait suivi l'exemple des Dix Mille qui étaient

partis d'un endroit précis et étaient retournés à ce lieu après une longue et interminable marche. Elle avait voulu clore le cercle.

Lorsque nous gardions les troupeaux aux pâturages, mes amies et moi ne cessions de parler d'elle et des personnages qu'elle nous avait décrits. Nous avions l'impression de les avoir nous-mêmes côtoyés, et nous nous persuadions que nous les reconnaîtrions s'ils apparaissaient devant nous. Parfois, Abisag, qui était la plus naïve, imaginait que Xéno reviendrait. S'étant rendu compte qu'il ne pouvait vivre sans Abira, il suivait ses traces le long de la voie qui conduisait aux Portes de Cilicie et aux villages de la Ceinture. Elle aimait imaginer qu'il surgirait un soir, au puit, resplendissant dans son armure, accompagné de son cheval piaffant. Elle les voyait se jeter dans les bras l'un de l'autre pour ne plus se quitter.

Abisag... douce amie.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Le ciel s'assombrit. Les journées se raccourcissaient, et les tempêtes qui se déchaînaient parfois sur les sommets du Taurus s'aventuraient dans nos villages sous la forme d'un sifflement rageur.

Puis, une nuit, alors que nous étions blotties sous nos couvertures et que nous pensions à elle, seule et triste dans la cabane au bord du fleuve, nous entendîmes le vent qui gronde ! Le vent qui annonce un événement extraordinaire.

Au matin, juste avant l'aube, les chiens gémirent puis aboyèrent furieusement. Je me levai et allai sur la pointe des pieds à la fenêtre. Les maisons des autres villages, serrées les unes contre les autres, se détachaient sur un ciel de perle.

Mais que se passait-il ? Il régnait la même atmosphère que la nuit où nous avions arraché Abira à la mort. Je sentais monter en moi une agitation étrange, irrépressible, tandis que les chiens aboyaient encore aux présences invisibles qui traversaient la steppe.

Je sortis, vêtue d'une simple tunique, et j'allai réveiller Mermah et Abisag. Elles me rejoignirent immédiatement. Elles ne parvenaient pas à dormir, elles non plus.

Nous quittâmes ensemble le village et nous dirigeâmes, côte à côte, vers le puit, guidées par une sensation indéfinissable, ce genre de prémonition et de trouble qui, raconte-t-on,

envahissent les vierges adolescentes lorsqu'elles découvrent le mystère de leur période lunaire.

Le vent qui gronde se tut soudain, laissant la place à un souffle sec et continu, aussi tendu que la corde d'un arc, une tempête de poussière qui surgissait de la steppe. Rapidement, les contours des objets s'émoussèrent, toute forme se changea en ombre dans la brume. Nous nous couvrîmes la tête et la bouche avec un pan de nos tuniques et continuâmes notre chemin. Soudain, nous aperçûmes Abira, debout devant sa cabane, sa robe collée à son corps sublime par le souffle du désert. Tournée de côté, elle observait quelque chose... Nous nous dissimulâmes derrière des palmiers et suivîmes son regard.

« Regardez ! s'exclama Mermah.

— Où ? interrogea Abisag.

— Ici, à notre droite. »

Une silhouette se dirigeait vers la cabane d'Abira, une figure spectrale, dont les contours se faisaient de plus en plus nets au fur et à mesure qu'elle s'échappait de la brume. Peu après, nous entendîmes un cheval s'ébrouer et des armes tinter.

Il passa si près de nous que nous aurions pu le toucher : un cavalier revêtu d'une armure étincelante et d'une cape immaculée, monté sur un puissant étalon aussi noir que le jais. Abira alla à sa rencontre d'un pas hésitant. Nous vîmes ses yeux se remplir de stupéfaction quand l'homme s'immobilisa : il descendit de cheval, ôta son casque, libérant une masse de cheveux blonds aussi fins que de la soie.

Mermah posa par mégarde le pied sur une brindille. Aussitôt, le guerrier se tourna vers nous, nous offrant son visage. Il était beau comme un dieu, avec ses yeux gris-bleu pénétrants. Il avait porté la main à son épée, qui étincelait.

« C'est Ménon ! murmura Abisag avec admiration et stupeur. C'est lui. »

... Lui, qui avait admiré et peut-être aimé en secret Abira. Lui, la divinité de neige qui lui était apparue dans la tourmente et qui l'avait sauvée de la mort blanche, lui, la vague apparition qui flottait sur les monts et dans les bois, toujours trop lointaine, lui, que tout le monde avait cru mort avec les autres

généraux, lui, le seul capable de survivre : Ménon, blond et féroce.

Abira s'approcha. Ils demeurèrent longtemps face à face, enveloppés dans la grande cape blanche que le vent agitait. Pas un mot, pas un geste. J'imaginai seulement un profond et intense échange de regards. Puis le guerrier l'aida à monter sur son étalon et bondit en selle, avant de presser les talons sur ses flancs.

Nous abandonnâmes notre cachette et, les larmes aux yeux, les regardâmes s'éloigner et disparaître lentement dans la brume.

FIN

## Note de l'auteur

Cette histoire est fondée sur l'un des ouvrages les plus célèbres de la littérature grecque, *L'Anabase* de l'Athénien Xénophon. C'est le journal de l'expédition des Dix Mille, mercenaires grecs que le prince Cyrus le Jeune engagea dans l'intention de renverser son frère Artaxerxès, Grand Roi des Perses, et de le remplacer sur le trône de l'Empire. Cent mille soldats asiatiques étaient alignés avec les Grecs, lesquels constituaient toutefois le fer de lance de cette armée, les seuls capables de réaliser cet exploit incroyable.

La longue marche de l'armée de Cyrus débute au printemps 401 av. J.-C., à Sardes en Lydie, et atteint le village de Counaxa, aux portes de Babylone, à la fin de l'été. Elle y affronte l'armée du Grand Roi, beaucoup plus nombreuse, sur une plaine désertique des abords de l'Euphrate. Les Grecs chargent contre l'aile gauche ennemie, la balaient et la poursuivent pendant toute la journée. Lorsqu'ils rebroussent chemin, ils ont une amère surprise : Cyrus a été vaincu, son corps empalé et décapité.

Commence alors la longue retraite à travers le désert, les montagnes du Kurdistan et le haut plateau de l'Arménie, en plein hiver, dans les tempêtes de neige, parmi des tribus sauvages, féroce­ment attachées à leurs territoires. On ne peut que s'étonner qu'une armée de fantassins à la lourde armure, habitués à se battre en rase campagne et en rangs serrés, ait survécu aux attaques de guerriers indigènes qui appliquaient les techniques de la guérilla, se mouvant avec agilité et rapidité sur un territoire inhospitalier et montagneux qu'ils connaissaient parfaitement.

Après d'indicibles souffrances et des pertes massives, essentiellement dues au froid et à la faim, les rescapés aperçoivent enfin la mer. Leur cri de triomphe (« *Thalassa !*

*Thalassa !* », « La mer ! La mer ! ») est entré dans l'imaginaire collectif tel le sceau d'une entreprise impossible.

Cette longue marche de plus de seize mille kilomètres, parmi toutes sortes de dangers et d'obstacles naturels, remplit de stupeur les contemporains et leurs descendants, mais eut peu d'importance sur le plan historique : elle apporta seulement la preuve de la faiblesse substantielle de la plus grande puissance de l'époque, l'Empire perse, et suggéra probablement à Alexandre le Grand l'idée de sa conquête. Il est en effet prouvé que le souverain macédonien étudia avec attention *L'Anabase* et en suivit scrupuleusement l'itinéraire, tout au moins sur le premier tronçon anatolien et syrien.

L'auteur de ce livre a matériellement parcouru, au cours de trois expéditions scientifiques dans les années 1980, l'itinéraire des Dix Mille dont il a reconstruit les passages avec beaucoup de probabilité et, dans de nombreux cas, une totale certitude. En 1999, il a accompli une reconnaissance sur le terrain avec le chercheur anglais Timothy Midford qui avait localisé sur la chaîne pontique, derrière Trébizonde, deux grands tumulus de pierre dans lesquels il avait vu le cénotaphe érigé par les Dix Mille au moment où ils aperçurent la mer. Leur expédition conjointe confirma pleinement la thèse de Midford qui avait déjà effectué un relevé topographique très soigné.

Mais le roman ne s'arrête pas là. Racontant avec émotion l'histoire de cette longue marche, il évoque aussi un thriller international de la fin du V<sup>e</sup> siècle à partir de découvertes déjà exposées dans un essai scientifique qui fut publié, une fois achevées ses recherches sur le terrain. Ces recherches avaient débouché sur des conclusions importantes qui laissaient entrevoir une implication secrète et directe du gouvernement Spartiate dans l'expédition officiellement organisée par le seul Cyrus.

En premier lieu, elles établissaient que le général des Dix Mille, Cléarque, recherché à Sparte pour crime, était selon toutes les probabilités un agent secret Spartiate.

Cheirisophos, seul officier régulier Spartiate, son successeur à la tête de l'armée après que Cléarque fut tombé dans une embuscade avec son état-major, avait selon toute vraisemblance

été empoisonné par ses compatriotes quand il avait reconduit l'armée non loin de Byzance.

Xénophon a presque certainement coupé le compte rendu de trois mois d'expédition, au moment même où l'armée s'était égarée dans la haute Arménie, échouant pour de bon en Azerbaïdjan.

Comment s'expliquent ces faits inquiétants ? Sparte, qui avait gagné contre Athènes la guerre du Péloponnèse avec l'aide de l'or perse, avait cru bon de jouer sur deux tableaux. D'une part, elle permit au jeune prince rebelle d'enrôler les Dix Mille ; de l'autre, elle prit la précaution de couvrir toute l'opération du plus grand secret. Si l'entreprise réussissait, Cyrus leur devrait la victoire et le trône ; si elle échouait, le gouvernement Spartiate pourrait prouver à Artaxerxès qu'il était totalement étranger à cette expédition, et conserver avec lui des relations qui garantissaient son hégémonie sur toute la Grèce. En d'autres termes, les Dix Mille devaient vaincre ou disparaître. L'entreprise eut toutefois une conclusion inimaginable : contre toute attente, les Dix Mille parvinrent à traverser une région d'où aucune armée n'était jamais revenue, et ils se présentèrent, deux ans plus tard, aux portes du monde grec. Ces événements, entourés de mystère dans les écrits de Xénophon, sont ici repris sous une forme romanesque, toutefois fort vraisemblable.

*Valerio Manfredi*